
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08170274 2



JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

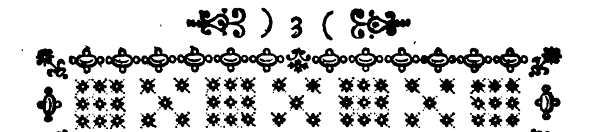
DEDIÉ AU ROI.

JANVIER 1762.



NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXII.



JOURNAL HELVETIQUE.

JANVIER 1762.

AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

VOUS nous avés doné plusieurs Piéces sur les misères de l'home. Après l'avoir considéré du côté des maux & de l'adversité, n'y a-t-il pas quelque douceur à le considerer du côté des plaisirs inocens & légitimes, dont il est capable, & auxquels la bonté de Dieu semble l'avoir destiné ? Ses organes & ses sens montrent qu'il peut les goûter sans crime & sans remords, puis que Dieu ne l'a pas doüé de ces précieux avantages, pour n'en faire aucun usage; il n'y a que l'excès & l'a-

tous qui soient défendus, parce qu'ils sont un mal, & que le Créateur ne veut & ne permet que le bien.

Tout nous conduit au bonheur; nos desirs y tendent; tous les objets qui nous environent nous y invitent; nôtre éxistence même est un plaisir, lors qu'elle est sans douleur. Il n'est donc pas surprenant que l'Apôtre nous exhorte à nous réjouïr: *Soiés en joïe.* Mais cette *joïe* n'est pas une sorte d'yvresse, qui tire l'ame de son état naturel, pour lui faire oublier l'ordre & la vertu; joïe fausse & fugitive, acompagnée de regrets, d'ennui & de chagrin; la joïe à laquelle l'Apôtre nous exhorte est douce, sage, raisonable & chrétienne: C'est le sentiment d'un bonheur pur, légitime & durable. Dans les circonstances où nous somes, où chacun fait des voeux, où la bienveuillance mutuelle se dévelope de tout côté, on ne peut rien souhaiter de meilleur à ses amis, & aux Homes en général, qu'une félicité, fondée sur la vertu; félicité constante, parce qu'elle est de tous les états, de tous les âges & au dessus des ateintes de la fortune; qu'elle est conforme à nôtre nature, à nôtre destination, & qu'elle est come le gage & le prélude d'une félicité éternelle.

ESSAI

Sur ces Paroles de l'Apôtre St. Paul.

Réjouissés vous?

Il y a des Persones mélancoliques, ou des Fanatiques qui condannent sans aucune distinction, tous les plaisirs; ils voudroient pouvoir fermer aux Homes toutes les avenües de la joie, & semer de ronces & d'épines la vie humaine. Ce n'est pas le sentiment de St. Paul; cet Apôtre conoissoit mieux que persone la fragilité, le danger & le néant des faux plaisirs, mais il savoit aussi qu'il y en a d'innocens & de légitimes, dont le bon usage ne nous est pas interdit, & que sous l'Empire d'un Dieu juste, bon & tout puissant, les Mortels qui sont ses Créatures & ses Sujets, ne sont pas condannés à gémir sous le poids de leurs fers, & à maudire leur éxistence. Il répand à pleines mains ses dons & ses bienfaits (*); il se déclare nôtre Protec-

(*) La source la plus féconde du plaisir d'un Home raisonable, c'est la contemplation de la nature, qui paroit d'autant plus belle, d'autant plus admirable, qu'on l'étudie avec plus d'atention & de

teur & nôtre Pére, nous auroit-il interdit ce qui peut rendre la vie douce & agréable, lui qui a ataché un sentiment de plaisir à tout ce qui sert à la conserver? Nous auroit-il défendu la jouïssance des dons qu'il nous prodigue pour ainsi dire ? Un être sage, qui a en vüe nôtre bonheur, & qui peut si aisément nous le procurer, nous laisseroit-il en proïe aux douleurs & aux aflictions, sans nous fournir les moïens de les adoucir & de les soulager? Aïons une plus juste idée de l'Etre suprême; il veut nôtre félicité; mais une félicité digne de nous, digne de Créatures libres & intelligentes, qui ne soit suivie ni de regrets ni de remords; une félicité pure & permanente, qui nous acompagne jusqu'au tombeau, que la mort même ne puisse terminer, & qui soit immortelle, ainsi que nôtre ame. Voïlà la nature & le caractère de la joïe dont parle ST. PAUL, qu'il souhaite aux Chrétiens, & qu'il les exhorte d'aquerir: *Soiés en joïe.* Mais quels sont les moïens de se la procurer, c'est ce que nous allons examiner.

---

de soin. Qu'on regarde lever le Soleil, un beau jour de Printems, quel magnifique spectacle! Il semble qu'il tire le rideau qui couvroit la Terre, & qu'il l'ofre à nos yeux parée de verdure & de fleurs de toutes les sortes. Des oiseaux en célébrent par leurs chants la pompe & la richesse.

Il est facile de voir par ce qu'on vient de dire, qu'il ne s'agit point ici de ces plaisirs tumultueux & violens, dont la durée est aussi courte, aussi rapide, qu'elle est dangereuse & criminelle, ni de ces transports de joïe auxquels le Sage ne se livre jamais, qui sont une espèce d'yvresse qui sort l'ame de son assiete naturelle, & loin de la calmer la trouble & la déchire (*): Telle ést cette joïe de temperamment, qui n'est qu'un aveugle délire. La joïe à laquelle ST. PAUL exhorte les Chrétiens, est cette douce sérénité, amie & compagne de l'innocence, qu'on éprouve dans l'éxercice de ses devoirs, & dans la pratique de la vertu: C'est ce sentiment intime de l'ame, que la conscience aprouve, lors qu'elle peut se rendre tèmoignage, qu'on aime Dieu, qu'on se plait à observer ses Comandemens, & qu'on est dans l'ordre. C'est ce plaisir qu'on éprouve dans la conversation

(*) Il est certain que l'état d'un Mondain n'est pas heureux. Sujet à mille disgraces & calamités, il rampe sur la Terre, qui doit être son tombeau. A peine jouït-il de la vie, qu'il voït aprocher la mort. Il faut qu'il lutte sans cesse contre ses propres passions, & contre celles des autres. Il souhaite de vivre & craint le néant; mais succombant sous le poids de ses remords, il le desire, & le regarde come son dernier azile.

d'un ami éclairé, dans le ſein duquel on peut épancher ſon cœur. Dans l'état de foibleſſe où ſont les Homes, il s'agit moins d'augmenter nos plaiſirs, que de diminuer nos peines. Pour y réuſſir,

Il ne faut pas tout voir, tout ſentir, tout entendre.

Les Perſones qui ont le ſentiment trop délicat, & le cœur trop tendre, ſe chagrinent des moindres choſes; les plus legéres contradictions les ofenſent; une feuille de roſes les bleſſe; les plus petits accidens les bouleverſent; ils éprouvent à la fois leurs propres peines & celles d'autrui. Lorſqu'on eſt ſur une Mer auſſi agitée que l'eſt la vie humaine, il faut s'atendre à tous les vents, tacher de tirer quelque avantage de ceux qui nous ſont les plus contraires, & ne pas ſe roidir, & luter contre la tempête.

Chacun à ſon état doit plier ſon courage.

Il faut faire tout ce que la prudence éxige pour rendre ſon ſort & les événemens favorables, mais après cela, il faut ſe repoſer ſur la Providence. Si l'on ne peut ſortir de la pauvreté ou de la baſſeſſe, il faut ſe dire, Dieu veut te placer dans cette ſituation, pour ton bonheur; pour t'acoutumer à la patience, à l'humilité, à une frugalité qui en-

tretient le bon état de ton corps & de ton ame. Tu n'as pas des biens, mais tu jouis d'un répos que le riche ne conoit gueres; tu n'ès pas exposé aux revers qu'il n'éprouve que trop souvent, & qu'il craint sans cesse; tu n'as pas des honeurs & des dignités, mais tu vis tranquile; il est plus doux d'obéir que de comander. Ceux qui ocupent les prémiéres places sont jaloux de leurs égaux, enviés, & souvent calomniés de leurs inférieurs, dévorés d'ambition, sujets à de tristes vicissitudes, & à des chutes terribles. Plus on est élevé, plus on est exposé à l'orage, à de violentes tentations; plus on joüe un grand rôle, plus nos défauts & nos vices paroissent & se manifestent. On atend de nous des talens & des vertus presque au dessus de l'humanité. Pour comander à des Homes, il faudroit presque que les supérieurs fussent des Dieux.

Celui qui est dans la bassesse & dans la misére, & qui a fait de vains éforts pour en sortir, s'imagine que ceux qui sont au dessus de lui, par leur naissance, leurs emplois, ou leurs richesses, goutent des plaisirs sans mélange; il ne voit pas l'amertume qui est au fond du Calice, & qui en trouble la douceur (*).

(*) Un Poëte n'a pas mal réprésenté l'état funeste d'un pécheur dans ces Vers,

Tantôt dévot, tantôt prophane,

Cette volupté qui paroit si douce, si belle de loin, a de près, bien des diformités & des amertumes; l'excès des plaisirs en abrège la durée, & en diminüe le prix: On ne sent presque plus rien à force de sentir; ce qui paroissoit d'abord si agréable devient fade & insipide; le goût s'émousse, les organes trop souvent & trop fortement ébranlés perdent leurs ressorts. Pour se procurer de nouveaux plaisirs, il faudroit de nouvelles facultés, qu'on ne peut créer. Afin de goûter un vrai plaisir, il faut qu'il y ait de la proportion entre le sentiment & l'organe qui l'excite, mais lors qu'il a été trop violemment agité, il ne peut plus se mouvoir; l'ame tombe alors dans la langueur & dans l'ennui. Tout lui déplait: Les sensations les plus agréables cessent de l'être pour elle. On sent toute l'horreur de son état sans avoir la force d'en sortir, on se trouve come dans un Labyrinte qui n'a aucune issüe. On forme des projets qui se combatent les uns les autres. Ne vaut-il pas mieux préparer son ame à l'adversité, que de s'inquiéter pour la prévenir?

Si le monde m'absout, le Seigneur me condamne;
Mais tel est de mon cœur le penchant dangereux
Que desirant le bien il ne peut être heureux,
Il respecte, il chérit, il veut l'Etre suprême,
Mais son Cœur n'est pas à lui même.

Qu'on compare cet état, à celui d'un Home sage & moderé, qui content de sa situation, jouit en paix des fruits de son travail & de son industrie, qui, tranquile dans le sein de sa famille, se plait à élever, & à instruire ses Enfans, à leur former le cœur & l'esprit, à perfectioner leurs conoissances, en cultivant, & en étendant les siennes; qui a étudié les Homes, & qui les conoit, mais qui les aime encore, malgré leurs foiblesses & leurs défauts, parce qu'ils sont Homes; qui satisfait du simple nécessaire, ne desire pas le superflu; mais qui jouït cependant avec reconoissance des dons de la Providence; qui se confie en elle, & croit que tout ce qu'elle fait est bien; qui cependant, ne languit point dans une indolente paresse, & fait ce qu'il peut pour améliorer son état, mais sans impatience, sans inquiétude; persuadé que si Dieu le juge à propos, il diminuera ses maux, & augmentera ses biens (*). Il laisse aux Fanatiques le fol orgueil de vou-

(*) Acumulés sur une seule tête les trésors de CRESUS & les conquêtes d'ALEXANDRE, vous ne remplirés pas le vuide afreux d'une ame insatiable, avide de richesses & de dignités; elle desirera toûjours quelque chose au de-là de ce qu'elle possède. Mais une ame humble & tranquile s'élève au dessus des biens de la Terre, & des faux jugemens des Homes.

loir éteindre toutes les Passions; il se borne à moderer les siennes, & à les retenir en de justes bornes; il craint que les faux plaisirs ne lui fassent perdre le goût des véritables, convaincu que les Passions lorsqu'elles ne sont pas violentes, sont come des vents salutaires, qui purifient l'air; au lieu, que si on ne les réprime par aucunes digues, elles excitent d'afreux orages, & nous éloignent du Port. C'est à ce Port que l'home sage tend sans cesse: Il sait que cette vie n'est qu'un état d'enfance & d'épreuve, que les vrais plaisirs, la joïe durable & permanente ne peut se trouver dans ce monde, & ne se trouve que dans le Ciel. C'est là son séjour; c'est là aussi où l'home sage, ou ce qui est presque la même chose, le vrai Chrétien aspire continuellement. Il sait qu'ici bas, on n'a que des lueurs de félicité, qui s'éclipsent bientôt: Que la joïe n'est semée que pour le juste. Ce n'est que dans le Ciel où elle est pure & éternelle. Une telle disposition d'esprit embélit la prospérité, & adoucit l'adversité; elle anoblit nos desirs, & étend nos espérances. Qu'on compare & qu'on pèse une telle joïe, avec celle des mondains, toûjours mêlée de dégoût, d'inquiétude & de regrets, toûjours traversée, qui passe avec la vie. On en sentira la diférence. Pénétrés & abreuvés de ces délices, on s'écriera avec ST. PAUL, dans une douce extase: *Soiés en joïe.*

Mais dira-t-on, peut-on prendre de la joïe & se réjouïr au milieu des traverses & des calamités de la vie? Il est vrai qu'il y a des tems facheux; des époques de tristesse, où il semble que tous les maux se réunissent pour fondre sur nous & nous acabler; aussi le sage nous dit-il, *au jour du bien use du bien, mais au jour du mal, prens y garde*. C'est à dire, profite des douceurs & des avantages de la vie, tandis que tu peux en jouïr modérement, & avec actions de graces; *mais au jour du mal*, lors que Dieu juge à propos de te visiter par des aflictions, ou des douleurs, redouble ton atention, crainte de murmurer contre la pesanteur de sa main, de mettre en doute sa Providence, & de renier ton Créateur; c'est alors qu'il faut faire usage de sa raison & de sa prudence, & mériter par nôtre soumission & nôtre obéissance, que Dieu nous soulage & détourne ses fléaux de dessus nos têtes (*). Mais le Fidèle n'en est pas toû-

(*) Il est naturel à l'home, & même au Chrétien de desirer d'être heureux. Une vertu séche & austère pourroit mériter nôtre estime, sans être aimée, & Dieu veut qu'on la chérisse. J. C. n'est point venu pour anéantir la nature, mais pour la perfectioner. Il ne nous ordone point de renoncer aux plaisirs; mais il nous recomande des plaisirs légitimes, dignes de nous.

jours acablé ; la probité n'exclut pas la prudence, les comodités & les douceurs de la vie. Pour ſe réjouïr Chrétiennement, il n'eſt pas néceſſaire de manifeſter ſa joïe par des chants d'allégreſſe, des danſes des feſtins, & des fêtes d'éclat: Il y a des plaiſirs doux & tranquiles, qui acompagnent l'innocence, & qui ſont les fruits de la vertu. L'home de bien trouve dans la conſcience un feſtin continuel. Dans le ſilence de la ſolitude, dans les ombres de la nuit, lorſqu'il eſt, en quelque ſorte, ſeul avec ſon Dieu, il ſe plait à rapeller les merveilles de ſa bonté, & ce comerce le remplit de la ſatisfactaction la plus délicieuſe. Le contentement de l'eſprit eſt plus précieux que les dignités & tous les tréſors de la Terre. Malheureux ſont ceux qui ont beſoin du bruit du monde, & de ſa vaine décoration pour ſentir leur bonheur, & qui dans le ſein des grandeurs & des richeſſes, ne ſe croiroient pas heureux, s'ils manquoient de ſpectateurs & de tèmoins !

Qu'il eſt beau, qu'il eſt grand de trouver la ſatisfaction dans la pratique de ſes devoirs, dans le ſentiment de ſon innocence, & dans la conviction qu'on eſt véritablement ce qu'on doit être & ce qu'on ſouhaite de devenir ! L'home eſt plus grand par ce qu'il eſt, que par ce qu'il veut paroitre.

Qu'il y a de nobleſſe à faire le bien pour

l'amour du bien, ſans chercher la gloire & ſans atendre de récompenſe, ſans éxiger même aucune reconoiſſance; d'oublier le bienfait ſans vouloir qu'on s'en ſouvienne, ſans mettre le public dans la confidence de nos largeſſes, & ſans regarder come perdües les libéralités qui ſont ignorées!

Les mondains ne peuvent pas tout poſſéder, joüir de tous les plaiſirs à la fois; les uns excluent les autres; il faut répandre ſes richeſſes pour parvenir aux honeurs & aux dignités, ou pour acheter la volupté; un avare pour conſerver ſon or & ſon argent ſe refuſe les douceurs & les agrémens de la vie; mais le Chrétien ne renonce proprement à rien, puis qu'il jouit de tout ce qu'il deſire, ſavoir du contentement de l'eſprit, que lui procure la pratique de ſes devoirs, & la ſatisfaction d'être vertueux.

Les plaiſirs doux & tranquiles (*) jettent le mondain dans l'aſſoupiſſement & dans l'ennui; il les trouvé fades & inſipides;

(*) Cependant ce ſont les plaiſirs doux & tranquiles qui conviennent le mieux à l'home, ſoit qu'on conſidére l'état de ſon corps, ſoit qu'on conſidére celui de ſon ame. Toute la nature nous invite à les prendre, la varieté & la combinaiſon des odeurs, des ſaveurs, & des couleurs ſont une ſource inépuiſable de délices. On trouve du plaiſir a contempler la figure humaine dans les divers ſons de la voix &c.

les plaiſirs bruïans &. tumultueux le déchirent & le dévorent ; il croit les ſaiſir, & ils lui échapent ; ils ſont ſi fort élevés au deſſus de lui qu'il ne peut y ateindre. Enfin, nôtre ame eſt trop grande, nos deſirs ſont trop vaſtes, pour ſe borner aux biens frivoles, paſſagers & bornés que le monde nous ofre. Pour remplir ſa deſtination & nos eſpérances, il ne faut pas moins que le Ciel, & une félicité éternelle. Toute autre nous dégrade & nous avilit ; nous ne pouvons nous empêcher de rougir de la foibleſſe de nos penchans, de déteſter nos liens ; nôtre paſſion même fait nôtre ſuplice. Le méchant deſire tout & ne jouit de rien.

Et qu'on ne ſe flate pas de gagner par le nombre des plaiſirs, ce que nous perdons par leur durée. Quand le monde raſſembleroit en nôtre faveur toutes ſes félicités, quand nous pourrions voltiger ſans ceſſe d'objets en objets, ils ne ſauroient remplir le vuide immenſe de nôtre cœur, qui aſpire à l'immortalité.

S'il étoit permis dans un ſujet come celui-ci de paſſer du ſacré au prophane, on pourroit apuïer l'exhortation de St. Paul de celle de pluſieurs Philoſophes, qui ont regardé une joïe innocente come la marque la plus ſure d'un cœur qui ne ſe reproche rien, & qui ne forme point de noirs projets. Une

ame

ame déchirée par des remords, bourrelée par le crime, ne peut gouter une satisfaction pure. TIBERE au milieu des délices de l'Isle de *Capree*, étoit dévoré d'ennui & de chagrins. La Lettre qu'il écrivit au Sénat, où il peint sa situation, prouve que ce n'est point sur le trône, ni dans le sein des richesses & des dignités que se trouve le vrai bonheur. *La joie est semée pour le Juste, & pour celui qui est droit de Cœur. Rien ne manque à ceux qui craignent Dieu.*

Cette sérénité d'esprit dispose à la pratique de la vertu, & à la recherche de la vérité, parce que l'home conoit mieux ses devoirs, lorsqu'il agit sans trouble & sans inquiétude (*). Aucun nuage ne lui cache

---

(*) Un Auteur célèbre dit, *j'aime une sagesse gaïe & civile*, je fuis la rudesse & l'austérité des mœurs. Toute vertu rebarbative m'est suspecte. Je hais un esprit triste & hargneux, qui glisse par dessus les plaisirs de la vie, qui s'atache aux malheurs & s'en nourit. SOCRATE eût le visage égal & modeste, mais serain & riant. La vertu est une qualite agréable & plaisante. Le même MONTAGNE dit PLATON ordone aux Vieillards d'assister aux exercices, aux danses, aux jeux de la jeunesse, pour se réjouïr en autrui de la souplesse & de la beauté du corps qui n'est plus en eux. Pour rapeler au moins les agrémens & les plaisirs de ce bel âge.

la lumiére, & ne l'égare dans la route de l'erreur. Une telle disposition rend l'home doux, patient, pacifique; capable de pardoner les injures, & de suporter avec résignation les douleurs & les revers de la vie. Le Sage est égal & inébranlable, non par ostentation, & par une fierté stoique, mais par la persuasion qu'il y a au dessus de lui une main invisible qui le protège; un Dieu bon & puissant qui a le pouvoir de le garantir de toutes sortes de maux & d'accidens, ou de le recompenser, s'il peut les suporter avec patience. Quand on craint véritablement Dieu, on ne craint que lui, & l'on ne redoute point les Homes! L'Eternel est à ma droite, je ne serai point ébranlé.

La joie du Fidèle a donc un fondement sûr & inébranlable; elle est apuïée sur le rocher des Siécles; elle découle de cette source pure de félicité qui ne tarit jamais. Sentir qu'on est dans l'ordre, qu'on est protègé de l'Etre suprême; étudier la vérité, la conoître & l'aimer, être persuadé que les plus cruelles disgraces, les plus amères douleurs n'auront qu'une durée trés courte, & seront suivies d'une éternité de bonheur, le voir & le savourer d'avance, n'est-ce pas en jouïr déja sur cette Terre, & s'aprocher du Ciel, qui est nôtre vraïe Patrie?

Qu'on compare & qu'on opose à ces plai-

ſirs dont on ne ſe repent jamais, la courte & fauſſe joïe des mondains, cette joïe empoiſonée par des regrets & des remords, cette joïe qui dépend de la ſanté, qui eſt ſi fragile, qu'une maladie détruit, que ſa durée même rend inſipide, qui n'eſt qu'une impulſion étrangére à l'home; cette joïe foible & fugitive, qui ne peut réſiſter aux accidens de la vie, au tems & à la vieilleſſe infirme & peſante (*). Vous le ſavés, mondains, vous faiſiés conſiſter vôtre bonheur dans la ſanté, dans les honeurs & dans les richeſſes, & tous ces faux biens vous ſont enlevés ſucceſſivement. Il ne vous reſte peut être que l'afreux ſouvenir dans avoir abuſé, & d'avoir fait vôtre Idole, de ce qui eſt aujourd'hui le ſujet de vos lamentations & de vôtre repentir.

Non, la joïe n'eſt ſemée que pour le Juſte & pour celui qui eſt droit de cœur. Toute la nature s'embélit à ſes yeux; mais les crimes du méchant la défigurent & la couvrent d'un ſombre voile. Le Fidèle poſſède l'eſtime, l'afec-

(*) Mais le Fidèle, ſemblable à un Home qui eſt ſur une haute Montagne, & qui voit ſous ſes pieds les nuages & les tempêtes, jouit d'un Ciel toûjours ſerein. Il s'écrie dans un tranſport d'allégreſſe, *Seigneur, tu m'as raſſaſié come de graiſſe, tu as mis plus de joïe en mon cœur que n'en ont les mondains lorſque leur froment & leur vin ont abondé.*

tion & la confiance de ceux qui le conoissent, mais le méchant est tôt ou tart couvert d'oprobre & de confusion. L'aimable Paix fuit loin de son cœur.

La Paix sera l'éfet de la Justice, & le fruit de la Justice sera le repos, le contentement & à la sureté a toûjours. *Soiés en joie.* On a dit que la joie que recomande ici l'Apôtre, n'est pas une joie bruïante & folle, mais une joie douce & chrétienne, fondée sur une bone conscience, & sur le témoignage qu'on se rend à soi même d'aimer la vertu, & d'observer ses Loix; le contentement de l'esprit est le fruit de la modération & de la sagesse. Il faut se souvenir du bien, le pratiquer, oublier le mal, & l'éviter. Il faut moins se séparer des Homes que de leurs passions,

Par pitié pour le sot, souvent le sage plie.

Il faut jouïr du présent, & se préparer d'avance un heureux avenir, par le souvenir de ses bones œuvres. Il faut atendre le lendemain sans impatience, & sans le craindre. Dequoi sert à l'home le chagrin, sinon à le tourmenter, à bourreler sa vie, & à avancer sa mort? La tristesse n'a jamais enrichi persone; elle énerve le courage, elle afoiblit le Corps & l'Esprit (*). Les vraies douleurs

(*) Je ne veux point pour Directeur,

Un

n'afligent jamais autant les Homes que ses craintes imaginaires. On redoute souvent un mal ou qui n'arrivera point, ou s'il arrive qui sera moins grand, & moins douloureux qu'on ne prévoit. La route qu'on prend pour éviter un mal est souvent celle qui y mène. L'ame s'acoutume par degré à la douleur, pourvû que l'imagination ne la grossisse point. La plus terrible est celle qui est produite par le crime, qui condanne le coupable, le poursuit, & le déchire. Atachons nous avec fermeté à ce qui est bien; ne nous apuïons point sur ce qui est foible & fragile, & défions nous du mal, quelques belles couleurs que leur prête nôtre penchant, & come le dit un sage Ecrivain, *demeurons résolus de soufrir avec constance les traverses mondaines, reconoissons que tout ce qui peut advenir à un Home, nous peut arriver, jugeons là dessus, que si nous ne prenons la résolution de suporter les*

Un fol dont la mauvaise humeur
Erige en crime une foiblesse,
Et veut anéantir mon Cœur,
En le plongeant dans la tristesse.
Je sens; j'ai des gouts, des desirs,
Dieu les inspire ou les pardone,
L'énemi cruel des plaisirs,
L'est aussi de Dieu qui les done.

maux avec courage, nous vivrons toûjours misérables, étant certain, que les aflictions nous renversent, si nous ne les renversons. Il est impossible de passer dans la foule du monde, sans être poussés & choqués rudement; les foux rendent la pareille & pour des coups ils rendent des coups. Mais les sages passent sans s'émouvoir, & ne heurtent persone (*).

Le sage est come un Home qui est sur une haute Montagne; il y jouit en paix d'un air serein & tranquile, tandis qu'il voit à ses pieds se former l'orage; qu'il entend gronder le tonerre, & tomber la foudre. Au dessus des coups de la tempête, il voit sans s'émouvoir les torrens débordés inonder la plaine; mais la prairie profite des eaux qui s'écoulent, & en paroit plus verte & plus belle. *Rien n'ebranle le sage*, s'écrie l'Auteur déja cité; que le monde soit en guerre, que son corps soit ou assiégé, ou au milieu des armes, son esprit demeure constamment en paix. Que les méchans l'épient & se ralient contre lui, que les calomniateurs conspirent contre son inocence, que les aflictions le poursuivent,

(*) La patience est plus propre à operer nôtre bonheur, en nous faisant soufrir avec patience les maux de la vie, que la volupté, qui nous promet des plaisirs fragiles & fugitifs, suivis de regrets, de dégoût, & de remords.

& l'ateignent, rien ne peut l'ébranler. En un mot, le vrai Chrétien eſt invincible; il triomphe même de la victoire de ſes énemis. Il foutient ſans s'émouvoir les plus cruels aſſauts: Il eſt apuïé ſur le rocher des Siécles; il voit les vagues impétueuſés ſe briſer à ſes pieds, & le couvrir d'écumes; mais il reſte immobile.

Mais, dira-t on, nôtre cœur peut il s'ouvrir à la joie, quand on eſt environé de chagrins & d'infirmités? Quand le corps ſe courbe & gémit ſous le poids des années; que le tombeau ſemble creuſé ſous nos pas; que le monde fuit à nos yeux, & qu'on eſt forcé à le quiter? Oui, on peut encore goûter quelque eſpèce de plaiſir dans cette triſte ſituation; le ſouvenir de nos bones actions, la ſatisfaction de la conſcience, la tendreſſe de nos parens, l'eſtime du public, ſont un grand ſoulagement dans la vieilleſſe, & une conſolation, au milieu de la caducité & aux portes de la mort. On craint peu de mourir, quand on eſpére une meilleure vie. Si l'on s'écrie, qui me délivrera de ce corps de mort! on s'écrie auſſi, *que mon ame vive, afin qu'elle te loüe*, afin qu'elle publie la ſageſſe, la puiſſance, & les bienfaits de ſon Créateur; ſon deſir tend auſſi à déloger de cette maiſon d'argile, pour habiter des *nouveaux Cieux & cette nouvelle Terre, où la Juſtice habite.* Après

cette foible aurore, ce sombre crépuscule où l'on ne voit les objets qu'à travers un nuage, nôtre ame contemplera en perspective, le grand jour de l'Eternité ; elle espére de puiser dans la source même de cette lumiére vive & pure, devant laquelle les ténebres s'évanouissent.

Mais considerons l'home sur cette Terre, & voions s'il est dans l'impuissance de jouir des plaisirs innocens & légitimes (*). Si cela étoit il faudroit acuser la nature, qui l'auroit rendu incapable de les gouter; mais nos sens ne sont-ils pas flatés délicieusement de la beauté & de la varieté des couleurs, de leur acord & de leur harmonie ! Nos oreilles sont elles insensibles aux sons mélodieux des instrumens & de la voix ! Les bones odeurs ne causent elles pas une sensation agréable à l'odorat ! & le goût n'éprouve-t-il pas une sorte de volupté à savourer les alimens nécessaires à la subsistance & à la conservation de l'home ! Tout tend à

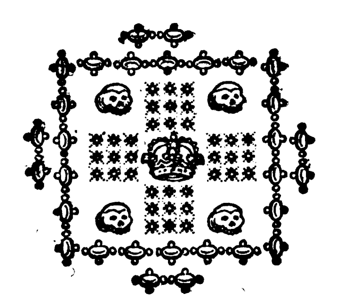
(*) La nature veut sans doute que nous goutions les plaisirs, puisqu'elle les met à nôtre portée & sous nos yeux ; mais elle n'aprouve que ceux qui sont moderés & inocens. Les plaisirs, dit M. de Fontenelle, ne sont pas assés solides pour soufrir qu'on les aprofondisse. Il ne faut que les éfleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses, sur lesquelles on est obligé de courrir légérement, sans y arrêter jamais le pied.

nôtre bonheur, & le plaiſir même eſt un atrait qui nous y conduit, pourvû qu'il ſoit proportioné à nos organes, & qu'il ne les irrite, ou ne les émouſſe point, ſoit par leurs excès, ſoit par une trop longue durée. Come nos beſoins ſont bornés, il eſt juſte que les plaiſirs qui nous portent à les ſatisfaire, aïent auſſi des limites, & que des plaiſirs faux & tumultueux ne gatent point ceux qui ſont doux & naturels.

Mais, dira-t-on, nos deſirs continuels montrent l'inſufiſance & l'imperfection de ces mêmes plaiſirs. Cela eſt vrai, mais come l'home eſt trés borné, tout ce qui lui apartient doit l'être auſſi, & les limites même des plaiſirs dont il jouït ſur cette terre, lui prouvent qu'il ne doit pas s'y fixer, & qu'il eſt deſtiné à une meilleure vie. Si nos plaiſirs étoient plus vifs & plus durables, on ne deſireroit rien au delà, & l'home voudroit fonder ſur cette Terre des tabernacles éternels (*).

(*) Quelle préférence ne mérite pas le ſiſtéme de l'Evangile ſur celui de quelle ſecte des Philoſophes que ce ſoit! Placera t-on, come Epicure, la félicité dans des plaiſirs groſſiers & matériels? L'home ſelon les Stoiciens, eſt aſſujetti aux ordres du deſtin; il ne peut ni acourcir ni alonger ſa chaine; mais ſes maux pour être inévitables en ſont-ils moins douloureux; n'en ſont-ils pas au contraire plus cruels?

La nature, toûjours ſage, laiſſe quelque intervale d'un plaiſir à l'autre, pour le faire mieux ſentir ; elle a mis même la douleur pour contrepoids au plaiſir ; c'eſt ainſi que la nuit ſuccède au jour, & que l'obſcurité fait mieux briller la lumiére. Nôtre raiſon doit règler le degré & la jouïſſance du plaiſir, & ſi Dieu nous ordone d'être en joïe, c'eſt afin de nous mettre mieux en état de goûter les plaiſirs purs & inocens qu'il nous deſtine.



ERREURS *des* ESSE'ENS, *des* THERAPEUTES, & *des* DESITHE'ENS *parmi les Juifs.*

C'EST ſans doute dans la *Judée*, qu'on auroit dû trouver la vraie Réligion. Elle y étoit établie d'une façon toute particuliére, & elle diſtinguoit les Juifs par le glorieux titre de Peuple de DIEU. Mais ils avoient beau ſe vanter de la poſſèder ſeuls, combien ne l'avoient ils pas corrompu ? On ne la trouvoit plus dans ſa pureté parmi le grand nombre, & ceux qui s'arrogoient le titre de ſages, ne la conoiſſoient point du tout. Le Peuple, plongé dans une profonde ignorance, n'entendoit pas mieux que ſes Docteurs le vrai ſens des promeſſes divines, au ſujet du MESSIE. Ils atendoient plûtôt un Héros guerrier & conquérant, qu'un Sauveur, & tout le culte ſe bornoit à l'obſervation des ſacrifices & des autres préceptes de la Loi Cérémonielle. Pour montrer plus clairement le déplorable état de la Réligion, ceux qui devoient inſtruire le Peuple étoient eux mêmes diviſés en diférens partis. Les *Saducéens* nioient l'éxiſtence des eſprits, les récompenſes & les peines avenir, & s'ils ne détrui-

ſoient pas tous les motifs à la vertu, & toute la honte du vice, ils étoient au moins perſuadés, qu'on ne doit les chercher que dans cette vie. Cependant leur nombre étoit ſi grand, qu'ils étoient ſouferts dans le conſeil de la Nation à *Jéruſalem*. Les *Phariſiens* ſont conus. Qui pouroit les peindre avec des traits plus forts que l'illuſtre BOSSUET (*)? Il n'eſt pas douteux qu'il ne ſe ſoit trouvé parmi les Juifs des perſones vertueuſes, qui ſe ſont opoſées aux *Phariſiens*. On ne ſe trompe peut-être pas, en imaginant que ce ſont ceux qu'on a apellé dans la ſuite *Charéens*, parcequ'ils rejettoient toutes les Traditions, pour s'en tenir uniquement à l'Ecriture Sainte. Mais ils n'ont jamais fait que le plus petit nombre. Coment un Peuple pourroit-il avoir de la Réligion, tandis que ſes Paſteurs ne ſavent pas dans quels paturages ils devroient le conduire?

On trouve encore deux autres ſectes parmi les Juifs, les *Eſſéens* & les *Therapeutes*. A en juger par le prémier coup d'œil, on les prendroit pour les plus fidèles défenſeurs de leur Réligion; quelques uns même ont crû qu'ils étoient *Chrétiens*. Mais le prémier coup d'œil eſt trop ſouvent trompeur. Un éxamen plus éxact diſſipe le faux brillant,

---

(*) BOSSUET. *Introd. à l'Hiſt. Univ. I. Partie.*

qui les environe. Après lui on lira, sans se laisser surprendre, la pompeuse description que JOSEPHE & PHILON nous en ont laissée (*).

Parmi les diferentes Sectes des Juifs, dit JOSEPHE (**), *les* ESSE'ENS *sont ceux, qui se distinguent par une vie sainte, & par la plus constante amitié entr'eux. Ils fuïent les plaisirs & uniquement ocupés à éviter la tiranie des passions, ils ne cherchent que la retraite. Ils ne se marient point, mais ils adoptent les enfans des autres pour les élever à leur maniére. Ils méprisent les richesses & tous leurs biens sont en comun, ce qu'ils possèdent, come ce qu'ils peuvent aquérir. Leurs vêtemens sont simples, & le plus souvent blancs. Ils éxercent l'hospitalité envers tous les homes. Ils n'est point question parmi eux d'acheter, ni de vendre: Tout ce qu'ils ont, ils le partagent entr'eux. Tous les jours ils font leur priére au lever du Soleil, qu'ils regardent come une image de la Divinité; ils travaillent ensuite jusques à la cinquiéme heure. Leur travail fini, ils se lavent, se revètent d'habits blancs, puis rassemblés dans une maison, ils mangent sans tumulte, & dans le*

(*) MOSHEIM, *Institut. Hist. Eclés. maj. p.* 78. BRUCKER, *Historia Philosophiæ*, *T. II. p.* 112. 155. WOLFII *Bibliotheca Hebraïca*, *p.* 11. 815.

(**) JOSEPHUS *de B. J.* 11. c. 12.

plus grand silence, des mets que leur Prêtre bénit: Après avoir fait leur priére pour rendre graces à DIEU *de ses faveurs, ils retournent au travail, & le repas du soir se passe come celui du matin. Ils n'entreprennent rien sans les ordres de leurs Chefs, excepté qu'ils secourent les pauvres & les malheureux, sans qu'on les en prie. Ils sont moderés dans la colère, fidéles, pacifiques; aussi éxacts observateurs de leur parole, que s'ils avoient prêté un serment solennel; ils regardent come un menteur, celui que l'on ne peut pas croire, s'il ne prend pas* DIEU *à témoin. Ceux qui veulent entrer dans leur Secte, doivent être éprouvés pendant un an.*

(*) Telles sont leurs mœurs. Passons maintenant à leur Doctrine.

Selon eux les Corps sont périssables, mais les Esprits, formés de l'*ether* le plus subtil sont immortels, & ce n'est qu'à cause de leur atachement à la matiére, qu'ils sont enfermés dans les corps, come dans une prison. De ces principes découlent immédiatement ces conséquences, qu'il faut mener une vie retirée, & uniquement ocupé de la contemplation, éviter le mariage, & mortifier son corps. De là suit encore une autre proposi-

(*) JOSEPHUS *de bello Judaïco L. II. c.* 8. MOSHEIM. *Dissertationes Ecclesiasticæ, T. I.* p. 595.

tion, qu'il n'y a aucune résurrection des Corps à atendre. Les Esprits, une fois délivrés de leurs liens, se réjouissent d'abord d'être enfin afranchis d'un si long esclavage. Après quoi ils s'élèvent dans les airs. Cet unique principe, tiré de la Philosophie de PLATON, ou plûtôt de celle des *Orientaux*, montre assés que la sainteté de leur morale, n'est pas d'un si grand prix, qu'elle le paroit d'abord; ces préjugés leur faisoient abhorrer les sacrifices sanglans, prescrits par la Loi, bien qu'ils observassent réligieusement le *Sabat*, & les autres Ordonances de cette nature. Pour se mettre à leur aise à cet égard, ils avoient recours à je ne sais quel sens mistique, qu'ils atribuoient aux Loix Lévitiques, & delà vint encore la funeste méthode d'expliquer tout allégoriquement.

On n'a pas un jugement plus favorable à porter sur les *Thérapeutes*, & les *Thérapeutides*, qui se trouvoient pour la plûpart aux environs d'*Aléxandrie*. Cette Secte est plûtôt la Soeur que la Fille de celle des *Esséens*. Il est incertain s'ils ont tiré leur nom d'un culte, qui leur étoit particulier, ou de leur expérience dans la médecine; mais il est incontestable, qu'ils étoient plus fanatiques que les *Esséens*. *Ceux qui se consacrent à ce genre de vie*, dit PHILON (*), *le font de leur*

(*) PHILO *de vita contemplativa.*

propre mouvement. Ils s'abandonent à une vie entiérement contemplative, come s'ils étoient saisis d'un enthousiasme divin.

Leurs principes étoient les mêmes que ceux des ESSE'ENS. Ils ne se distinguoient d'eux en quelque façon que par la maniére dont ils tenoient leurs assemblées.

On voit par là, sans qu'il soit besoin de beaucoup de réfléxions, que du tems de JESUS-CHRIST & de ses APÔTRES, on ignoroit entiérement le véritable chemin, qui conduit à la perfection & à la comunion intime avec DIEU, parce qu'on avoit oublié la source de la corruption de l'home. C'étoit une Doctrine inconüe dans tous ces tems là, que de dire que les homes avoient besoin d'un Sauveur spirituel. Cependant chaque Juif auroit dû apercevoir, que toute la sainteté de ces Sectes, consistoit dans l'oubli, ou même la destruction totale du Corps. Une telle sainteté, si elle étoit indispensable pour parvenir au bonheur, dépeupleroit bientôt l'univers & détruiroit l'espèce humaine. Quelle diférence entre cette Morale & celle de JESUS-CHRIST ! Elle est propre à tous les Membres de la Société, quel que soit d'ailleurs leur rang & leur vocation. On peut être Chrétien au milieu du tumulte des grandes villes, & dans la solitude des déserts. Il est possible de servir DIEU, sans être ni fainéant, ni fanatique.

fanatiques. Le corps peut être une demeure trés comode pour nôtre ame, pourvû qu'elle n'en fasse pas elle même sa prison, en abandonant l'empire qu'elle doit avoir sur lui. Il est permis de prendre soin de ce corps, en usant avec gratitude des présens du Créateur, & il n'est pas besoin de l'afoiblir, ni de le détruire, pourvû qu'on ne l'acoutume pas à la dissolution.

(*) Toutes ces Sectes sont fort anciennes, puisqu'on croit en apercevoir des traces jusques dans ce tems, où la *Palestine* fut exposée aux ravages des *Babyloniens* & des *Assyriens*. Il est probable qu'alors, plusieurs Juifs se retirérent dans les déserts de la *Sirie* & l'*Arabie*, pour se soustraire aux fureurs de la guerre. Là, privés de leur Temple, ils ne pouvoient plus observer la plûpart des cérémonies prescrites par la Loi de MOISE, & il leur fut bien facile de se persuader, qu'il sufiroit de servir DIEU avec un cœur pur & sincère & qu'il n'étoit besoin, ni de sacrifices, ni d'autels, ni de Prêtres. La solitude & le goût qu'ils prirent insensiblement pour la Doctrine des *Egiptiens*, parmi lesquels ils vivoient, pût fortifier cette opinion. Peu à peu leur Réligion prit une nouvelle forme, & bientôt on pût dire qu'ils n'étoient ni Juifs, ni Païens.

(*) MOSHEIM. *Instit. H: E: maj. p.* 81.

(*) Il paroit que DOSITHE'E, qui se donoit pour le MESSIE, dans les comencemens du Christianisme, étoit de la Secte des ESSE'ENS. Come il ne trouva pas des partisans parmi les Juifs, il se tourna du côté des Samaritains. Mais quoiqu'il réussit à se former un parti, sa fin n'en fut pas moins tragique. Il rejettoit les Prophètes de l'Ancien Testament. Come il vouloit être le MESSIE, il falsifioit les Ecrits de MOISE, & il avoit en particulier une haine implacable contre JUDAS, celui des fils de JACOB, dont le Rédempteur du monde devoit descendre. Il nioit la résurrection des Corps, & il éxigeoit de ses Disciples une vie aussi sombre & aussi austère, que celle des ESSE'ENS. On trouvoit encore de ses Sectateurs en *Egypte* dans le VIme. Siécle.

On peut bien s'imaginer que ces dogmes des ESSE'ENS, des THERAPEUTES & des DOSITHE'ENS ont eû avec le tems quelqu'influence sur ceux de la Réligion Chrétienne. On ignore quelle a été la durée de ces Sectes. Peut être se sont-elles conservées pendant bien long-tems, & cela est plus probable des THERAPEUTES d'*Egypte*, que des ESSE'ENS. Plusieurs de leurs successeurs devinrent Chré-

(*) MOSHEIM *Inst. H. E. Maj.* 376. *seq.*

tiens. On sait que dès les comencemens de la prédication de l'Evangile, un grand nombre des habitans d'*Aléxandrie* se convertirent à la Réligion Chrétienne. Si les Juifs Phariſiens, trop atachés à leurs Traditions & à l'obſervation des coutumes Lévitiques eurent tant de peines à vaincre leurs préjugés, les Juifs fanatiques auront pû beaucoup plus dificilement ſe déterminer à abandoner des dogmes, qui avoient tant de raport avec ceux du Chriſtianiſme. L'Evangile parle ſi ſouvent du renoncement à ſoi même, & de la mortification de la chair: A quoi l'home peut il renoncer, ſi ce n'eſt à ſon corps? Et cette chair, qu'il doit mortifier, que ſera ce autre choſe que ce même corps? Enfin coment peut-il mieux y réuſſir, que par une vie auſtère & mortifiée? C'eſt ainſi qu'il eſt bien facile aux homes de ſauver des préjugés enracinés depuis longtems dans leurs cœurs?

CASSIEN (*) nous raporte, que déja du tems de l'Evangeliſte ST. MARC, qui doit avoir fondé l'Egliſe d'*Aléxandrie*, & qui la gouverna pendant pluſieurs années, il y avoit un grand nombre de Chrétiens qui, animés du deſir de mener une vie plus par-

(*) CASSIEN *Inſtit. II. c.* 5. EUSEB. II. *hiſt. c.* 24.

faite se retirérent dans la solitude, aux environs de cette ville; que là, uniquement ocupés à la priére, à la méditation des Ecritures, & au travail des mains, ils ne prenoient aucune nourriture avant le coucher du Soleil. Cette narration ne paroit pas destituée de fondement, & on ne doit pas tout à fait l'envisager come l'invention d'un home, qui n'étoit pas si scrupuleux, quand il s'agissoit de relever la gloire de son Ordre. Ces Chrétiens étoient aparemment des THERAPEUTES, car la façon de vivre que CASSIEN leur atribüe a beaucoup de raport avec celle de ces Sectaires. Mais on est bien éloigné d'en pouvoir conclure avec quelque fondement, que la vie solitaire ait été établie par les Apôtres. Il suit seulement de là, que les principes qui ont déterminés les Chrétiens des Siécles suivans à embrasser ce genre de vie, remontent jusques à la plus haute antiquité.

Les erreurs de ces Sectes furent étendües & confirmées par les GNOSTIQUES, lorsqu'ils comencérent à défigurer quelques-unes des vérités de la Réligion par les rèveries de la Philosophie Orientale. Une legére conoissance de l'Esprit humain sufit pour nous aprendre, que la vérité n'est souvent pour nous qu'une erreur généralement reçüe.

AVIS.

D'un Gentilhome à ses Confréres.

Pourquoi ne seroit-il pas permis à un Citoïen de comuniquer des pensées utiles, lorsque l'on occupe les presses à des ouvrages, frivoles ou dangereux? Intimément persuadé, que ce que je vais dire & que j'adresse directement aux Gentilhomes mes confréres, pourroit arrêter le cours d'un grand désordre, je l'exposerai avec l'assurance & la noble franchise qu'inspire la bonté de la cause que l'on soutient. J'ai l'honeur d'être d'une Famille distinguée par sa naissance & par les services que mes Ancêtres ont rendus à l'Etat; les marques d'afection que le Souverain nous a données en diferens tems se conservent précieusement dans nôtre maison, come des monumens autentiques de sa bénéficence & de nôtre zèle. La profonde paix dont nous jouissons & la prosperité afermie du gouvernement sous lequel nous avons le bonheur de vivre, ne nous aiant pas permis de doner constamment ces preuves parlantes de nôtre amour pour notre Prince, nôtre Famille, come la plûpart des autres Familles nobles, a beaucoup perdu de son ancien lustre. Je gé-

mis d'être obligé de passer mes jours dans l'inaction du séjour de la Campagne, & dans les momens de loisir que la solitude procure, j'ai coutume de rèver utilement sur ce qui pouroit contribuer au bonheur de ma Patrie, & je souhaite en particulier trés ardemment de tirer la Noblesse de ce Païs, de l'état de langueur & d'inaction où elle croupit depuis longtems. J'ai fait sur ce dernier sujet un grand nombre de projets, que je comuniquerai peût être un jour, pour peu que j'y apercoive d'utilité, & je me propose d'en exposer un, que la circonstance qui va suivre, a fait naitre dans mon esprit. Hier matin je me rendis dans l'Eglise, selon ma coutume, pour adorer le Créateur du monde & pour m'entretenir dans le sentiment de ma dépendance absolüe envers ce grand Etre. A la place du Pasteur ordinaire, je trouvai en chaire un jeune inconu, & sans me prévenir contre sa jeunesse, je me disposai à l'écouter docilement, par la pensée que c'étoit l'Arbitre de mes jours que je venois servir, & qu'il pouvoit emploïer l'organe qu'il lui plairoit pour m'intimer ses ordres. Quelque penchant que j'eusse à me recueillir, ce jeune home n'y contribua point. Son air grossier, sa phisionomie rebutante, son ton guindé, sa prononciation vicieuse, son langage trivial me révoltérent. Je cherchai vainement dans son action ces beaux mouvemens, que les véritables Serviteurs de

Dieu savent si bien ménager pour soutenir l'atention de leurs auditeurs, & je sortis de l'Eglise trés mal édifié. Un habitant de mon hameau m'aborda sur le chemin, & me dit d'un air trés indigné, n'avés vous pas reconu ce nouveau Prédicateur? Et come je l'assurois qu'il m'étoit inconu, c'est le fils de vôtre voisin le labourer Maitre PIERRE, qui doit être consacré au prémier jour. Ne trouvés vous pas, ajouta-t-il, que le bon home auroit bien mieux fait de laisser conduire la charrue à son fils, que d'avoir mangé la moitié de son bien pour n'en faire qu'un sot.

Ces paroles me frapérent, & rentré chés moi, elles me conduisirent à déplorer l'état du Ministère dans nôtre Païs & à rèver aux moïens de rendre les Ministres plus respectés & par conséquent la Religion plus florissante & la Societé plus heureuse: Car l'on ne sauroit douter que la grande source des désordres qui infectent nôtre Païs, c'est le peu de Réligion que l'on aperçoit dans tous les ordres. Ce langage & cette réflexion fraperont dans la bouche d'un Gentilhome. Cependant l'on m'avoüera que les Magistrats ne pensent qu'aux diverses branches de la politique, que les Philosophes n'admirent que les variétés de la nature, les Savans se concentrent dans quelque science particuliere & les gens du monde ne pensent qu'à leurs plaisirs. Il n'y a

rien de plus rare aujourd'hui, que de voir une persone qui conserve des sentimens de Réligion, & qui se plaise à en faire des actes; car si dans les campagnes il reste encore quelque décence à ce sujet, on m'assure que dans les Villes il n'y en a pas l'ombre & je ne conois point d'objet plus digne de l'atention de ceux qui pouroient y aporter du remède. On m'écrit de la Ville voisine, en réponse à quelques questions que j'avois faites à ce sujet, que, hormis les jours de fète, où les Eglises sont un peu mieux remplies, des vases qui contiendroient plus de deux ou trois mille ames, ne renferment pas plus à l'ordinaire d'une centaine de persones de la lie du peuple. Quel afreux désordre! Puisque chacun convient que les Exercices publics sont le plus ferme soutien de la Réligion, & que sans celle-ci la Societé deviendroit bientôt un repaire de bêtes féroces, je ne conçois pas pourquoi l'on s'endort à ce sujet & l'on n'emploïe pas les moïens que le Souverain fournit pour y remédier. Quand une maladie contagieuse fait du ravage, les Médecins en cherchent les causes, & y apliquent des remèdes, les Médecins des ames doivent donc craindre ici d'être acusés de négligence & de prévarication, & montrer par leurs éforts redoublés qu'ils ne se réjouissent point de cette désertion des assemblées de piété. Dans l'atente que leur zèle se ranime & que nos Peuples sortent de

leur létargie, malheureux fruit des heureuses années que la Providence nous envoïe, voici quelques idées qui me sont venues dans l'esprit à ce sujet.

Il me semble qu'un des moïens de rendre la Réligion respectable seroit de procurer de la considération à ses Ministres. Si les Peuples étoient bien intentionés, les lumiéres des Pasteuts & les vertus de leur état devroient être les seuls titres légitimes, qui procurassent cette considération, car pourquoi les Ministres n'auroient-il pas lieu d'espérer en leur faveur, ce qui se rencontre dans toutes les autres professions; il n'y en a aucune de méprisable en elle même come on sait, & un brave Oficier, un habile Médecin, un savant Magistrat sont avantageusement distingués de la foule. Pourquoi donc un Pasteur éclairé, pieux, vigilant à remplir ses devoirs n'est-il pas honoré de tout le monde? On ne s'aperçoit que trop, qu'il sufit d'être de basse naissance, ou privé des biens de la fortune, pour qu'on doive s'atendre aux mépris injustes dont la roture & la pauvreté ne sont que trop acablées. Si les talens seuls & les bones intentions sufisoient pour rendre un Pasteur honoré, je ne pense pas qu'il dût y avoir au Monde, un Clergé plus respecté que le nôtre, puisqu'à parler en général, il ne paroit manquer ni de lumiéres, ni de bones dispositions. Mon Pasteur en particulier est mon meil-

leur ami ; je dépose avec confiance mes chagrins dans son sein, & ses lumineuses reflexions sont toûjours pour moi une ressource assurée. Mais puisque les peuples n'ont pas le coup d'œil assés net, pour démêler le mérite au travers des préjugés que la roture & la pauvreté inspirent, il faudroit trouver quelque expédient qui soulageat la foiblesse de sa vüe & qui l'atachat à ses Conducteurs spirituels par les liens de la consideration & du respect. Il y a longtems qu'on a dit, que la Réformation a privé les Pasteurs de l'autorité que les richesses donent, mais elle ne s'est pas proposée de les faire croupir dans la pauvreté. Elle a pourvû à leur subsistance honête par le moien des pensions que l'on a fondées en leur faveur. Il est vrai qu'à la longue tout est devenu sur un pié diférent: Le prodigieux changement qui est survenu aux prix de toutes les choses nécessaires à la vie, n'a point amené de variation dans ces pensions, & fait que ceux qui sont sans patrimoine, sont forcés de vivre dans la privation de bien des comodités, ou de contracter des dettes. On ne sauroit après cela s'étoner, si dans un siécle où le luxe a si fort multiplié les besoins de la vie, l'on sent plus que jamais le peu d'avantage que le Ministère procure. La longue carriére d'étude qu'il faut fournir pour y arriver rebute de cet Etat ; les sciences sont négligées & les Académies désertes. Pour peu

qu'un jeune home ait de patrimoine, il en préfére la culture, à tous les embaras des études, & à tous les assujettissemens de la vie pastorale. Quelques considerables que les bénéfices éclésiastiques semblent à nous autres Laïques, c'est un fait constant, qu'ils n'ont pas assés d'atraits pour le plus grand nombre, puisqu'on se dégoute du Ministére. Quand on y pense bien, en éfet, qui voudroit manger une partie de son bien, à faire un aprentissage très pénible de trente cinq ou quarante ans, pour obtenir alors une pension, qui ne pourvoit qu'à une partie des besoins, à la charge de s'éloigner du lieu de sa naissance, de ses parens, de ses afaires, & de remplir, parmi des inconus, des devoirs trés pénibles, auxquels il faut se consacrer tout entier, sans prévoir ce que ses enfans deviendront un jour. Plus je réfléchis là dessus, & plus je me persuade que l'on manquera bientôt de bons Ministres & que ce mal entrainera des conséquences très facheuses.

J'ai donc crû, que ne pouvant contribuer par moi même à l'augmentation des pensions de nos Pasteurs, & n'aiant point de leçon à doner à mes Supérieurs, il étoit de mon devoir, en qualité de Citoïen, de prendre l'autre moien qui se présente naturellement, après tout ce que j'ai dit, savoir d'inviter les persones de condition à réfléchir sérieusement sur les dangers dont j'ai fait mention. La No-

blesse à toûjours été une ressource solide dans les besoins de l'Etat ; l'élevation de ses sentimens la porte à se sacrifier dans l'ocasion pour le soutien de la Patrie. Des préjugés injustes l'ont éloignée jusqu'ici d'un état très respectable ; cet état s'avilit par l'abandon, qui semble en être fait dans notre Païs aux derniers ordres de la Société ; les laboureurs laisseront bientôt les terres sans culture & les artisans quiteront leurs tabliers pour devenir de mauvais Pasteurs. Si donc nous n'avons pas dégéneré des vertus de nos Ancêtres, si leur sang noble circule encore dans nos veines, nous acourrons au secours de nôtre chère Patrie à la vüe de ce danger. Nous ne somes pas apellés dans ces heureux tems à montrer nôtre bravoure dans les périls de la guerre, nos fonds s'épuîsent dans l'inaction où nous vivons, l'ennui nous ronge dans nos solitudes, & la Patrie reclame depuis long-tems & atend de nous des services que nous ne pensons point à lui rendre. Je ne conois point de meilleur moïen de relever nôtre ancien lustre, dans un Païs où la Noblesse n'est considerée, que lorsqu'elle est utile, que de venir promtement au secours de l'Eglise languissante, de rétablir le Culte de ses Autels par les respects que la naissance, jointe aux lumiéres & aux vertus, procureroit à ses Ministres, & de substituer à la vaine Idole de

l'honeur, les principes solides d'une piété véritable. Ce n'est pas que je voulusse que tous les Gentilshomes vouassent leurs enfans à l'Autel; mais je souhaiterois que chaque Famille distinguée fournit un sujet à l'Eglise. Je vous en conjure donc, mes chers Compatriotes, & s'il vous restoit quelque scrupule, comuniqués les librement pour me procurer la gloire de les vaincre. Je m'engage à vous doner l'exemple, come vous ne manquerés pas de l'aprendre bientôt, & pourquoi n'ouvririons nous pas les yeux sur les préjugés impertinens qui nous éloignent de cette sainte Vocation, lorsque ces préjugés sont particuliers à nôtre Païs & que dans tous les autres on se fait un honeur de consacrer ses enfans au service de l'Eglise. Je prévois l'objection que l'on pourra me proposer, c'est que la modicité de nos bénéfices favorise peu l'ambition & l'avarice,& que si nous avions de gros Evêchés où de riches Abaies, nôtre Noblesse s'empresseroit à les rechercher avec ardeur. Eh quoi donc! dans un ordre où la générosité des sentimens est aussi distinguée que la naissance, dans un ordre où l'intèret n'a jamais remplacé l'honeur, la modicité du revenu seroit elle une raison sufisante, pour nous empècher de prévenir la ruine de l'Etat, en nous consacrant au service de la Réligion & de l'Eglise?

EXAMEN

De de cette Queſtion.

Quel eſt le plus heureux, ou le ſot, ou l'home d'eſprit!

CETTE Queſtion ne paroit pas d'abord un problême: Il ſemble du moins que ſa ſolution eſt facile & naturelle. Quoi, dira-t-on, le ſort de l'home d'eſprit n'eſt-il pas plus fortuné que celui d'un ſot? Pour répondre à cette demande ne ſufit-il pas de les comparer l'un à l'autre? Combien de reſſources l'home d'eſprit ne trouve-t-il pas en lui même! Il jouit, en quelque ſorte, de toute la nature; on ſe félicite de le voir & de l'entendre; au lieu que le ſot eſt expoſé aux langueurs de l'ennui, & à la honte du mépris; il eſt le joüet de ſes propres amis, & la dupe de ceux qui ont la mauvaiſe foi de le tromper & de le ſéduire. J'en conviens; malgré cela, ſi l'on conſidére atentivement la condition de l'un & de l'autre, on trouvera que celle du ſot, je veux dire d'un Home d'un eſprit peſant & borné, eſt préférable à celle d'un Home

d'un esprit fin, pénétrant & étendu. Venons aux preuves (*).

On ne peut nier qu'un Génie supérieur, qui conoit ses forces, & l'étendüe de ses conoissances n'aille souvent trop loin, & au delà du but. Come il ne se défie point de ses lumiéres il ne prend conseil de persone, il se regarde come infaillible, & s'entête de ses opinions, côme si elles étoient certaines & évidentes, quelques fausses qu'elles soient; ferme & opiniatre dans ses sentimens, il n'a pas la docilité de se rendre à l'évidence quand on la lui montrer. L'Esprit qu'il veut avoir fait tort à celui qu'il a.

Le Génie le plus supérieur a ses bornes (**), mais il est rare qu'il les conoisse, & qu'il n'en sorte point; on veut raisoner sur tout, & come il est impossible que le même Home ait

(*) Les vües d'un esprit borné sont moins étendües, mais par là même elles sont plus sûres; ses projets sont moins grands & moins compliqués, mais l'éxécution en est plus courte & plus facile. Le sot se croit toûjours bien, parce qu'il n'espére pas d'être mieux.

(**) Il faut si peut de chose pour faire un sot d'un home d'esprit, qu'on ne peut pas se glorifier de ce titre; le moindre dérangement dans le cerveau, peut faire tomber le plus beau génie dans l'imbécilité. Mettés l'ame de VOLTAIRE dans le cerveau d'un *Huron*, par ce déplacement vous en ferés un sauvage grossier & féroce.

également étudié tous les Arts & toutes les Sciences, & que la ſphère de l'Eſprit humain ne peut y ſufire, il n'eſt pas ſurprenant qu'on s'égare ſur ce qui n'eſt pas à nôtre portée, & dans le cercle étroit de nos conoiſſances. Le plus habile Géomêtre ſera un médiocre Poëte, ou un Orateur ſubalterne. Une Science en exclut preſque toûjours une autre ; parce que chacune d'elles à ſon génie & ſon caractère diſtinctifs, qui ne permet pas qu'elle anticipe l'une ſur l'autre, & qu'elles ſe réuniſſent. M. de FONTENELLE, qui eſt peut être celui de tous les Ecrivains qui a ſû allier un plus grand nombre de conoiſſances, auroit été plus loin, ſoit dans les Mathématiques, ſoit dans la Poëſie, s'il s'étoit borné à cultiver un ſeul Art, & le grand NEUTON n'a pas réuſſi, lors qu'il eſt ſorti des limites de la Philoſophie, & qu'il a voulu devenir Théologien.

L'home d'eſprit à force de méditer, & de vouloir ſubtiliſer s'égare dans un dédale d'opinions fauſſes, incertaines, ou friveles : Il uſe ſes organes à chercher ce qu'il ne trouve point. Pour ſortir de ce Labyrinthe la Raiſon ne lui ofre qu'un fil foible & fragile.

Il

Il n'artive que trop que chercher à conoitre,
N'eſt hélas qu'aprendre à douter (*).

Mais répondons plus préciſément à cette Queſtion, & voïons ſi l'home d'eſprit eſt véritablement plus heureux que le ſot. Il voit, il entend, il ſent mieux que le ſot, rien n'eſt plus vrai: Mais cela même eſt un mal. Combien y a-t-il de choſes, qu'il conviendroit de ne voir, ni de n'entendre! Un ſentiment vif & délicat eſt-il un bien. Il eſt certain qu'il groſſit & qu'il multiplie les maux. L'home d'eſprit s'il n'en a pas de réels, s'en fait d'imaginaires. Il done entrée dans ſon cœur à toutes les calamités de la vie: Il les voit, il les craint avant qu'elles arrivent; il forme lui même les nuages, & les vents qui le troublent & qui l'agitent. Come il s'eſtime beaucoup, il ne croit jamais être aſſés conſideré des autres. Il ſent avec amertume les avantages qu'ils ont ſur lui, & cette

(*) L'home d'un eſprit borné ne ſubtiliſe point ſur l'ordre & la néceſſité de ſes devoirs;

Il ne ſe tend point à lui même,
Le piége d'un adroit ſyſtème,
Pour ſe cacher la Vérité;
Le crime à ſes yeux paroit crime,
Et jamais rien d'illégitime,
Chés lui n'a pris l'air d'équité.

vüe le mortifie : Encore s'il pouvoit les aquerir ; mais il y a des conoissances & des talens, qu'il n'est pas en son pouvoir de possèder. À l'égard des richesses, dont l'expérience lui fait apercevoir l'usage & l'utilité, il lui est trés dificile de les obtenir ; il faudroit pour cela, qu'il changeat de tour d'esprit, de penchant & de caractère ; il faudroit pour se les procurer, entrer dans de petits détails qu'il méprise, pénétrer & suivre des routes qu'il ne conoit point ; écarter des concurrens, plus actifs & plus habiles que lui : Que d'obstacles à surmonter, & coment les vaincre, si l'on ne comence de bone heure, à aimer l'or & l'argent & à se les proposer pour le but de ses recherches, & de ses travaux ?

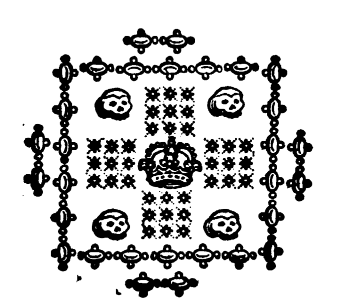
Si l'home d'esprit n'est pas propre à devenir riche, il ne l'est guères plus à parvenir aux honeurs & aux dignités. Sans prétentions & sans cabale, il ne veut pas devoir à l'intrigue, ce qu'on refuseroit à son mérite ; amoureux de son repos, il ne veut pas le sacrifier au Public, lors qu'il croit que ses concurens peuvent le servir aussi bien, & mieux que lui. Il préfére la gloire de s'instruire à celle d'aquerir des honeurs & des dignités. L'éxèmple de DEMOSTHENES & de CICERON, qui furent des victimes qu'immola l'ambition, rend l'home d'esprit plus réservé, & plus porté à s'éloigner d'un grand théatre, où les

talens supérieurs sont dangereux & funestes: OVIDE, & BUSSI RABUTIN firent une triste preuve de cette vérité.

L'home d'esprit est sans cesse exposé aux traits & à la malignité de l'envie; on ne lui pardone rien, on prête aux plus belles actions des intentions mauvaises, & l'on veut que ses défauts éclipsent ses vertus. Les riches le redoutent parce que son génie l'élève au dessus d'eux: Les ambitieux l'éloignent, parce qu'ils craignent son discernement & sa pénétration; sa modestie fait la censure de leur orgueil. Le peuple le méprise, parce qu'il n'est pas capable de conoitre son prix & de sentir ce qu'il vaut.

Le sot, au contraire fait son chemin, sans que rien l'arrête. Il n'a ni concurens, ni rivaux, ni envieux; on lui tient même compte de son ignorance, qui le met au nivau de la multitude: Il en goûte en paix les fruits; rien ne trouble son someil, ni n'altére sa santé; il jouit du présent, sans rapeller le passé & sans craindre l'avenir. Son amour propre ne lutte jamais contre celui de persone, & il les soulage d'une supériorité qui les blesse. Pourvû que le Soleil fasse naitre & meurir ses fleurs & ses fruits, il ne s'embarasse pas d'où lui vient sa chaleur, & quelle est sa distance de la Terre: Enfin, si

l'home d'esprit n'est pas un animal dépravé, come le dit le fameux ROUSSEAU, il n'est pas du moins le plus fortuné. La Nature a destiné l'home à vivre, & à être sociable ; s'il veut aller au delà, & devenir savant & home d'esprit, elle lui fait païer assés cher cet avantage. Il sent toûjours plus vivement ce qui lui manque, que ce qu'il possède, & son esprit est souvent l'instrument de son infortune.



REPONSE

A deux Questions, proposées dans le Journal Helvétique de Novembre 1761. pag. 762.

Ire. QUESTION.

Dans l'home tel qu'il est, ce qui paroit un mal,
Produiroit-il un bien, dans l'ordre général ?

CETTE idée, qui est je crois de POPE, est-elle vraie, & coment peut-on la démontrer? C'est ce que je me propose d'éxaminer, d'une maniére trés succinte. Come on ne peut répondre à cette Question que par des faits, c'est aussi de ce moïen que je me servirai: Mes preuves seront d'abord tirées des événemens, qui ne dépendent point des Homes, mais du Créateur qui les dirige selon les Loix générales & phisiques, qu'il a établies; tels sont les orages, qui font perdre au laboureur l'espérance d'une moisson abondante, & à la terre les richesses dont elle étoit ornée: Mais ces tempêtes, qui font un mal particulier, produisent un bien général; elles purifient l'air, détruisent les insectes, font fermenter les sucs renfermés dans le sein de la

terre, poussent la sève de la racine des Plantes, jusques dans les rameaux les plus déliés ; les pluïes remplissent d'eau les citernes, humectent un terrain dessèché par l'ardeur du Soleil, & contribüent au rafraichissement de l'air, à la santé de l'home, & à lui doner ensuite un spectacle plus agréable, par la verdure & les fleurs, que les pluïes font éclore, & qu'elles entretiennent.

A l'égard des événemens, auxquels les homes ont plus de part ; quoi qu'ils soient également l'ouvrage de la Providence ; on verra encore que le mal particulier peut causer un bien général. Il est certain, que la Guerre est un mal, mais elle produit cependant un bien ; elle purge la Terre d'une infinité de vagabonds & de fainéans, qui en seroient la honte & le fléau. Les Guerres civiles mêmes si funestes, dévelopent de grands talens, manifestent le zèle pour la Patrie & l'amour pour la liberté. La Suisse oprimée par des Tirans doit à la Guerre la prospérité dont elle jouït. LUCAIN dit, par une basse flaterie, que le sang des Romains répandu dans les Guerres Civiles n'a pas païé trop cher le règne de NERON. Mais l'empire de ce monstre amena les règnes fortunés des TITUS, des TRAJAN, & des ANTONIN. *Tout est bien.*

Tout est lié dans le sistème du monde,

par une chaine invisible dont Dieu tient le fil. Le Moral & le Phisique influent récíproquément l'un sur l'autre ; mais le Créateur tient la balance, & empêche que l'équilibre ne soit dérangé, ou rompu. Il maintient l'ordre & l'harmonie entre les Corps & les Esprits, par sa puissance & sa sagesse.

Ce qui paroit un mal, est souvent un bien, ou peut le devenir. Il ne faut pas juger sur les aparences ; la vüe de l'home est trop courte pour voir toutes les faces d'un grand Edifice; come son Esprit est fort borné, il n'aperçoit guères que les dehors & la surface de l'objet qu'il éxamine, leur étendüe & leur profondeur lui échapent, & il ne peut porter qu'un jugement incertain, ou erroné, lorsqu'il décide du tout, par une petite partie? Pour conoitre le prix d'un Tableau, il faut en étudier l'ordonance, & en voir l'ensemble; & pour juger de l'harmonie des couleurs, ou des sons, il faut éxaminer leur combinaison, leurs nuances & leur mélange. Il en est de même de l'univers ; il est trop vaste pour être à la portée de l'home, qui est si limité. Le Créateur seul, qui le conoit parfaitement, puisqu'il est son ouvrage, sait que chaque partie est faite pour le tout, & qu'il y a entr'elles & lui un acord & une corespondance qui en font la force & la beauté.

Plus on entre dans le détail, soit en con-

templant les œuvres de la nature, ſoit en en éxaminant les cauſes, & les éfets qu'elles produiſent, plus on trouve que cette propoſition n'eſt rien moins qu'un paradoxe, & qu'elle a toute la vérité & l'évidence dont elle eſt ſuſceptible; on l'a déja montré par la ſuite de quelques événemens; il ſeroit fort aiſé de les multiplier, ſi l'on ne craignoit de ſe trop étendre: On feroit voir par éxemple que la priſe de Conſtantinople, dont MAHOMET III. fit la conquête, en 1453. fut un bien pour l'Europe entiére, quoi qu'elle parût d'abord un trés grand mal. Les Grecs forcés de ſortir de cette Capitale, cherchérent un azile dans l'Italie, & y portérent le goût des Arts & des Sciences, qui dès là ſe répandit dans tous les Etats voiſins. Il en fut de même de la révocation de l'*Edit de Nantes*; les François réformés, perſécutés dans leur Patrie, ſe réfugiérent par tout où l'on voulut les recevoir & les protèger; & ils paiérent généreuſement la protection qu'on leur acorda par leur induſtrie, leur travail, & l'établiſſement des Manufactures, qui ornérent & enrichirent le lieu qu'ils avoient choiſi pour leur domicile. Le malheur de quelques particuliers fut ainſi la ſource du bien général.

Si du profane il étoit permis de paſſer à un événement auguſte & ſacré, ne pourroit-

on pas dire que la mort du Sauveur & la persécution que les Juifs firent à ses Disciples ; devint une source pure & abondante des biens spirituels, que la Providence répandit sur les homes. La lumiére naquit en quelque sorte du sein des ténèbres ; ce qui engagea un célèbre Prédicateur à s'écrier ; *Esprit humain ne te feras-tu point justice ! Ne conoitras-tu jamais ta foiblesse ! & pour la conoitre ne te consulteras tu point toi même, & ta propre Raison !*

A Dieu ne plaise, Seigneur, que j'ose m'ingerer dans des secrets qui me sont aprésent inconus. En voulant contempler vôtre Majesté, je m'exposerois à être acablé du poids de vôtre gloire. Mais cet heureux jour viendra où j'entrerai dans vôtre Sanctuaire éternel, & où vos œuvres magnifiques paroitront dans tout leur éclat.

II. QUESTION.

Un cœur modeste & droit fait la vraie opulence,
Et la vertu vaut mieux qu'une illustre naissance.

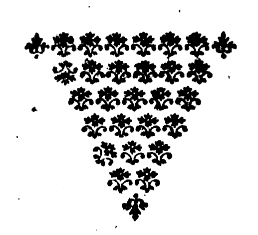
On demande, *d'où vient que les honeurs & les richesses inspirent ordinairement plus d'orgueil, de fierté, & de hauteur à un Home né dans l'obscurité & dans la bassesse, qu'à un Home de naissance, ou à un Home né dans l'opulence ?*

Cette Question est fondée sur l'expérience;

il est certain qu'à parler en général, on trouve plus de douceur & de modestie dans un Gentilhome, d'une ancienne noblesse, ou dans un riche, qui est né dans l'opulence, que dans un Home de basse extraction, qui s'est élevé, & enrichi par ses intrigues, ou par un heureux hazard. Le prémier n'est point étoné de sa situation; la nature l'a fait ce qu'il est; une bone éducation lui a inspiré des sentimens sages & modestes; elle lui a montré, que si la Providence l'a placé au prémier rang, elle pouvoit le mettre au dernier. Il conoit la fragilité & le néant des grandeurs humaines. Il sait que s'il est dans l'opulence, il pouvoit aussi être dans la pauvreté & dans la misére; que Dieu, qui l'a fait, a fait aussi le pauvre, & que le mépriser, c'est mépriser le Créateur. S'il lui done ou de la naissance, ou des richesses, il en est le seul Auteur, & il ne doit point s'en glorifier, ni regarder avec mépris ceux qui sont au dessous de lui, & dans l'indigence: Il doit au contraire, les aimer come ses fréres, & leur faire tout le bien qui est en son pouvoir. Il leur fait oublier l'inégalité de la fortune, par l'égalité de l'extérieur.

Voilà les dispositions d'un Home de qualité, & celles d'un riche, qui jouit sagement de l'héritage de ses Péres; mais un Home qui ne doit les titres dont il est revétu, ou les

tréſors qu'il a amaſſés, qu'à ſon induſtrie, à ſon travail; ſouvent à l'intrigue, & à la fraude; croit ſe faire valoir par de faux airs de grandeur, en prenant un ton impoſant, des maniéres fiéres & hautaines; étoné lui même de ſon nouvel état, il voudroit faire oublier aux autres, ſa pauvreté & l'obſcurité de ſon ancienne ſituation ou de ſon origine. Il monte ſur des échaſſes, pour mieux ſe faire voir, mais loin d'éblouir les yeux des Spectateurs, il fixe au contraire leurs regards ſur ſa petiteſſe, ſur ſa vanité & ſur ſon orgueil. Ils ne voient en lui qu'un fanfaron, qui faute d'un vrai mérite, afecte d'en étaler un, qui lui eſt étranger, & qui eſt pour lui un fardeau, dont il ne peut ſuporter le poids. Le vrai mérite eſt doux, ſimple & modeſte. Le faux eſt dur & arrogant. Le vrai mérite obtient l'eſtime, ſans la rechercher; le faux veut l'aracher & ne l'obtient point.



AUTRE REPONSE

A cette ſeconde Queſtion du Journal de Novembre : *D'où vient que les Honeurs & les Richeſſes inſpirent, ordinairement, plus d'orgueil, de fierté & de hauteur à un home né dans l'obſcurité & dans la baſſeſſe, qu'à un home de naiſſance, ou à un home né dans l'opulence ?*

On entend par les mots de *fierté* & de *hauteur*, les façons de parler & d'agir déplacées & ridicules, par leſquelles quelqu'un afecte de ſe montrer ſupérieur aux autres ; non dans le deſſein formé de les mortifier, ce qui ſeroit inſolence, mais dans la ſeule vüe de ſe flater ſoi même.

L'home ne ſe dépouille pas ſans raiſon & ſans peine, de ce qui ſoutient en lui le ſentiment de ſa dignité naturelle. Ce qui s'éleve ſur lui l'indigne, ſentant bien que l'élévation d'un autre le fait deſcendre, & l'humilie à proportion ; & hors d'une ſupériorité de puiſſance, capable d'aſſujetir les autres, on ne peut s'élever ſur eux ſans les choquer, que par une ſupériorité de talens ſi certaine & ſi notoire, qu'elle ne puiſſe être conteſtée ſans une honteuſe injuſtice ; ou bien par la voie péremtoire d'une ſorte de preſcription.

Ainſi, dans le fait de la Queſtion, il eſt juſte pour l'honeur, & de l'humanité & des talens, d'obſerver quelques exceptions, non moins axérées; c'eſt que l'élévation fondée ſur une ſupériorité de talens bien conüe, ne choque que des perſones d'un caractère vain & préſomtueux; & que la fierté & la hauteur dont il s'agit, marques preſque certaines de petiteſſe d'eſprit, ne ſe manifeſtent que bien rarement avec des talens diſtingués.

Il y auroit ſenſiblement de la partialité, en faveur de ceux qui ſont nés dans un état de diſtinction, de les croire tous généralement exemts de hauteur & de fierté. Il y en a dont on diroit à les voir, qu'ils ſe jugent eux mêmes ſi fort au deſſous de leur condition, que la moindre choſe peut les en faire déchoir. Avares de cette condition, toûjours ſur le qui vive, toûjours en garde de peur qu'elle ne leur échape, il leur ſemble que tous ceux d'une condition inférieure, qui les aprochent, ou qui leur parlent, autrement que leurs domeſtiques, s'oublient avec eux ou leur tendent des piéges pour les faire déroger.

D'un autre coté, on ne doit pas toûjours prendre pour *hauteur* & *fierté* ce qui en a l'aparence, chez les perſones nouvellement ſorties d'une condition obſcure. Ce n'eſt, quelques fois en elles, qu'une ruſticité involontaire. On n'aquiert pas tout d'un coup,

avec les dignités ou les richesses, ces maniéres polies & afables, cet air familier & aisé, qui paroit naturel à ceux qui sont issus de Parens distingués, par la naissance ou par la fortune.

Hors de ces exceptions, le fait de la Question est constamment vrai dans le general. Il s'agit d'en découvrir les causes, & en voici quelques-unes.

1°. La mauvaise éducation, que reçoivent ordinairement ceux qui sont nés dans un état d'obscurité & de bassesse, contribue beaucoup à cet abus d'une condition plus relevée, quand ils y parviennent. Un Fils de Famille aprend dès son bas âge, qu'il doit à ses inférieurs, par plusieurs considerations, l'éxemple de la civilité ; que les divers états de la Société s'entrelient & se doivent quelque chose les uns aux autres, réciproquement ; que d'ailleurs ils sont rélatifs ; sans sujets, point de Souverains ; sans pauvres point de riches ; sans inférieurs point de supérieurs : Or à moins de bassesse d'ame, on ne se porte pas de propos deliberé à insulter au principe de son élevation. Un nouveau parvenu ignore tout cela, parce qu'il n'a pas eû le loisir d'y penser, ou qu'on ne le lui a point enseigné. Il n'a pour fin que lui même dans son élévation. Il en mesure le degré par ce qu'elle lui coute, & par le sentiment qu'elle lui fait éprouver. Il l'étend beaucoup au delà de ses

bornés. Acoutumé à entendre parler parmi ceux de sa prémiére condition, des honeurs & des richesses come du souverain bien, il n'est rempli que du desir de jouir promtement & sans mesure, dans sa nouvelle condition, des sots privilèges qu'il y croit atachés.

2°. Le sentiment de la distinction & de l'opulence n'a pas la même saveur & la même force pour un home, qui y est acoutumé dès son enfance, que pour celui qui le goute nouvellement. Une persone qui s'est toûjours nourrie d'alimens comuns & grossiers se delecte pour une fois d'un mets fin & délicat, qui ne procure pas la même sensation à celui qui en fait sa nourriture ordinaire. Il en est de même de l'opulence & de la distinction. Or on se modère dificilement dans la jouissance de ce qui flate beaucop.

3°. La condition d'un home de naissance est déja toute décidée; celle d'un nouveau parvenu ne l'est pas. Un home de naissance sait, que persone ne lui conteste sa conditon; il ne craint pas que quelque comerce familier, moins encore des civilités dûes à ses inférieurs, soient capables d'y porter la moindre ateinte. Un nouveau parvenu ne pense pas ainsi de la sienne. Il en conoit l'âge & l'origine; elle est de trop fraiche date, & peut être trop mal aquise, pour qu'il ne la compte pas ignorée des uns & contestée des autres. Afamé des honeurs qui apartiennent à son nouvel état, il

voit à regret qu'il ne le tient encore que par un bout, qui peut lui échaper. Il s'imagine que chacun cherche à revendiquer ſur lui le droit d'égalité; tout de la part de ſes inférieurs lui paroit procéder d'un eſprit d'envie & du malin plaiſir de lui rapeller le ſouvenir importun de ſa condition précédente, & il veut les en punir: Il veut rabatre de leur petite vanité ou de leur audace, pour leur apredre à ſe conoitre & à ſe reſſerrer dans les bornes de leur véritable condition. Il croit que ces airs de hauteur & de fierté ſont du bon ton; qu'il faut être le Singe des Monarques, pour être quelque choſe de plus que les autres; que l'art de ſe compoſer eſt de la belle éducation & en impoſe aux petits; il lui ſemble que tous les actes marqués d'home de diſtinction, qu'il fait à ſa mode, pouſſent d'autant en arriére la date de ſa nouvelle condition; qu'il peut faire oublier ce qu'il a été, en ſe faiſant bien conoitre pour ce qu'il eſt; que c'eſt décider ſon rang & lui doner de la conſiſtance, que de le rendre notoire en en informant ceux qui l'ignorent, & en le faiſant ſentir à ceux qui ne l'ignorent pas: En un mot ſa condition eſt ſon tout; c'eſt le miroir où il ſe regarde; c'eſt le grand reſſort qui met en action toute la machine de ſa perſone, & qui lui fait mettre tout en jeu, pour faire voguer la Barque de ſa diſtinction ſur cet Océan de petit peuple, où il étoit auparavant confondu.

FRAGMENS HISTORIQUES.

XI.

FRAGMENT.

L'ORGUEILLEUX PHARAON consent enfin au départ des Israélites, pourvû qu'ils laissent leur Bétail en Egipte. Injuste proposition, que MOÏSE rejette en termes formels. Le Tiran le menace de lui faire ôter la vie, s'il ose jamais reparoitre devant lui : *Tu as bien dit*, reprend le Libérateur des Juifs, *je ne verrai plus ta face ; mais bientôt tes sujets consternés viendront nous suplier à genoux de sortir de ton Roïaume.* Il prend ensuite le chemin de Gessen, pour y célébrer la Pâque.

Les Hébreux étoient alors au quatorsiéme jour du mois *Abib*, le sixiéme de l'Année, suivant le calcul ordinaire. Le dixiéme de ce mois, c. à d. quatre jours avant ce dernier message de MOÏSE, chaque Chef de Famille avoit pris un agneau ou un chevreau mâle sans défaut, & l'avoit réservé. Dieu lui même avoit prescrit toutes les circonstances de ce repas sacré : En voici les principales. Institution de la Pâque.

Si la Famille n'étoit pas assés nombreuse pour manger l'Agneau, le Chef invitoit une ou plusieurs Familles voisines, & même des étrangers, pourvû qu'ils consentissent à être circoncis. Il faloit tüer & rôtir l'Agneau, le soir du quatorsiéme jour, & le manger avec du pain sans levain & des herbes amères. Les convives se ceignoient les reins; ils avoient des souliers aux piés, un bâton à la main, & mangeoient à la hâte, come un peuple empressé à partir. On ne devoit casser aucun os de la victime: Il ne faloit en séparer ni la tête ni les piés. L'obligation de manger du pain sans levain duroit sept jours; mais on ne pouvoit conserver les restes de l'Agneau jusqu'au lendemain; on les jettoit au feu, pour les réduire en cendres.

Mort des prémiers nés.

Les Israëlites durent encore en Egipte arroser du sang de la victime les deux poteaux & le seuil de la porte de leurs maisons, afin que l'Ange exterminateur les épargnat, lorsqu'il passeroit pour détruire les prémiers nés du païs.

Déja la nuit, qui devoit être si heureuse pour eux & si fatale à leurs énemis, étoit arrivée. On avoit ponctuellement éxécuté les ordres de Dieu. Pendant que le Peuple Hébreu garde un profond silence, les Anges destructeurs frapent de mort

tous les prémiers nés des Egiptiens, depuis celui qui devoit être assis sur le trône, jusqu'à ceux des captifs, qui languissoient dans les prisons, & même des animaux les plus méprisés. Que de surprise & d'horreur! Que de plaintes douloureuses ne pousse pas ce peuple infortuné! Tout est rempli de cadavres. Chacun pleure en son prémier né, l'espoir & le soutien de sa Famille. On acourt de toutes parts au Palais du Tiran: On lui reproche amérement, qu'il est l'unique cause d'une si sanglante catastrophe. Il envoïe sur le champ vers Moïse, à *Ramassés*, endroit peu éloigné de la Capitale. On conjure de sa part les Juifs de partir sans délai, avec leurs enfans & leur bétail: Les Egiptiens leur prêtent sans dificulté tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Moïse, qui ne conoissoit que trop l'inconstance du Monarque, laisse ses malheureux Sujets plongés dans l'afliction, ocupés à enterrer leurs morts, & done avant le jour le signal du départ.

Six cent mille homes en état de porter les Armes, acompagnés d'une multitude inombrable de vieillards, de femmes, d'enfans, de serviteurs & d'étrangers quitent l'Egipte, chargés des dépouilles de leurs persécuteurs, conduits par Moïse, Départ des Israélites.

ou pour mieux dire, par Dieu même. Ils emportoient avec eux quelques provisions. Les os de JOSEPH, placés sur un char superbe, étoient confiés aux soins des Tribus d'Ephraïm & de Manassé.

En allant droit de *Ramassés* au païs des Philistins, ils auroient pû sortir en peu de jours des lieux soumis à la domination de PHARAON; mais Dieu leur avoit ordoné de marcher le long des côtes de la Mer-Rouge, vers l'*Arabie Pétrée*. Ils arrivérent d'abord à *Succoth*, où MOÏSE les fit camper suivant leurs Tribus & leurs Familles, ordre qu'ils avoient observé dans leur marche. Ce fut là que Dieu ordona au Législateur, de lui consacrer tous les prémiers nés des homes & des bêtes, en lui permettant cependant de racheter ceux des homes, pour cinq sicles ordinaires (*). Cette loi ne s'étendoit point aux Filles. Elle n'éxigeoit non plus le sacrifice que des animaux purs.

Il seroit assés dificile de déterminer avec précision, la situation géographique des endroits par où les Israëlites passérent. Arrivés de *Succoth* à *Etham*, sur les frontiéres de l'*Arabie déserte*, ils descendirent le

(*) C. à. d. environ quatorze livres & demi de France.

lendemain à *Pi-Habirot*, lieu situé entre la Mer-Rouge & *Migdol*, où ils campérent. Dieu avoit marché devant eux, le jour dans une colone de nuée, & la nuit dans une colone de feu.

Cependant PHARAON, moins fidèle à ses engagements, que sensible à la dépopulation de ses Etats, s'étoit mis à la tête d'une Armée formidable. Il ateignit les Israëlites à *Pi Habirot*, où il campa à leur vûe. Il ne les ataqua point d'abord, aparemment parce que les voïant d'un côté renfermés par la mer, & de l'autre par son armée; les suposant dans une égale impossibilité de combatre, ou de fuir; aimant mieux enfin les faire prisoniers, que de les tailler en piéces, il jugea à propos de les réduire par la famine. PHARAON les poursuit.

La crainte & la terreur régnoient dans le Camp des Israëlites. Peu jaloux d'une liberté dont ils ignoroient le prix, ils donérent l'essor à leurs plaintes, & acablérent leur Chef de reproches. Noire ingratitude, qui excita plûtôt sa pitié que sa colère.

L'Eternel, qui veilloit à leur conservation, comande à MOÏSE de faire sur le champ prendre au Peuple le chemin de la Mer, & d'étendre sa verge sur cet élément. Dès qu'il l'a fait, un vent impétueux sou- Passage de la Mer-Rouge.

Ans du M. 2513. av. J. C. 1491.

ſe du côté de l'Orient; les eaux ſe fendent en deux, & s'élèvent come une muraille à droite & à gauche. Le fond de la Mer eſt mis à ſec, les heureux enfans d'Iſraël la traverſent ſans danger; & par un nouveau miracle, la colone qui avoit toûjours été à leur tête, ſe place entr'eux & les Egiptiens. Tandis qu'elle les éclaire, elle répand l'obſcurité dans le camp de PHARAON. Soit que les énemis des Hébreux, entrainés par une aveugle fureur, ne s'aperçuſſent pas du Prodige, ſoit qu'ils ſe flataſſent d'en pouvoir faire autant que les Iſraëlites, ils s'avancérent avec précipitation au milieu des eaux. Ils veulent enfin rebrouſſer; mais trop tard: Les flots vengeurs, que la main de Dieu ne ſuſpendoit plus, retombent par leur propre poids, & engloutiſſent le Tiran avec toute ſon Armée.

Un événement ſi extraordinaire ne mérite-t-il pas de fixer un inſtant l'eſprit d'un Lecteur ſenſé? Sa réalité n'a point été conteſtée. On a ſeulement mis en queſtion, s'il étoit miraculeux ou non. Les Prêtres Egiptiens de *Memphis* ont prétendu, que le Peuple Juif ne fit que traverſer une partie de la Mer, dans quelque endroit guéable, pendant qu'elle étoit baſſe, avec des meſures ſi bien concertées, que PHA-

RAON périt en voulant les imiter. JOSEPHE, vil adulateur en ce point, & par conséquent lâche Historien, y reconoit d'un côté quelque chose de surnaturel ; & de l'autre il afecte de le mettre de pair avec le passage de la Mer de Pamphilie par ALEXANDRE, dans le tems du flux & reflux.

Il est vrai, que les eaux de la Mer-Rouge montent vers le rivage pendant six heures, lorsqu'elle a son flux & reflux, & qu'elles descendent pendant un même intervalle de tems, après avoir été environ quinze minutes, sans monter, ni descendre. Elles laissent même à sec un espace d'environ trois cent pas, tout au plus, pendant une demie-heure. Voilà des faits avoüés de part & d'autre.

Une multitude de plus de deux milions d'ames, des vieillards caducs, des femmes éfraïées, des serviteurs chargés d'un butin immense, un bétail lent & tardif, pouvoient-ils faire une pareille marche, dans un espace si serré, en si peu de tems? Si ce ne fut alors qu'un flux & reflux ordinaire, coment les Egiptiens, qui ne pouvoient en ignorer les loix & la courte durée, s'exposérent-ils à une perte irrévocable & sans remède ? En pesant toutes les expressions de l'Historien sacré, peut-on désavoüer qu'il ne réprésente ce passage

come le plus éclatant prodige ? S'il n'étoit pas tel en éfet, coment a-t-il essaié de le persuader à tout un Peuple, de le lui proposer come un des motifs les plus pressans de sa soumission & de sa reconoissance envers Dieu ? Coment y a-t-il réussi ? S'il faloit enfin soutenir l'autorité des Livres saints, par des témoignages profanes, ne sait-on pas, que les Prêtres Egiptiens d'*Heliopolis* soutinrent, contre ceux de *Memphis*, que ce phénomène étoit un vrai miracle (*) ? Ne sait on pas que DIODORE *de Sicile* raporte, que les *Ichtiophages*, Peuple situé à l'Occident des côtes de la Mer-Rouge, avoient une antique Tradition, que cette Mer s'étoit autrefois ouverte, par un violent reflux, & que ses eaux aïant été séparées come en deux monceaux, le fond en avoit paru sec & couvert de verdure (**) : Tradition, qui ne peut s'apliquer à un autre événement. Mais je reviens aux Israëlites.

Frapés du terrible spectacle dont ils venoient d'être les témoins, & voïant de toutes parts floter sur le rivage des milliers de cadavres, & les dépouilles de leurs cruels énemis, *ils crurent* à l'Eternel & à MOÏSE son Serviteur. Celui-ci les par-

(*) EUSEB. Lib. IV. c. 27. (**) Lib. III. c. 3.

tagea en deux chœurs, & aïant placé sa sœur MARIE à la tète des femmes, il se mit avec AARON à celle des homes. Là, au son mélodieux des instrumens, qu'ils avoient aportés d'Egipte, il leur fit chanter les loüanges du Dieu, qui venoit de les délivrer. Ainsi se termina la Fête des sept jours, instituée en mémoire de cette délivrance. Le prémier de ces jours avoit été marqué par la mort des prémiers nés: Le septiéme le fut par la destruction totale de PHARAON & de son Armée. Laissons quelque tems ce Peuple transporté de joie sur les bords de la Mer-Rouge, & retournons sur nos pas.

Depuis le départ des Fondateurs des Nations des plaines de Sénaar, je n'ai présenté au Lecteur que des traits rélatifs à l'Empire de Babilone, aux Dinasties Egiptiennes & Chinoises, aux Grecs & au Peuple Hébreux, que je placerai désormais le prémier, puisqu'il est le seul, qui ait eû Dieu lui même pour Souverain Modérateur, & dont le gouvernement ait été Théocratique. Dans l'espace de plus de six Siécles, écoulés depuis cette époque, la population s'est étendüe; il s'est formé de nouveaux Etats; les uns moins considerables, qu'il me sufira presque d'indiquer; les autres plus illustres, dont la conoissance éxige des détails.

Les Moabites. A la tête des prémiers, la Chronologie m'ofre les Moabites, Peuple descendu de MOAB, Fils de LOT & de sa Fille ainée. Ce fut Dieu lui même, qui leur dona leur païs. Il consistoit en Montagnes entremêlées de fertiles vallées, vers la Mer-Morte & le Jourdain, au couchant. Leur Capitale étoit *Ar* ou *Rabbah* sur l'Arnon, nommée ensuite *Areopolis*.

Les Maobites eurent des Rois & semblent avoir mené une vie pastorale. Ils eurent sans doute d'abord la conoissance du vrai Dieu; mais qui fut bientôt entremêlée de notions grossiéres & idolatres. Ils sacrifiérent tantôt en plein air, sur des Montagnes destinées à cet usage, & tantôt dans des temples consacrés à leurs Idoles. Au sang des taureaux & des boucs, ils substituérent quelquefois des victimes humaines. Malgré leurs révolutions, dont nous aurons ocasion de parler, ils conserveront leur nom jusqu'au troisiéme Siécle de l'Erre Chrétienne; ils sont compris depuis sous le nom d'Arabes.

Les Ammonites. AMMON, Fils de la cadette de LOT, dona aussi son nom aux Ammonites. Leur païs étoit situé au Nord de la Moabitide. Tantôt plus, & tantôt moins étendu, il fut toûjours fort petit. Leur Capitale étoit *Ammana*, ou *Rabbah des Enfans d'*AM-

MON. Elle se divisoit en deux parties, dont l'une, qu'on apelloit la *Ville des eaux* étoit trés agréable. On y voïoit le Palais du Roi. Elle s'apella dans la suite *Phila-delphie*, du nom de PTOLOME'E *Philadel-phe*, qui la rebâtit avec une rare magnifi-cence, qu'elle conserva pendant plusieurs Siécles.

Les Ammonites pratiquérent la circon-cision, & paroissent s'être surtout adonés à l'Agriculture. Leur Réligion, pure dans son origine, dégénera peu à peu, dans une stupide & cruelle Idolatrie. Leur Dieu principal étoit MOLOCH, nom qui signifie *Roi*. Son image étoit creuse & partagée en sept fourneaux. Ils ofroient dans le pré-mier de la fleur de farine, des tourterelles dans le second, & successivement dans les cinq autres une brébis, un bélier, un veau, un bœuf, un enfant. Leur MOLOCH avoit la tête d'un bœuf, & les bras d'un home.

Ils passoient leurs Enfans par le feu à l'honeur de cette Idole. L'usage barbare de bruler ainsi ses enfans dans les sacrifi-ces, étoit certainement reçû parmi quel-ques Nations voisines. Il y avoit même un endroit dans la Tribu de Juda, où cette abominable cérémonie se pratiquoit.

En descendant du Nord de la Moabitide, vers son midi, on trouve le païs de *Ma-* Les Madianites.

dian, qui étoit une partie de *l'Arabie Pé-trée*. Il ne consista presque qu'en sables, montagnes & rochers. Ces défauts furent en quelque sorte réparés, par le grand nombre de Chameaux & de Dromadaires dont le païs abondoit: Animaux d'un usage infini, dans des régions sèches & raboteuses.

On avoüe generalement, que les Madianites tirèrent leur origine de MADIAN, quatrième Fils d'ABRAHAM. Ils furent quelquefois confondus avec les Ismaëlites, & plus souvent avec ceux de Moab. Ils formoient un peuple nombreux, divisé en deux classes, Pasteurs & Marchands. Les prémiers menoient une vie errante, logeoient sous des tentes, & conduisoient leur bétail avec eux, même en guerre. Les Marchands voïageoient aussi par Caravanes. Ils s'enrichirent prodigieusement, puisque l'Ecriture fait mention de leurs joïaux d'or, des chaines, bracelets, bagues, pendants d'oreilles, des vêtemens d'écarlate de leurs Rois, & des coliers d'or que portoient leurs chameaux.

L'Art décrire fut de bone heure en usage dans ces contrées. JETHRO le conut certainement. On gravoit alors ses lettres avec une touche de fer, sur du plomb. Les Marchands doivent aussi avoir eu quel-

ques idées d'Arithmétique. Come ils parcoururent d'abord leur propre Mer, & qu'ils s'enhardirent peu à peu à des voïages plus lontains, ils avoient donc quelque teinture de Géographie, de Géométrie, & d'Astronomie.

Dans les parties septentrionales, ils eurent part à toutes les abominations des Moabites, & les surpassérent même. Mais les habitants du midi suivirent longtems un sistème de Réligion raisonable & sublime. Ils avoient cependant beaucoup d'éloignement pour la Circoncision.

En sortant du païs de Madian, pour aller vers la Mer-Rouge, on rencontre l'Idumée, ou l'ancien *Edom*. Il emprunta ce dernier nom d'ESAU, Frére de JACOB. C'étoit une région montueuse, déserte & aride, quoi qu'on y trouve assés d'eaux pour les besoins de la vie. Ses villes étoient *Téman*, qui fut peut-être la Capitale & dont les habitans avoient beaucoup de sagesse, & *Dedan*, ville qui faisoit avec *Tyr* un grand comerce en yvoire, ébenne, & draps précieux.

Les Iduméens.

On ignore de quelle maniére l'ancien Edom fut gouverné. On croit cependant que les *Horites*, ses premiers habitans, eurent d'abord des Patriarches ou Chefs de Famille; après cela des Rois électifs.

mais avec quelque interruption: Enfin des Monarques successifs.

Les Iduméens furent un peuple hardi, actif, entreprenant, ami des troubles & des guerres. Leurs Arts & leurs Sciences furent considerables pour ces tems là. Ils conurent l'utilité des Constellations; ils joignirent à l'art d'écrire & de construire des vaisseaux, une grande conoissance des secrets de la nature & des devoirs de la morale. On convient enfin que les sciences leur ont de grandes obligations.

Les Amalécites.

AMALECK, l'un des Fils d'ELIPHAS, premier né d'ESAU, fut le Pére des Amalécites. Peu instruits du lieu ou ces peuples se fixérent d'abord & de l'étendue de leur païs, nous ne savons presque rien de positif sur leurs villes. La Réligion, les arts, les sciences, le comerce, les loix, le génie, la police des Amalécites sont à peu près autant d'énigmes pour nous.

Le païs de Canaan.

CANAAN Fils de CAM eut onze fils, Péres d'onze petites nations, toutes établies dans le païs conu sous le nom général de *Canaan*. Il est certain, que cinq de ces peuples y ont demeuré; ce sont les *Héthiens*, les *Jebusiens*, les *Amorrhéens*, les *Gergasiens* & les *Héviens*. On peut en dire de même des *Perizziens* & des *Cananéens* proprement dits. Ces sept nations furent

ſubdiviſées en divers petits Roïaumes. MOÏSE ſemble avoir fixé leurs limites depuis *Sidon* juſqu'à *Gaza*; de *Gaza* juſqu'à *Sodome* & de là à *Lisha*. Les villes de cette contrée, dont on peut parler avec quelque certitude étoient *Hebron*, *Jebus*, *Jérico*, *Betbel* & *Sichem*. Leurs mœurs ſe reſſentirent du genre de vie, que leur ſituation les obligeoit de mener. Adonés au comerce près de la Mer, ils ne s'apliquoient, lorſqu'ils en étoient éloignés, qu'à l'Agriculture & au métier des Armes, dans lequel ils étoient fort verſés. Autant qu'ils étoient diviſés par leurs intèrets particuliers, & par leur maniére de vivre, autant étoient ils promts à ſe réünir, lorſque la Cauſe comune l'éxigeoit. Ils étoient en général très propres à la guerre, hardis, obſtinés, preſque toûjours invincibles. Ils ne manquoient ni de fineſſe, ni de politique.

Leur Réligion fut ſans tache, juſqu'au tems d'ABRAHAM, qui reconut MELCHISEDECH, l'un de leurs Rois, pour Prêtre du vrai Dieu. Nous y trouvons d'afreux changemens à l'arrivée des Iſraëlites.

Les Philiſtins éxiſtoient depuis longtems. Iſſus de MIZRAIM, Fils de CAM, ils étoient ſans doute venus d'Egipte. Leur Contrée, conue des anciens Grecs & Romains ſous le nom de *Paleſtine*, parvint à

Les Philiſtins.

un tel degré de considération, qu'elle fit prendre ce nom à la terre même de promission.

Vers la Mer le païs est uni; mais à quatre milles du rivage, il s'élève en montagnes & en collines, qui produisent tout ce qui est nécessaire pour une vie délicieuse & forment des vües à souhait.

Ses villes étoient *Gaza*, sur les frontiéres du désert qui conduit en Egipte, célèbre par sa force, sa beauté, son étendüe; qui tantôt florissante, & tantôt ruinée, a fini par n'avoir qu'un très petit nombre d'habitans: *Ascalon*, fameux port de Mer, Patrie de SEMIRAMIS: *Azot*, qui soutint un siége de 29 ans: *Gath*, illustre par les Géans ou *Anakins*, qui y fixérent leur demeure. *Accaron* place frontiére. Ce sont ces cinq villes, qui firent quelquefois nommer le païs *Pentapolis*.

Il y eut longtems des Rois, qui portoient tous le titre d'ABIMELEC. Leurs Sujets étoient sans contredit un Peuple vaillant & belliqueux, distingué par son industrie, qui du tems d'ABRAHAM observoit encore les loix de la justice & de l'hospitalité. Ils cultivérent les mèmes Arts & les mêmes Sciences, que les plus ingénieux de leurs contemporains, & les portérent à un plus haut degré de perfection.

Leur

Leur Réligion varia, ſelon les tems. Sous la prémiere race de leurs Rois, ils avoient le même Culte que les Hébreux. Nous avons vu ABIMELEC recevoir un avertiſſement de la part de Dieu à l'ocaſion de SARA. Dans la ſuite, chacune des cinq grandes villes eût ſon Idole particuliére. Azot érigea un Temple à DAGON; BELZEBUT fut le Dieu d'Accaron. Son Oracle devint fameux; il fut longtems conſulté par ceux que l'avenir inquiétoit, ou qui vouloient ſavoir des choſes cachées. Le Roi ACHAZ l'envoia conſulter dans une de ſes maladies. *Ascalon* honora la Déeſſe DIRCE', & peut être *Gath* rendit-elle un Culte réligieux à ASTHAROT, ou ASTARTE'.

Les Anales des ſept Peuples, dont je viens de parler, ſont ſtériles en événemens, juſqu'aux guerres contre les Iſraëlites. Les *Emims*, homes puiſſans, d'une force & d'une taille extraordinaires, vraiſemblablement deſcendus de CAM, furent les premiers Colons de la Contrée de Moab. Afoiblis par l'expédition de CHERDORSLAHOMOR, Roi d'Elam, ils furent aiſément chaſſés de leur païs par les Enfans de MOAB. Les Ammonites n'éprouvérent pas plus de dificultés à envahir le territoire, que cultivoient les *Zuzmins* autre race de Géans.

Le prémier Prêtre ou Prince des Madianites, dont on puiſſe parler avec certitude, eſt JETHRO. Il réſidoit près de la Mer Rouge. Un jour ſes ſept Filles étoient allées puiſer de l'eau pour abreuver ſes beſtiaux. Des Bergers brutaux leur firent un outrage. MOÏSE, alors fugitif, ſe trouvoit aſſis près de cette fontaine. Il prit généreuſement le parti de ces Filles. JETHRO en fut informé. Il envoia chercher l'Hébreux, lui ofrit ſa maiſon, lui confia le ſoin de ſes troupeaux; & dans la ſuite il lui dona ſa Fille SEPHORA en mariage.

Ce fut ſous un des Rois *Horites*, qu'ESAU vint fixer ſa demeure en Edom, ſuivi de ſes enfans & d'un grand nombre de domeſtiques. Il y vécut longtems en ſimple particulier. Une révolution fit diviſer la Monarchie, auparavant élective, en pluſieurs Duchés. La Famille du Fils d'ISAAC fournit un grand nombre de ces Ducs en *Edom*, forme de gouvernement qui ſubſiſta juſqu'à l'arrivée du Peuple Juif. Efraiés d'une multitude ſi formidable d'étrangers, les Iduméens voulurent les empêcher d'inonder leur païs. Ils ſe réunirent de nouveau ſous un ſeul Chef ou Roi.

Les Amalécites s'emparérent certainement de leur païs. Ils y parvinrent même, avec une étonante rapidité, à un haut de-

gré de puissance & de gloire. On nous peint leur Roi come supérieur à tous ses voisins. Les Arabes racontent mille choses frapantes de ce Peuple; aussi devint il insolent & hautain, presque dès sa fondation. A peine eut il apris que les Israëlites avoient heureusement passé la Mer Rouge, qu'il forma le projet de les exterminer.

Des ténèbres épaisses couvrent les comencemens de l'Histoire de Canaan; la vallée de *Siddim*, où étoient Sodome & Gomorrhe, & la Scéne de la prémiere action bien constatée de ses habitans. Ils y furent défaits par le Roi d'Elam, & forcés à lui paier un Tribut. Ils le firent pendant 12 années; mais la treizieme, ils se révoltérent. Leurs cinq Rois furent de rechef taillés en piéces par le Monarque Persan. Tous leurs Sujets furent ou tués dans cette sanglante bataille, ou faits prisoniers, ou obligés de chercher un asile dans les Montagnes. Parmi les prisoniers étoit LOT, dont ABRAHAM, come on l'a dit, fut le libérateur. C'étoit alors que MELCHISEDEC, Prêtre du vrai Dieu, règnoit aussi à *Salem*. Il s'écoula encore 15 ans jusqu'à la terrible destruction de Sodome.

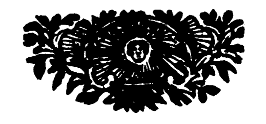
Plus de 130 ans après se place le viol de DINA Fille de JACOB, & ses suites afreuses dans le païs de Sichem.

A l'aproche de MOÏSE les Cananéens se liguérent avec les Amalécites.

Enfin, pour terminer la liste de tant de faits détachés, mais les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous: On conoit deux ABIMELECHS, Rois des Philistins. Le prémier, personage saint & juste, sous lequel nous avons vû ABRAHAM se retirer à Gerar sa Capitale: Le second aussi vertueux que son Pére, vers lequel ISAAC, forcé par la famine, se réfugia.

Tel étoit l'état de ces Peuples, que nous verrons successivement aux prises avec celui de Dieu, lorsque ce dernier fuïoit d'Egipte & traversoit la Mer Rouge.

LAUSANNE.



NOUVELLES LITERAIRES.

On diſtribüe dans la Franche-Comté un Volume in 8vo, contenant des recherches fort intèreſſantes pour l'Hiſtoire de cette Province, dans le moïen âge : L'Auteur, qui eſt M. Droz le fils, Avocat au Parlement, cherchant à ſuivre les traces de ſon Oncle, le célèbre Profeſſeur Dunod, qui a tant travaillé ſur l'Hiſtoire & la Coutume du Comté de Bourgogne, s'eſt ataché à aprofondir des objets de détail, & les préſente au Public ſous les titres d'*Eſſai ſur les Bourgeoiſies du Roi, des Seigneurs & des Villes*, & de *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Ville de Pontarlier* : Nous devons rendre compte de cet Ouvrage, & ſurtout de la prémiére partie, non-ſeulement pour le raport du Gouvernement Républicain au Municipal, dont l'Auteur trace les révolutions ; mais encore parceque les uſages d'une Province voiſine de la Suiſſe peuvent ſervir à expliquer les ſiens.

M. Droz paroit s'être propoſé de peindre, dans un tableau fort ſerré, les changemens ſurvenus dans l'adminiſtration de la Juſtice & de la Police, ſous le Gouvernement Mu-

nicipal & ſous le Gouvernement Féodal, rélativément à ſa Province, & il a rempli ſon but, tant en Hiſtorien qu'en Juriſconſulte & en Critique. Surpris de trouver dans les anciens Actes, des Bourgeois qui n'étoient aſſociés à aucune Ville, il a cherché à en découvrir l'origine ; & en diſtinguant les Bourgeoiſies du Souverain & les Bourgeoiſies des Villes, il a expliqué la formation & les variations des Juſtices Seigneuriales & des Municipales.

Nous paſſons legérement come lui ſur les droits de Bourgeoiſie Romaine ; cette matiére eſt aſſez conüe, de même que les fonctions des Juges & des Magiſtrats, ſous l'Empire Romain : Il y avoit dans les Gaules, come aujourd'hui, des Corps de Bourgeoiſie, des Juges de Police & des Biens comuns, des Corps de Judicature & des Juſticiables ; mais les Ofices militaires étoient confondus avec les civils. „ C'étoit une ſuite du Gou„ vernement de la République, où le même „ home, tour à tour Conſul, Tribun, Ora„ teur & Soldat, couroit à la tête des Armées „ contre les énemis de l'Etat, & revenoit en„ ſuite s'illuſtrer autant dans la Tribune aux „ harangues, par la défenſe d'un particulier „ acuſé, & par l'eſcorte de ſes cliens, qu'il „ avoit eû de gloire en ramenant en triom„ phe les Rois d'Aſie atachés à ſon char. „

Les Romains avoient laissé aux Cités des Gaules & aux Villes Municipales une certaine Seigneurie subalterne, pour leur gouvernement; peu à peu ces privilèges s'éclipsérent; les Empereurs dépouillérent les Oficiers Municipaux en faveur des Juges civils; les Barbares arrivérent & ne laissérent plus guères d'autorité aux anciens habitans: Ils partagent leurs terres, ils réduisent en servitude ceux qui oposent quelque résistance & donent des Loix nouvelles, dont l'objet principal étoit de réparer les ofenses mutuelles, fréquentes chez une Nation violente. La réparation s'apelloit Composition. Le coupable se retiroit sous la protection de quelque persone puissante, qui obligeoit la partie lèzée à s'en contenter, & se faisoit païer pour sa protection un droit apellé *fredum.*

Le mérite des Evêques des prémiers Siécles leur avoit fait acorder beaucoup de privilèges; leur juridiction s'étendit plus que celle des Juges civils, soit par le droit d'azile dans les lieux saints, soit par la considération que les Ministres de la Réligion s'atiroient, & qui déterminoit à préférer leur décision. Les Conquérans, qui en reçurent des services, maintinrent ces usages, & croïant réparer les maux qu'ils avoient faits aux Peuples, donoient aux Eglises des terreins étendus & beaucoup d'Esclaves soumis de droit à

la correction de leurs Maitres: C'eſt ce qui comença à former les Seigneuries & les Juſtices. Les Ecléſiaſtiques obtinrent des défenſes pour empècher ces Offices Roïaux d'entrer dans leur territoire, d'y éxercer la Juſtice & d'y éxiger les *freda* : Cela s'apella Immunité.

„ Les Comtes & les Juges, Députés pour
„ rendre la Juſtice, poſſédant déja les gran-
„ des terres de leurs diſtricts, s'érigérent en
„ Seigneurs propriétaires des lieux, dont ils
„ n'étoient que les Magiſtrats militaires ou
„ civils, & firent de la Juſtice un droit patri-
„ monial come le fonds auquel ils l'uniſſoient.
„ Dès lors l'uſage des Fiefs devint plus co-
„ mun; ceux qui en obtinrent faiſoient, à
„ l'imitation des Ecléſiaſtiques, défendre aux
„ Juges du Souverain d'entrer dans le terri-
„ toire inféodé, à cauſe des droits de protec-
„ tion, qui formoient des profits judiciaires
„ trés conſiderables. Chaque Seigneur, dans
„ ces circonſtances, voulut avoir un Cha-
„ teau, ſoit pour ſa défenſe particuliére, ſoit
„ pour doner retraite à ceux qui imploroient
„ ſa protection, & il y rendoit juſtice; mais
„ de quelle maniére? Tantôt il favoriſoit
„ le coupable, tantôt il faiſoit païer les com-
„ poſitions & ne manquoit pas d'éxiger le
„ *fredum*; tantôt on recouroit aux épreuves
„ ſuperſtitieuſes, tantôt au plus grand nom-

„ bre de tèmoins pour jurer des faits qu'ils
„ ne conoiſſoient pas : Que de violence, que
„ d'injuſtices ! La ſervitude eſt multipliée,
„ & le Souverain peu à peu dépouillé de la
„ Juſtice ne fut plus que le prémier de ſes
„ Pairs : Il n'avoit, come les autres Sei-
„ gneurs, de droit que dans ſes domaines,
„ &, à peine conſerva t-il de la Souveraineté
„ quelque Juriſdiction ſur ſes Vaſſaux & ſur
„ le peu d'homes libres, échapés à la ſervitu-
„ de générale. Mais plus les abus ſe multi-
„ plioient, plus la réforme étoit prochaine.

„ Le Droit Romain, perdu pendant plu-
„ ſieurs Siécles dans le domaine des Francs,
„ conſervé en partie par l'uſage dans la domi-
„ nation des Goths & des Bourguignons, fut
„ retrouvé dans le XII. Siécle. On l'étudia,
„ on l'enſeigna ; ſon excellence fut admirée.
„ Ces ténèbres, qui juſques là avoient obſ-
„ curci la face de l'Europe, començoient à ſe
„ diſſiper ; on reconoiſſoit l'erreur des juge-
„ mens fondés ſur les épreuves ſuperſtitieu-
„ ſes, le nombre des jurans & la force des
„ combatans ; on avoit emprunté des Juges
„ d'Egliſe quelques formes, qu'ils avoient
„ conſervées ; le Droit Romain les confirma,
„ & dès lors les Seigneurs ocupés de Croi-
„ ſades ou de Tournois ſe déchargérent d'une
„ procédure ennuieuſe ſur leurs Oficiers.

„ Tous les eſprits tendans alors à la li-

„ berté, le Gouvernement Municipal des „ Romains retrouvé dans leurs Loix fut „ apliqué d'autant plus aisément aux circons- „ tances, que les choses revenoient au point „ d'où elles étoient parties, lors de l'invasion „ des peuples du Nord. L'autorité des Sei- „ gneurs, réprimée, d'abord par les Comis- „ saires Impériaux, (*Missi Dominici*) puis „ par celle des Baillis dans les cas Roïaux fort „ multipliés; le nombre des homes francs; „ acrû par la multiplication des Bourgs, par „ l'alliance des Bourgeois, par l'afranchissement „ des Serfs du domaine & de ceux des grands „ Seigneurs, singes de la Roïauté, tout ra- „ menoit le Gouvernement Municipal. „ Il fut érigé d'autant plus facilement sur le Gou- vernement Féodal, que la protection acordée aux homes libres étoit plus conforme aux Loix de la nature, que l'autorité arbitraire dont tant de gens s'étoient emparés, pen- dant les Siécles précédens.

Ce nouveau genre de Gouvernement, qui ne dura en France que dans le XIII. & le XIV. Siécle, & qui s'est mieux soutenu dans quelques parties de l'Allemagne, dût princi- palement son acroissement à la formation des Bourgs & au rétablissement des Cités. L'Au- teur en cite plusieurs, qui dans le milieu des troubles avoient conservé leur Justice Municipale; ensuite il parle des Bourgs peu-

plés de Soldats couquérans, aïant une sorte d'Aristocratie dans leur administration. Enfin il distingue les diférens Bourgs des Seigneurs, dont les uns se formérent près des Chateaux, les autres près des Monastères, les autres dans des lieux fortifiés, pour arrêter les incursions des Hongrois & les derniers dans les Villages afranchis. La plûpart de ces Bourgs ont conservé les Chartes de comune & de franchise, qui leur furent acordées dans le XIII. & le XIV. Siécle, par les grands Seigneurs du voisinage: On y retrouve la formation d'un Sénat, composé des principaux Citoïens, pour veiller aux intèrêts comuns, percevoir les revenus, imposer les tailles extraordinaires, rendre la justice aux habitans du Bourg, tenir une Milice Bourgeoise & faire tout ce qui convenoit pour la garde, la défense, le bon ordre &c. Ces Chartes règloient aussi la police pour les crimes, les dottes, les successions, les gages, les droits du Seigneur ou du Protecteur &c. ensorte qu'on y retrouve la plûpart des Coutumes locales. L'Auteur en a fait imprimer plusieurs, qui n'étoient pas conües, pour servir d'éxemple. Il semble d'abord que par ces droits de Comune, on s'exposoit à rendre aux Villes toute l'autorité qu'on reprenoit aux Seigneurs; mais si par ce moïen on oposoit à ceux-ci des forces de proche en

proche, dès qu'ils furent réduits on se retourna contre les Villes, devenües presqu'indépendantes, & on leur reprit pied à pied tous leurs privilèges.

Il n'a pas été aussi facile de fixer la nature des Bourgeoisies du Souverain que de celles des Villes. On ne regardoit le droit de Bourgeoisie que come une association d'homes libres, aïant des biens comuns & des privilèges dans un lieu éxemt de servitude; cependant on trouve dans l'histoire & dans les actes, des Serfs Bourgeois du Souverain, & des Mainmortables afranchis, déclarés francs Bourgeois sans être atachés à aucune Ville: D'où vient ce titre? PASQUIER, dans ses recherches de la France, prétendoit que les Rédacteurs de la Coutume de Champagne seroient embarrassés d'expliquer, s'ils revenoient au monde, ce qu'ils ont voulu dire, en parlant des Bourgeoisies du Roi: Un jeune home aujourd'hui vient nous l'aprendre, & prouve, par de bones autorités & des Actes anciens, heureusement découverts, qu'il y avoit une Bourgeoisie comune aux homes libres & aux serfs; qu'on apella de ce nom la sauvegarde du Souverain, & le droit de plaider à sa Justice; que c'est cette Bourgeoisie, qui a comencé sur la fin du XIII. Siécle la formation des Bailliages, & a procuré le plus d'afaires aux Baillifs, en dépouil-

lant les Juges des Seigneurs, de la Justice qu'ils s'étoient fait inféoder, ou qu'ils s'étoient atribüé, dans les troubles du Gouvernement Féodal. C'est par le même moïen que l'Autorité Souveraine s'est rétablie & que les sujets sont sortis de la captivité de leurs Seigneurs : Ceux-ci firent de grandes plaintes sur cette protection, qui autorisoit leurs sujets à reclamer le Juge du Prince: Ils obtinrent en 1289 & 1302 des ordonances de PHILIPE *le bel*, qui restraignirent la facilité donée à leurs sujets de s'avoüer Bourgeois du Roi, pour se rédimer de leur jurisdiction, mais ces Ordonances ne furent pas bien suivies. Les Seigneurs renouvellérent leurs plaintes en 1315; elles n'eurent pas plus de succès. Dans ce même tems, les Nobles du Comté de Bourgogne se liguérent contre le Souverain de la Province: Ils lui firent la guerre pour le même sujet en 1336. D'abord ils brulérent Pontarlier & Salins; ils eurent des revers; le Comte de Bourgogne continua à protèger leurs sujets & à les recevoir à plaider devant ses Oficiers. Les Seigneurs voïant qu'ils ne pouvoient rien à force ouverte temporisoient & négocioient. M. DROZ raporte l'éxemple des habitans du Val de Morteau : Ils se repentoient de s'ètre soumis aux Comtes de Neûchatel, Seigneurs de Venne, & pour mettre un contrepoids à

leur autorité, ils recoururent à la sauvegarde de PHILIPE, Duc & Comte de Bourgogne, qui les admit au nombre de ses Bourgeois, come les autres Bourgeois du Comté. Alors ISABELLE, Comtesse de Neûchâtel, & le Cardinal de MONTENAI, pourvû en comande du Prieuré de Morteau, gagnérent le Baillif, & promirent au Prince de mènager ses protègés: Ce n'étoit qu'un détour. Ces sujets revinrent de nouveau porter leurs plaintes, & ce Prince dona en son Parlement tenu à Dole le 12. Mars 1390 un Arrêt, pour faire mettre sa Sauvegarde & Bourgeoisie à éxécution.

Le goût de ces Bourgeoisies gagnoit de proche en proche; il avoit comencé en France & PHILIPE *le long* l'avoit introduit ou favorisé en Franche-Comté. Les Suisses l'adoptérent, parcequ'il sappoit l'autorité afectée par les Grands sur le Peuple. La Ville de Berne se mit en possession de doner des Bourgeoisies de cette espèce, & la plûpart des Villes Impériales en firent autant dans l'Allemagne. Cela y causa une grande fermentation: Les Seigneurs Suisses & Allemands apellérent ces nouveaux Bourgeois *Pheralburgs*. Le Diplome d'HENRI VII. en 1308, la Bulle d'or de 1356 & une autre de 1365 donée par l'Empereur CHARLES, obligérent ces faux Bourgeois à de certains devoirs, pour jouïr

du privilège de la Bourgeoisie, quoiqu'ils continuassent à résider dans la terre de leur Seigneur, & ce privilège n'étoit autre chose, que la jurisdiction d'un grand Prince ou d'une Ville puissante, que l'on reclamoit contre les véxations du Seigneur particulier, qui souvent même étoit désavoué entierement. Cette explication lève tous les équivoques, qui se trouvent dans les Annales de l'Empire, sous l'an 1357 & paroit justifiée par les faits & les titres, qu'il faut voir dans l'ouvrage.

Après avoir ainsi fixé l'état des Bourgeoisies en général, M. DROZ parle en particulier du dernier état de la Bourgeoisie des Villes de Franche-Comté, & pour ce qui a raport aux Bourgeoisies du Souverain, il montre, qu'il n'y avoit dans le XIII. siécle qu'un seul Baillif en cette Province. On en établit deux & trois, à mesure que les Bourgeoisies acroissoient leur pratique; peu à peu ils prennent des Lieutenans-généraux, ambulans come eux, ensuite des Lieutenans locaux, enfin dans le XVIe siécle on fixe les Lieutenans généraux, dans chacune des villes principales de cette Province. Ces faits historiques sont soutenus par la notice des Oficiers, qui ont administré la Justice au Comté & par diférentes Chartes du XIIe & du XIIIe siécle, que l'Auteur a tirées des dépots publics ou des cabinets des Savans, pour prouver ce qu'il a

avancé & doner une idée des Droits & des Fonctions de ces diférens Oficiers.

La seconde Partie de l'Ouvrage de M. DROZ n'est pas moins intèressante, quoiqu'elle ne concerne que l'histoire d'une Ville particuliere. Non seulement elle présente plusieurs faits curieux, pour les habitans des environs du Mont Jura, mais encore l'Auteur y a mis tant de liaison avec l'Histoire générale, par ses Dissertations & ses Remarques, sur les Mœurs & Usages du Moïen-Age, que les Amateurs de cette partie y prendront sûrement plaisir. D'abord, en craignant d'adopter trop facilement ce qui doneroit de l'antiquité à la Ville de son origine, il s'est mis en garde contre l'opinion des Savans Comtois & Suisses, qui y ont fixé *l'ariarica* de l'itineraire & *l'abiolica* des Cartes de PEUTINGER. A cette ocasion il a suivi plusieurs voïes Romaines, & a établi, que celle d'Italie pour les Gaules, venant des Alpes pennines, passant à l'Abaïe d'Agaune, se divisoit à Vevay pour Avanche & Lausanne, se réunissoit dans le Mont Jura, passoit à Pontarlier, Besançon &c. 2°. Que celle des Alpes Grecques venoit à Geneve, & de là passoit par les environs de Condate ou St. Claude, par une Ville dont on voit les ruines près delà, par les territoires de Lons-le-Saulnier, Poligny, Salins pour Besançon. 3°. Que

Que de Salins à Pontarlier ces deux voïes se comuniquoient, & que l'on doit fixer *l'ariarica* aux environs de Salins, *l'abiolica* à la Ville ruinée près de St. Claude, qu'on avoit voulu doner pour Avanche, & la station suivante, apellée *filum musiacum* au défilé de Meussia sur la route directe de Genève à Besanç. & non point sur celle de Lausanne par Pontarlier.

Après cela, M. DROZ propose un plan de distribution des Bourguignons le long du Mont Jura, pour défendre les passages contre les barbares, qui menaçoient l'Italie. Il atribue l'origine de Pontarlier à un Bourg de Soldats Bourguignons, mis pour garder la gorge, & aux Réligieux de St. Benigne de Dijon, dotés & réunis en congrégation avec ceux de St. Maurice d'Agaune, par GONTRAN Roi de Bourgogne. C'est des Soldats Bourguignons qu'il tire le nom de *Burons*, doné aux anciens Bourgeois de Pontarlier & leur liberté soutenüe sans altération; il détaillle plusieurs Loix Bourguignones, conservées dans cette Contrée, fait la généalogie des Seigneurs de Joux, Protecteurs de Pontarlier: On y trouve plusieurs faits concernant la Maison de Blonay & les Comtes de Neûchâtel de la Maison de HOCHBERG, successivement Possesseurs du Chateau de Joux.

Ensuite l'Auteur, fondé sur Titres, raporte l'origine de tous les établissemens du Mont

Jura, dans la partie du Bailliage de Pontarlier, au XII. XIII. & XIVme siécle; la qualité des Franchises & des Mainmortes de ces lieux; les Fondations d'Eglises & de Monastères; l'état de la Noblesse, des Savans & Illustres qu'il a pû decouvrir; les dévastations, siéges & incendies que cette Ville a essuiés, surtout en 1336, 1475, 1639, 1654, 1681, 1736, & 1754; les trois prémiers ocasionés par les guerres; celui de 1475 fut mis par les Suisses en défendant leur liberté contre CHARLES *le hardi*. Ici l'Auteur ne se sert que des termes de M. le Baron d'ALT; mais il se fait un plaisir d'ériger ensuite un monument de reconoissance, pour les secours acordés par LL. EE. de Berne, de Frybourg & de Soleure, la Ville de Neufchatel & d'autres Confédérés Suisses, lors des incendies de 1736 & 1754. Il raporte aussi un autre trait de générosité de la République de Berne & finit par l'Histoire naturelle du Bailliage de Pontarlier.

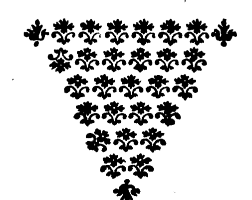
Dans tous ces ouvrages, on remarque l'attention de M. DROZ à ne rien dire sans preuves mises en notes, ou sur Titres, imprimés à la fin de ses Dissertations; ce sont des Chartes du XII. & XIII. siécle, qui n'avoient encore été mises au jour par aucun Auteur. On voit qu'il ne travaille pas pour lui, mais pour la recherche de la vérité: Il demande des remarques sur son Ouvrage, en assurant que la

critique ne peut déplaire, lorſqu'elle tend à l'inſtruction d'un Auteur & du Public. Il s'eſt piqué de nommer tous ceux qui lui avoient fourni la moindre piéce & promet d'en faire de même à l'avenir à l'égard de ceux qui, ſoit par Titres, ſoit par Obſervations, le mettront en état de perfectioner ce qu'il a comencé.

Nous finirons cet extrait, par quelques Vers adreſſés à l'Auteur au comencement de l'année par M. COCQUARD, Maitre des Comptes à Dijon.

Ah! puiſque de nos jours nous ſomes au printems,
Puiſſions nous déſormais paſſer tous nos inſtans
Près de nos fidèles Amantes;
Et de cet heureux ſort l'un & l'autre contens
Préférer ce repos à des veilles ſavantes!
Plus de gloire t'atend, il eſt vrai, ſi tu vantes,
Le nom de vieux Héros, & leurs traits éclatans;
Mais plus de douceurs ſi tu chantes,
Les Héroïnes de ce tems.
Cher DROZ, à Pontarlier, que de Beautés touchantes!
C'eſt là, qu'IRIS me plût, par ſes attraits charmans:
Là, brille *Amarillis*; ſes chanſons raviſſantes
Excitent dans les cœurs de tendres ſentimens:
Là, je vis en *Sapho* mile graces naiſſantes
Et l'on compte à ſes piés les jours pour des momens.
Mais mes expreſſions, pour ſeduire tes ſens,

Sont trop foibles & languiſſantes:
Tu veux, par des travaux pénibles & conſtans,
Rendre dans Pontarlier les vertus floriſſantes,
En peignant les mœurs innocentes,
De ſes antiques habitans:
Eh bien! Ofre tes vœux à ces Ombres errantes;
Pour moi, j'ofre aujourd'hui mon homage à des Grands,
De l'encens le plus pur un grain à tes Parens,
Trois brins de myrte à tes Parentes.



AUX EDITEURS.

En leur envoïant des Vers sur la mort de M. SAGE.

MESSIEURS,

M. DE MARIGNAC, qui, dans vôtre Journal du Mois de Mai dernier, nous a doné en vers l'Eloge funèbre de M. BAULACRE, vient de répandre de nouvelles fleurs sur le tombeau de M. SAGE, conu dans la République des Lettres par sa Traduction Latine d'un Ouvrage de M. BURLAMAQUI, *sur les Principes du Droit Naturel*: Celle de *l'Esprit des Loix*, qu'il a faite aussi, le fera conoitre plus avantageusement encore, lorsque certaines circonstances, qui en ont retardé jusques ici l'impression, permettront à sa Famille de la doner au Public. Un Professeur de nôtre Académie, bien capable d'aprécier & de célébrer les talens & les vertus de M. SAGE, a publié sur sa mort un *Epicedium*, qui fait également honeur à l'un & à l'autre: C'est à ce Professeur que sont adressés les Vers que je vous envoie, avec l'agrément de l'Auteur, qui a bien voulu me l'acorder sous la condition expresse, que je me tairois sur les éloges,

que mérite ſon ouvrage : Fidèle à ma promeſſe, je me bornerai à vous aſſurer de l'eſtime & de la conſidération diſtinguées avec lesquelles j'ai l'honeur d'être.

Vôtre &c.

VERS *ſur la mort de M.* SAGE *Régent au Colege de* GENEVE.

SUR le tombeau d'un Mortel ordinaire,
Qu'un vil flateur faſſe fumer l'encens ;
Mes vers jamais au mérite vulgaire,
N'acorderont baſſement un ſalaire,
Qui n'apartient qu'aux vrais talens.

Ceux que tu fis briller, aimable & docte SAGE,
Loin d'avilir ces triſtes chants,
Doneroient du prix à l'homage,
Qu'on doit à tes vertus, & qu'ici je leur rens,
Si d'un cœur atendri le douloureux langage
Pouvoit ſeul enfanter les ſublimes accens.

Qu'un autre vante en toi l'eſprit & la ſcience,
Le talent d'enſeigner, l'art heureux de ſavoir
Sur les travaux d'un ténébreux Manoir,
Triſte ſéjour d'un ennuieux ſilence,
Répandre la gaité, ſemer des agrémens,
Faire écloꝛe des fleurs & des amuſemens

Des épines grammaticales,
Ces miséres collégiales,
Des Langues néanmoins utiles fondemens.

Qu'on vante encor cette nouvelle vie,
Qu'avec un succès digne d'eux,
Ta plume sut doner à deux Auteurs fameux (*),
Qui triomphant du tems & de l'envie,
Come ils nous ont instruits, instruiront nos Neveux.

A ces traits, qu'on ajoute une heureuse mémoire
Magazin précieux, trésor rare & brillant
De litèrature & d'histoire,
Dans lequel, à ton gré, tu puisois à l'instant
Mille traits curieux, qui t'assuroient la gloire
D'instruire en amusant.

Qu'on loüe enfin ces charmantes saillies,
Enfans heureux des beaux génies,
Qui rendoient si piquant le sel de tes discours;
A ces éloges vrais j'aplaudirai toujours:
Mais ce qu'en toi j'admirai d'avantage,
Ce fût cette bonté, cette aimable candeur,
D'une belle ame honorable apanage,
Que tout Mortel estime & qui gagne le cœur;
Mais dont le trop facile usage,
Plus d'une fois, traversa ton bonheur.

(*) Mr SAGE *a traduit en Latin les Principes du Droit Naturel de* Mr. BURLAMAQUI *&* *l'Esprit des Loix de* Mr. DE MONTESQUIEU.

De la tendre amitié, quand le pinceau fidèle
Nous trace d'un Ami l'intéressant tableau;
Que sans chercher à nous le peindre en beau,
Il soit afectueux, mais sincère come elle:
L'amitié, qui nous flate, est une aveugle ardeur,
Un atachement foible, indigne d'un grand cœur:
Cette maxime ici, me servant de modèle,
Dirigea mes craïons;
Et de sa vérité la lumiére immortelle.
Va présider encore à mes lugubres sons.

La mordante critique, au méchant redoutable,
Et pour l'home de bien souvent inéxorable,
De Sage avec rigueur, épluchant les défauts,
Après un examen coupable,
N'en trouva chez lui que de beaux;
Un cœur facile à se laisser surprendre
Par sa franchise & sa bonté;
Un penchant extrême à répandre
Avec trop de facilité;
Une ardeur à servir, ardeur toujours loüable,
Ceux même qui souvent l'avoient peu mérité.

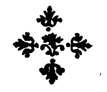
Voilà donc, Censeur méprisable,
Par où Sage à tes yeux a paru condamnable!
Mais pour le rabaisser, tes soins sont superflus;
Il ne sera jamais blâmable,
Que par l'excès de ses vertus:

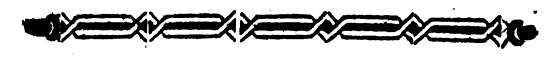
Il fût homme : ... Ah ! que dis-je ? ... hélas ! il n'est donc plus !
Pleurons sa perte, irréparable
Pour le Public & ses amis ;
Mais aux ordres d'un Maitre, aussi grand qu'adorable,
En la pleurant, soïons toujours soumis.



*Envoi à Mr. P. P. en B. L. Auteur de l'*Epicedium *sur la mort de Mr.* SAGE.

O Toi, qui célébras de SAGE,
Et les vertus & les talens,
Daigne accepter ce foible homage
De mes tristes accens.
Dans ton Ecrit chacun admire
L'esprit, le goût, le jugement ;
Mais, oserai-je te le dire,
Je préfére à ces dons le tendre sentiment ;
Et dans tes chants tout le respire.





ODE

Sur le Complot formé contre la persone de FREDERIC LE GRAND *Roi de* PRUSSE *& Electeur de Brandebourg, par J. J. B. D. G.*

Que vois je ? Quel Monstre éfroïable
Vient se présenter à mes yeux ?
Quel est cette Hidre épouvantable,
Au regard louche & furieux ?
Je vois l'afreuse Perfidie,
La Fureur & la noire Envie,
Avidement suivre ses pas.
Quels sont les soins qui les agitent ?
Sans doute qu'ensemble ils méditent,
Sur quelques nouveaux atentats.

Craignez Héros, Princes, Monarques !
Craignez l'éfet de leurs fureurs.
Je vois à ces sinistres marques
Du meurtre les avant-coureurs.
Sur une Tête précieuse,
Cette Cohorte ténébreuse
Semble vouloir porter ses coups.
Quel est l'objet de leur menace ?
Je tremble : Tout mon sang se glace :
Peuples, Soldats, frémissez tous.

O crime! O fureur éxécrable!
Ma ſurpriſe étoufe ma voix!
Quoi ce Complot abominable,
A pour but le plus grand des Rois!
Un Prince juſte & magnanime,
Va donc devenir la victime
De ces monſtres audacieux!
On verra des Rois le modèle,
Un ANTONIN, un MARC-AURELE,
Tomber ſous leurs coups odieux!

Non, non, des épaiſſes ténèbres
Son œil perce l'obſcurité;
Il voit les apareils funèbres
D'une horrible méchanceté.
Le Ciel, d'une ſi chère Tête,
A ſçû détourner la tempête;
FREDERIC vit. Ah! quel bonheur!
Sur ces Monſtres, dont la furie
Alloit atenter à ſa vie,
Son Nom imprime la terreur.

C'eſt en vain que chez le Sarmate
Ces Brigands penſent ſe ſauver;
Fuſſent-ils par de là l'Euphrate,
FREDERIC ſaura les trouver.
Oui, tous les Princes de la Terre,
Doivent, à défaut du tonerre,

Armer contre eux un Bras vangeur ;
Ce Crime afreux les intèresse ;
Leur propre sûreté les presse
D'user d'une juste rigueur.

D'un sujet cruel & faussaire
La perfidie fait un secours !
Quoi ! D'un formidable Adversaire
Ce sont là les laches détours ?
Contre ce Prince qu'il oprime
L'injuste haine qui l'anime,
Le porte au plus noir atentat ?
Et son cœur farouche, implacable,
Trame un complot abominable,
Ne pouvant le vaincre en Soldat ?

Mais vainement la fourberie
Conspire contre FREDERIC ;
Il triomphe de la furie,
Et des ruses du fier Aspic.
En vain le mistère les couvre ;
Son œil pénétrant les découvre,
Rien ne lui sauroit échaper.
Tremblez, Traitres, pleins d'artifice ;
Craignez les coups que sa justice
Sur vous est prête de fraper.

Rétabli le calme en nos ames,
GRAND PRINCE, en assurant tes jours,
Confons ces Meurtriers infames,

Qui vouloient en trancher le cours:
Viens, & rempliſſant nôtre atente,
Frape, & ſous ta main triomphante,
Ecraſe tes fiers Enemis.
En vain la fureur les aſſiſte;
Ton Bras, auquel rien ne réſiſte,
A tes pieds les rendra ſoumis.

Hâte cet inſtant favorable,
Où comblant nos ardens ſouhaits,
Par une Paix ferme & durable,
Tu triompheras à jamais.
Déja ton front couvert de gloire,
FREDERIC eſt par la victoire
Couroné des plus beaux lauriers,
Quel Nom encor peux tu prétendre?
Le tien au deſſus d'ALEXANDRE,
Eface les plus grands Guerriers.

Fai ceſſer les juſtes alarmes
D'un Peuple qui frémit pour toi;
Tes périls excitent ſes larmes:
Il craint pour les jours de ſon Roi.
Satisfai ſon impatiance,
Raſſure le par ta préſence;
Du Nord redeviens le SOLON.
C'eſt à toi de cueillir la palme:
Vien, & dans les charmes du calme
Come MARS, égale APOLLON.



A L'AUTEUR *des Vers sur l'utile & l'agréable, adressés à M.* T**. *dans le Journal Helv. de Décembre* 1761.

UNE loüange délicate
Cher DAMON, ne me fait pas peur ;
Elle éclaire l'Esprit, elle gagne le Cœur :
Loin de m'aigrir, elle me flate,
J'en conois toute la douceur.
Mais un froid, un mauvais Censeur,
Qui pour des vérités distile des injures,
Qui dans ses paroles obscures,
Fade interprête de l'erreur,
N'exprime rien que sa fureur,
Il n'excite que nos murmures.
L'aimable & sage vérité
Fuit ce ton grossier & sévére
Qui blesse également le goût & l'équité
Et qui ne plait qu'à la colère.
Réunir le talent & d'instruire & de plaire
Ce n'est point un talent vulgaire,
Mais malgré sa dificulté
Et son extrême rareté
Ce talent précieux n'est point une chimère,
Au dessus de l'humanité ;
FONTENELLE, ROUSSEAU, VOLTAIRE
En font voir la réalité.

Ce bel art n'eſt point limité ;
Il plait également au Peuple, come au Sage.
La Nature en ofre l'image
Et ſon magnifique aſſemblage
Joint l'ordre à la varieté.
La ſage & docte antiquité,
En a pénétré le miſtère ;
Ce précepte ſi ſalutaire,
HORACE même l'a dicté.

L'agréable, dit-on, n'eſt que futilité,
Si l'on n'y joint l'utilité :
C'eſt un ſoufle qui s'évapore ;
S'il a le brillant de l'aurore
Il en a la légèreté.

Rien n'eſt beau que la vèrité.
Nôtre œil admire la beauté
De cette fleur qui vient d'éclore,
Mais quelle eſt ſa fragilité :
Au fin, au délicat tâchons d'unir encore
Et juſteſſe& ſolidité,
Si nous voulons que nôtre Ouvrage
Ateigne à l'Immortalité
Donons lui ce double avantage.
Aujourd'hui le bon goût tient le même langage ;
Muni de ſon autorité,
Je ne veux point d'autre ſufrage.
Je croirai l'avoir mérité

Si vôtre estime en est le gage.
Le prix de vôtre tèmoignage
Ne peut être trop acheté.

GENEVE.



AVIS *des Editeurs.*

NOus avons reçu les comencemens de morceaux intitulés : *Mes Momens heureux, par Mad. de L****. Nous aurions souhaité, qu'ils nous fussent parvenus à tems, pour en faire usage ce mois, persuadés par le début, que les *Momens heureux de Mad. de L**** en feront passer d'agréables & d'utiles à nos Lecteurs, si, come on nous le fait espérer, on veut bien nous en envoïer la suite.

Nous invitons aussi l'Auteur de *l'Extrait du Poëme de* JACOB & RACHEL à continuer son Ouvrage ; c'est à regret que nous avons diféré jusques au mois prochain, l'insertion de ce qu'il nous a adressé.

Enfin nous ne doutons pas, que les petites Histoires & Anecdotes Angloises, que l'on veut nous fournir, dans le courant de cette Année, ne soient goutées de la plûpart de nos Lecteurs ; ainsi l'Anonime qui les a ofertes, peut s'assurer d'avance, que nous les recevrons avec reconoissance.

AVIS.

AVIS.

LA 6me Loterie de l'Eglise de St. PIERE de *Dortmund* étant achevée de tirer, & les Prix païés aux Gagnans, on peut avoir dès aprésent chés M. SCHALCH Comissaire au Raisin blanc à Schaffouse, & chés M. NEUHAUS le fils à Bienne, des Plans & Billets de la 7me Loterie de la même Ville. Elle consiste en 4 Classes, 660000 fl. 30000. Billets blancs, contre 15000. Prix. La mise pour toutes les Classes est de fl. 22. arg. d'Emp. & la moitié pour un demi Billet, lesquels fl. 22. font juste 2. Louis neufs éfectifs. La 1re Classe doit se tirer le Lundi 5. Avril prochain, mais come les Billets sont recherchés, on compte de pouvoir la tirer encore plûtôt. Il y a toujours un Prix contre un Billet blanc, & on peut gagner un Prix dans chaque Classe, parceque les Billets rentrent dans toutes les Classes successives. Les plus bas Prix de la 1re Classe sont de 15. fl. & montent dans les Classes suivantes, jusqu'à 16000. fl. parmi lesquels il y a beaucoup de Prix considerables, & surtout 20. Prix de 1000. fl. On peut avoir part, en s'adressant à la Direction à Dortmund même, à des Sociétés d'une certaine quantité de Billets de 100. Billets jusqu'à 1000. c'est à dire à

être intèressé dans le Total pour $\frac{1}{4}$. pour $\frac{1}{3}$. $\frac{1}{2}$ & pour les $\frac{3}{4}$. le tout étant éxactement enrégistré par la Direction, qui fournira à chaque Intèressé les numeros des Billets auxquels il a part, en lui donant avis de leurs produits. Le Plan de la Lotterie, qui est clair & succinct, contentera chaque Amateur. On prie d'afranchir les Lettres & les Argens.

On trouve chez les Fréres PHILIBERT, Libraires à Genève, les Livres suivans:

Atlas de M. BUY DE MORNAS, sur 3 papiers reliés, ou brochés.

Autres Cartes de Géographie.

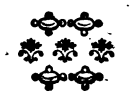
Une Carte de France, pour les Voitures, Carosses & Messageries.

Une Carte pour le raport des poids & aunages.

Cartes Anatomiques.

Livre de Charpente, pour le toisé des Bâtimens.

Théatre de la Guerre en Allemagne. 6. vol.



ENIGME.

JE suis un composé de plaisante structure;
N'aïant que la gueule & le cu:
Il n'est point d'Animal dans toute la nature,
Si vorace, ni si goulu:
Ce qui peut nourrir un village,
Sans faim, sans incomodité,
Je n'en fais qu'un repas, & mon avidité
Ne me cause point de domage.
De ce que j'engloutis je ne digére rien;
Et lors que je le rends, les homes & les bêtes,
Même dans les plus grandes fêtes,
D'en apaiser leur faim, réputent à grand bien.

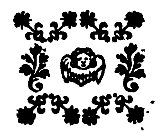


TABLE.

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

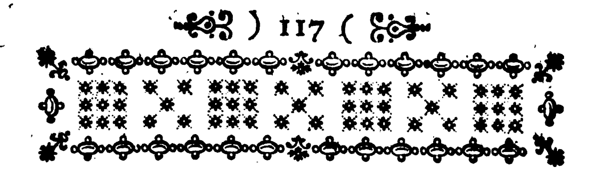
FEVRIER 1762.



NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXII.





JOURNAL HELVETIQUE.

FEVRIER 1762.

EXTRAIT

Du Poëme de JACOB & RACHEL.

AUX EDITEURS DU JOURNAL HELVETIQUE

MESSIEURS

JE ne ſai ſi je me ſuis trompé, mais j'ai crû faire plaiſir à vos Lecteurs, en vous envoïant un Extrait du Poëme de JACOB & RACHEL, qui paroit depuis quelque tems à *Zurich*. Imprimé dans une Ville Suiſſe, ſorti ſûrement de la plume d'un de nos Compatriotes, il eſt inconteſtablement du reſſort de vôtre Journal, qui doit être principalement conſacré à faire conoitre les richeſſes litterai-

res de notre Patrie. Nous pouvons d'ailleurs étâler celles ci avec d'autant plus de confiance, qu'elles sont propres a faire honeur à nôtre Nation & à détruire les préjugés que l'on a conçus contre son Génie Poetique. *Un Poëte chez les Suisses*, disoit il y a trente ans l'Auteur des Lettres Juives, *est un animal aussi rare qu'un Eléphant à Paris.* Les tems ont bien changé depuis lors: Nous pouvons produire plusieurs Poëtes, dont les productions estimées parviendront sûrement à la Postérité. Les *Alpes* sont éloignées du *Parnasse*; mais elles ont des habitans dignes d'établir leur demeure sur la double Colline, & quelques froides que soïent nos *Glacières* elles peuvent inspirer de bons ouvrages, aussi bien que les sources de *l'Hypocrène.* Chacun conoit les Poësies de M. de HALLER & vos Correspondans ont païé plus d'une fois à M. GESNER le juste tribut de loüange que mérite son Poeme de *la Mort d'Abel.* Je les invite aujourd'hui à rendre la même justice à l'Auteur du Poeme de JACOB & RACHEL. Quelques persones l'atribuent à M. GESNER; d'autres à M. BODMER, son Compatriote. Je ne saurois décider la question: Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet Ouvrage fait honeur à celui qui lui a doné le jour. Si l'on n'y trouve pas cet interret si touchant, qui règne dans *la Mort d'Abel*, le sujet ne le permettoit pas, & l'on

y remarque la même ſimplicité, la même richeſſe d'images poetiques, la même décence, le même amour pour la Vérité & la Vertu. Heureux les Païs, où les perſones favoriſées des Muſes, ne préſentent que des objets propres à produire dans nos cœurs la chaſteté, la frugalité, l'amour paternel, l'amour conjugal & l'humanité! O Suiſſe fortunée! O ma chére Patrie! Puiſſent tous les Poetes qui s'éléveront dans ton ſein conſacrer leurs talens à faire régner ces Vertus parmi nous! ô HALLER! ô GESNER! ô BODMER! Continués à leur montrer par vos écrits, le chemin qu'ils doivent ſuivre: C'eſt leur enſeigner en même tems les moïens d'aller s'aſſeoir à côté de vous dans le Temple de la Gloire & de l'Immortalité.

Le Poëme que j'anonce peut contribuer à produire cet éfet. Mes Lecteurs en jugeront par l'Extrait, que je vai leur en doner. Je ſuivrai pas à pas la marche de nôtre Auteur, mais en coulant rapidement ſur pluſieurs endroits, j'aurai ſoin d'inſiſter ſur quelques autres, qui pourront faire conoitre la maniére d'écrire de notre Poëte. Je ſouhaite ſeulement que ma Traduction ne faſſe aucun tort à l'Ouvrage.

Le fond du Pëme eſt un récit que ZOHAR, Fils de SIMEON, & Petit Fils de JACOB, fait dans les Plaines de Goſcen à la Princeſſe ASE-

NAT, Epoufe de JOSEPH. Il comence fa narration par l'arrivée de JACOB dans les Campagnes de Caran. Il fait une defcription riante de la Ville de ce nom & de fes environs. A cette vüe, dit-il, JACOB fe livrant à fes douces penfées tint le langage fuivant :

„ Je vous falüe, Plaines de Paddam Aram:
„ Je vous falüe Ville de Caran, demeure fortunée de NACOR le jeune & de BETHUEL!
„ C'eft avec une joïe inexprimable que j'aperçois la lumiére éclatante que vos toits renvoient de tous côtés. Si vous nourriffés dans vôtre fein des perfones fages & vertueufes, ô daignés me rendre ma falutation & me nourrir avec eux & come eux.... Si je fuis fugitif, je ne fuis pas un Etranger par raport à vous. Je me fais gloire du fang d'ABRAM, vôtre Nourriffon, qui coule dans mes veines.... Je ne dois donc pas vous être totalement inconu. O Caran! Vous n'aurés pas encore oublié le nom de REBECCA, qui faifoit ci devant l'ornement de vos Campagnes. Les ombres de vos coteaux avoient elles befoin de lumiére, elle étoit chez elle: Vous la trouviés dans la blancheur de fon fein. Aucun nüage n'obfcurciffoit la fplendeur de fes yeux brillans. Les traces de fes pas fubfiftent encore dans vos plaines. On voit dans vos bois l'Amandier & l'Olivier fleuri, que REBECCA y a

„ plantés. Actuellement encore le Raisin de
„ Mars pend aux Arbrisseaux, qu'elle a soi-
„ gnés avec tant de soin & pliés en forme de
„ berceaux. Est ce donc qu'ils ne comuni-
„ queroient pas leurs douceurs au Fils de Re-
„ becca? Ne se courberoient ils pas avec
„ joïe & avec reconoissance, pour le couvrir
„ de leurs ombres? Lorsque je m'affierai sous
„ les branches épaisses de l'Olivier & de l'A-
„ mandier; lorsque je me mettrai à lombre
„ des Arbrisseaux, qu'elle a cultivés, je les
„ entretiendrai du nom de Rebecca leur
„ bienfaitrisse. C'est ainsi qu'ils m'aideront à
„ célébrer la Fête de ma tendre Mére, qui re-
„ grette maintenant son Fils, sur lequel ses
„ yeux maternels s'arrêtoient avec tant de
„ bonté. Ce qui me console, c'est que j'em-
„ porte avec moi la bénédiction de ma Mére;
„ j'emporte avec moi la meilleure des bénédic-
„ tions de mon Pére. Je mets ma confiance
„ dans leurs priéres. Ce Dieu Protecteur,
„ qui a manifesté sa fidélité à mon Aïeul
„ Abram... répandra ses faveurs sur son Pe-
„ tit Fils.... O Caran! Daignés donc me
„ recevoir dans vos paisibles campagnes & in-
„ troduisés auprès de ses parens vertueux,
„ celui qui a quité la maison du meilleur de
„ tous les Péres.

Après avoir tenu ce langage, Jacob con-
tinuoit sa route, lersqu'il entendit tout à

coup une voix plus agréable que le ſon du luth & de la guittarre dorée. Il vit en même tems quelques Bergéres aſſiſes autour de l'une d'entr'elles, qui chantoit une chanſon, dont je raporterai ſeulement les derniéres paroles „ Aimés les Champs & la vie tranquile de la „ Campagne, diſoit elle: Aimés l'innocence „ des brébis: O mon tendre Agneau, je te „ conſacre l'amour le plus pur dont mon cœur „ ſoit capable „. Le ſon de cette voix, la beauté de celle qui chantoit mirent JACOB ſi fort hors de lui même, qu'il s'apliqua perſonellement ces derniéres paroles & qu'il s'écria, dans la naiveté de ſon cœur. „ O Bergére! ſi c'eſt à moi que vous tenés ce langage, quel n'eſt pas mon bonheur. „ Mais la Bergére lui répondit en ſouriant agréablement „ Vous vous trompés jeune home, ces paroles ne ſont pas de moi; ce ſont celles d'une „ chanſon, compoſée par ABIASAPH, le Pére „ de nos Idilles paſtorales. „ En même tems ſes Compagnes éclatérent de rire: JACOB rougit; mais il revint bientôt en lui même & ſon eſprit vif & ſubtil lui fournit une promte réponſe. L'harmonie dorée de la cimbale découle de ſes lèvres. Il chante à ſon tour. „ Le ſon argentin de la guittarre & de la harpe, dit-il, n'aporte dans mon Ame que les „ faux tons de la viole, lorſqu'il n'eſt pas „ acompagné de la voix harmonieuſe de celle,

„ qui m'a ravi le cœur. O vent d'Occident!
„ qui venés de voler de ſes lèvres juſques à
„ moi, prenés ma vie pour récompenſe &
„ hâtés vous de retourner à elle & de lui por-
„ ter ces paroles. Un jeune home eſt près de
„ vous, ſous ces Palmiers. Vous avés atiré
„ ſon Ame ſur le bord de ſes yeux & de ſes
„ oreilles. Lorſque vous ouvrés la bouche,
„ vous lui enlevés ſon cœur & ſes penſées.
„ Cependant, quelques éblouïſſans que ſoient
„ les raions de vôtre beauté, les charmes de
„ vôtre eſprit l'enflament plus encore que
„ ceux de vôtre aimable perſone. „ A ces
mots la Bergére émüe ſe lève & lui dit „ O
„ mon Berger! Ces paroles s'adreſſent elles à
„ moi: Elles me ſont étrangéres. „ Mais JACOB lui répondit auſſitôt „ Ce n'eſt point à
„ vous que je les adreſſe; ce ſont les ſtrophes
„ d'une Chanſon d'ELIHU, le plus ancien &
„ le plus habile de nos Poëtes.... L'Epouſe
„ de SEM les a conſervées dans l'Arche, & on
„ les chante encore actuellement dans la Famille dont je ſuis iſſu.

Après avoir tenu ce langage, JACOB quite ces Bergéres enchantées de ſon eſprit & de ſa figure, & purſuivant ſa route, il arrive auprès d'une Fontaine de marbre, environée d'une troupe de Bergers aſſis: Il s'adreſſe à eux, & il ſe tient à cette ocaſion des diſcours, que j'ai lus avec un plaiſir infini. Ils ne reſpirent

que la paix, la charité, l'hospitalité & la douceur. Je me vois obligé de les suprimer: Je remarquerai seulement, que JACOB, sans se faire conoitre, s'informe de ses parens, & que le Poëte ABIASAPH lui fait un éloge bien consolant pour lui de leur humanité & de leur hospitalité. Il insiste principalement sur les loüanges de RACHEL, Fille de LABAN: „ Celui qui la voit, dit-il, lui demeure attaché „ pour toûjours. Il oublie de tourner ailleurs „ ses regards... O jeune home, gardés vos „ yeux; je l'aperçois qui vient avec ses bre- „ bis; LEA est avec elle... JACOB leva les yeux & reconut avec une joïe inexprimable cette Bergére, qui venoit de faire par ses chants de si puissantes impressions sur son cœur: RACHEL & LEA ne manquérent pas non plus d'apercevoir le jeune home, qui les avoit si fort charmées. ABIASAPH prit la parole & leur anonça qu'elles voioient un jeune home, élevé dans la maison d'ISAAC & de REBECCA leur Tante: RACHEL en demande aussitôt des nouvelles, avec empressement, & JACOB satisfait à sa juste curiosité „ mais, „ ajoute-t-il, la division s'est introduite dans „ la Famille d'ISAAC; JACOB s'est vu con- „ traint d'abandoner la maison paternelle, „ jusques à ce que le tems ait moderé le res- „ sentiment de son Frére. Après avoir passé „ le Jourdain, il s'est rendu dans les Campa-

„ gnes fertiles de Basan, d'où il a traversé la „ Pérée, marchant du côté d'Amram & aiant „ pour toutes provisions, ce qu'il peut em- „ porter avec lui dans son sac, & pour toute „ compagnie un bâton, qui conduit ses pas „ errans & vagabonds. C'est ainsi qu'il voia- „ ge, exposé aux raions ardens du soleil & à „ la fraicheur dangereuse de la nuit. N'im- „ porte, il est bien gardé; Dieu étend sur lui „ les ailes de son amour, & dans tous ses dan- „ gers JACOB se retire sous leur ombre pater- „ nelle.

„ RACHEL répondit, les bones nouvelles „ que vos lèvres amicales nous anoncent, „ adoucissent beaucoup l'amertume des cho- „ ses facheuses, que vous nous aprenés. Je „ conçois cependant quelque espérance & „ mon cœur, qui le desire, se flate, que ce „ même Dieu, qui prépare le chemin devant „ les pas de ce jeune home, les dirigera du „ côté de Caran... & qu'il lui fera terminer „ heureusement sa course, en l'amenant chez „ ses parens. La maison de BETHUEL lui ou- „ vrira sa porte avec joie & SEMIRA ne mettra „ aucune diférence entre ses Fils & celui de „ REBECCA. Oui, reprit aussitôt LEA, tou- „ tes deux nous l'aimeront tendrement; nous „ le chérirons come des sœurs chérissent le „ plus aimable des Fréres.

A ces mots JACOB ne pût pas se contenir

„ plus longtems, mais élevant sa voix, il „ s'écria: Est il bien vrai ? JACOB ne sera-t-il „ pas envisagé come un Etranger dans la mai„ son de BETHUEL ? Les Filles de LABAN „ veulent elles bien le reconoitre pour leur „ Frére ? Ah ! ses pieds errans viennent de „ trouver le repos ! Je suis le plus jeune des „ Fils de REBECCA; je suis JACOB, que sa „ Mére a arraché à la colère d'ESAU.

La dessus il embrasse RACHEL & LEA, & les uns & les autres versérent des larmes de joie. C'est ainsi que se fit la reconoissance de JACOB & de ses aimables parentes. Elle est suivie d'événemens & de discours, qui continüent à rendre ce Poëme fort interressant. Je voulois vous en doner une idée, lorsque j'ai remarqué la longueur de cet Extrait. J'ai craint d'ocuper trop de place dans vôtre Journal & de nuire à la variété qui doit y régner. Je pourrai reprendre cet Ouvrage, si vous desirés d'en voir la suite. Elle ne me coutera pas beaucoup : J'ai traduit le Poëme entier, & je n'ai qu'à l'abréger & le resserrer. Il est vrai que l'Auteur n'y trouvera pas son compte. Un Ouvrage perd toûjours de ses graces dans une Traduction. Il perd encore dans un Extrait (si bien fait soit-il) ; Eh ! combien ce Poëme ne doit il donc pas perdre, en passant par mes mains à l'un & à l'autre de ces égards ? J'en présente mes excuses à l'Au-

teur, & vous, *Messieurs*, j'espére que vous me ferés grace en faveur de mes intentions & du parfait dévouement avec lequel je suis

Votre &c.

Du Comté de Neuchatel ce 12. Janv. 1762.

REPONSE

A la seconde Question formée dans le Journal de Novembre dernier pap. 762. en ces termes: *D'où vient que les Honeurs & les Richesses inspirent ordinairement plus d'orgueil, de fierté & de hauteur à un home né dans l'obscurité & dans la bassesse, qu'à un home de naissance, ou à un home né dans l'opulence?*

Les Titres, les Trésors ne font point la grandeur;
Il faut, pour la trouver, la chercher dans le cœur.

CES Vers de M. DE VOLTAIRE expriment fort bien en quoi consiste la grandeur. Elle ne consiste ni dans les Dignités, ni dans les Richesses: On ne peut, à proprement parler, la trouver que dans le cœur; c'est là véritablement où elle doit résider, c'est là par conséquent où il faut la chercher. Cependant, bien des gens ne font pas cette ré-

fléxion, qui eſt pourtant trés-importante; trés-juſte & trés-ſenſée; ou, s'ils la font, elle n'influë point ſur leur cœur & ſur leurs ſentimens, puis qu'à juger d'eux par leur façon de penſer, par leurs actions, par leurs diſcours mêmes, les Honeurs & les Richeſſes, ſont, à leurs yeux, ce qu'il y a de plus propre à faire la grandeur. Delà cette haute idée qu'ils ont d'eux mèmes, lors qu'ils ſont riches, ou élevés à quelque Emploi éclatant: Delà cet orgueil, cette hauteur, cette fierté qu'on remarque en eux. Mais il y a un ordre de perſones, qui ſont particuliérement imbües de ce préjugé, & chez qui, par conſéquent, les Honeurs & les Richeſſes excitent ſurtout l'orgueil; ce ſont ceux qui, étant nés dans une condition obſcure, parviennent à un état d'élevation, ou d'opulence; c'eſt ce qu'on poſe en fait & dont on demande les raiſons dans la queſtion qu'il s'agit d'éxaminer.

Pour réſoudre cette Queſtion, il faut d'abord remarquer & poſer pour principe, que c'eſt de la maniére dont on enviſage les Honeurs & les Richeſſes, ou de l'idée qu'on s'en fait, que procéde l'orgueil qu'ils nous inſpirent. Plus l'idée qu'on s'en forme eſt propre à flater notre orgueil & à en impoſer à notre imagination, plus ils contribuent à nous enfler le cœur.

Cette remarque faite & ce principe posé, je dis, que c'est parce qu'un home, né dans un état obscur, regarde les Honeurs & les Richesses, come plus propres à faire la grandeur, & à le rendre digne de l'estime publique, qu'un home de naissance, ou né dans l'abondance, qu'ils lui inspirent plus d'orgueil & de fierté qu'à ce dernier; du moins la chose me paroit ainsi, & ce qui apuïe ma pensée, c'est que les Petits sont comunément plus frapés de l'idée des Grandeurs & des Richesses, que ceux qui sont issus de parens distingués, soit du côté de la Naissance, soit du côté des Richesses. Elles ont pour eux un éclat & un lustre, qui les éblouït, qui atire leurs regards & qui excite leur admiration à un tel point, que de là nait pour ceux qui sont opulens, ou décorés de quelque Emploi élevé, une estime supérieure à celle que les Grands & les Riches ont, en tant que tels, les uns pour les autres.

Arrive-t-il à ces gens là de parvenir aux Honeurs ou aux Richesses, ces avantages leur inspirent des sentimens analogues à l'idée qu'ils s'en étoient faite: Alors on les voit boufis de la vanité la plus ridicule & la plus insuportable, revêtant un air fier, hautain & dédaigneux, méconoissant ceux qui étoient leurs égaux.

Après celà, j'obſerve & poſe pour ſecond principe, que les Dignités & les Richeſſes inſpirent plus ou moins d'orgueil, à celui qui les poſſède, à proportion de l'impreſſion plus ou moins vive qu'elles font ſur ſon eſprit. Or il eſt de fait, qu'un home de baſſe extraction, dans la famille duquel par conſéquent, les Honeurs, ni les Richeſſes, n'ont jamais réſidé, en reçoit pour l'ordinaire, lors qu'il y eſt parvenu, une impreſſion incomparablement plus forte, que celui qui, par ſa naiſſance, ou par l'opulence dans laquelle il eſt né, eſt dans le cas opoſé; ſon imagination en étant plus vivement frapée, il en conçoit, par cette raiſon, plus de vanité: Son orgueil excité tout à coup par l'idée de ces avantages, eſt porté par là même à un degré plus haut. Il en eſt, je penſe, de l'orgueil come de bien d'autres paſſions; lors qu'il s'empare promtement du cœur de l'home, il a un degré de force & d'activité plus conſiderable, que lors qu'il nait inſenſiblement.

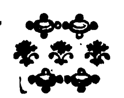
L'home naturellement vain & orgueilleux, n'eſt que trop porté à tirer avantage de ce qui peut flater ſon orgueil, ſurtout lors qu'il s'agit de choſes auxquelles il n'eſt pas acoutumé. Or c'eſt le cas d'un home qui, par ſon opulence, ou par le Poſte auquel il eſt élevé, ſe

ſe trouve dans une poſition qui l'a tiré de l'obſcurité : N'étant pas acoutumé à ces choſes là, voilà pourquoi il en eſt plus touché, plus entêté, & conſéquemment plus fier & plus vain, que celui qui, étant de naiſſance, ou né dans l'abondance, eſt acoutumé aux diſtinctions atachées à la Naiſſance & aux Richeſſes. La penſée où il eſt, que ſon nouvel état le met de niveau avec ces Grands & ces Riches, dont l'éclat l'éblouïſſoit & excitoit ſi fort ſon admiration, ne manque ſûrement pas de faire une forte impreſſion ſur ſon imagination. Ainſi qu'un home, ſortant d'un lieu ténébreux, eſt d'abord ébloui par une vive lumiére, un nouveau parvenu l'eſt tellement de ſon propre éclat, que ſes foibles yeux ne peuvent le ſoutenir. C'eſt ainſi qu'enchanté de ſon état, il croit ſon orgueil permis & même eſſentiel à un home opulent, ou décoré d'un Emploi diſtingué ; il ſe figure que c'eſt le moïen d'en impoſer, & de faire oublier la baſſeſſe de ſon extraction ; mais cela n'aboutit qu'à en retracer d'autant plus le ſouvenir.

Il faut de la grandeur d'ame, pour ne pas s'enorgueillir des Dignités & des Richeſſes ; cette grandeur d'ame eſt un antidote & un préſervatif contre l'orgueil. C'eſt donc au défaut de grandeur d'ame, qu'on doit atri-

buer la hauteur & la fierté, qu'inspirent presque toûjours les Honeurs & une fortune subite, à ceux qui naissent dans la bassesse & dans l'indigence. En éfet, la vraïe grandeur d'ame se trouve rarement chez ces gens là, à moins que par une bone éducation, soutenue de l'éxemple & du comerce des persones d'un mérite réel, ils n'aïent été dans des circonstances à aquérir cette qualité estimable, qu'on remarque plus généralement & plus comunément chés les persones de naissance, ou nées dans l'opulence.

Il résulte de ce que je viens de dire, que ceux qu'on apelle parvenus, étant ordinairement plus portés à tirer vanité des Honeurs & des Richesses, que ceux qui sont nés dans un état distingué, soit du coté de la naissance, soit du coté de l'opulence, ils ont par conséquent plus de précautions à prendre pour se garantir de l'orgueil, que ces avantages peuvent leur inspirer, & pour ne pas se laisser éblouïr par l'éclat de leur nouvelle condition.



REPONSE

Au Protestant, Apologiste des Jésuites. (*)

MONSIEUR,

A la lecture de vôtre Apologie des Jésuites, j'ai d'abord crû que vôtre dessein étoit de plaisanter, & de vous égaïer dans une ironie, come le fit autrefois ERASME par l'éloge de la Folie, ou come on a fait celui de la Fiévre; mais aiant remarqué, que si vos vues étoient telles, tout vôtre discours n'y répondoit pas, & que plusieurs persones pouvoient prendre vos raisons pour valables, puisqu'elles sont énoncées un peu sérieusement, ne trouvez pas mauvais que j'essaie d'y répondre pour les désabuser, ce que je ne puis faire qu'en montrant la futilité de vos raisonemens. Peut-être est-ce par un motif d'humanité que vous défendez cette cause? Il est beau de s'intéresser pour des malheureux, & consolant pour des affligés de trouver des Apologistes. Mais pour abréger co-

(*) Voïés le Journal de Décembre dernier, page 804.

mençons l'éxamen de ces deux Queſtions: 1°. *Méritent-ils*, ces bons Péres (c'eſt le nom que vous leur donez) *qu'on prenne leur défenſe?* 2°. *Vos raiſons ſont-elles toutes également convaincantes?* Je vous prie d'abord, *Monſieur*, d'être perſuadé, que je ne me done point pour Antagoniſte des Bienfaiteurs des oprimés; j'en fais trop de cas: Si un motif de charité les dirige, ils ſont trop louables; mais ſi cette charité ſe déploïe également pour tout le monde, elle devient ſuſpecte, dangereuſe, quelquefois nuiſible; il faut donc chercher des ſujets, qui en ſoïent dignes. Les Jéſuites ſont-ils de ce nombre? Jugez en avec impartialité, après l'éxamen des raiſons que je donerai du contraire. Je crains qu'on n'aplique, je ne le déguiſe pas, à ceux qui, come vous, s'obſtineront à excuſer ces Diſciples d'IGNACE, cette vive apoſtrophe: *Quæ vos dementia cepit!* dont vous avez crû faire une heureuſe aplication.

Je conviens qu'on ſouhaite leur ruine en France & ailleurs, & que leurs partiſans ont beaucoup diminué chez les Catholiques; je ne ſaurois croire qu'on ait tort d'en uſer ainſi, & je me propoſe de vous le prouver.

Vous préſentez deux cas, par leſquels vous prétendez démontrer, qu'ils ne ſont pas les Enemis des Proteſtans: *Ils ne ſont*, dites vous, *ni les Auteurs des Dogmes de l'Egliſe Ro-*

maine, ni les Perſécuteurs des Réformés. Ne peut-on pas les enviſager ſous un autre point de vüe? Je ne vous acorde pas la ſeconde propoſition; mais j'en admets une troiſiéme: Ils ſont Enemis de la Réligion Chrêtienne.

Ils ne ſont pas les Enemis des Proteſtans; mais ſont-ils leurs Défenſeurs? Leur ont-ils rendu quelque important ſervice, qui vous oblige à faire cette Apologie? Quand nos Fréres, victimes infortunées de l'intolérance, ſont cruellement perſécutés, les Jéſuites ſe montrent-ils leurs amis? Ils ne ſont pas les Perſécuteurs des Réformés. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas pris des armes contre eux, qu'ils n'ont pas ſacagé leurs maiſons, qu'ils ne les ont pas pourſuivis par le feu; mais, les armes de la calomnie ſont-elles peu à craindre? Quand le *Journal de Trevoux*, où l'on voit une partialité étrange, a été fouillé de calomnies atroces contre les Proteſtans; quand on ſe ſert de ce Journal, qui devroit éclairer les homes, come d'un inſtrument de menſonge, propre à exciter des perſécutions violentes contre ceux qui en deviennent les triſtes objets, direz-vous, Monſieur, qu'ils ne ſont pas nos Perſécuteurs? Les Calomniateurs méritent-ils quelque ménagement? Les Jéſuites ſe montrent partiaux à l'excès dans ce Journal, je le répéte, & quand quelque Au-

teur Réformé produit quelque excellent ouvrage, il est tourné en ridicule, il est traité d'ineptie, & cet Auteur est bienheureux, s'ils n'ajoutent rien de leur fonds, pour le rendre méprisable. Les Reformés n'ont-ils pas été obligés d'écrire des Apologies, pour leur défense contre ce Journal, come les prémiers Chrétiens en écrivoient contre les Paiens? Ceux qui ocasionnent le mal, ou qui noircissent la réputation des autres sont-ils si peu blâmables? Je vous ai prouvé que les Inigistes sont les Enemis des Protestans & leurs persécuteurs déclarés; deux choses qu'il faloit établir, proposition qu'il faloit démontrer. Je reviens à vôtre prémiere, dont j'ai suspendu l'éxamen, parce qu'il est lié à la proposition que j'ai ajoutée, au troisiéme cas qu'il faloit poser, ou troisiéme point de vüe sous le quel on doit considérer les Jésuites: Ils sont Enemis de la Réligion Chrétienne.

Ils ne sont pas les Auteurs des Dogmes de l'Eglise Romaine, je vous l'accorde; ils ne sont pas si anciens, & les erreurs de cette Eglise ont été établies avant leur fondation. Mais pourquoi, des gens si éclairés, come vous les répréséntés, *des Génies supérieurs*, les ont-ils conservés? Car, de deux choses l'une; ou ils ne sont pas *des Génies supérieurs*, & alors ils ne sont pas en état de les conoi-

tre ; ou, en éfet, ils sont *des Génies supérieurs*, & ont dû les conoitre, & s'ils font profession d'y adhérer, quoiqu'ils les reconoissent pour de véritables erreurs, je ne les regarde plus que come de méprisables & vils hipocrites, qui soutiennent une cause, qu'ils savent être mauvaise. Choisissez de ces deux cas ; seront-ils *des Génies superieurs*, ou des hipocrites? Mais, de plus, s'ils ne sont pas les Auteurs des Dogmes de l'Eglise Romaine, combien n'en ont ils pas imaginé de monstrueux, qui leur méritent l'odieux nom d'Enemis de la Réligion Chrêtienne? Les louerez-vous d'avoir avancé que *l'Obéissance à Dieu ne doit être ocasionnée que par la crainte de ses châtimens, & non par aucun principe d'amour? Que la concupiscence n'est mauvaise, ni d'elle-même, ni en elle-même, & que c'est là une vérité de foi?* Vous entendez, sans doute, ainsi que tous les bons Chrêtiens, par le terme de concupiscence, les mauvais desirs. Je passe à un autre. *On peut*, disent *ces bons Péres, ces Génies supérieurs, on peut jurer qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on l'ait faite éfectivement, en entendant en soi-même, qu'on ne l'a pas faite un certain jour, ou avant que l'on fut né. Il n'est pas nécessaire d'aimer son prochain ; il sufit de ne pas le haïr. Un enfant peut désirer la mort de son Pére, non*

parce que c'est le mal de mon Pére, peut dire l'Enfant, *mais parce que c'est mon bien, & que par cette mort, j'entrerai en possession de la succession paternelle.* Ces Dogmes, ces Préceptes, sont-ils du pur Evangile? J'en pourrois citer un beaucoup plus grand nombre de cette nature, dont ils sont les Auteurs. Après cela dites, qu'ils ne persécutent pas les Protestans, qu'ils ne sont pas leur fléau. J'ai toûjours crû, & je me flate encore, que parmi les Protestans, il y a des ames pieuses, qui ne peuvent qu'être indignées de l'irrévérence que ces Péres ont pour les Livres sacrés. Une telle conduite de la part de ces derniers n'aflige-t-elle pas tous les Chrêtiens? A moins qu'ils ne viennent nous mettre le poignard sur la gorge, ou piller nos biens, quel plus grand mal peuvent-ils nous faire?

La Doctrine des Protestans n'a pas été la seule ataquée, quoique fondée sur l'Evangile, dont les Jésuites voudroient afoiblir l'autorité; ils ataquent aussi celle de leur Comunion, & tous les principes de la lumiére naturelle. Il faudra donc les remercier, de ce que nous n'avons pas été seuls en bute à leurs coups?

Vous excusez leur finesse & leur politique, en les appellant *des Génies supérieurs*; mais si leur politique tend à favoriser les passions éfrénées & à tolérer les crimes; si leur fi-

nesse consiste à trouver des subtilités, pour allier, s'il étoit possible, les vertus prescrites par J. C. avec les licences des libertins, cette politique, cette finesse feront-elles leur gloire? Seront-ils *des Genies supérieurs?* S'ils se font ainsi des amis parmi les vicieux, que non seulement ils flatent, mais qu'ils autorisent même dans leur mauvais train, seront-ils autre chose, que des esprits foibles, qui manquent de force, pour s'oposer à la corruption du Siécle? Ceux qui acordent tout à l'intérêt mondain, qui n'ont que des ames relâchées sur le Dogme & sur le Précepte, qui savent se joüer mieux que persone de nôtre Ste. Réligion, les apellerez-vous *des Génies supérieurs?* Prenez garde, *Monsieur*; vous savez sans doute, que le titre de bel Esprit, ou d'Esprit fort ne se prend plus qu'en mauvaise part, & qu'un honête home le regarde come une injure, depuis que de faux Philosophes & de vains Sophistes se le sont arrogé. Conservons le titre de *Génie supérieur*; ne le donons qu'à ceux qui le méritent; il y en a peut être peu dans nôtre Siécle, qui puissent en être décorés; ne le prodiguons pas; sur tout, gardons-nous de le profaner.

Vous dites quelques lignes plus bas que *ce sont de grands homes*; contentons nous de dire, qu'ils jouent un grand rôle sur la Scène du monde; mais ce rôle est-il noble? Est-il

digne de ceux qui se nomment Fréres de la Compagnie de JESUS, nôtre modéle d'humilité, de charité, de détachement du monde? Ce fut au comencement l'esprit de leur Fondateur INIGO, mais l'ont-ils bien conservé? Châcun sait l'histoire de la conspiration des poudrés en Angleterre: Cette Epoque marque-t-elle qu'ils possédassent ces vertus? Direz-vous que ce fut avec injustice qu'on les expulsat de ce Roïaume?

Vous loüez leur subordination, qui les rend redoutables aux Grands & aux Princes. Cette soumission à leurs Supérieurs, cette subordination, ont-elles produit de grands avantages en Portugal? Ces horribles conspirations, que l'histoire nous raporte, les doivent-elles rendre estimables, respectables aux Souverains? On ne l'avoit pas encore pensé.

Vous dites que la puissance n'est pas blâmable en soi, que l'usage qu'on en fait doit décider nôtre jugement. Ce principe est bon, restoit à en tirer une conséquence juste. La Réligion a-t-elle gagné en Europe par leur moïen? Leur Doctrine a-t-elle aporté quelque grand avantage? Cette autorité qu'ils se sont aquise a-t-elle été utile au Roi de Portugal? L'Angleterre & tous les Etats Protestans peuvent se passer des conseils & de l'autorité des Jésuites; ces Empires en sont-ils plus malheureux? Ils s'en passent, & on voit

moins de conspirations contre leurs Souverains. Je n'en dis pas ici d'avantage & j'use de vôtre sentance : *Intelligentibus pauca.*

Vous apellez les Princes, *des petits Esprits.* Je pense que ce n'est que par oposition au titre de *Bel-Esprit*, si méprisable de nos jours; mais, pourquoi dire que ces petits Esprits doivent leur volonté aux Jésuites, & que *c'est là le tribut qu'on leur doit.* Je ne veux pas presser vos termes; l'explication qu'on en pourroit donner, montreroit vôtre imprudence; respectons les Oints du Seigneur. Conclués de tout ce que je vous ai dit, si les Jésuites méritent qu'un Protestant soit leur Apologiste; mais voïons plus en détail vos raisons; sont-elles convaincantes? C'est ce qu'il faut examiner.

Vous croïés faire une oposition honorable aux Jésuites, en les plaçant à côté des Dominicains, des Franciscains, des Chartreux & des Moines de la Trape; mais il y a plûsieurs choses à observer à cet égard.

1°. Les Chartreux ne doivent point entrer en parallèle avec les Dominicains, ni ces derniers avec les Moines mendians. Les Chartreux sont, peut-être, de tous les Ordres Religieux les plus estimables; ils ne vont point à la quête, ainsi ils n'otent pas le pain des enfans; ce sont de sages reclus, qui mènent une vie assez réglée, qui en entrant dans

l'Ordre y aportent leurs biens ; ce sont de fort honêtes gens, qui ne font d'autre tort au monde, que de le priver de Citoïens qui lui seroient utiles. Il ne faut donc pas les mettre au même rang que les Dominicains, puisqu'ils ne sont pas cruels ; ni dans celui des Prêtres mendians, puisqu'ils n'ont rien de comun avec eux. Les Moines mendians sont à charge au monde, j'en conviens ; mais chez eux on ne voit règner qu'un esprit de paresse & de fainéantise, & non une cruauté semblable à celle des Dominicains. Ils ne sont point les auteurs de l'Inquisition, l'horreur de l'Univers.

2°. Il ne sufit pas, pour exhausser le mérite de quelqu'un, de le mettre en oposition avec ceux qui en ont moins ; ce n'est pas lui rendre un grand service. Ferois-je bien, si entreprenant de louer DOMITIEN, je disois qu'il n'étoit pas si cruel que NERON ? Si pour excuser un Avare, qui n'est content qu'à la vüe de ses trésors & qui craint d'y toucher, je le mettois en oposition avec un autre Avare, qui, non content de contempler les biens amassés par ses Péres, sans en faire aucun usage, emploïe toutes sortes de voïes, quelqu'illégitimes qu'elles soïent, pour les augmenter ? Quoique ce dernier soit très coupable, ils le sont tous deux cependant ; ils ne diférent que dans le degré d'atrocité.

Vous ne donnez donc pas un grand lustre aux Jésuites, en les réprésentant moins cruels que les Dominicains.

3°. Considérons encore l'oposition que vous mettez entre ces Réligieux sous un autre point de vüe. Les Moines mendians font, dites vous, du tort aux familles, en enlevant le pain des enfans, & les Jésuites sont riches & opulens. Mais si les Moines mendient, ils n'obligent persone à leur donner le nécessaire d'une famille indigente, & si les Jésuites ne mendient pas ainsi qu'eux, ne peut-on pas dire qu'ils volent, & que c'est en ceci qu'ils font consister leur adresse, leur finesse & leur politique? Ignorez-vous de quelle supercherie ils usent, pour ruiner les familles en flattant des Péres riches, pour atirer à leur Societé les biens qui devroient venir aux héritiers légitimes? Lisez l'histoire d'INIGO & des Inigistes, & vous saurez coment ils se sont procuré ces grands biens. Enfin, *Monsieur*, faites cette considération; nous faisons la charité aux uns, & les autres nous obligent de recourir nous-mêmes à l'assistance des cœurs compatissans.

Vous louez leur négoce, parce qu'ils se mettent par là en état de se passer des assistances publiques ou particuliéres; mais éxaminons, avant de rien décider, ces deux questions: N'ont-ils pas d'autres moiens de sub-

fifter? Le comerce eft-il compatible & afforti avec les devoirs d'un Ordre Réligieux?

Les Sciences qu'ils fe font une gloire de cultiver & d'enfeigner ne leur fourniffent elles pas un riche moïen de vivre? Leurs Prédications & les foins qu'ils prennent de ceux qui font confiés à leur direction, croïez-vous que tout cela ne leur raporte rien? D'ailleurs les fondations qu'on a faites en leur faveur, les laiffent-elles manquer, je ne dis pas du néceffaire, mais même de l'agréable & du fuperflu? Mais le comerce eft-il compatible & afforti avec les devoirs de cet Ordre Réligieux? Pour pouvoir prononcer fur cet article, il faut favoir, quelles font les Inftitutions & l'efprit de cet Ordre, & les devoirs qu'il eft obligé de remplir.

INIGO, zèlé pour la propagation de la foi & de la piété, fe choifit des compagnons, dont-il forma la Société, qui porta enfuite fon nom. Son but étoit, qu'ils s'apliquaffent à enfeigner la jeuneffe, à doner un éxemple d'humilité & de recueillement, & à convertir les impies & les incrédules; or, je le demande, un efprit de recueillement, d'humilité, de charité, de piété, de pénitence, peut-il s'acorder avec les foins d'un comerce? Donc de deux chofes l'une; ou il faut qu'ils fe donent au négoce, come les Séculiers & n'être plus Eccléfiaftiques; ou ils feront Eclé-

ſiaſtiques, & devront renoncer aux afaires mondaines & s'aquiter des devoirs de leur vocation. D'où je conclus, que s'ils veulent toûjours être regardés dans le monde, come Réligieux, ils doivent renoncer au comerce, qui ne peut que les diſtraire de leurs ocupations ſpirituelles.

On ne peut mettre, dites-vous, *ſur leur compte les perſécutions du 16. Siécle.* Cela ne prouve rien en leur faveur; car, puisqu'ils éxiſtoient déja & qu'ils écrivoient, les croïez-vous incapables d'avoir calomnié les Proteſtans auprès des Rois & d'avoir été les inſtigateurs des Perſécutions? Mais, ſupoſé qu'ils n'aient pas été les inſtigateurs de ceux qui perſécutoient; le mal qu'ils ont fait à la Réligion naturelle & à la révélée, pour en être plus reſſent, fera-t-il un bien? Faudra-t-il ménager ceux qui nous nuiront à préſent & ſe contenter de tonner contre ceux qui nous ont nui autrefois? Il ne faudra pas punir un blaſphémateur qui viendra nous dire, *qu'il n'eſt pas néceſſaire d'aimer Dieu, qu'il ſufit de le craindre?* Il faudra le tolérer, parce que ce Dogme eſt nouveau? Belle Maxime! Beau Précepte!

Les Belles Lettres ont gagné par leur moïen. Il eſt vrai; mais éxaminons ces deux choſes: Qui ſont ceux qui ont cultivé les prémiers les Belles Lettres, des Proteſtans ou

des Jésuites, & quel usage en ont fait les uns & les autres.

Les Réformés les ont cultivées les prémiers, parce qu'ils savoient que les études les mettroient en état de conoitre les Vérités Chrêtiennes, & de se défendre contre leurs adversaires avec quelque avantage: Châcun sait la crasse ignorance où étoient plongés les Papistes, qui s'imaginoient devoir rester dans leur Réligion, uniquement parce qu'ils y étoient nés, & ne pouvoient rendre raison de leur foi, puisqu'ils en méconoissoient les points. Les Jésuites alors, pour se doner du relief, étudiérent pour soutenir le parti de leur Comunion; c'est alors que *ces bons Péres* devoient ouvrir les yeux & conoitre *la vanité de leurs pensées*; ils cherchoient à défendre le droit de leurs Fréres, & ils auroient dû trouver la lumiére; mais malheureusement la Science dont ils étoient redevables en quelque sorte aux Protestans, puisque ceux-ci devenus éclairés exigeoient des adversaires dignes d'eux, la Science, dis-je, ne fit que les rendre plus coupables, par l'usage qu'ils en firent. Voïons quel il fut.

Les Protestans firent servir leurs lumiéres à trouver des raisons solides, pour leur défense; les Jésuites inventérent des Sophismes vains & captieux. Les Protestans trouvoient des

des preuves de ce qu'ils avançoient dans l'Evangile, dans lequel ils puisoient leurs instructions ; les Jésuites donoient des fruits d'une imagination vive, mais qui n'avoient pour soutien que des tours éblouïssans, & pour tout mérite de jolies phrases, qui manquoient de solidité. Apellerez-vous cela un combat avantageux aux Jésuites ? Mais ce n'est pas tout. La Réligion naturelle & la révélée, j'y reviens encore, ont-elles reçu une plus grande pureté par leur moïen ? Jugez en par ce que je vous ai cité plus haut, & mieux encore par les *Lettres Provinciales*, où vous trouverez l'essence & l'élixir de leur Doctrine.

Voïez aussi un petit livre intitulé : *Paralléle de la Doctrine des Païens avec celle des Jésuites*, imprimé à Amsterdam en 1726. Vous y trouverez des citations tirées de leurs Auteurs, & vous avouerez que les Païens étoient plus pieux, plus sages dans leurs Maximes & leurs Sentances.

Si on vous nomme, dites vous, *un Jésuite coupable du même crime que* JAQUES CLEMENT, *vous conviendrez qu'il peut y avoir eû un phrénétique parmi eux.* On vous prie d'étendre un peu plus loin vôtre complaisance ; on énige d'avantage de vous. Suivés seulement le fil de mes raisons. Si on vous di-

ſoit, avec les plus ſages Théologiens, que ceux qui conſeillent le mal ſont plus coupables que ceux qui le cometttent eux-mêmes, parce qu'ils ſe perdent & ceux qu'ils ont corrompus; que je mets dans le rang de ceux qui conſeillent le mal les Jéſuites; que répondrez-vous? Au reſte, je n'avance rien au hazard; liſez leurs Auteurs; vous aprendrez leurs noms & les titres des Livres, qu'ils ont compoſés, dans les Ouvrages que je vous ai indiqués. Conſultez la liſte de ceux que le Parlement de Paris a codanné au feu; liſez, dis-je, leurs Auteurs, & vous verrez, ſi ce n'eſt pas avec raiſon, qu'on apelle leur Doctrine *meurtriere & atentatoire à la vie des Souverains*. Conſultez le Dictionaire de BAYLE à l'article GUIGNARD. Liſez les neuf Propoſitions de ce Pére Jéſuite, & avouez, qu'il y a un grand nombre de Phrénétiques parmi eux. Si, de plus, je vous dis, qu'aucun de leurs Péres ne done des ouvrages, qui n'aïent été aprouvés de toute la Société, quoique ces ouvrages renferment des Maximes meurtriéres, toute cette Société ne ſera-t-elle pas une Société de Phrénétiques, & combien haut ne montera pas ce nombre? Les inſtigateurs des meurtriers des Rois ſeront-ils inocens?

Ce ne ſont pas eux qui ont tiré ſur le Roi de Portugal. Il eſt vrai; mais que ce ne ſoient

pas eux qui aïent conseillé cet assassinat, c'est ce dont on ne conviendra pas; beaucoup ont été convaincus d'y avoir trempé & ont été punis en conséquence.

Vous conseillez aux Protestans de recevoir parmi eux les Jésuites, s'ils sont expulsés des Païs Catholiques Romains; *à condition qu'ils nous servent aussi bien qu'ils ont servi nos adversaires.* Mais je dis; gardons-nous de les recevoir, non seulement de crainte qu'ils nous servent aussi mal, qu'ils ont fait ceux de leur Comunion; ce seroit peu, s'ils s'en tenoient là, & nous aurions cependant dequoi trembler. Mais que vous les connoissez peu! L'anonime que vous gardez est fâcheux; vous donez vôtre sufrage, & beaucoup ignorent, s'il seroit de quelque poids.

Ce que je dis contre l'Ordre des Jésuites en général, peut soufrir, peut-être, quelque exception. Il n'est pas impossible qu'il y ait d'honêtes gens parmi eux, mais je les crois en petit nombre. *Apparent rari nantes in gurgite vasto.* Je conclus.

Je doute que vôtre conseil soit suivi; pour ne pas dire qu'il sera méprisé, vû la foiblesse de vos raisons; & je ne crois pas que les Jésuites, pénétrés de vos bontés, vous fassent jamais une Députation pour vous remercier de vos soins & de vôtre peine. Je pense aussi, qu'un jour devenu plus éclairé, vous chantetez la Palinodie.

FRAGMENS HISTORIQUES.

XII.

FRAGMENT.

Babiloniens & Assiriens

EN promenant mes regards sur le reste de l'Asie, j'y trouve d'autres Peuples déja fameux. Les Babiloniens & les Assiriens ne formoient pas encore une vaste Monarchie, quoique plusieurs Ecrivains les confondent, sous le nom général de prémier Empire Assirien. Ils subsistoient depuis longtems, mais ils avoient leurs Chefs particuliers. Le Tigre divisoit leurs Frontiéres. NEMBROD règnoit à Babilone. Son agrandissement obligea ASSUR à quiter la plaine de Senaar. Ils se transporta à l'Orient du Tigre, où il batit *Ninive* & plusieurs autres Villes. Ce fut de lui que le Païs prit le nom d'Assirie. Il seroit assés dificile de déterminer avec précision les limites de ce Roïaume. Peut-être pouroit on lui atribuer la même étendue, qu'occupe de nos jours le *Curdistan*. Ce passage de

MICHEE (*) „ Ils ravageront le Païs d'Af-„ firie avec l'épée ; & la Contrée de NEM-„ BROD à fes portes ", me paroit plus propre à établir, qu'à détruire la diftinction de ces deux Peuples.

Depuis NEMBROD jufqu'à l'an du monde 233. ou environ, je ne trouve dans les Annales de Babylone que le nom du feul AMRAPHEL, l'un de fes Rois, qui fit la guerre fous celui d'*Elam*. Celles d'Affirie font plus ftériles encore, à moins qu'on n'y fubftitue les chiméres de CTESIAS.

Voilà donc à quoi fe réduifent nos lumiéres fur ce fujet. Dans le tems que les Israëlites fortoient d'Egipte, les Babiloniens & les Affiriens étoient deux Peuples, branches d'une feule & même Famille, mais féparés, tous deux idolatres, & qui avoient confacré des Temples à diverfes idoles. Leurs Coutumes, leurs Arts, leurs Sciences étoient à peu près les mêmes.

Les Mèdes.

Paffons aux *Medes*. Ils étoient certainement auffi anciens qu'aucune Nation de la terre, puifqu'ils tiroient leur origine de MADAI, troifiéme Fils de JAPHET. Les bornes de la Médie étoient, au Nord, la Mer Cafpienne: A l'Orient, la Parthie &

(*) C. V. v. 6.

l'Hyrcanie : Au Midi, la Susiane, la Perse proprement dite & l'Assirie : A l'Occident, l'Arménie majeure.

Mer Caspienne. Les Anciens n'ont eû qu'une conoissance très imparfaite de la situation, de l'étendüe & des Côtes de la Mer Caspienne. Entourée de terre de tous cotés, sans comunication avec d'autres Mers, elle reçoit dans son sein le Volga, qui est come une petite Mer, & près de deux cent autres Riviéres, sans que ses eaux paroissent augmenter ou diminuer, sans qu'elles aïent le moindre flux & reflux : Phénomène qui a fait suposer, qu'il y a une comunication souterraine entre elle & le Pont Euxin (ce qui n'a point été prouvé) mais qu'on explique aisément, par l'immense quantité de vapeurs, que le Soleil élève de dessus la surface des Mers. Quelques Auteurs la font comuniquer avec le Golfe de Perse. Ils oublient sans doute qu'elle en est éloignée d'environ deux cent lieues; sa distance de la Mer Noire est de cent lieües.

Villes de la Médie. Les Villes principales de la Medie, furent *Gaza*, *Ecbatane*, *Laodicée*, *Raguès*, & *Apamée*. *Ecbatane* sa Capitale, siége de ses Rois, ne fut point fondée par l'Héroine SEMIRAMIS, mais par DEJOCES. Elle avoit sept Murs, tous batis en rond, qui se surpassoient les uns les autres de la hau-

teur de leurs crenaux. Les cinq murailles extérieures avoient des creneaux de diverſes couleurs: Ceux de la ſixiéme étoient argentés, & ceux de la ſeptiéme dorés. Cette ſuperbeCité ne le cèda à aucun égard, ni à Ninive, ni à Babilone.

Les Provinces du Nord de Médie ſont froides & ſtériles. On y fait le pain d'amandes ſèches, & la boiſſon du jus de certaines herbes. Il y a au Midi des Contrées riantes & fertiles, où l'on trouve tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. On y voit ça & là des plaines admirables, parſemées de Villages, & qui ſervent de paturages à d'excellens Chevaux. Dans le voiſinage de Tauris, on recueille 60 ſortes de Raiſins, tous d'un goût èxquis. Climat.

Les Mèdes furent ſans doute ſoumis dès le comencement à des Rois de leur propre Nation. Le Médecin Grec, que je me laſſe de nommer toûjours, inépuiſable en Fictions, leur a doné des Monarques, longtems même avant le fameux NINUS. Nous atendrons des faits aſſurés, avant que d'unir leur Chronologie à celle des autres Peuples. L'Hiſtoire nous ouvrira bientôt un aſſés vaſte Champ, ſans la ſurcharger de Fables. Gouvernement

On taxe les Mèdes d'avoir introduit les prémiers l'odieuſe coutume de faire des Eu- Coutumes

nuques, & celle de confirmer les alliances par le ſang des parties contractantes. Ils lioient enſemble les pouces de la main droite, s'entrepiquoient le bout du doigt, & ſuçoient réciproquément le ſang, qui en ſortoit. Ils ne conoiſſoient point d'alliance plus ſainte & plus auguſte.

Elam ou Perſe

Au Midi de la Médie ſe trouvoit le Païs d'*Elam*, le plus ancien nom de la *Perſe*. ELAM, Fils de SEM, fut le Pére des prémiers habitans de ce vaſte Empire. Son étendüe ne varia pas moins que ſes noms. Ses bornes les plus reculées ont été quelque tems depuis l'Helleſpont juſqu'à l'Indus en longueur, & depuis le Pont juſqu'à la Mer-Rouge en largeur. La Perſe a aujourd'hui 750 lieües de France de long, & 400 de large.

Ses Provinces

Les Provinces, qui formérent ſon ancien Empire, étoient la *Gedroſie*, aujourd'hui Makran, que le Mont Becius coupe en deux parties égales: La *Caramanie*, qui contient préſentement les Provinces de Kerman & d'Ormus: La *Drangiane*, apellée aujourd'hui Segeſtan: L'*Arachoſie*, où l'on voit de nos jours la grande Ville de *Caboul*, ſi l'on s'en raporte à quelques Savans: Le *Paropamiſus*, actuellement conu ſous le nom de Sableſtan & du Roïaume de Candahar: La *Bactriane*, qu'on nomme le Cho-

vasan, qui eût autrefois jusqu'à mille Villes : La *Margiane*, aujourd'hui Estasabad, arosée par l'Oxus, si célèbre dans les Ecrits des Grecs & des Latins, & fameuse par ses Vignes : L'*Hyrcanie*, dont la Mer Caspienne lavoit les bords : L'*Arie* : La *Parthie*, qui se nomme Erak ou Arak Agemi, où fut la fameuse *Hecatompyle* aux cent portes, qu'on assure être encore la Capitale de la Perse sous le nom d'*Ispahan* : La *Perside*, aujourd'hui Pars : La *Susiane* conüe sous le nom de Chusistan. Cette énumération, qui poura paroitre ennuïeuse, est cependant nécessaire pour l'intelligence de diverses révolutions.

Un Empire si vaste étoit glacé dans une de ses Provinces, tandis que d'autres essuioient les plus grandes chaleurs. Au Midi, il y a quatre mois, où il fait si chaud, que les habitans sont obligés de s'enfuir dans les Montagnes à 30 lieües de la Mer : L'air trop humide y cause de féquentes maladies ; au lieu que le reste de la Perse joüit d'un air sec, d'un Ciel toûjours serein, qui procure un teint charmant, & une sânté constante. Il y a des Montagnes dans le centre du Païs, qui sont couvertes de neige, pendant 8. mois. On y est éxemt des foudres & des tremblemens de terre. Les vents y sont rarement impétueux. Climat.

Arbres. Les Arbres les plus comuns en Perse sont le Platane, le Saule, le Sapin, le Cornouillier, l'Arbre qui porte la noix de galle, ceux qui produisent les gomes & l'encens; celui qui done la manne, espèce de miel condensé, qu'on recueille pendant les jours de l'Eté.

Herbes. Tous nos Légumes d'Europe y viennent aisément; mais il y en a beaucoup que nous n'avons pas.

Drogues C'est un vrai païs de drogues médicinales. La casse, le séné, la rhubarbe qu'on y mange à l'ordinaire, les pavots d'un suc excellent, le tabac, le safran, la mumie, gomme précieuse, qui distile de la roche, dont une dragme rétablit en 24 heures les membres les plus fracassés, le cotton, le galbanum y croissent en abondance.

Fruits Les mêlons d'une rare bonté, les raisins délicieux qu'on y garde tout l'Hiver en les enfermant dans des sacs de papier, pour les garantir de l'avidité des oiseaux; les dattes, dont le sirop est plus sucré que notre miel vierge, les pêches de 18 onces, les grenades, les figues, le ris, le froment; les

Fleurs mêmes fleurs de l'Europe; des Forets d'orangers, les tulipes, les anémones, les renoncules, les jonquilles qui embélissent d'elles mêmes les Campagnes; les rosiers dont une branche porte tout à la fois, des

roses de trois couleurs; & dans le sein de la terre, les mines de fer, d'acier, de cuivre, de plomb, & peut-être d'or & d'argent, le soufre, le salpêtre, le sel, que la nature seule y forme, l'alun, le marbre, l'azur, les turquoises; ce sont là les riches productions de la Perse. Métaux & Mineraux

Que dirai je des chevaux admirables des Persans, de leurs chameaux, des immenses troupeaux de chèvres & de moutons, de leurs perdrix plus grosses & plus suculentes que les notres, de leurs pigeons, dont la quantité est si grande, qu'on trouve plus de 3000 Colombiers autour d'*Ispahan*. Animaux

Entre les grands oiseaux du Païs le Pelican mérite surtout l'atention des curieux. Il est gros come un mouton, son plumage est blanc & doux; son bec, de la grosseur du bras, a 18 ou 20 pouces de long. Au dessous pend une peau, qu'il replie & qui tient un sceau d'eau. Il va quelquefois jusqu'à deux grandes journées de chemin chercher de l'eau, pour doner à boire à ses petits; il leur en aporte dans la poche de son bec. De-là sans doute cette Fable des Anciens, que le Pélican s'ouvre la poitrine pour nourir ses petits. Pelican

Les Orientaux ont vanté leur Bezoar. C'est une pierre, qui se trouve dans le Bezoar

corps des boucs & des chèvres sauvages, le long du Golfe Persique. C'étoit, disoient-ils, un excellent contrepoison; mais l'expérience n'en a pas justifié la vertu. Ce n'est, tout au plus, qu'un foible sudorifique.

Antiquité Puisque le Païs des Perses fut peuplé par ELAM, ils étoient sans contredit une Nation très ancienne. Leur Roïaume semble avoir été fort puissant du tems d'ABRAHAM. CHERLODAHOMOR, l'un de ses Rois, contemporain de ce Patriarche, come on la déja dit, envahit le Païs des Zuzmins & des Emins, pilla *Sodome* & *Gomorrhe*. Tout ce que nous savons pour remplir le vuide qu'il y a entre le Règne de ce Prince, & le tems où ELAM fut subjugué par les Assiriens, c'est que les Elamites étoient un Peuple nombreux & puissant. La seule Famille de leurs Monarques, dont il soit fait mention, est celle d'*Achemenès*, qui doit avoir été bien illustre, puisque XERXES même, dans le période le plus brillant de sa vie, se faisoit un honeur d'en descendre. D'autres suposent que PERSES, qu'ils font Pére d'ACHEMENES, fut le prémier des Princes de cette Race, & dona son nom au Païs.

Au défaut de faits intèressans, plaçons donc ici le Gouvernement, les Coutumes,

les Arts, les Sciences & la Réligion des anciens Perses, come nous avons fait à l'égard des Babiloniens & des Egiptiens, & come nous le ferons dans la suite à l'égard de tous les grands Peuples.

Le Roi

La Courone de Perse étoit héréditaire. Ses Monarques absolument despotiques, étoient révérés come des Dieux. On se prosternoit en terre, en les abordant. Tant qu'un Sujet étoit en leur présence, il devoit tenir ses mains dans ses manches. Persone n'osoit entrer dans le Palais sans la permission du Souverain. On craignoit pour le moins autant son couroux que celui du Ciel: On ne balançoit point à se doner la mort, dès qu'il paroissoit le souhaiter.

Sur le point d'entreprendre une Expédition longue & dangereuse, le Monarque nommoit l'Héritier présomtif de la Courone. C'étoit à *Pasagarda* en Perside, dans le Temple de la Déesse de la Guerre, que se faisoit le Couronement du nouveau Roi. Après quelques Cérémonies, un des Grands lui mettoit sur la tête une superbe Tiare, espèce de Turban, qui s'élevoit en pointe. Autour de la Tiare étoit un ruban ou Diadême couleur de pourpre & blanc; car dans les anciens Auteurs le mot de *Diadême* ne signifie qu'un bandeau, qui fait le tour du front.

Le Palais du Prince avoit plusieurs portes, toutes pourvües de Gardes, qu'on nommoit les *Oreilles*, ou les *Yeux* du Maitre ; parce qu'ils l'avertissoient fidèlement de tout ce qui se passoit. Ce séjour étoit réputé sacré. Les mûrs & les dômes des apartemens étoient couverts d'ivoire, d'argent, d'ambre ou d'or. Quatre colones, enrichies de pierres précieuses, soutenoient un trône de pur or. Une vigne du même métal, dont le tronc & les sarmens étoient parsemés de joiaux de grand prix ; & dont les grapes étoient composées de pierres précieuses, pendoit au dessus de la tête du Roi, lorsqu'il étoit assis sur son trône. Il avoit au chevet de son lit, un cofre, qui contenoit 5000 talens, qu'on apelloit l'*Oreiller* du Roi, & à ses piés un autre de 3000. Des parcs immenses, des jardins superbes environoient le Palais.

Le Monarque admettoit rarement à sa table quelqu'autre que sa Femme & sa Mére. Quand cela arrivoit, on rangeoit les Convives de façon, qu'il put les voir, mais sans en être vû. Ces Festins publics étoient d'une magnificence au delà de toute expression. Les parfums & les guirlandes de fleurs en faisoient un des principaux agrémens. On unissoit aussi les acords de divers instrumens à l'harmonie des plus belles voix.

Aux heures de loisir, qui restoient au voluptueux Potentat, 300 Femmes flatoient ses oreilles par leurs chants doux & mélodieux; ce qu'elles faisoient encore le soir & le matin. Il avoit plusieurs Femmes légitimes, outre un nombre illimité de Concubines. DARIUS en eut 365; & ARTAXERXES eût des siennes 115 Enfans.

On confioit les Fils du Roi au soin des Eunuques, A 7 ans on leur aprenoit à chasser & à monter à cheval: A 14, quatre savans Précepteurs leur enseignoient la prudence, la justice, la tempérance & la valeur. Les Fils des Persans étoient remis à des Femmes, jusqu'à 5 ans. A cet âge ceux des riches passoient entre les mains des *Mages*, qui les acoutumoient à la vertu, encore plus par leur éxemple, que par leurs leçons. Ils les exhortoient surtout à ne point mentir, & à éviter les dettes. „Les „Perses, dit HERODOTE, enseignoient „principalement trois choses à leurs En„fans, à bien gouverner un cheval, à „manier l'arc & à dire la vérité." On leur inspiroit tant de respect pour leurs Parens, qu'ils n'osoient s'asseoir en leur présence. Une Postérité nombreuse passoit pour une des plus grandes bénédictions du Ciel. Le Roi combloit de présens annuels, ceux qui avoient beaucoup d'Enfans. Un Education

Pére avoit droit de vie & de mort ſur les ſiens, mais il n'en pouvoit uſer que pour des fautes énormes, & jamais pour une ſeule.

Diverſes Coutumes

Ils furent ſobres dans le manger, au moins ſous leurs prémiers Rois; mais ils aimoient à boire. Un égal baiſoit ſon égal ſur la bouche, lorſqu'il vouloit le ſaluer, & ſon inférieur ſur la joue; ſi la diférence étoit conſidérable, l'inférieur ſe proſternoit en terre. Quiconque diſoit une fauſſeté, ou s'endettoit, paſſoit pour infame. Tout Citoïen lépreux étoit banni de la Société, & l'Etranger du Païs. Un Perſan pouvoit épouſer ſa propre Sœur & ſa Fille. On leur reproche même de s'être mariés avec leur Mére. On écraſoit les Empoiſoneurs entre deux pierres; & on renfermoit les autres coupables entre deux petits bateaux, où on laiſſoit des ouvertures. On les y couchoit ſur le dos; leur viſage froté de miel, atiroit les guêpes & les moucherons. Ces boureaux cruels leur enfonçoient le manger avec des inſtrumens de fer afilés. Bientôt les vers rongeoient leurs entrailles, & cet afreux ſuplice duroit quelquefois 17 jours.

La Guerre

C'étoit un crime odieux de s'éxemter du ſervice, où d'en ſolliciter l'éxemtion pour quelqu'un. Tout Citoïen, en état de

de porter les armes, devoit, sous peine de mort, se rendre à son Drapeau. Après la Guerre, chacun s'en retournoit chez soi, sans autre paie, que sa part du butin. Jamais ils ne quitoient leurs épées, leurs flèches, ni leur carquois, que pour dormir, & même alors ils les avoient près d'eux.

Quand le Monarque Persan vouloit porter la Guerre dans quelque Païs, il envoïoit des Hérauts pour demander *la Terre & l'Eau* c. à d. une soumission sans réserve. En cas de refus, il faisoit la revüe de son armée. Dix mille homes se serroient les uns contre les autres; on mesuroit le terrain qu'ils ocupoient, qu'on faisoit successivement remplir par d'autres, jusqu'à ce qu'on eût fait le dénombrement général. Chaque Soldat avoit sur la tête une tiare épaisse, à l'épreuve de tous les coups; & sur le corps une cotte de maille travaillée en formes d'écailles, des cuissars, un bouclier, des javelines courtes, un arc fort long, des flèches de roseaux. Une courte épée pendoit à sa droite, dans un ceinturon. Par dessus leur armure, ils portoient de grandes robes de pourpre: Celle du Roi seul étoit blanche, ce qui le faisoit aisément reconoitre par l'Enemi. Voici come HERODOTE décrit la marche de leurs Ar-

mées. „ Le Bagage formoit le front, &
„ après lui venoit un corps de toutes sor-
„ tes de Nations. Assés loin de là, mar-
„ choient mille homes à cheval, & mille
„ piquiers, qui tenoient leurs piques
„ pointées vers la terre. Dix grands che-
„ vaux, nés dans les Champs Niséens en
„ Médie, richement enharnachés, & con-
„ sacrés à JUPITER, précédoient le char
„ brillant de ce Dieu, qui étoit tiré par huit
„ coursiers blancs. Immédiatement après
„ paroissoit celui du Roi, atelé de chevaux
„ Niséens. Mille piquiers, homes d'élite
„ & Perses de naissance suivoient le char.
„ Un autre corps de Perses de mille che-
„ vaux, marchoit sur leur pas. Dix mille
„ Fantassins, aussi tous Perses, dont mil-
„ le étoient armés de javelines ornées de
„ grenades d'or, & dont les autres avoient
„ des grenades d'argent, précédoient de
„ deux stades dix mille Cavaliers. Le reste
„ de l'Armée avançoit sans distinction. "
Jamais ils ne se mettoient en marche avant le lever du Soleil. On ne combatoit pas même de nuit, à moins d'être ataqué. C'étoit au son des trompettes, suivi d'un cri général, que se donoit le signal du Combat. Le Prince encourageoit ses soldats par une harangue, & pendant l'action, il se trouvoit toûjours au centre. Sa Banniére

étoit un Aigle d'or, avec les aîles étendües, porté au bout d'une lance très longüe. On regardoit come heureux ceux qui mouroient dans la bataille. Contens des seuls avantages que procure la valeur, ils auroient crû dérober la victoire, en usant de stratagême. Avant que d'entrer en Campagne, ils passoient à la file devant le Général en chef, & chacun mettoit une flèche dans un Carquois, qu'on scelloit ensuite du Sceau Roïal. A leur retour, chacun retiroit une flèche, & par le nombre de celles qui restoient, on aprécioit au juste sa perte. Le mot du guet fût en usage parmi eux.

Quand le Prince étoit en marche avec son Armée, ou qu'il voïageoit, tous les habitans des Provinces qu'il traversoit, devoient tèmoigner leur dépendance par quelque présent. Persone n'osoit paroitre devant lui en aucun tems, sans quelque don. Le rang n'en dispensoit point. Ce fier Potentat, qui se faisoit nommer, *Seigneur*, *Grand Roi*, *Roi des Rois*, *Parent des étoiles*, regardoit tous ses sujets sans exception come de vils Esclaves, & les traitoit de même. De la ce lâche esprit de servitude, incompatible avec le vrai courage, qui causa enfin la décadence de cette Monarchie.

Loix XENOPHON fait un éloge magnifique des Loix de Perse. Leur but étoit d'inspirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, indépendamment des chatimens & des recompenses. Ils avoient entr'autres une Loi contre l'ingratitude. Tout home qui avoit rendu de bons offices à quelqu'un, avoit le droit d'intenter en justice une acusation contre lui, s'il étoit ingrat. On le punissoit avec beaucoup de sévérité, dès que son crime étoit avéré.

Quand quelqu'un donoit un avis au Roi, il se tenoit sur un petit lingot d'or, qui étoit sa récompense, si son avis étoit trouvé bon; sinon, il étoit fouëté publiquement.

Justice On plaidoit souvent les Causes, tant civiles que criminelles, en présence du Roi. Il écoutoit atentivement les plaidoiers, & ne prononçoit la sentence qu'après de mûres déliberations. S'il s'agissoit d'un crime capital, on mettoit dans la balance toutes les actions bones & mauvaises que l'Acusé avoit comises pendant sa vie, & suivant que le bien ou le mal l'emportoit, il étoit absous ou condanné. Cruels à d'autres égards, les Rois marquérent souvent une tendre compassion envers les condannés. ARTAXERXES fit un jour abatre les Turbans de quelques homes coupa-

blés, au lieu de leurs têtes. Il fit une autre fois foüeter les habits de quelques malfaiteurs, au lieu de leurs persones.

Outre le Roi, il y avoit encore des *Juges Roïaux*, homes d'un caractère sans réproche, fameux par leur intégrité, fort versés dans la conoissance des Loix, dont le Prince demandoit & suivoit souvent les Conseils.

On acuse ordinairement les Perses d'avoir adoré le Feu & le Soleil. Ce sont les Auteurs Grecs, qui le disent. Sectateurs du Polithéisme, il n'est pas surprenant, qu'ils aïent atribué à d'autres leurs idées; mais en examinant la chose sans partialité, en s'en tenant au tèmoignage des vrais Parsis de nos jours, aux rélations des Voïageurs les plus éclairés, aux Ecrits de ZOROASTRE même, on sera convaincu, qu'ils ont toûjours été fidèles à leur Doctrine primitive. Quelques Rois introduisirent le Culte de VENUS; mais il ne subsista pas longtems, & les Mages s'en tinrent constamment à cet article, *Il y a un Dieu*. Les Parsis d'aujourd'hui sont encore très justes, & très bienfaisans. Envain les Partisans de MAHOMET les acablent ils d'injures, les persécutent-ils; rien ne les ébranle. Réligion

On ne doit pas trouver étrange que leur Réligion ait été quelquefois obscurcie de

quelques taches. Leur fameux Législateur ZERDUSHT ou ZOROASTRE la purgea de son tems des erreurs que les Sabiens y avoient mêlées. Cependant ils furent toûjours les Adorateurs fidèles d'un Dieu seul, infini, présent partout; qu'ils ne vouloient pas qu'on répréséntat sous quelque image que ce fut, ni qu'on enfermat dans l'enceinte d'un Temple.

Ils n'adorérent point le Feu, mais Dieu dans le Feu. Ils ne regardoient pas le Soleil come une Divinité, mais come le trône de la Divinité. „ Nous n'adorons pas „ le Soleil, disent leurs Prêtres, mais en „ priant, nous nous tournons ves lui." Ils le nommoient *Mithra* à cause de sa pûreté; mais jamais ils ne l'ont nommé Dieu. Les Figures de Soleil & de Planettes, que ZOROASTRE réforma chez eux, qui furent chez tant d'autres Nations les objets d'un culte idolatre, n'étoient en Perse que des simboles matématiques, destinés à conserver l'idée du vrai sistème de l'Univers.

Les Perses eux mêmes atribuent à ABRAHAM l'établissement de leur Réligion. Ils prétendent que leur *Sofh*, ou Bible est son ouvrage. Ils donent encore à *Balch* le nom de *Ville d'Abraham*, parce que ce Patriarche y demeura durant le séjour qu'il fit parmi eux. Mais il est bien plus

probable, qu'ils doivent leur Siſtème Théologique à ZOROASTRE, qui tira ſa Doctrine des Livres de Moïſe & des autres Ecrits ſacrés des Juifs. Il leur conſeilla, afin de mieux conſerver le Feu ſacré, d'élever un *Pyreum* ou Temple du Feu, ce qui n'eſt point contradictoire avec leur grand Principe, que *le Maitre de l'Univers ne peut être renfermé entre des murs*, puiſque le Feu n'étoit que l'emblême de la pureté, & pour ainſi dire l'ombre de la Nature Divine.

Les Parſis apelloient l'Etre-Eternel YEZAD, ou ORMUZD. Ils admettoient auſſi un mauvais Principe créé, qu'ils nommoient AHARIMAN, qui veut dire *le Diable*. Ils le ſupoſent né du ſein des ténèbres. „Le Bien & le Mal, diſoient ils, „ſont mêlés enſemble dans ce monde; „mais après la deſtruction de cet Univers, „ils ſeront ſéparés, & reprendront cha„cun le ſéjour qui leur convient." Leurs idées ſur l'origine des choſes, l'état de nos prémiers Parens, les éforts du Prince des ténèbres pour les ſéduire, ſur le dernier Jugement, le ſalut des bons, & la condannation des méchans, ont beaucoup de raport avec les nôtres. Ils placent le jour du Jugement à la fin des 12000 ans, que le Monde doit durer. Alors les dannés

ſeront punis ſelon l'atrocité de leurs crimes. A la fin cependant ces miſérables, quoi qu'exclus à jamais du ſéjour des bienheureux, doivent obtenir le pardon de leurs fautes, & placés dans un endroit deſtiné pour eux, ils porteront ſur le front une marque noire, come un mémorial de l'état afreux, dont la Miſéricorde Divine les aura délivrés.

LAUSANNE.



ESSAI

Sur la Réticence dans le Discours & sur l'usage des figures de Rhethorique.

APRE's avoir parlé de l'Antithèse, des Comparaisons, de l'Ironie, & de l'Apostrophe, il me reste à traiter de la *Réticence*, qui est une figure de Rhétorique emploïée fort souvent par les Poetes & les Orateurs. Je joindrai come ci devant les éxemples aux préceptes, pour en faire mieux sentir l'utilité, & les mettre en quelque sorte sous les yeux. Une théorie sèche, sombre & subtile fatigue le Lecteur sans l'éclairer. Je voudrois plaire pour mieux instruire.

L'Ellipse ressemble beaucoup à la *Réticence*; elle laisse sous-entendre quelques mots, qu'elle n'exprime pas.

Dans la *réticence*, l'Orateur s'interrompt soi même tout à coup, & semble retourner en arriére, à l'aspect d'un objet qui l'éfraie, & dont il veut éviter l'aproche. Quelquefois la délicatesse de nôtre Langue ne permet pas d'exprimer une idée entiérement; on n'en peint qu'une partie, come dans ces vers d'un Poëte,

Que vous êtes belle, parfaite,
Disoit l'Enfant Amour à sa Mére CYPRIS,

Avec un gracieux souris,
Un jour qu'il vint à sa toilette,
Quels yeux, quelle bouche, quel tein !
Que d'apas touchans, le beau sein !...
Arrêtés, dit VENUS, mon Fils, soïés modeste,
C'est à MARS à loüer le reste (*).

Mais la *Réticence* est plus remarquable dans les grands mouvemens de l'Eloquence. Je pourrois, dit M. FLECHIER dans l'Eloge de M. de TURENNE, je pourrois vous décrire des combats gagnés, des riviéres & des défilés passés à la vüe des énemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles, traversées pour les aller repousser loin de nos frontiéres.... Mais l'éloquence de la Chaire n'est pas propre au récit des combats & des batailles... Mais viens-je condan-

(*) Il y a aussi une *Réticence* délicate dans ces vers de M. de la MOTTE,

Que ne suis-je cette onde claire,
Qui contre la chaleur du jour
Dans son sein reçoit ma Bergére
Qu'elle croit la mére d'amour !
Dieux ! si j'étois cette fontaine,
Que bientôt mes flots enflamés...
Pardónés je voudrois Climène
Etre tout ce que vous aimés.

ner une profeſſion, que la Réligion ne condanne pas, quand on en ſait moderer la violence? Non, *Meſſieurs*, je ſai que ce n'eſt pas en vain que les Princes portent l'épée, que la force peut agir, quand elle ſe trouve jointe avec l'équité.

On trouve auſſi dans les Poëtes des *Réticences* bien placées. Quand on s'abandone à ſon feu & à ſon imagination, il échape ſouvent des choſes qu'on voudroit n'avoir pas dites, & qu'on voudroit pouvoir faire oublier, en paſſant ſubitement d'un Diſcours à un autre, & en revenant ſur ſes pas. Quelquefois celui qui écoute dans un mouvement de dépit ou d'impatience, interromp celui qui parle, & done lieu à une *Réticence* remarquable. Ainſi dans la Tragédie d'ANDROMAQUE, ORESTE dit à HERMIONE, en lui aprenant la mort de PYRHUS qu'il vient de tüer par ſon ordre:

Vous ſeule avés porté les coups.

Tai toi perfide

HERMIONE l'interromp en lui diſant,

Et n'impute qu'a toi ton lâche paricide.

RODOGUNE, dans la Tragédie de CLEOPATRE, ſoupçonée d'avoir fait tüer SELEUCUS, Frére d'ANTIOCHUS, dit à CLEOPATRE qui l'acuſoit,

Où fuirois-je après tant de furie,

Madame, & que feroit toute vôtre Sirie

Où seule, & sans apui contre mes atentats
Je verrois!.. Mais Seigneur, vous ne m'écoutés pas?

dit-elle en s'interrompant elle même, & en s'adressant à ANTIOCHUS qui lui répond vivement,

Non, je n'écoute rien; & dans la mort d'un Frére,
Je ne veux point juger entre vous & ma Mére!

Dans le portrait que fait un Poëte d'un Tiran, il y a une *Reticence* bien placée. Je citerai deux Strophes de l'Ode dont elle est tirée, parce qu'elles m'ont parû belles,

Un torrent tombe, & dans sa rage
Renverse, désole, ravage,
L'espérance du Laboureur;
Ainsi d'un Tiran homicide
Qui ne prend que l'orgueil pour guide,
Rien ne peut calmer la fureur.

Tout craint sa barbare insolence;
La Terre tremble en sa présence,
Et l'home à ses pieds abatu,
Se voit... quelle foiblesse extrême!
Forcé d'ofrir au crime même,
L'encens qu'il doit à la vertu.

Dans la Tragédie de ZAIRE, OROSMANE son Amant, lui dit qu'il ne l'aime plus, & qu'il la regarde avec la derniére indiférence; mais voiant qu'elle verse des larmes, il s'a-

rête, & lui dit, ZAIRE *vous pleurés*. Ceci me rapelle quelques réfléxions sur l'égalité des homes, où l'on trouve une *Réticence* qui réveille l'atention du Lecteur, pour la fixer sur les principaux traits du tableau. Voici ces réfléxions.

Il y a autant de sources d'inégalités parmi les homes, qu'il y a de passions; l'avarice s'élève au dessus d'eux sur des moneaux d'or & d'argent; l'ambition en triomphe par la force, & par la violence; l'amour subjugue les cœurs & les assujettit à son empire. Ainsi la foible & triste égalité est ou séduite, ou renversée. La supériorité même du génie détruit l'égalité, en régnant sur les esprits. Qui pouvoit résister à l'Eloquence victorieuse de CICERON ou de DEMOSTHENES? Domination bien douce, puisqu'elle est naturelle, & en quelque sorte volontaire. Voilà les sources de l'inégalité parmi les homes... *Mais je me trompe!* Je conois quelque chose de plus fort que l'ambition & l'amour des richesses, je conois un pouvoir plus légitime que celui que s'aroge l'Eloquence; c'est celui que done la vertu, & qu'elle n'emploie que pour rendre les Homes heureux. L'homage que les Athéniens rendoient à SOCRATE, étoit d'autant plus flateur, qu'il ne le devoit qu'à sa vertu. Au milieu des fers il étoit grand & plus libre que les Tirans qui le condannérent à mort.

La *Réticence* est une espèce de suspension de sens, mais qui ne se fait pas atendre long-tems. Le mot de l'énigme suit de près, come dans ces vers,

On chicane sur un fétu:
Est-ce un crime d'être entendu?
Pourquoi cette contrainte extrême?
Est-ce ceci?... non, c'est cela;
Eh, de quoi disputés vous là?
L'Auteur ne le sait pas lui-même.

(*) On trouve dans la Tragédie de DIDON quelques *Réticences* que la passion rend nécessaires. ENE'E aprend avec frémissement à cette Princesse, que les Dieux condannent son union avec elle, & que le Prêtre a parlé,

Etoufe, m'a-t-il dit, une tendresse vaine;
Il ne t'est pas permis de disposer de toi;
Fuit des murs de Carthage, abandone la Reine,
Le destin pour un autre a réservé ta foi.

(*) Dans la Tragédie de PHEDRE, cette Princesse amoureuse d'HYPOLITE, son beau fils, lui déclare sa passion:

Je parle à mon Amant & mon Cœur! je m'égare...
Seigneur ma folle ardeur malgré moi se déclare;

& come HYPOLITE feint de ne pas l'entendre, elle s'écrie,

Ha cruel! tu m'as trop entendüe!

DIDON.

Qu'avés vous résolu ?

ENE'E.

Plaignés plûtôt mon ame.

Tout parloit contre vous, tout condannoit ma flame,
Ma gloire, mes sujets, nos Prêtres & mon Fils...

DIDON,

en l'interrompant,

N'achevés pas, cruel, vous avés tout promis !

Quelquefois on feint de ne vouloir pas parler d'une chose dont on parle cependant, mais sans s'y arrêter; ainsi on diroit, je ne ferai pas ici l'Eloge de l'Illustre FONTENELLE; pour le bien faire il faudroit avoir autant d'esprit qu'il en a : Ses Ouvrages, la renommée & la Postérité le feront mieux que moi.

Un Auteur critiqué injustement pourroit dire encore, je ne répondrai pas à de vils Libelles, où le mensonge & le mauvais goût font leurs éforts pour étoufer la voix de la vérité & de la justice. On trouve une *Réticence* dans ces Vers de BOILEAU, où il parle de Paris :

Quitons donc pour jamais une Ville importune
Où l'honeur : toûjours guerre avec la fortune ;
Où le vice orgueilleux s'érige en Souverain
Et va, la Mitre en tête, & la Crosse à la main

Où la ſcience triſte, affreuſe, délaiſſée,
Eſt par tout des bons lieux come infame chaſſée ;
Où le ſeul art en vogue, eſt l'art de bien voler....
Où tout me choque enfin, où je n'oſe parler.

Les figures de Rhétorique ſont come les fleurs d'un Parterre ; elles doivent être rangées chacune à ſa place, & il faut en varier les nuances & les couleurs. L'Illuſtre ROUSSEAU dit, en parlant de la mort du Prince de CONTI :

Elevons à ſa cendre un monument célèbre ;
Que le jour de la nuit emprunte les couleurs,
Soupirons, gémiſſons, ſur ce tombeau funèbre
Arroſé de nos pleurs....
Mais que dis je ! Ah ! plûtôt à ſa vertu ſupréme
Conſacrons un homage & plus noble & plus doux ;
Ce Héros n'eſt point mort, le plus beau de lui même
Vit encor parmi nous.

Un habile Orateur, après avoir fait un tableau touchant & tragique de la déſolation de *Lisbone*, & de ſes malheureux Habitans, s'arêta tout à coup, & s'écria : Mais pourquoi tracer à vos yeux l'image de ces horreurs ! Pourquoi vous répréſenter les triſtes maſures de ces Palais magnifiques, détruits & renverſés ! Nous voions nôtre Ville s'acroitre

&

& s'embélir chaque jour. Nous voïons nos richesses s'augmenter & nos murs s'afermir. *Lisbone* (*) n'est plus qu'un afreux désert, & *Genève* est plus peuplée que jamais. Des torrens fougueux ont ravagé des Provinces entiéres; leurs habitans troublés, éperdus ne voient de toutes parts que le spectacle de leurs misères. Nous, graces au Ciel, l'abondance est dans nôtre cité, & la prospérité dans son sein. La Guerre cruélle allume son flambeau, le tonerre gronde & passe sur nos têtes, sans s'y arrèter. Il semble que Dieu même éloigne de nous l'Ange exterminateur, & qu'il ne nous fasse entendre les vents irrités, que pour nous faire mieux gouter les douceurs du calme. N'en doutons point; c'est l'Etre suprème qui afermit sous nos pas les fondemens de la Terre, & qui nous fait joüir d'une paix profonde, au milieu de la tempête. Cette liberté spirituelle & temporelle, qui fait nôtre gloire & nôtre sûreté, nous la devons à nôtre Protecteur. Sans son bras puissant, cette foible Nacelle seroit le joüet des vents. C'est la Réligion qui est nôtre force & nôtre soutien; sans elle, cet Edifice fragile s'écrouleroit bientôt, & disparoitroit de dessus la Terre.

(*) L'an 1532. Lisbone éprouva les mêmes malheurs, elle fut également le centre & le foïer des tremblemens qui désolérent le Portugal.

Dieu tient dans ſa main le fil de tous les événemens ; il les dévelope ſucceſſivement, ſelon les conſeils de ſa ſageſſe. Tous les mortels ſont de foibles roſeaux dont il diſpoſe à ſon gré ; il fait des vents ſes Anges, & des flames de feu ſes Miniſtres. Il habite dans la Lumiére; les éclairs & le tonerre ſont dans ſa main :

Que peuvent contre Dieu tous les Rois de la Terre!
Ils s'uniroient, en vain, pour lui faire la guerre.
Pour diſſiper leur Ligue il n'a qu'à ſe montrer,
Il parle ; & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul ſon de ſa voix la Mer fuit, le Ciel tremble,
Il voit come un néant tout l'Univers enſemble :
Et les foibles Mortels, vains joüets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux come s'ils n'étoient pas.

RACINE.

C'eſt ſur tout dans les circonſtances importantes & délicates où nous ſomes qu'il convient de remonter à la cauſe prémiére, la ſource de tous les événemens. C'eſt dans ces conjonctures qu'il faut rapeller aux Homes la puiſſance & la bonté de Dieu, afin d'exciter en eux une ſage confiance :

Quel afreux théatre s'ouvre,
A mes timides regards !

Bellone que je découvre
Arbore ses étendarts ;
Tout craint, tout fuit sa présence ;
La Terreur qui la dévance
De l'home anonce le sort ;
Déja son aveugle rage
Court signaler son passage
Par le carnage & la mort (*).

Je sai qu'il ne faut qu'une petite étincelle pour allumer un grand Incendie, dont les flâmes peuvent venir jusques à nous. Le bras de l'Ange exterminateur peut désoler ces rivages, & détruire nôtre Cité : Que deviendrions nous, grand Dieu ! quelle terreur, quelle consternation, si nos Biens, nos Femmes nos Enfans, nôtre Patrie, nous étoient enlevés, & devenoient la proïe de nos énémis ! Pour dire quelque chose de plus, quelle ne seroit pas nôtre afliction, si le divin flambeau de la Réligion nous étoit ravi, & si cette lumiére céleste étoit transportée ail-

(*) Si la Poësie & la haute Eloquence font quelquefois usage des figures les plus fiéres & les plus sublimes, elles emploïent aussi quelquefois des images tendres & gracieuses, come celle-ci : „ Un Ho„ me sage ne se glorifie pas plus de la supériorité de „ ses talens, que le Rossignol de l'harmonie & de la „ beauté de sa voix, le Printems de ses fleurs, & „ l'Autonne de ses fruits.

leurs! Mais je m'arrête... mon ame pénétrée, opressée de ces horreurs, n'en peut soutenir la vüe ni les exprimer. Détourne, Dieu puissant, ces funestes présages. Sois toûjours nôtre Protecteur & nôtre Pére : Mais si dans la rigueur de tes jugemens, tu nous donois à choisir, come à DAVID, entre tes fléaux terribles, nous préférerions la Peste, la Famine, la Guerre même, & ses horreurs, à ces tremblemens de terre, qui ouvrent subitement sous nos pieds un afreux abime, auquel nous ne pouvons échaper. Il est certain que rien n'est plus propre à exciter de grands mouvemens dans nôtre ame, & à mettre dans nos Discours de la véhémence, du feu, & des figures nobles, touchantes & énergiques, que le souvenir des châtimens & des bienfaits de l'Etre suprême.

QuandDieu par plus d'éfets montre-t'il son pouvoir,
Auras-tu donc toûjours des yeux pour ne pas voir?
Peuple ingrat! Quoi toûjours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, fraperont tes oreilles!

RACINE.

Ecoutés un autre Poëte, peut-on parler de la Majesté de Dieu, d'une maniére plus sublime?

Loin d'ici, profânes mortels!

Vous dont la main impie a dressé des Autels,
A des Dieux impuissans que le crime a fait naitre;
Qu'aux accens de ma voix tout tremble en l'univers;
Cieux, Enfer, Terre, Mer, c'est vôtre auguste Maitre,
Que je vai chanter dans mes Vers.

Je sai que certains Philosophes prétendent, que Dieu agit toûjours conséquemment à des Loix générales & primitives; mais n'a-t-il pas le pouvoir de les faire servir à l'éxécution de ses desseins, selon l'ordre de ses décrèts éternels? L'argile n'est-elle pas fléxible & docile sous la main de l'ouvrier? L'artiste ne peut-il pas mouvoir à son gré les ressorts de sa pendule? Qui peut borner la puissance du Créateur, & lui résister? Il n'a qu'à dire, *Fils des Homes retournés*, & soudain ils rentrent dans la poudre. *Il pèse les Montagnes au crochet, & les Coteaux à la balance*; le monde entier n'est dans sa main que come un grain de poussiére. A sa voix redoutable, les pivots de la Terre sont ébranlés, ses entrailles sont déchirées & consumées, come par un feu dévorant, sa surface est soulevée avec violence; la Terre, & tout ce qu'elle contient, est renversée, & s'écroule avec un bruit de tempête. Nos yeux l'ont vû, & nos oreilles

l'ont entendu avec horreur ; quelques secousses de plus, ce fragile théatre, sur lequel les mondains voudroient établir des tabernacles éternels, étoit englouti, & disparoissoit pour jamais. Ce globe chancelant est suspendu, & flote, pour ainsi dire, entre deux fleuves, qui le menacent également, quoique contraires, un abime d'eau, & un abime de feu, qui peuvent le couvrir, le dévorer & le consumer dans un instant. Non, il n'y a rien d'inaltérable, rien d'éternel, que le Souverain de l'univers, que celui qui l'a créé & qui le gouverne ; que Dieu même.

Il est, & par lui seul tout Etre a pris naissance
Le néant éxiste à sa voix ;
La nature & les temps agissent par ses Loix :
Tout adore en tremblant sa suprême puissance.
Invisible & présent, on le trouve en tous lieux ;
Il remplit la Terre & les Cieux ;
Par lui tout se meut, tout respire ;
Sa durée est l'éternité,
Et les bornes de son Empire
Sont celles de l'immensité.

Ces Réfléxions m'ont entrainé un peu loin de mon sujet, mais j'espére qu'on pardonera ce petit écart, au tems & à la convenance ; d'ailleurs, come elles sont remplies de figures de toutes les sortes, elles ne sont point étran-

géres à la matiére que je traite & peut-être ne pouvoit-on guères mieux les placer.

La Métaphore dit le Pére BOUHOURS, eft une fource d'agrémens & de richeffes. Rien ne flate peut-être plus l'efprit que la répréfentation d'un objet, fous une image étrangére. Ce qui ne touche pas de foi même, furprend & émeut fous un habit étranger, qui frape, & lui done de l'éclat. Mais on ne doit emploïer les figures, qu'au défaut des expreffions propres, pour varier le Difcours, & lui doner plus de graces, de force, & d'énergie. Ce font des couleurs deftinées à doner du luftre au tableau, mais qui ne doivent pas en faire le fond. Toutes les *Métaphores* font une efpèce de comparaifon, qui doit peindre fidèlement l'original. Ainfi M. de VOLTAIRE compare des gens de Lettres, unis entr'eux plus par leurs vertus & leur amitié, que par la conformité de leur goût & de leurs talens, à des arbres entrelaffés les uns dans les autres, qui s'apuïent & fe foutiennent réciproquément.

A leurs pieds, quelle horreur! on voit de vils ferpens
Se livrer, en fiflant, des guerres inteftines,
Et de leur fang impur arofer les racines.

Peut-on mieux caractérifer l'envie, & la jaloufie!

Il fait dire à ARONS, Ambaſſadeur de PORSENNA, en parlant des Romains.

Çes Lions, que leur maitre avoit rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage, & s'élancer ſur nous.

Je reviens au caractère particulier de la *Réticence*, qui conſiſte à ne dire qu'à moitié ce qu'on a deſſein de tracer, & à laiſſer déviner le reſte; le ſens demeure come ſuſpendu; c'eſt ainſi que le *Miſantrope* de MOLIERE, dit à un mauvais Poëte, qui lui demandoit ſon avis ſur ſes Vers, que le MISANTROPE trouvois trés mauvais, ce qu'il ne faiſoit que trop conoitre,

Je ne dis pas cela, & come le Poëte continuoit à le preſſer, pour ſavoir ſon ſentiment, il s'explique encor mieux; mais s'apercevant que ſa franchiſe dép'aiſoit fort à celui qui l'interrogeoit, il répéte la même choſe & dit encore, *je ne dis pas cela* (*), en s'interrom-

(*) Come l'ami de MISANTROPE lui reprochoit d'avoir répondu avec trop de rudeſſe, au Poëte, qui lui montroit ſon Sonet, le MISANTROPE lui réplique,

Je ſoutiendrai toûjours que ſes Vers ſont mauvais,
Et qu'un home eſt pendable après les avoir faits.

J'ai conu un Home plus Miſantrope que celui de MOLIERE, qui condannoit à la mort, ou aux galères tous les Poëtes, ſans aucune exception. Il ne faiſoit pas honeur à ſon jugement.

pant lui même, pour ne pas trop heurter les bienséances.

Dans la Tragédie de PHEDRE, THESE'E prévenu fortement contre son Fils HYPOLITE le traite de perfide & d'adultère; ARICIE, qui conoissoit son innocence, répond à THESE'E:

Prenés garde, Seigneur, vos invincibles mains,
Ont de monstres sans nombre, afranchi les humains.
Mais tout n'est pas détruit, & vous en laissés vivre,
Un... vôtre Fils Seigneur, me défend de poursuivre,
Instruite du respect qu'il veut vous conserver
Je l'afligerois trop si j'osois achever:
J'imite sa pudeur, & fuis vôtre présence,
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

La *Réticence* est bien marquée après ce mot *Un*: On voit qu'ARICIE, craint de continüer.

M. de VOLTAIRE, dans son Poëme de la HENRIADE, emploïe souvent cette figure, avec succès: Voici une *Réticence* manifeste.

HENRI III. étant prêt de mourir du coup dont le fanatique CLEMENT venoit de le fraper, avertit HENRI IV. son Successeur, qu'il étoit menacé du même péril; il semble lui prédire sa fin tragique:

Vous conoissés la Ligue, & vous voïés ses coups;
Ils ont passé par moi, pour aller jusqu'à vous.

Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare. . .
Juste Ciel ! épargnés une vertu si rare.

Après ces mots, une main plus barbare, ce Prince s'arrête tout à coup.

L'Illustre RACINE, dans la Tragédie de BRITANICUS, se sert d'une *Réticence* à peu près semblable. Voici come AGRIPINE parle à NERON son Fils,

J'eus soin de vous nommer par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix ;
Je fus sourde à la brigue, & crus la renommée,
J'apellai de l'éxil, je tirai de l'armée,
Et ce même SENEQUE, & ce même BURRHUS,
Qui depuis. . . Rome alors estimoit leurs vertus.

La *Réticence* exprime quelquefois plus, en laissant entendre au delà de ce qu'elle dit, que si elle s'expliquoit d'avantage. Ainsi quelqu'un disoit, en parlant d'un mauvais Critique, je lui repliquerois, s'il avoit assés de goût, & d'intelligence pour m'entendre, ou assés d'équité pour me rendre justice. Un Home grossier & partial. . Mais mon silence expliquera mieux mes sentimens que ma plume,

Et tout ce qui n'est d'aucun prix,
Ne mérite que le mépris.

MES MOMENS HEUREUX, *par Mde. de* L***.

A MON BONNET.

SEVERITE', Justice & Indulgence sont des qualités, sans lesquelles il n'y a point de véritable Ami: Je les ai toûjours trouvées en vous, O MON BONNET, & c'est en reconoissance des services que vous m'avez rendus, que je vous dédie aujourd'hui le fruit d'une solitude délicieuse & des jours heureux, que vous m'avés fait passer. Puis-je, en éfet me rapeller, sans attendrissement, l'art avec lequel vous me la rendiez chaque jour plus agréable, par la diversité de vos réfléxions? Combien de fois ne me suis-je pas repentie de ne vous avoir point consulté, ou d'avoir fait semblant de ne vous pas entendre?

Par une défiance injuste, à laquelle, PAUVRE BONNET, vous n'aviez jamais doné lieu, je rejettois vos avis salutaires, pour en suivre d'autres, presque toûjours dictés par des intèrêts, qui n'étoient pas les miens. Avoüerai-je tout? Oui, sans doute; c'est la réparation que je vous dois, & d'aprés laquelle je jure de n'écouter jamais que vous. Un Etre, Ami de la sagesse & de la vérité, vous aperçût un jour, malgré les éforts que je faisois

ſans ceſſe pour vous empêcher de paroitre: Tel étoit mon aveuglement! Il conçût de vous bone opinion; il m'en parla.

Je ſouris, je crois, d'un air aſſés mépriſant; il prit mieux ſon tems, & profita d'un ſervice important que vous veniez de me rendre, preſqu'à mon inſçû, pour me faire ſentir tout ce que vous valiez. Il fit ce que l'expérience même n'avoit pû faire; il me deſſilla les yeux.

La force de la vérité, MON BONNET, m'oblige encore d'ajouter, n'en déplaiſe à vôtre modeſtie, que je ne ſuis heureuſe que depuis l'inſtant que j'ai comencé à vous rendre juſtice. Quelques frivoles que ſoient en aparence la plûpart des Morceaux renfermés dans ce Recueil, j'oſe vous en faire l'homage. Ce ſont des écarts que vous m'avez permis; ce ſont les délaſſemens d'une méditation plus ſérieuſe, où vous m'avez ſouvent fixée des heures entiéres.

Vous avez guidé ma plume; guidez auſſi le ſentiment de mes Amis, auxquels ſeuls j'abandone la lecture de ce que j'apelle *Mes Momens heureux.*

MON PORTRAIT.

JE vais me montrer telle que je ſuis. Je comencerai par le côté qui plaira le plus à mon

ſexe ; j'ai trente ans. Je ne ſuis point jolie ; je ne ſuis cependant pas laide. Je ſuis petite, maigre, trés bien faite. J'ai l'air jeune, ſans fraicheur ; noble, doux, vif, ſpirituel & intèreſſant. Mon imagination eſt tranquile. Mon eſprit eſt lent, juſte, réfléchi & ſans ſuite. J'ai dans l'ame de la vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation & une exceſſive timidité. Je ſuis vraïe, ſans être franche. La timidité m'a ſouvent doné les aparences de la diſſimulation & de la fauſſeté ; mais j'ai toûjours eû le courage d'avoüer ma foibleſſe, pour détruire le ſoupçon d'un vice que je n'avois pas.

J'ai de la fineſſe pour arriver à mon but & pour écarter les obſtacles ; mais je n'en ai aucune pour pénétrer les projets des autres.

Je ſuis née tendre & ſenſible, conſtante & point coquette.

J'aime la retraite, la vie ſimple & privée : Cependant j'en ai preſque toûjours mené une contraire à mon goût ; ma timidité aïant ſouvent fait de mes Amis des Tirans, & mon caractère leger & confiant m'aïant empêché long-tems de m'en apercevoir.

Je ſuis trés ignorante. Toute mon éducation s'eſt bornée à cultiver des talens agréables, & à me rendre habile dans l'art de faire des Sophiſmes. Il faut que j'aïe l'ame bien honête & un aſſez grand fonds d'eſprit, pour

n'être pas un fort mauvais sujet, & pour ne pas paroitre une ailés sotte enfant.

Une mauvaise santé & des chagrins vifs & répétés ont déterminé au sérieux mon caractère, naturellement trés gai.

A tout prendre, je m'aimerois assez come je suis, si je n'avois été souvent malheureuse par ma faute. Je croïois toutes les ames honêtes; je me livrois à la confiance, à l'amitié, & je ne concevois pas qu'on pût abuser de ma bone foi. Quand je ne pouvois plus me le dissimuler, j'en étois afligée pour l'humanité; médiocrement pour moi, & le chagrin en duroit peu; ce qui tient cependant plus à mon caractère qu'à mon ame.

La facilité avec laquelle on m'a vû former des liaisons & les rompre, m'a fait passer pour inconstante & capricieuse: L'on a attribué à la légéreté & à l'inconséquence une conduite souvent forcée, dictée par une prudence tardive & quelquefois par l'honeur.

Je suis beaucoup plus afectée du bien que du mal. Ceux qui m'ont doné le plus sujet de les haïr, ne m'ocupent point. Leur présence me gène; mais je ne leur veux point de mal. Je suis facile à vivre. Je ne suis point éxigeante. La tranquilité sufit presque à mon bonheur. Je suis heureuse de tout le mal qu'on ne me fait pas.

J'aime mes Amis pour eux, & mes En-

ſans pour moi. La bouſſole de mes ſentimens à l'égard des derniers eſt juſqu'à préſent la ſatisfaction qu'ils me donent.

Je ne médis jamais de perſone, pas même pour ma défenſe; mais je n'ai pas eû le courage de faire taire les médiſans.

Tous mes Amis ont eû droit à mon ſecret, mais j'ai toûjours été impénétrable ſur celui des autres; moins par diſcrètion naturelle, que par reſpect pour le dépot confié.

Il n'y a guères qu'un an que je comence à me bien conoitre.

Le peu de ſuite que j'ai dans le caractère a retardé l'utilité que je me promettois de mes découvertes. Les prémiers pas cependant étoient les plus dificiles; je les dois à l'amour propre. Il étoit le principe de ma timidité, il ſert aujourd'hui à me garantir de ſes inconvéniens, en ſe révoltant contre elle. Il m'a délivrée de la tiranie, & ſans me faire concevoir la fole eſpérance d'être parfaitement ſage, il me fait prétendre à devenir un jour une femme d'un grand mérite.



HISTOIRE

D'INCKEL ET D'YARIKO.

Iere PARTIE, *raportée dans le* Spectateur, *dont M.* GELLERT *a doné une Traduction en Vers Allemans.*

PRECIS *de la Iere* PARTIE.

INCKEL, jeune Anglois, dans le dessein de s'enrichir par le Négoce, part pour les Indes Occidentales. Le Vaisseau qu'il monte, manquant de vivres, relâche dans un petit port brute, sur la Côte de l'*Amérique*. On prend terre ; nôtre jeune home est temoin du massacre de ses camarades, ataqués par des Indiens, cachés dans une embuscade. INCKEL a le bonheur d'échaper & de fuir. Une jeune Indienne vient le trouver, & lui rend toutes sortes de services. Ils ne tardent pas à s'aimer. Cette fille le nourrit, pendant plusieurs mois, & parvient à le dérober constamment à la fureur des Indiens. Dans les transports de son amour, INCKEL promet à sa maitresse de l'épouser ; s'il a jamais le bonheur de pouvoir la conduire dans sa patrie. Quelque tems après,

après, YARIKO aperçoit un navire : Ils font l'un & l'autre des Signaux, sont reçûs sur le vaisseau, qui est Anglois, & font voile aux *Barbades*. INCKEL, arrivé au prémier port, calcule le tems qu'il a perdu pour l'augmentation de son capital, & l'amour du gain l'emportant sur toute autre considération, il vend la pauvre YARICO, qui étoit enceinte, à un Marchand d'Esclaves.

INCKEL ET YARIKO.

II. PARTIE, *par M.* GESNER *de* ZURICH.

MUSE, viens m'inspirer ! Je veux chanter la seconde partie de l'Histoire d'INCKEL & d'YARIKO. Si le Lecteur ne voit cette fille arrachée à son triste sort, il restera en proïe à l'horreur; son ame sera douloureusement afectée, s'il ne trouve enfin dans INCKEL la trace du repentir, & un caractère d'humanité. Ce caractère n'est jamais tellement éfacé du cœur de l'home, qu'il n'éprouve quelque retour à la vertu, & cette crainte salutaire qui naît des remords. Le germe de bonté qu'il porte en lui, peut se faire jour au travers de livrée des passions. Je chante donc la délivrance d'YARIKO & le repentir d'INCKEL.

YARIKO fut vendüe, par son cruel Amant,

au Gouverneur de l'Isle, qui n'eût pas plûtôt apris l'Histoire de ses malheurs, & l'infidélité d'INCKEL, qu'il ordona au Chef des Esclaves de courir après lui & de le lui ammener. *Je veux*, dit-il, *que ce monstre subisse cinq années d'esclavage, pour la juste punition de son crime.*

Cependant INCKEL étoit resté sur le rivage, enseveli dans une profonde rèverie: *Qu'ai-je fait*, s'écrioit-il! *J'ai vendu à vil prix celle qui a sauvé mes jours, celle qui m'aimoit si tendrement!*.. La vüe de cet argent, gagné par un forfait, n'est plus pour lui qu'un objet d'horreur; il le rejette avec indignation. *Où suis-je, malheureux!... Oui, mon crime est afreux.... Mais il est comis..... Je l'ai vendüe à un bon Maitre, qui la traitera avec douceur.... Ah! je ne le prévois que trop, le souvenir de cette indigne action va empoisoner le reste de mes jours. Mais coment la reparer?*... A ces mots, il porte sa main, encore avide, vers cet argent qu'il desire & qu'il détefte;un frissonement afreux s'empare de son corps; un torrent de larmes coule de ses yeux.

Ne me done point à d'autres, ne m'abandone pas...je ne refuse point d'être ton Esclave; tu me verras suporter avec joïe les travaux les plus rudes, pourvû que je sois avec toi, que je jouisse toûjours de tes regards.... Oui, prens

moi pour ton Esclave & avec moi le malheureux fruit.... le malheureux fruit de ton amour. Voilà, disoit-il, voilà ses derniéres paroles ; voilà le triste adieu qu'adressa sa bouche tremblante, au plus coupable des homes. INCKEL devient pâle ; une sueur d'angoisse inonde son front ; ses genoux chancèlent. Tel est l'éfroi d'un home, qui veut atenter à l'inocence d'une jeune beauté, lorsque tout à coup la foudre tombe à ses côtés, & écrase l'arbre sous lequel il projettoit de comettre le crime.

INCKEL étoit dans cet état d'anéantissement, quand les Chefs des Esclaves vinrent le saisir, *scélerat*, lui, dirent ils, *le Gouverneur te punit, & te punit légérement ; il te condanne à cinq années de servitude. Quite sur le champ tes habits ; voici ceux qui te convienent.* INCKEL se dépouille de ses vêtemens, & en prenant ceux des Esclaves, les larmes couloient le long de ses joües. *Ce châtiment est doux*, s'écrioit-il, *mon crime est efroiable ? Heureux encore qu'il soit vengé ! Le souvenir m'en deviendra peut être moins douloureux...* On l'habille en Esclave ; on le traine au travail ; il se soumet sans murmure, & se croit plus tranquile, depuis qu'il est puni.

De son côté, la tendre YARIKO pleuroit toûjours l'infidélité de son Mari. Le Maitre, à qui elle avoit été vendüe, eût pour elle tou-

tes fortes d'égards; peu après il la combla de présens, & la fit partir fur un Vaiffeau, pour le rivage où elle avoit reçû le jour. Trifte, abatüe, elle confidére la rapidité avec laquelle le Vaiffeau fend les ondes, & fes yeux humides ne quitent point la Côte, qui difparoit. Le Pilote la voïant plongée dans cette fombre rèverie, l'aborde, & lui dit: YARIKO, *pourquoi ton ame eft elle en proïe au chagrin? N'as-tu pas plûtôt fujet de te réjouïr, puifque nous te ramenons dans ta Patrie, & que nous t'arrachons à une Contrée, où l'on t'a facrifiée, où l'on t'a vendüe?* *Moi me réjouïr*, répondit cette Fille! *Hélas j'abandone fur le rivage, qui fuit devant nous, un Amant infidèle... Je le quite, fans avoir même la confolation d'arrofer fon vifage de mes larmes... Oui, quand même le cruel m'eût repouffée, j'euffe fait un heureux éfort pour le ferrer encore une fois entre mes bras. Ah! dites moi... où eft-il, ce trop cher & trop perfide Amant?* „Le Gouverneur „ de l'Isle, *reprit le Pilote*, vous a vengée & „ l'a condanné à cinq ans d'efclavage. Je „ l'ai vû au milieu d'une troupe d'Efclaves, „ fuccombant fous le fardeau du travail.

Malheureux INCKEL! dit-elle, *oh pourquoi m'as tu conüe? Tu ne fubirois pas à préfent le châtiment d'un crime. Mais, mon Ami, dis moi, coment fuportoit il ce trifte état? Que faifoit-il? Que difoit-il, au milieu des Efclaves*

où tu l'as vû ? „ Quand je l'aperçû, repartit „ le Pilote, il travailloit, le corps courbé „ sur terre; puis tout à coup se relevant, „ il consideroit ses habits d'Esclave, sa „ hache, & pleuroit. " *Livrée de l'indigence*, s'écrioit-il, *vous êtes aujourd'hui mon plus riche ornement; & toi, ô ma hache, ma main s'enorgueillit de te manier, plus qu'elle ne feroit de porter un sceptre. Ah! Si quelque raïon de joïe peut éclairer encore ma triste vie, je le dois au plaisir que je goûte dans la punition de mon forfait.* O YARIKO!... *ô ma chère Maitresse! Mais qu'osai je dire, malheureux! Coment ma bouche peut elle profaner le nom d'une fille, qui a de si afreux reproches à me faire!* „ Tel étoit le langage de sa „ douleur, & les Esclaves, compagnons de „ son infortune, quitoient leur travail, & „ l'écoutoient apuïés sur leurs haches. *Amis*, „ leur disoit-il, *si toutefois ce nom peut sortir de ma bouche, s'il m'est permis d'apeller quelqu'un mon ami, mais j'ai manqué à humanité, quel home voudroit me le permettre? Méprisés, abhorés moi, tous tant que vous êtes, je suis l'oprobre de la Nature; je n'ai d'humain que la figure.... & je ne suis pas digne d'en porter le sacré caractère. Homes détestés moi, fuïés moi come un monstre, qui n'apartient pas à vôtre espèce. Ecoutés, & frémissés:*

Sur ce rivage lointain une jeune & belle fille

a sauvé mes jours: Elle m'a tendrement aimé; je lui promis de la conduire dans ma Patrie, & de lui faire trouver dans mes bras la recompense de tous ses bienfaits. Pleine de confiance & de tendresse, elle me suit sur les ondes: Nous abordons ici, & ici; (tremblez au recit de la plus noire ingratitude,) ici je l'ai vendüe pour être Esclave, & avec elle le gage de nôtre union, le malheureux enfant qu'elle portoit dans ses flancs. Que de larmes elle répandit! Que de marques de desespoir me donoient ses mains étendües vers le Ciel & vers moi! Aïez moi en horreur.... Je ne suis plus fait pour vivre avec les homes. Oiseaux, ne chantés pas quand je travaille; fuïés l'endroit où je suis, come un desert qu'infectent les cadavres.

YARIKO sanglota à ce récit; elle croise ses mains sur sa tête, & se désespére, à mesure qu'elle s'éloigne de la Côte. INCKEL... *mon bien aimé... tu pleures ton infidélité... tu pleures! Ah! je te la pardone. Pourquoi m'éloigne-je de toi? Ne te reverrai-je jamais.. & l'Enfant que je porte est-il condanné à ne jamais sourire dans tes bras paternels, à ne jamais bégaïer le doux nom de Pere? Ah! que ne puis-je, à tes côtés, partager la moitie de ton malheur, & quand tu serois epuisé de fatigue, essuier la sueur de ton front.* Ce furent là les plaintes d'YARIKO Cependant on perd le rivage de vüe; les yeux n'aperçoivent plus que l'im-

menſité de la Plaine liquide, & enfin elle voit, à travers un brouillard épais, ſortir de loin le rivage natal.

Le ſort d'INCKEL étoit toûjours le même; la triſte penſee de ſa méchanceté avoit creuſé des rides ſur ſon front; le repentir & les remords, le ſouvenir des vertus & de la tendreſſe d'YARIKO avoient ralumé l'amour dans ſon cœur. *Où es tu*, YARIKO? *Je t'ai perdüe pour jamais, & toi, mon enfant!... Jamais il ne me nommera ſon Pére... ſi ce n'eſt peut-être pour frémir d'horreur, quand tu lui aprendras combien ce Pére fût barbare. Que je ſuis à plaindre. Ce que j'ai de plus cher au monde ne peut ſe rapeller mon idée, qu'avec tous les tranſports de la haine & du deſeſpoir; & lorſque mon nom échapera à leur voix plaintive, autour d'eux tout recevra l'empreinte de l'épouvante.*

Le malheureux INCKEL vécut ainſi un an entier. Un ſoir il étoit couché ſous un arbre, au clair de la Lune, & il verſoit des pleurs. Un Chef d'Eſclaves vient le trouver, & lui ordone de le ſuivre. Il le conduit au Jardin du Gouverneur de l'Isle. „INCKEL, lui dit „ce Goüverneur, tes remors & ton repen„tir ont fléchi le Ciel; on vient de m'aporter „les préſens les plus riches, pour ta rançon. INCKEL l'écoute triſtement; la douleur qui ſiége dans ſon cour & ſur ſon front, en défend l'entrée à tout ſentiment de joie. „Eh

„ quoi ! lui demande le Gouverneur, tu ne „ ressens aucune satisfaction de recouvrer la „ liberté ? *Seigneur*, répondit INCKEL, les yeux baissés & mouillés de larmes, *coment mon ame pourroit-elle s'ouvrir à la joïe & à l'espoir d'obtenir grace du Ciel ? Infortuné ! les soupirs continuels d'une Maitresse trahie, les cris d'une innocente Créature ne se reproduisent ils pas tous les jours pour m'acuser ? Moi je sentirois ce doux tressaillement du plaisir, moi qui suis rongé de l'horreur que je m'inspire à moi-même ! Où trouver le bonheur ? Que dis-je, ou trouver le repos ? En est-il encore pour moi ? Ah ! plûtôt daignés permettre, Seigneur, que je reste accablé sous le chatiment de mon crime, daignés permettre que je reste vôtre Esclave.* INCKEL se tût ; aussitôt les branchages de quelques arbres, qui étoient proches de lui, s'agitérent ; une persone en sortit avec précipitation ; c'étoit YARIKO, superbement vêtüe ; des plumes de diférentes couleurs garnissoient sa robe ; ses cheveux étoient entrelacés de fleurs ; un jeune enfant reposoit sur ses bras. *Ah ! mon cher* INCKEL, s'écria-t-elle, en sanglottant, & elle court à lui, le presse contre son enfant & contre son sein. *Ah ! cher Amant, ne te refuse pas à mes caresses ; c'est moi qui te rachete de l'Esclavage : Voici ta fidèle Epouse ; voici le bel Enfant qui te doit le jour.* INCKEL tombe à ses genoux, les embrasse ;

le saisissement lui ôte pendant quelque tems l'usage de la parole. *Ah* ! YARIKO... *tendre Epouse... tu ne recules pas d'épouvante à ma vûe ! & c'est toi qui me done la liberté ! Quoi tu peux aimer encore si tendrement un home, qui à comis la plus détestable trahison ; un home qui est indigne que tu laisses tomber sur lui un regard, si ce n'est un regard de haine & de mépris !* ...
„ Lève-toi, mon bien aimé, reprit YARIKO,
„ ne difére plus d'embrasser ton Epouse, & de
„ doner à nôtre Enfant la bénédiction pater-
„ nelle.



AUX EDITEURS.

Sur le dessechement des Marais.

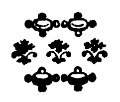
MESSIEURS,

JE viens de lire une Dissertation sur le dessèchement des Marais, dans le Recueil de la Société Oeconomique de Berne (Tom. II. 2me partie.) J'y ai vû un moien sûr & peu couteux de dessècher les Marais d'Anet & des lieux circonvoisins. J'ajouterai, que le même moïen serviroit à dessècher les Marais des environs d'Yverdon, de Mathou, d'Orbe, de Chavorney jusques à Entreroche. L'Auteur de cette Dissertation, ignorant la situation des lieux, & parlant d'après un autre, n'a pas conu toute l'étendüe du plan de M. DE RIVA, qu'il propose, & n'a pas pû en faire sentir tous les avantages. Il est à souhaiter, que M. DE RIVA, qui a tant nivellé tout le terrein, & qui a déterminé la hauteur des trois lacs de Bienne, de Neûchâtel & de Morat, & par conséquent celle des riviéres, qui y entrent & qui en sortent, publie son Mémoire. On y verra la facilité de l'abaissement du lit de la Thielle vers Bruck & tous les éfets, qui doivent nécessairement en ré-

fulter, & tout cela déterminé par des calculs précis, que l'Auteur de la Dissertation a ignorés, n'aiant sans doute oui parler de ce projet qu'en gros. Ce qui me persuade encore que cet Auteur n'a pas vû le Mémoire même de M. DE RIVA, c'est qu'il ne lui rend point la gloire de l'invention, qui est düe à ses travaux & à sa sagacité. Il est très à souhaiter, que cet habile Mathématicien, ce Machiniste si célebre, publie son projet, pour le dessechement de ces Marais, & on doit l'y inviter tres sérieusement. L'aprobation que l'Illustre Société Oeconomique de Berne a donnée à la Dissertation, qui vient d'être publiée, & dont le principal mérite est l'esquisse de ce projet, assure à M. DE RIVA l'aprobation la plus distinguée de la part de cette Compagnie & du Public.

Je suis &c.

LAUSANNE.



NOUVELLES LITERAIRES.

LA Société Oeconomique de Berne, aïant tenu son Assemblée générale le 6 de ce Mois, pour ajuger les Prix de l'Année 1761, a décerné le prémier Prix, *sur les Labours pour les Grains d'hiver*, à M. *Jean* BERTRAND, Pasteur à Orbe. M. *Jean* STAPFER, Diacre de l'Eglise de Diesbach, a remporté le Prix de la seconde Question, *sur les Prairies Artificielles.*

Pour l'Année 1762 la Société propose, pour prémiére Question: *S'il seroit avantageux de partager les Paturages comuns, & quelle seroit la methode la plus avantageuse & la plus facile de faire ce partage.*

L'objet de la seconde Question est de déterminer: *Coment le nombre des Betes à laine pourroit être augmenté en Suisse, & leur espèce rendüe meilleure?*

Pour l'Année 1763. on propose cette Question: *Quelle est la meilleure methode d'élever la jeunesse à la Campagne, pour la former à l'Agriculture?*

La Société donera en outre une Prime de Dix Ducats au Cultivateur qui, dans un demi arpent, recueillera le plus de Lin & le

plus beau. Elle distribuera de même diverses Primes, à ceux qui fabriqueront les meilleures Toiles, selon les conditions d'un Imprimé, qui sera distribüé en son tems. Il y aura aussi des Primes, pour les Séranciers & les Fileuses.

UNE Feuille périodique, trés utile pour la santé, qui a comencé en 1761. & que nous avons anoncé dans un de nos Journaux de cette Année là, continüe à paroitre châque Semaine, avec beaucoup d'aprobation. Elle s'imprime à *Bouillon*, & on peut la trouver aux Bureaux des Postes d'*Allemagne*, de *Hollande*, des *Païs-Bas*, d'*Italie*, & en *Suisse*, au Bureau des Postes de BERNE: Elle est intitulée, *Gazette salutaire*, *composée de ce que contiennent d'intéressant pour l'humanité les Livres nouveaux, les Journaux & autres Ecrits publics, concernant la Médecine, la Chirurgie, la Botanique, la Chimie &c.*

L'Auteur de cette Feuille, qui est trés bien écrite, paroit fort entendu dans les Matiéres qu'il traite. Il raporte des cas extraordinaires; la maniére dont ils ont été traités &c. Il done des Dissertations intéressantes sur diverses Maladies; des Remedes simples & d'une éxécution facile; des conseils sur un régime, convenable à la santé, &c. Nous

extrairons de tems en tems de cette Feuille, ce qui nous paroitra être utile à la société.

Les Feuilles Nº. III. Nº. IV. & Nº. V. de cette Année, contiennent des Préceptes trés salutaires pour un régime de vie propre à la santé: Ces Préceptes sont rélatifs au temperamment, à l'age, aux forces, au genre de vie, & au climat. On indique les Alimens convenables aux *sanguins*, aux *bilieux*, aux *phlegmatiques*, aux *pituiteux*, aux *melancoliques*, aux *Femmes*, aux *Infans*, à ceux qui sont dans *l'âge de puberté*, dans *l'âge viril*, dans la *vieillesse* &c. Ce Morceau entrant dans un grand détail, nous renvoïons ceux qui aiment la santé, à consulter les Feuilles mêmes: Ils y puiseront trés certainement des directions aisées & propres à conserver un trésor si précieux.

Et come la Saison où nous somes éxige des précautions à cet égard, nous extrairons ici, ce que l'Auteur dit sur l'Hiver, dans la Feuille Nº. IV.

DE L'HIVER.

„ On pouroit distinguer trois tems prin-
„ cipaux dans cette Saison. Dans le prémier,
„ elle tient de la précédente, c'est à dire,
„ qu'elle est humide & froide. Dans le se-
„ cond, c'est l'hiver propre, & l'air pour

„ l'ordinaire eſt ſec & froid Le troiſiéme en-
„ fin a quelque choſe de la Saiſon ſuivante &
„ les jours ſont de tems en tems égaiés &
„ animés par une douce chaleur.

„ Les maladies, qui ſe manifeſtent au co-
„ mencement de l'Hiver, ſont les maux de
„ tête, rhume de cerveau, maux de gorge,
„ maux de dents, enſuite viennent les rhu-
„ mes de poitrine, toux, pleuréſies, périp-
„ neumonies, enroument, maux d'yeux,
„ maux de reins; les létargies, vertiges &
„ apopléxies ſont auſſi trés comunes dans
„ cette Saiſon. HIPP. III. *Aph.* 22.

„ Le froid criſpant les fibres, les rapro-
„ chant les unes des autres, fait rentrer la
„ chaleur en dedans; delà l'inſenſible tranſ-
„ piration eſt beaucoup moindre en hiver,
„ qu'en toute autre tems, pendant le jour ſeu-
„ lement : (car la tranſpiration eſt plus
„ grande la nuit en hiver qu'en été. GOR-
„ TER.) Le ventre eſt plus ſerré, l'envie d'u-
„ riner eſt plus fréquente, l'apétit eſt plus
„ vif, on mange d'avantage, & la digeſtion
„ ſe fait beaucoup mieux.

„ Il faut manger beaucoup en hiver, boire
„ peu, mais des liqueurs fortes; ſe nourrir
„ de pain, de chaire bouillie, & modéré-
„ ment de légumes; choiſir tout ce qui eſt
„ chaud, & modérément échaufant. Toute
„ action échaufante eſt moins pernicieuſe en

„ ce tems qu'en toute autre Saiſon. CELSE, „ *Liv. I. cap.* 3.

„ Il faut travailler, s'éxercer & ſe nourir „ beaucoup en hiver, ſurtout ſi la conſtitu„ tion de cette Saiſon eſt Septentrionale, ſé„ che & froide, & ſi les vents du Nord rè„ gnent : Si l'hiver au contraire eſt doux, il „ ne faut rien diminüer du travail ni de l'é„ xercice, mais ſe retrancher ſeulement de la „ nouriture. On tiendra le corps d'autant „ plus ſec, qu'il ſera plus humide, & par la „ même raiſon, il ſera à propos de le tenir „ d'autant plus chaud, que l'hiver ſera plus „ froid, par l'éxercice, l'uſage des alimens „ nouriſſans, des liqueurs fortes, principale„ ment du vin. ORIBASE, *Eupor. I. cap.* 10.

„ Le froid ſe fait ſurtout ſentir aux extré„ mités ; c'eſt donc ces parties qu'il faut éxer„ cer ; c'eſt dans ce tems qu'il eſt bon de faire „ des armes, & que le jeu de paume eſt trés „ avantageux ; c'eſt dans ce tems qu'il „ eſt utile de marcher beaucoup. C'eſt la „ Saiſon des bals & des danſes ; c'eſt auſſi le „ tems où cet éxercice convient le mieux.

VOICI un BAUME bien ſimple, que l'on aſſure excellent pour toutes ſortes de Plaïes, tiré auſſi de la Feuille N°. IV.

„ On fait chaufer une broche ; quand elle „ eſt rouge on la met dans du lard ; on reçoit

„ dans

„ dans un bassin la graisse qui tombe ; ensuite „ on la lave 8. ou 10. fois jusqu'à ce qu'elle „ devienne aussi blanche que la neige. On „ en charge des plumacceaux & des morceaux „ de linge que l'on aplique Il en a été guèri „ un home auquel un coup de poignard avoit „ emporté une partie de la substance du Cer„ veau, avec la pie & dure Mére, & qui „ avoit été abandoné du Médecin & du Chi„ rurgien.

Dans la derniére Feuille de 1761. N°. LII. il y a un Remède spécifique & éprouvé par la Société de *Londres* contre les *Fiévres malignes épidémiques*, les *Fiévres inflamatoires*, la *Manie*, la *Mélancolie* &c ; un autre Remède spécifique contre le *Cancer* &c. Dans les N°. XLVIII. & XLIX. on trouve des *Observations curieuses* sur des Cornes survenües aux cuisses de plusieurs femmes. Nous pourrons doner de ces Articles un autre Mois.



REFUTATION.

De l'Observation Médecinale, inserée dans le Journal de Décembre 1761.

L'Observation qu'un Médecin a fait inserer dans le Journal de Déc. dernier, ne méritoit pas d'y être, parcequ'il n'en revient absolument aucune utilité publique, en faveur des Médecins, des Chirurgiens, & des Malades. On ne doit publier que des Observations vraïes, sur des Maladies grâves & peu conües. Mais l'Auteur paroit avoir eû plûtôt en vüe de faire passer le Chirurgien dont il parle, pour un ignorant en Anatomie, ou de faire sentir la prétendüe supériorité qu'il attribue aux Médecins sur les Chirurgiens, où enfin de faire passer ce Chirurgien, qui est aussi Médecin, pour n'être ni l'un ni l'autre.

Quoiqu'il en soit, il est de fait que l'Observateur n'a pas suivi ce Malade depuis le comencement de sa Maladie jusqu'à son entiére guerison; qu'il n'a pas été présent, lorsque le prétendu Chirurgien a été apellé à secourir le Malade; qu'il ne l'a pas non plus entendû raisoner sur la nature de la Maladie du patient, mais qu'il a trop legérement ajouté foi au raport que peuvent lui avoir fait

les persones de la maison, qui n'étoient pas obligées de savoir l'anatomie, pour pouvoir lui répondre en termes précis. Sans cela il n'auroit pas doné, à pure perte, cette vaine Observation.

Ma réfutation se bornera au raport fidèle de la maladie, dont l'autenticité des faits ne sauroit être revoquée en doute. Le Malade dont il s'agit est un home valétudinaire, agé d'environ 60 ans, sanguin, plétorique, habitué à la saignée, qu'il avoit négligée. Il n'a jamais sû ce que c'étoit qu'un flux hémorrhoïdal, mais il ressentoit depuis longtems des douleurs aigües dans l'hipocondre gauche, qui augmentoient sensiblement lorsqu'il s'excèdoit par le travail.

Le 11me Nov. dernier, après avoir eû de très vives douleurs dans la partie ci dessus nommée, qui s'étendoient même jusqu'au centre de la région épigastrique, il sentit tout à coup la douleur cesser, eut des envies de vomir, avec des borborigmes vers l'ombilic, suivis d'une selle de matiéres stercorales. Une heure après cette évacuation il en eut successivement deux autres d'un sang grumelé, & mêlé d'excremens. J'y allois trois heures après. Le Malade me fit le récit de ce qui lui étoit arrivé. Après avoir scrupuleusement observé la nature de ces évacuations, je lui conseillai le repos, & lui ordo-

nai ce qui lui convenoit. Le lendemain je le visitai. Il me dit qu'il avoit bien reposé & qu'il n'étoit point afoibli par la perte du jour précédent ; mais contre mon avis, il se remit à son travail ordinaire.

Sur les 2 heures de l'après midi, après avoir essuié les mêmes simptomes du jour précédent, le Malade rendit encore par les selles, une quantité de sang grumelé, & eût de fréquentes sincôpes. Ses Parens, allarmés de son état, me cherchérent inutilement ; à mon défaut, ils priérent le Médecin, Auteur de l'Observation, de lui acorder son secours.

Deux jours après le Malade eut encore de nouvelles pertes, qui le réduisirent à ce qu'il paroîssoit, dans un péril éminent. Je fus de nouveau apellé. Considerant son état & ses fréquentes récidives, je lui ordonai des astringens plus actifs, & pour prendre en plus fortes doses, que ceux que le dit Médecin lui avoit prescrit : Ils auroient cependant eû aussi peu de succès que les siens, si l'hémorragie avoit eû son siége dans la veine hémorrhoïdale.

Les assistans me raportérent ce que ce Médecin en avoit jugé dans ses deux précédentes visites, & me demandérent ce que j'en croiois. Je leur dis, suivant ce que j'avois observé, que l'hémorragie venoit de plus haut, & qu'elle avoit son siége dans les intes-

tins grêles ; que ce pouvoit être une branche de la veine splénique, apellée duodenale, ou intestinale, ou quelque rameau considerable de la mésaraique supérieure, qui s'étoit rompû, qui toutes ensemble font partie de la Veine porte ventrale. Je ne suis pas capable d'une faute aussi grossiére, que celle qu'il m'impute, d'avoir crû & débité, que ce fut le tronc de la veine porte qui fut déchiré. Je sais depuis longtems, que le tronc de cette veine est hors du canal intestinal, & si un pareil cas pouvoit être possible, l'épanchement se seroit fait dans la cavité du bas ventre, & le Malade seroit mort si subitement, qu'il n'auroit pas doné matiére à cette merveilleuse Observation.

Après ces pertes réiterées, le Malade fut pendant plusieurs jours resserré à un point, que le ventre en devenoit tendu. J'ordonai plusieurs lavemens, qui amenérent chaque fois que le Malade les rendit, des excrémens mêlés d'un sang grumelé, & desseché. Le huitiéme jour depuis sa derniére perte, je lui en ordonai un troisiéme, qui acheva de lui dégager le ventre. Le Malade rendit encore une quantité de sang grumelé & desseché, par son long séjour dans les circonvolutions des intestins. Je fus alors pleinement convaincu, de la vérité du jugement que j'avois porté, que la source de ces hémorragies étoit dans

les intestins grèles, & qu'elles ne provenoient point de la veine hémorrhoïdale, étant impossible que cette quantité de sang grumelé & dessèché, mêlée d'excrémens, que le Malade a successivement rendu par les lavemens, eut pû être contenue dans l'intestin rectum.

Je ne m'arreterai pas sur le poids de ces évacuations sanguines, qui cependant surpassoient de beaucoup la quantité que l'Auteur a raportée, ni sur leur qualité, qui démontroit visiblement par leur nature viciée, qu'elles avoient une issue plus éloignée que la veine hémorrhoïdale. Les gens de l'Art sont en état d'en faire la distinction, & ceux qui sont sujets au flux hémorrhoïdal, de quelque nature qu'il soit, savent par leur propre expérience, si l'un a le moindre raport avec l'autre, & jugeront lequel s'est trompé.

ANONCE DE LIVRES.

L'EMPRESSEMENT avec lequel le Public s'eſt procuré des Exemplaires de la Bible in folio, imprimée à Neûchâtel en 1744. avec les Argumens & Réfléxions de feu M. le Paſteur OSTERVALD, eſt une preuve ſans replique de la ſupériorité de cette Edition ſur toutes celles qui ont parû juſques ici. En éfet, toute perſone qui aura été un peu atentive ſe ſera aiſément aperçüe des changemens avantageux faits à cette Verſion, & combien elle étoit plus claire & plus intelligible que la derniére de M. MARTIN, déja tant eſtimée. Outre cet avantage, l'Edition de Neûchâtel avoit encore celui de préſenter au comencement & après châque Chapitre des Argumens clairs & précis, & des Réfléxions trés bien adoptées & trés propres à faire cueillir du fruit de la lecture de l'Ecriture Sainte. Il auroit ſeulement été à ſouhaiter, que l'on eût aporté plus d'atention à la correction d'un Ouvrage tel que celui là, qui méritoit à cet égard d'autant plus de ſoin, que l'on n'avoit rien épargné d'ailleurs pour la partie tipographique; mais il s'y eſt gliſſé un grand nombre de fautes de toute eſpèce, qui défigurent

extrèmement cette Edition. Malgré cette imperfection, elle se trouve actuellement épuisée: C'est ce qui a déterminé quelques persones de Neúchâtel à former une Société, pour faire réimprimer un si excellent Ouvrage. Il sera éxécuté dans le même format, & avec des caractères semblables à ceux de l'Edition de 1744. & on aura une atention particuliére pour la correction. Non seulement on corrigera toutes les fautes d'impression, dont on a pris à l'avance une liste éxacte, mais deplus quelques autres qui avoient échapé à la vigilance de M. OSTERVALD lui même, & dont il ne s'étoit aperçû qu'après coup. Heureusement que l'on fit, dans le tems, note de plusieurs endroits de ce genre, dont on profitera présentement. Par ce moïen on se trouve en état de doner à cette Edition un degré de perfection, auquel d'autres Entrepreneurs auroient bien de la peine de la porter. On ne se prévaudra cependant pas de tous ces avantages pour en augmenter le prix, puisque l'on se propose de doner l'éxemplaire à 2. Ecus neufs ou L. 12. de France à ceux qui souscriront avant la fin de l'Année courante, en paiant seulement un petit Ecu ou L. 3. de France de Souscription. Les Persones qui souscriront pour 10. Bibles à la fois, auront la 11me gratis, & celles qui souscriront pour 100. en auront 20 par-des-

ſus. On peut ſouſcrire chez les Editeurs de ce Journal, demême que chez les Srs. BOREL & ROULET, Négocians & *Samuel* FAUCHE Libraire à Neûchâtel

On trouve auſſi chez le même Libraire une Brochure nouvellement imprimée à Paris, ſous le Titre d'*Eſſai ſur la foibleſſe des Eſprits forts*, 8vo d'environ 130 pages, qui ſeront lües avec plaiſir de tous ceux qui prennent quelque intérêt à la Réligion.

ON trouve dans la Librairie de la Société Typographique & Litéraire de Berne. *Recueil d'Antiquités* de M. CAYLUS 4°. IV. volumes avec figures. Paris 1752.-1761. *Deſcriptions des Arts & Métiers*; faites ou aprouvées par Mrs. de l'Académie Roïale des Sciences fol. 7. parties avec trés belles figures. Paris 1761. *Modèles de Lettres ſur diférens ſujets* in 12. Lion 1761. *De l'Amitié* 8vo. Paris 1761. Ouvrage trés bien écrit. *Campagne de M. le Maréchal Duc de* NOAILLES en Allemagne, l'an 1743, contenant les Lettres de ce Maréchal & celles de pluſieurs autres Oficiers Généraux, au Roi & à M. D'ARGENSON; Recueil très intéreſſant, & d'autant plus digne de l'atention du Public, qu'il a été formé ſur les originaux, qui ſe trouvent au dépôt de la guerre de la Cour de-France in 12. II. parties. Amſterdam 1761. *Eſſais ſur l'Art de la Guerre* par M. le

Comte TURPIN de Crissé 4to. II. Tom. avec beaucoup de figures Paris 1754. *Histoire de l'Université de Paris depuis son origine jusqu'en l'Année* 1600. par M. CREVIER in 12. VII. Tom. Paris 1761. *Histoire de la Maison de Stuars, sur le Trône d'Angleterre* par M. HUME 4to. III. Tom. Londres 1760. le même livre in 12. VI. Tom.

Le Journal de la Société Oeconomique s'imprime actuellement à Berne, & on y peut souscrire jusqu'aux Pâques prochaines dans ladite Librairie à raison de 30. batz de Suisse pour les IV. parties de la présente Année, & après Pâques on ne recevra plus des Souscriptions & le prix en sera 40. batz. La dite Société a sous presse les *Questions du Droit Naturel & Observations sur le Traité* de M. WOLF par M. DE VATTEL.

MECANIQUES.

IL est surprenant de voir à quel point les habitans des Montagnes du Comté de Neûchâtel portent le Génie mécanique. La plûpart des Métiers tirent de grands secours de leur travail, soit pour la fabrication des outils, soit pour l'éxécution des Machines les plus composées. Il se fait même, pour ainsi

dire journellement de nouvelles découvertes, dont on est redevable à leur esprit inventif. Mais de toutes les branches où ils se sont distingués, l'horlogerie avec ses dépendances est sans contre dit celle qui leur a procuré le plus d'avantages & le plus de célébrité. Leur comerce à cet égard est non seulement très étendu, pour les Piéces ordinaires de toutes sortes de goûts, mais il s'éxécute aussi de vrais Chefs-d'œuvre de l'Art. Il y a quelques Années, que le Sr. JAQUET-DROZ, de la Chauxdefonds, inventa & construisit une Pendule, qui a fait l'admiration de la Cour d'Espagne où elle a été conduite. Il est vrai que cet Artiste célèbre, aïant fait de bones études, avant de se voüer à sa profession, peut la porter à un plus haut degré de perfection, que la plûpart des autres Artistes de ces quartiers, qui sont bien plus redevables de leur habileté à leur heureux naturel, qu'à ce qu'ils peuvent avoir aquis. On vient d'en voir une preuve marquée, en la persone du Sr. HUGUENIN, aussi de la Chauxdefonds, mais établi depuis quelque tems à Neûchâtel. Sans études, sans même avoir fait d'aprentissage proprement dit, il a éxécuté une Pendule, dont les diverses fonctions nous ont parû assés remarquables, pour en doner ici le détail.

1°. Elle sone l'heure sur un timbre, & les quarts sur diférens autres, qui forment des acords.

2°. Il y a un carillon de quatorze airs diférens, dont la Piéce en joüe un immédiatement après chaque heure sonée, & change d'air par elle même, & à discrètion.

3°. La dite Piéce à le cours du Soleil, & observe l'Equation à minutes & secondes.

4°. Au Firmament où le Soleil fait son cours, paroissent distinctement & brillamment les Etoiles, au moment même de celles du Ciel, & disparoissent de même, & cela dans quel degré que soit le Soleil.

5°. De plus le cours de la Lune, qui observe le croissant & décroissant.

6°. Le quantiéme de la Lune.

7°. Les quatre Saisons qui font leurs entrées & leurs sorties réguliérement.

8°. Les équinoxes de même.

9°. Le cours des Planettes rectalement observé.

10°. Tous les Signes du Zodiaque, qui paroissent à leur rang & date.

11°. Les jours de Fêtes.

12°. Les jours de Foires des principales Villes de Comerce.

13°. Tous les Mois.

14°. Le quantiéme du Mois, qui observe & diférencie les mois, tant ceux de 28. jours que ceux de 30. & 31. même l'An. Bissextile.

15°. Observe la direction des jours & des nuits.

16°. Observe encore la régularité & variété du lever & du coucher du Soleil.

Toutes les susdites fonctions & révolutions se font réguliérement à jour & date minutes & secondes, sans qu'on ai besoin de rien toucher à la piéce, sinon la remonter, partie dans quatre ans & partie dans vingt & un An.

La dite piéce est montée dans une Boëte à la Parisienne, en écaille unie, ornée en bronze, cadran d'écaille de 12. pouces.



LOGOGRIPHE.

Mon triomphe est assurément
Dessus le liquide élément.
Quelque fois je sers au suplice
D'un Déserteur dans le service.
Deux membres composent mon nom;
Chacun des deux en a trois en partage.
Le prémier réprésente un hote de renom,
Qui chez certaines gens loge au plus haut étage.
Le second rend l'étain plus clair que de l'argent.
Enchifre moi, Lecteur, point de mot plus changeant;
Avec quelque peu d'art & dela patience,
Tu peux me combiner quarante & tant de fois.
Cinq, 6, 3, bien souvent je suis sans conscience,
Quatre, 2, 3, puis 1, mon lit est dans les bois.

Trois, 5, 4, je rends un home méprisable.
Un, 2 4 & puis 5, je le rends estimable.
Un, 5, 4 avec 6, rangé chez les Marchands.
Quatre, 2, 5, je fais mourir bien des Méchans.
Trois, 2, 4, souvent je fais pendre mon Pére.
Un, 2, 3, 4, 6, en cessant d'être Mére,
On me fait promtement passer le gout du pain.
Six, 1 & 5, Lecteur, tu ris de me voir plein.
Cinq, 2, 6 avec 4, un des Petits Prophétes.
Cinq, 2, 3 joins à 6, font 4 pour deux têtes.
Quatre, 6, 3 & 5, je suis une tribu.
Trois, 5 & 6, sans moi tu n'aurois jamais bû.
Un, 2, 5 avec 4; à peine suis-je au Monde;
Que mon maitre empressé ordone qu'on me tonde.
Quatre, 2, 3, 1, 6, si tu veux m'extirper,
A de vives douleurs tu ne peux échaper.
Deux, 3, 5, qui m'a dit quelquefois en enrage.
Trois, 2, 5, 4, 6, je nuis pendant l'orage;
Ou je bannis l'himen par un sinistre Arrêt.
Un, 6, 3, ce que done un avare à regret.
Quatre, 3, 5, est dit en troisiéme persone.
Un, 2, 4, 5, 6, une fille est mignone.
Un, 4, 5 & 6, poisson d'assés bon goût.
Un, 3, 6, dans ce cas il ne vaut rien du tout.
Un, 2, l'on peut me voir toûjours en Italie.
Quatre, 5, 1 & 6 riviére assés jolie.
Trois, 5, 2, 4 éfort d'un lubrique dessein.

Un, 2, 3, 4, avis que prend le Médecin.
Quatre, 5, 6 & 3, l'on m'aime ſous les treilles.
Trois; 5, 2, 4 & 6, peut charmer les oreilles.
Un, 5 & 6, l'on voit dans mon département,
Le défaut de la femme & le vice Normand.
Cinq, 3, 4 avec 6, je ſuis le nom d'un home,
Bien conu des Gaulois, demême, que dans Rome.
Cinq, 4, 6, toûjours baré du flot amer.
Cinq, 2, 1, 6, jadis ville avec port de mer.
Un 2, 4 avec 3, l'Hèbreu ſe le reproche.
Deux, 5, 6 étant gras bon pour mettre à la broche.
Un, 2, 5 4 & 6 propre à faire un ragout.
Un, 2, 4 avec 6 je ſuis le bout d'un bout.
Quatre, 2, 3, 5, 6, bon quand je ſuis bien fine.
Deux, 6, 5, 4, hélas! étant ſeul pauvre mine!
Deux, 5, 6, je ſuis jeu par les Grecs inventé.
Un, 4, 3, 5, 6, aſſés rare en Eté.
Cinq, 3, 1, 6, contour préſentement très large,
Un, 4, 5, ſouvent c'eſt moi qui fait la marge.
Un, 5, 6 avec 3, ſans bouger je fais peur:
Des plus hardis guerriers j'arete la valeur.
Quatre, 5, 1 & 3, apanage du More.
M'as-tu manqué, Lecteur, tu n'eſt qu'une Pécore;
Jamais des dons d'eſprit tu n'auras le gros lot,
Tu te verras priſé par notre Ami **:
Ses vers ſeront tes Dieux, ſa proſe ta folie,
Mais tu ne chantera que come une poulie:
Tu pêcheras toûjours en genre, nombre & cas;
Cet oracle eſt plus ſur que celui de Calchas.

Le Mot de l'Enigme du Mois de Janv. est Four.

TABLE.

N. B. Au prémier Vers de la page 110. du Journal de Janvier, il s'est glissé une faute, qui gate le sens; au lieu de, *Une louange délicate*, lisés, *une critique délicate.*

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

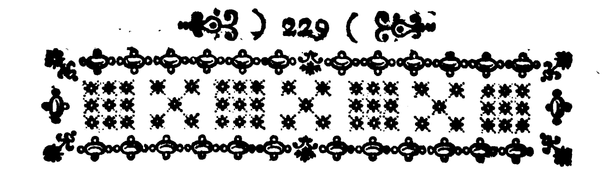
DEDIÉ AU ROI.

MARS 1762.



NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXII.



JOURNAL
HELVETIQUE.

MARS 1762.

ESSAI

Sur l'Existence de Dieu, & ses Perfections.

Loin de rien décider sur cet Etre suprême,
Gardons en l'adorant un silence profond ;
Le mistère est immense, & l'esprit s'y confond ;
Pour le bien définir il faut être lui même.

MESSIEURS,

LES vers que je viens de citer, & qu'on atribüe à feu M. le Professeur de CROUZAS, ne condannent pas des Réfléxions qui servent à nous mieux convaincre de l'éxistence de l'Etre suprême, & de la beauté de ses su-

blimes Perfections, qui brillent dans l'Univers, dont la voix semble anoncer le Créateur : Ils ne blament qu'une curiosité téméraire, qui veut sonder son essence, & la profondeur de ses voies. Il est donc permis à l'home, il est même de son devoir, la raison, la conscience, & l'Ecriture Sainte l'ordonent également, d'éxaminer quelles sont les preuves les plus solides, & le plus à nôtre portée, de l'éxistence d'un Dieu; matiére importante, & qui est le fondement de toute Réligion; car s'il n'y avoit point de Dieu, l'home seroit bien à son propre conseil; il n'y auroit ni culte Réligieux, ni crainte, ni espérance. Envelopés & sortis du néant, les Homes y rentreroient tous; la vertu seroit sans récompense & le crime sans châtiment. Voilà la doctrine de l'impie; cherchons si elle est la plus vraie, c'est le sujet de cet éxamen; Mais come j'ai besoin de guide dans une recherche aussi importante, je ne ferai guères que transcrire une excellente Dissertation composée par un Savant, très capable de traiter cette matiére avec la précision qu'elle mérite; sa modestie ne me permet pas de le nommer, mais la justesse & la profondeur de ses raisonemens, le trahiront peut être; je me ferai un plaisir de le suivre fidèlement, quelque satisfaction que je trouve à composer moi même, je la sacrifie volontiers au bien pu-

blic, lors que je trouve quelque chose de mieux que mes foibles Productions; ce qui n'est pas dificile.

Je ne ferai plus qu'une seule réfléxion, c'est que la droiture du cœur n'est pas moins nécessaire pour parvenir à la vérité que la justesse de l'esprit; donés aux incrédules un cœur droit, éxemt de passions, vous les conduirés bientôt à la Réligion. Un VANINI, un HOBBES, un SPINOSA, auroient rendu gloire à la vérité, s'ils l'eussent aimée sincérement, & qu'ils l'eussent cherchée de bone foi. L'évidence nous fuit, quand nous la fuions, & lors qu'on ferme les yeux à la lumiére, on ne voit plus que ténébres. La Réligion est si belle, si aimable, qu'on ne peut lui refuser son cœur quand on la conoit; il est doux à l'home, d'avoir un Protecteur tout sage & tout puissant, qui veille sur lui, & qui le protège: *Mort ou vivant*, disoit SOCRATE, *l'home de bien n'est jamais oublié des Dieux.*

Quoi de plus conforme à la raison, que l'idée & la croïance d'un Etre qui a créé cet Univers & qui le soutient, qui préside sur toutes choses pour y maintenir l'ordre & l'harmonie, qui a doné à l'home des Loix dont la pratique fait son bonheur, & celui de la Société dont il est membre. Que les Athées nous donent un sistème meilleur,

plus propre à nous rendre heureux, à calmer nos craintes, à dissiper nos doutes & nos allarmes ; que les impies nous proposent, dis-je, un sistème plus complet, & plus conforme à la raison, que celui qu'on trouve dans l'Evangile, nous serons prêts à l'embrasser ; en atendant, *moi & ma Maison nous servirons l'Eternel.* Mais écoutons nôtre Philosophe Chrêtien ; ce qu'il dit mérite bien nôtre atention.

Le fondement de la Réligion étant la croïance qu'il y a un Dieu, l'Auteur comence d'abord à établir ce principe.

Les sens, la raison, l'expérience nous prouvent qu'il y a des choses qui éxistent, & c'est une contradiction manifeste de suposer qu'elles aient pû se tirer elles mêmes du néant. Ce qui n'éxistoit pas hier, ne peut avoir doné naissance à ce qui éxiste aujourd'hui. Il faut donc reconoitre une prémiére cause, qui ait produit tous les Etres, par sa propre vertu : Cette prémiére cause est ce qu'on doit apeller Dieu.

Les choses où nous apercevons un certain mouvement ne l'ont pas par elles mêmes ; elles peuvent même le perdre sans cesser d'être ; elles le doivent donc à une force étrangére. Si elles n'ont pû se mouvoir elles mêmes, beaucoup moins ont elles pû le faire dans le degré & la détermination qu'il falloit pour for-

mer un monde, plûtôt qu'un assemblage confus, un monde si vaste, si bien règlé, où l'harmonie se conserve depuis tant de Siécles. Si l'on cherche d'où peut venir cette force mouvante, distribuée dans les parties de l'Univers avec tant de mesure, on n'en trouve point de cause plus aparente que celle là même qui leur a doné l'être. C'est donc le Créateur qui a trouvé ce juste équilibre, qui conserve l'Univers & en fait la beauté.

Outre les choses matérielles, il y a des Etres qui pensent & qui raisonent, mais qui n'éxistoient point, il y a quelque tems. Ne seroit-ce pas la plus grande de toutes les absurdités de supofer que l'home est sorti tel qu'il est du sein de la terre? Peut-on convenir que cette ame, qui pense avec tant de noblesse, qui agit sur le corps avec tant d'empire, qui parcourt la Terre & les Cieux, qui embrasse, pour ainsi dire, le présent, le passé & l'avenir, soit sortie d'une masse brute & insensible? Quelque figure, quelque fécondité qu'on puisse prèter à la matiére, il ne sera jamais possible d'en faire naitre seulement une pensée, ni un doute. Il faut donc remonter nécessairement à une Intelligence éternelle. Je sens qu'il m'est impossible d'atribüer à la matiére, c'est à dire, au plus vil & au plus méprisable de tous les êtres, la plus grande de toutes les perfections, qui est d'être par

soi même, & de créer des Etres intelligens.

Il y a eû un tems où rien ne pensoit, ou il y a eû quelque chose, qui a pensé de toute éternité ; s'il y a eû un tems où rien ne pensoit, je dis que rien ne penseroit encore ; autrement, ce qui pense se seroit créé lui même & cela seroit tout à fait contradictoire & absurde.

Nous venons de voir, qu'il est impossible que ce qui pense eût été produit par la matiére, il faut donc remonter à un Créateur ; à moins de prendre ce parti, on se jette dans un abime de dificultés, soit qu'on examine la nature de l'ame, soit qu'on considére son union avec le corps, & l'admirable corespondance qui est entre les mouvemens de l'un & les pensées de l'autre. S'il n'y a point d'Intelligence suprême, par quelle loi une telle union s'est-elle établie, & par quelle heureuse rencontre une telle harmonie a-t-elle pû se faire ? Plus on réflêchit sur les causes de cette union & sur ses éfets, moins on peut déviner ce qui l'a produit, & de quelle maniére ces deux diférentes substances agissent l'une sur l'autre ; ici les plus grands Philosophes sont forcés de se taire, ou de ne proposer que de simples conjectures ; c'est peut-être un de ces mistères dont nous n'aurons jamais une parfaite conoissance dans ce

monde, & qui ne sera bien dévelopé que dans le monde avenir. La raison trouve ses limites où l'évidence lui manque. Le hazard, qui n'est qu'une cause aveugle, ou plûtôt qui n'est pas même une cause, auroit-il operé l'ouvrage le plus merveilleux, & le plus dificile à comprendre?

Mais ce qui manifeste cette Divinité jusqu'à la rendre palpable, s'il est permis de s'exprimer ainsi, c'est la structure & la proportion, l'ordre & l'enchainement des parties de l'Univers. Il sufit de jetter les yeux sur les Créatures qui sont à nôtre portée, quelle sagesse ne remarque-t-on pas dans la composition des plantes & des animaux, dans la maniére dont ils se forment, & dont ils perpétüent leur espèce?

Quand on considére, dit M. de FONTENELLE, combien la structure d'une plante, ou d'un animal est composée, il est absolument inconcevable qu'elle résulte du concours fortuit de quelques sucs diversément agités; il l'est aussi que ce concours fortuit soit en même tems, & si régulier qu'il produise toûjours dans la même espèce une infinité de plantes & d'animaux parfaitement semblables; & si limité, malgré l'étendüe infinie que le fortuit doit avoir, qu'il ne produise jamais aucune espèce qui eût été jusque là inconüe.

La ſageſſe emporte deux choſes ; la fin qu'elle ſe propoſe, & le choix des moïens propres pour y parvenir. Or, on ne conoit preſque rien dans la nature qui ne ſe raporte à quelque deſſein. Plus on l'éxamine de près, plus on la méditera & ſuivra ſoigneuſement, & mieux on ſera convaincu de cette vérité. Nôtre Philoſophe entre ici dans un grand détail, il prouve par la ſtructure du corps de l'home, & par celle des animaux, qu'une Intelligence ſuprême a préſidé à cet ouvrage, & en a dirigé tous les reſſorts pour le but & les opérations qu'elle avoit en vüe. Tout cela eſt expoſé avec beaucoup d'ordre & de préciſion, mais nous ſomes obligés d'abrèger ; ſi nous voulions raporter tout ce que cette Diſſertation contient de bon & d'utile, il faudroit la copier toute entiére.

C'eſt peu que le corps de l'home, & celui des animaux, ait été créé pour une fin qui ſe manifeſte par leurs opérations, il falloit encore que le Ciel & la Terre concouruſſent à leur conſervation & à leur félicité.

Pour cela, la Terre a été dreſſée à produire une diverſité preſque infinie de plantes & de fruits pour fournir à tous leurs beſoins. Le Soleil, de ſon côté l'échauſe, élève des vapeurs qui ſe convertiſſent en pluïe & en roſée, tombent enſuite ſur la Terre pour l'arroſer, la rendre féconde, aider aux plantes à

sortir de son sein, & à élever leurs tiges superbes. Une sève bienfaisante que la Terre a préparée avec l'air, pénétre la racine des plantes, & se distribüe avec œconomie dans les fibres & dans les fleurs les plus délicates. A ces fleurs succèdent réguliérement dans leur saison, des fruits délicieux. L'home qui jouït de tous ces dons recueille presque sans peine, & souvent sans réfléxion, ce que le Créateur a semé avec abondance.

Coment le Soleil s'est-il placé dans l'éloignement requis, pour que ses influences ne fussent ni trop fortes, ni trop foibles? Coment dans les climats froids & septentrionaux la longueur des jours d'Eté suplée-t-elle au peu de chaleur qui ne sufiroit pas pour rendre les terres fertiles? D'où vient au contraire, que dans les Païs chauds, & sous la ligne, les nuits longues & fraiches, compensent & réparent la trop grande chaleur du jour? Ce n'est pas sans dessein que les choses se trouvent ainsi faites, qu'elles sont si bien enchaînées ensemble, & si bien proportionées les unes aux autres. Coment, ne sachant ce qu'elles font, ni coment elles agissent, se sont elles rangées avec autant d'ordre, que si la plus grande sagesse y eût présidé? Et elle n'y auroit point eû de part! Elles seront toutes allées à leur but, elles y arriveront sans cesse par des routes constantes & réguliéres.

come si l'Intelligence la plus sublime les guidoit, & elle n'y sera cependant jamais intervenüe ! N'y auroit-il pas de la contradiction & même de la folie à soutenir une pareille absurdité ?

Nous nous somes un peu étendus sur ces preuves, parce qu'elles sont les plus sensibles & le plus à la portée de tout le monde : Elles forment une démonstration qui se voit, pour ainsi dire ; & que l'incrédulité n'a pas la force de démentir. On dit que VANINI, acusé d'Athéisme, prit une paille, & la montra à ses Juges come une preuve incontestable de l'éxistence d'une Divinité. L'home est en éfet incapable de rien produire ; le plus habile est nécessairement borné à mettre en œuvre ce qui est déja créé. Dieu n'est pas loin de nous, tout nous le montre ; nous ne saurions faire un pas, nous ne saurions tourner les yeux de quelque côté, sans apercevoir les raions de sa Puissance & de sa Bonté, qui se manifestent dans ses ouvrages. Aussi a-t-on dit que le Secte des Athées ne pouvoit être qu'une Secte de menteurs, qui cherchoient à se tromper eux mêmes, ou à se séduire les uns les autres. Si la Réligion est un Roman, c'est un Roman bien aimable, bien lié, qui a tous les caractères de la vérité & de l'évidence. Disons mieux, c'est un Edifice apuïé sur des fondemens si solides, qu'on peut défier tous

les Incrédules de l'ébranler le moins du monde : Mais revenons à la Dissertation de nôtre Savant Auteur.

Ou le monde est un pur éfet du hazard, & ses plus petites parties s'étant je ne sai coment acrochées & jointes ensemble, auront produit par un bonheur extraordinaire, les plantes, les animaux & tout ce que nous voïons ; ou bien il est éternel, & n'a jamais été fait. Il faut se mettre dans l'esprit l'une de ces deux choses, ou avoüer que ce monde est l'ouvrage d'une Divinité : Il n'y a point de milieu à prendre.

La prémiére de ces supositions paroit si absurde, qu'il n'est pas nécessaire de s'y atacher beaucoup. Des pierres roulées du haut d'une montagne formeroient au bas un bel Edifice, des lettres d'imprimerie jettées au hazard composeroient un Discours suivi, vingt mille aveugles, partis de diférens endroits du monde, fort éloignés les uns des autres, se rencontreroient dans une même plaine, rangés en bataille, avant que ces petites parties de matiére eussent par la plus heureuse de toutes les rencontres, produit, je ne dis pas l'Univers, mais seulement une créature come l'home. Si la formation des animaux est l'éfet du *biaisement* de petits corps voltigeans çà & là, sans prévoïance & sans réfléxion, d'où vient est-ce qu'il ne s'en forme plus aujour-

d'hui de même, & que l'on n'en voit pas sortir quelquefois de terre? Le hazard a encore tous ses matériaux, cependant il se repose & cesse de faire de ces coups heureux & surprenans! Les homes & les animaux naissent toûjours de la mème maniére; on trouve dans leur structure une entiére conformité; tout y est de la mème maniére, de la même fabrique. Le hazard se seroit il assujetti à des règles? Ce qui n'est que pur caprice, seroit-il devenu si constant, sans jamais se démentir, depuis tant de Siécles?

Pour ce qui est de l'éternité du monde, c'est une chose qui n'est point vraisemblable, & qui est oposée au tèmoignage de tous les Peuples. Come c'est ici une question de fait, & un fait dont la mémoire a dû se conserver, on ne doit pas rejetter une déposition si générale, apuïée sur une tradition constante, & sur de trés fortes raisons.

L'histoire universelle, qui ne remonte pas fort haut, prouve que le monde n'a pas toûjours été, & même qu'il n'est pas fort ancien. Vous y voiés d'abord les homes grossiers & sans politesse, ignorans, sans expérience, sans loix & sans forme de gouvernement, logés en de simples cabanes, ou sous des tentes; les plus anciens monumens ne sont que des pierres placées les unes sur les autres: C'étoit presque la seule maniére décrire l'his-

tôlre. On a depuis façoné & poli les pierres; les ſtatües ont ſuccèdé, après les colones, aux maſſes groſſiéres & ſolides que les prémiers tems érigeoient. Vous voiés les homes ſortir peu à peu de cet état de pauvreté & d'ignorance; vous les voiés entrés par degrés dans toutes les comodités de la vie. Pour mettre à couvert leurs biens & leur vie contre la force & l'injuſtice, les Sociétés ſe forment, les Villes s'élèvent, les Arts ſe poliſſent & ſe perfectionent : La Terre entiére prend une nouvelle face; ce qui n'étoit auparavant qu'un terrain inculte & déſert devient un Païs peuplé & fertile. On peut marquer l'origine & les progrès des Arts les plus utiles; on peut auſſi fixer l'origine, les progrès & la décadence des Empires les plus puiſſans. On voit les Aſſiriens, les Mèdes, les Perſes, les Grecs, les Romains ſe préſenter devant nous ſucceſſivement, & tomber pour ainſi dire, les uns ſur les autres. En un mot, parcourés l'hiſtoire du monde, vous y découvrirés par tout des traces de nouveauté. Les événemens les plus reculés ne s'étendent même qu'à cinq ou ſix mille ans d'ici. Au delà on ne voit que ténèbres. Mais ſi le monde n'a jamais comencé, ſi la Terre à toûjours été habitée, il faut que vous conceviés en même tems, qu'une durée immenſe ait pû être ſi ſtérile, pendant qu'un petit nombre de Siécles

a été si fécond. Il faut concevoir encore qu'une éternité, ait vû des homes grossiers, barbares, sans expérience, & qu'un instant, car ce n'est qu'un point dans l'immensité des Siécles, ait pû rendre les homes polis, civilisés & habiles.

Quand on avance que le monde est éternel, on ne rend point raison des caractères de sagesse, qui s'y remarquent; mais on les explique trés bien en établissant une Divinité; alors tout se dévelope & s'éclaircit. Dire que cet ordre se trouve dans l'Univers, parce que les choses ont toûjours été de même, ce n'est pas répondre; c'est éluder la question. On demande pourquoi elles se sont ainsi arrangées; elles pouvoient être autrement & se rencontrer dans un état de désordre, & même c'est un miracle que cela n'aïe pas toûjours été ainsi, car pour un état d'ordre on en conçoit mille diférens, ou la confusion auroit pû régner. Un beau bâtiment se présente à mes yeux; je cherche d'où lui vient cette simétrie que j'admire; on me répond qu'il est ainsi depuis un Siécle; est ce une bone réponse? Quand on ajouteroit, qu'il est ainsi depuis une infinité de Siécles, il est évident qu'on ne m'aprendroit rien de nouveau: Mais vient-on à me dire, qu'un habile Architecte avoit imaginé ce plan, qu'il l'a exécuté ensuite come je le vois, me montre-t-on d'un

apartement

apartement à l'autre, coment il a suivi [illegible] les règles de son Art ; la réponse devient satisfaisante. Il est aisé d'en faire l'aplication.

Notre savant Philosophe passe ensuite aux Perfections de l'Etre Suprême ; mais ce sera le sujet d'un second Extrait, non moins curieux, ni moins utile que celui-ci. L'Auteur ne se propose pas de répondre à toutes les dificultés qu'on peut faire sur cette importante matiére, mais tout ce qu'il dit est d'une extrême clarté, & trés bien lié. On peut dire qu'en composant cette Analise on travaille sur l'or & la soïe. Tous les matériaux sont nécessaires, précieux & trés bien placés ; c'est domage, que le peu d'étendüe du Journal Helvétique ne permette pas de monter l'Edifice dans toute son étendüe. Avec cela les Incrédules, qui veulent tout voir, & qui ont l'orgueil insensé de vouloir déviner ce qu'ils ne sauroient apercevoir, demanderont encore des explications & des preuves qu'on ne peut leur doner, parce que les bornes des yeux de l'esprit ont leurs limites, come celles des yeux du corps. La vüe d'un home, qui est sur les bords de l'océan, peut-elle en découvrir la vaste étendüe ? Et nôtre curiosité peut-elle embrasser, pour ainsi dire, l'immensité de l'Univers ? *Nous ne somes que du jour d'hier, nous ne conoissons rien, & nous*

R

voulons savoir toutes choses: Mes pensées ne sont pas vos pensées a dit l'Eternel, ni mes voies ne sont pas vos voies. Autant que les Cieux sont élevés au dessus de la Terre, autant mes voies sont au dessus de vos voies, & mes pensées par dessus vos pensées. Esaïe Chap. XV. v. 5.

GENEVE.

R

POÈME DE JACOB ET RACHEL.

Second Extrait.

Je continue l'Extrait du Poëme de Jacob & Rachel que j'avois comencé. Je ne sai s'il est nécessaire d'observer une seconde fois, que je passe légérement sur certains endroits, afin de pouvoir m'étendre plus longtems sur les autres. J'ai cru que je ne pouvois pas suivre une meilleure méthode. Ce Poëme est extrêmement simple. Il y a très peu d'action, & M. Bodmer (*) son Auteur, suit assés exactement le texte de Moïse dans la *Genèse*; il ne s'agit donc proprement que de faire conoître son stile; & je ne saurois en

(*) Je ne puis plus douter que ce Poëme ne soit de M. Bodmer de Zurich. M. Huber son Compatriote lui atribüe celui de Noé qui est de la même plume que ceux de Jacob & Rachel, de Joseph & ses Fréres, de Dina, de Joseph & Zulika, suivant que l'Auteur de ce dernier Ouvrage le reconoit lui même. Je viens de lire le Poëme de Dina. Il y a des endroits extrêmement touchans. Je pourrai en faire part aux Lecteurs de ce Journal, si j'aprens que quelques uns d'entr'eux le desirent.

doner une idée plus éxacte qu'en raportant dans leur entier quelques uns des endroits de son Ouvrage.

J'en étois resté dans mon précédent Extrait, à la reconoissance de JACOB & RACHEL. Elle est amenée assés heureusement. Ce n'est pas qu'elle soit aussi touchante que plusieurs de celles qui se font sur le Théatre François ; mais la simplicité du sujet ne le permettoit pas, & malgré cette circonstance, M. BODMER a sû la rendre intéressante par les Discours de JACOB & d'ABIASAPH, aussi bien que par l'avanture ingénieuse arrivée auprès du bois de Palmier. D'abord après cette reconoissance RACHEL court anoncer à ses parens l'heureuse arrivée du cadet des fils de REBECCA. LABAN vient avec empressement à sa rencontre & le conduit dans sa Maison, ou SEMIRA son Epouse & ses deux fils le reçurent avec les démonstrations de la joie la plus vive & la plus sincére. LABAN s'informe de sa Sœur & JACOB satisfaisant à sa juste curiosité, l'instruit de tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle avoit quité les plaines de Caran. Il lui parle des consolations qu'ISAAC trouva auprés de sa chaste Epouse, après que le Ciel lui eût enlevé sa Mére. „ Lorsque „ l'Ange de la Mort me ravit une Mére chérie, „ fait-il dire à ISAAC, le jour fut tout à coup „ obscurci pour moi ; la joie qu'inspire la

„ clarté dont on jouït ſur les hautes Monta-
„ gnes, fut changée dans mon cœur en cette
„ triſteſſe qu'on éprouve, lorsqu'on eſt tranſ-
„ porté dans de ſombres vallées, & qu'on
„ n'y entend que le bruit ſourd d'une eau
„ noire, agitée par la tempête. J'avois toû-
„ jours ſon cadavre devant moi ; toûjours le
„ Spectre de la Mort ſe préſentoit à mes yeux
„ éfraïés ; mais depuis que mon céleſte Pro-
„ tecteur a daigné m'acorder REBECCA, le
„ jour le plus pur me luit ; je jouïs de la
„ clarté qui reſplendit ſur le ſomet des Monta-
„ gnes ; la joïe me ſourit ſur le viſage de cette
„ aimable Epouſe, deſcendüe du Ciel avec tou-
„ te la pureté de l'Inocence „. Sa vie fut heu-
reuſe ; mais elle reçût une nouvelle augmen-
tation de bonheur par la naiſſance de ſes deux
fils jumeaux. JACOB raconte cet événement ;
il parle de l'achat qu'il fit du Droit d'Aineſſe
de ſon frére & de l'artifice qu'il mit en œuvre
pour lui enlever la bénédiction de ſon Pére ;
mais M. BODMER a ſoin d'écarter tout ce qui
pourroit doner des idées déſavantageuſes du
Héros de ſon Poëme. C'eſt ESAU qui ſollici-
te JAÇOB à lui demander ce qu'il éxige, pour
ſon potage de lentilles ; c'eſt ſans y faire beau-
çoup d'atention que JACOB lui demande ſon
Droit d'aineſſe ; & c'eſt avec plaiſir qu'ESAU
lui en fait une eſpèce de don. Si JACOB lui en-
lève la bénédiction de ſon Pére, c'eſt après

avoir résisté pendant longtems aux ordres de sa Mére, & ce n'est qu'après avoir eû une vision céleste, qui lui prescrit l'obéïssance. Je souhaiterois seulement que nôtre Auteur ne parût pas avoir ici justifié son Héros aux dépens de l'*Etre suprême* & de la vérité de la narration de MOISE. Quoiqu'il en soit JACOB manifeste dans tous ses Discours l'amour le plus tendre pour son frére, & la confiance la plus parfaite en Dieu, son céleste Protecteur. Il est surtout pénétré de la reconoissance la plus vive, lorsqu'il réfléchit sur la grande grace qu'il lui a faite en le faisant arriver heureusement dans la Patrie de ses Parens, où les prémiéres persones qui se présentent à ses yeux sont les filles de son Oncle chéri. „ C'est une preuve bien agréable pour moi, „ dit-il, en finissant son Discours, qu'outre „ des amis qui veulent bien remplacer mon „ Pére, ma Mére & mon Frére, je trouve en„ core ici des Sœurs que je n'avois point dans „ les Tentes d'ISAAC.

JACOB demeure chés son Oncle & garde ses brébis avec ses deux Filles RACHEL & LE'A. L'amour qu'il avoit conçû pour la prémiére de ces aimables Bergéres augmente, & trouvant enfin une ocasion favorable de lui découvrir ses sentimens, il la saisit avec empressement. Une Muse céleste entendit ses discours; c'est elle qui les a raporté dans la suite à l'Auteur de ce Poëme.

Cette déclaration de JACOB me paroît amenée d'un peu loin ; mais il est dans l'ordre qu'il ne parle pas d'amour come les Héros de nos Romans modernes. On pourra juger de la diférence de leur langage, par quelques endroits de celui de JACOB, que je vai détacher du corps de son Discours. „ Quel est „ l'Esprit assés borné, dit-il, pour ne pas s'a- „ percevoir que ce fut par une direction par- „ ticuliére de la Providence, que REBECCA „ prit la résolution de suivre ELIEZER dans „ les Païs éloignés de Canaan ? . . . Lorsqu'el- „ le fut parvenue dans ses contrées Méridio- „ nales, elle s'ocupoit profondément de la „ pensée qu'elle verroit bientôt celui qu'elle „ venoit chercher si loin & qu'elle gouteroit „ le plus parfait bonheur dans son amour, & „ la satisfaction la plus pure dans sa présence. „ Le Soleil étoit près de son couchant, & „ ISAAC étoit sorti à la Campagne pour bénir „ le Ciel, qui couvroit à l'Occident cette „ Epouse qu'il atendoit avec tant d'impatien- „ ce. L'heure ne sauroit être éloignée, di- „ soit-il, qui m'amènera l'Epouse que j'a- „ tens avec une entiére confiance de la bonté „ du Seigneur. . . . Je ne doute point qu'il „ ne l'ait ornée de ses célestes & divines qua- „ lités, & qu'elles ne paroissent sur sa figure. . . „ Si je pouvois choisir cependant, je préfére- „ rois cette aimable douceur, qui brille dans

„ les yeux de bleu céleste & ces cheveux „ blonds qui couvrent de leurs boucles né„gligées un sein blanc come la neige. Si j'o„sois former quelques souhaits, je desirerois „ la hauteur du Palmier avec cette démarche „ aisée qu'Eve aporta précédemment à nôtre „ prémier Pére : Mais quelle que soit la for„me dont la sagesse & la vertu seront revê„tües, je la chérirai constamment. Je des„tine tout l'amour dont mon cœur est co„me inondé à cette Epouse, qui compte sur „ ma fidélité, & qui vient d'un Païs si éloi„gné pour être l'objet de ma tendresse. Je „ veux être son Ami, son Pére, sa Mére & „ son Frére ; & à son tour elle sera mon Pé„re, ma Mére & mon Frére.

„ En finissant ces mots, il voit un objet „ obscur dans l'éloignement. L'objet s'apro„che ; il remarque une jeune fille d'une „ beauté éblouissante, placée sous un dais „ porté par un chameau. Oh ! quels furent „ les mouvemens de son Cœur, lorsqu'il vit „ Eliezer à côté d'elle. Le chameau s'arrê„te, met genouil à terre ; cette jeune fille se „ couvre de son manteau, & saute de dessous „ le dais qui la couvroit. Isaac vit l'Epouse „ que Dieu lui avoit formée à Caran : Elle „ avoit la hauteur du Palmier & cette démar„che aisée d'Eve nôtre prémiére Mére. C'é„toit Rebecca & mon Pére la reçût dans ses

„ bras. Oui ô RACHEL, mon Pére la reçût „ dans ses bras.. Oh ! j'espére que le même „ Dieu qui inclina son cœur en faveur d'I„ SAAC fera pancher en ma faveur celui de „ cette aimable Bergére, qu'il à formée dans „ l'inocençe selon mes desirs & qu'il a daigné „ me faire rencontrer avant toute autre per„ sone en arrivant à Caran. Eprouveriés „ vous pour moi les sentimens que j'éprouve „ pour vous ? Ce sont ceux de l'amour le „ plus vif, le plus tendre & le plus constant. „ Oh ! si vôtre cœur en est touché, ne me „ le cachés pas, je vous en conjure... C'est „ seulement depuis que je vous ai vûe que „ j'ai senti le fardeau de la solitude & je cher„ che avec empressement à m'en soulager.

RACHEL lui done une réponse favorable, d'un ton modeste & plus doux que l'aimable murmure des Abeilles. Aussi-tôt JACOB court en faire la demande à son Pére ; il l'obtient facilement & revient en courant auprès de RACHEL. „ O ma charmante amie, s'écrie-t-„ il, ô mon aimable Epouse recevés moi dans „ vos bras. Vôtre Pére vient de me rendre le „ plus heureux de tous les homes. Lorsque „ j'aurai gardé ses brebis pendant sept ans, „ il prendra le flambeau de l'Himen avec plai„ sir & nous ouvrira la chambre nuptiale. „ Garder sept ans les brebis à vos côtés, ce „ n'est pas acheter trop cher la main de la bel-

RACHEL ne chercha point à se soustraire à ses chastes embrassades. Elle paroit charmée des sept années de célibat qu'on lui acorde, „ je pourrai dit-elle, former mon jeune cœur „ sur les instructions & les discours de JA„ COB ; je pourrai croitre en vertus à ses cô„ tés. „ Ces sept années se passent dans l'inocence & la tranquilité. JACOB se concilie toûjours plus l'afection des Bergers de Caran. Tantôt il réunit ses chants à ceux d'ABIASAPH, & le son de leurs instrumens élèvent de concert jusques aux Cieux, la Doctrine céleste renfermée dans leurs chansons. Tantôt assis à l'ombre d'un Figuier avec RACHEL & LEA, il leur présentoit la sagesse & la vertu sous les traits les plus propres à leur en inspirer les maximes salutaires. LEA soupiroit intérieurement ; Sœur fortunée, disoit-elle ; mais elle n'envioit cependant pas son bonheur, & elle étoit bien éloignée d'éprouver la moindre jalousie dans son Cœur. Enfin les sept années sont écoulées, le jour heureux arrive ; déja la joïe & l'allégresse rétentissoit dans la Cour & la Sale de LABAN, La jeunesse florissante de Caran, qui n'avoit pas plié la tête sous le joug du Mariage, s'assemble. ABIASAPH chante sur sa Guitare & ces jeunes gens dansoient au son de son Instrument. JACOB étoit dans un ravissement inexprimable en voïant de si près

l'heureux jour, qui devoit mettre dans ses bras la jeunesse, la santé, la beauté, l'inocence & la pureté. Son cœur énemi de toute fraude étoit bien éloigné de soupçoner les artifices que LABAN préméditoit pour lui enlever sa chére & tendre Epouse.

Les artifices de LABAN sont ici détaillés. Je viens au dénouement. Les fils de BETHUEL prennent JACOB & le conduisent dans le lit nuptial ; mais hélas ! Ce n'étoit point aux côtés de celle qui faisoit l'objet de tous ses desirs. Le lendemain, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il aperçût LEA dans ses bras ! „ Un voiageur qui a goûté les dou-„ ceurs du someil pendant une nuit orageuse „ dans une Caverne obscure, où il se croioit en „ sûreté, n'est pas saisi d'une fraieur plus vi-„ ve lorsqu'il s'aperçoit avec l'Aurore, qu'il „ s'est couché au milieu d'une couvée de ser-„ pens vénimeux. Il recule éfraié ; son sang „ se glace dans ses veines ; une mort certaine „ se présente à chaque instant à ses yeux ; „ c'est ainsi que JACOB s'arrache en tremblant „ des bras de LEA. Il demeure immobile & „ se croit perdu sans ressource. Pendant „ longtems il ne pût proférer une seule pa-„ role. „ LEA surprise & confuse rompt enfin le silence ; c'est avec regret que je me vois obligé de suprimer son Discours, où l'amour, la douleur, la confusion paroissent tour à tour,

Elle s'excuse sur les ordres d'un Pére sévére, sur sa résistance à ses ordres, malgré son tendre amour pour JACOB, & sur la timidité naturelle à son sexe. Cependant JACOB demeuroit assis, sans force, sans mouvement; la colère, l'afliction & l'amour l'agitent violemment. Un moment après son cœur, naturellement porté à la compassion, s'ouvroit au pardon; mais il demeuroit toûjours plongé dans un morne silence. LABAN & SEMIRA entrent; reproches de JACOB où il régne moins d'emportement que de tristesse; justification de LABAN; ofres de sa part de lui doner encore RACHEL dans sept jours, s'il veut garder ses brebis pendant sept ans; satisfaction de JACOB à louie de ce langage; joïe de LEA dont les jouës se couvrent insensiblement d'une aimable rougeur.

Dans ses entrefaites RACHEL entre. Quelle vûe pour JACOB! Elle court embrasser LEA en lui disant. „ Ma chére Sœur, en vous „ unissant pour jamais avec JACOB, vous „ vous étes unie intimément avec moi. . . Le „ mariage ne sauroit plus séparer deux Sœurs „ chéries. Le même mari que nous aurons „ dans la suite, nous apelle à nous réunir „ pour lui rendre les mêmes devoirs & ajoute „ au titre de Sœur que nous avions, celui de „ belle Sœur que nous n'avions pas. Nôtre „ principale ocupation doit être d'aimer JA-

„ çon à l'envi l'une de l'autre. . . . C'est là le
„ grand objet que nôtre émulation doit se
„ proposer. . . Son amour est assés considera-
„ ble & sa fidélité conjugale assés tendre, pour
„ que nous aïons chacune nôtre part de ce
„ précieux trésor. Si mon Pére avoit conu
„ mon cœur, il n'auroit point eû recours à
„ l'artifice pour vous procurer l'Epoux qui
„ m'étoit destiné. Oh! j'aurois moi même
„ suplié JACOB de la maniére la plus tendre,
„ qu'il voulut prendre ma Sœur avec moi
„ pour son Epouse. „

JACOB & LEA embrassent RACHEL. Tous les nuages qu'il y avoit eû pendant un tems dans la famille se dissipent. JACOB passe sept jours dans les bras de LEA & lui manifeste l'amour le plus tendre. Enfin l'heureux soir du huitiéme jour arrive & JACOB, par le plus agréable de tous les changemens, passe dans les bras de l'aimable RACHEL. Il lui consacra non-seulement ces sept jours de Fête, mais encore un grand nombre d'autres. La joïe & les ris brilloient sur son visage toutes les fois qu'il se tournoit du côté de cette charmante Epouse, qui l'avoit enflamé de l'amour le plus vif & le plus constant.

C'est ainsi que nôtre Auteur finit son Poëme, & c'est ainsi que je finirai l'Extrait que j'avois résolu d'en doner. Me serois-je trompé, en croïant que cette legére esquisse pour-

roit procurer quelque ſatisfaction à ceux de mes Lecteurs qui n'entendent pas la langue Allemande ? Une choſe eſt bien ſûre au moins ; c'eſt que jamais je n'aurois entrepris cet Extrait, ſi je n'avois trouvé dans l'Ouvrage qui m'en a fourni la matiére, un amour & un reſpect pour la vertu, qui doit concilier toute nôtre eſtime à ſon Auteur, indépendamment des juſtes ſentimens d'admiration que nous devons à ſes talens poetiques.

REPONSE

Au Gentilhome Auteur des Avis inserés dans le Journal de Janvier.

Vos Avis, Monsieur, m'ont parû des plus judicieux & des mieux pensés. Ils partent d'un esprit vraiment patriotique. Ils font voir en vous une persone, qui ne paroit s'ocuper qu'à chercher les moïens de rendre à sa Patrie les services les plus intèressans. Vous ne pouvés la servir en guerre; vous voulés la servir en paix. Vous ne pouvés lui montrer vôtre valeur, mais vous faites voir de pieux sentimens pour elle. Vous dirigés vos vûes vers l'objet le plus intèressant pour les humains. Il est beau de voir ces sentimens de Religion dans un Ordre de persones, élevées pour la plûpart dans des principes tout oposés. Heureuse la Nation, qui renferme dans son sein des Citoïens remplis d'un zèle si éclairé, & conduits par de si bons principes!

Après une premiére lecture de vos Avis, j'entrois absolument dans vos idées; mais une méditation plus aprofondie a élevé dans mon esprit quelques petits scrupules. Je vais

vous les comuniquer avec toute la confiance que peut me doner vôtre invitation. Je le fais avec d'autant plus de plaisir, que je me félicite d'avance, de celui de les voir entiérement levés, ne desirant rien autant, que de conoître le peu de solidité de mes objections.

Le principe, dont vous partés, est, que pour faire honorer la Réligion, il faudroit rendre honorable le Ministère, & pour remplir ce but vous souhaitériés qu'il fut desservi par des persones de naissance, susceptibles d'une éducation distinguée, & de sentimens plus relevés qu'on ne voit chés le vulgaire. Vous suposés que le relief que ces persones ont dans le monde par leur crédit, & leur autorité, relèveroit l'éclat de leur vocation & ne pourroit qu'avoir une merveilleuse influence sur ceux qui seroient confiés à leurs soins. Mais permettés moi d'observer

1°. Qu'un emploi n'est honorable, qu'autant qu'il est hors de la portée de toutes sortes de persones. Pendant que le Ministère sera accessible à tous les ordres, ne croiés pas que la profession qu'en feront quelques Nobles en relève beaucoup l'honeur. Il sufit que l'entrée en soit ouverte à tous, pour qu'il soit en discrédit. Les Postes d'Oficiers de l'Etat Major seroient bientôt peu recherchés, si chaque Soldat pouvoit se flater d'y parvenir: Ainsi le Ministère ne pourra être en

honeur,

honeur, pendant qu'il sera rempli indiférem-ment par tous les ordres de la Société. Cependant ne formons pas le dessein d'en exclure ceux qui sont d'un état subalterne; le nombre des Nobles ne pourroit jamais sufire. Conséquemment celui des Roturiers décidera toûjours du degré d'honeur que pourra recevoir le Ministère & la pruralité sera toûjours de leur côté: Leur nombre augmenteroit même en raison de celui des Nobles qui embrasseroient ce parti. Vous conoissés la manie du peuple, pour imiter les Grands; voïant un moïen si simple de se mettre à leur niveau, une grande partie de Roturiers subalternes, pour peu qu'ils eussent de facultés, dirigeroient leurs enfans de ce côté là; cette vocation deviendroit par-là tous les jours plus comune. Je ne serois pas éloigné de croire, qu'on doit atribuer le petit nombre de ceux qui se destinent au Saint Ministère, au peu de Nobles qui prènent ce parti. Aujourd'hui le ton reçû est de courir le chemin de la fortune, afin de se raprocher des Nobles, en imitant leur luxe & leur éclat. Au reste je ne suis pas le seul qui fasse cette objection. J'ai entendu plusieurs Gentilshomes parler du Ministère come d'une belle vocation, & dire en même tems, qu'ils ne pourroient cependant se résoudre à y destiner leurs enfans, parce que c'étoit en quelque sorte

s'encanailler, (permettés moi le terme) que de se mêler ainsi avec grand nombre de gens de basse extraction.

2°. Mais allons plus loin. Suposons que le Ministère aquiére par là plus de considération & d'honeur, ne se présente-t-il point d'autre dificulté. Ne pourra-t-il point arriver, que des enfans de Nobles se vissent surpassés dans les diférentes promotions, par des enfans de famille obscure? Cela ne seroit-il point douloureux & rebutant pour les prémiers. Je supose que j'aïe un Fils dans les Classes. Il se verra peut-être inférieur en rang au fils de mon Receveur ou de mon Fermier, qu'il a acoutumé de considerer come au dessous de lui à tant d'autres égards. Vous dirés peut-être que c'est un préjugé & une considération qu'il faudroit acoutumer les enfans à négliger. Mais mon Fils peut il ignorer sa supériorité? Ne convient-il pas même de l'entretenir dans cette idée? N'est-ce pas le moïen de lui inspirer des sentimens plus nobles, & des moeurs plus assorties à son rang? Ne convient-il pas de le sortir de la Classe des gens du peuple, afin qu'il ne s'avise jamais de se mettre en paralèle avec les persones de cet ordre? Mais poussons plus cette idée. Un Roturier peut avoir quelque crédit singulier, procuré par quelque Créature, qui sera dans le service d'un Grand

Ne peut-il pas arriver dès lors, que dans un cas d'établissement on lui fit un passedroit au préjudice du Fils d'un Gentilhome? Comprenés vous combien le trait seroit sensible, pour une persone élevée dans les sentimens qu'on nourrit chés les Nobles? Pour moi je vous avoüe que je ne le verrois pas tranquilement.

3°. Suposons les choses dans une situation plus naturelle. Acordez le crédit aux Nobles; ce qui est plus vraisemblable. Ils seroient les objets des faveurs distinguées dont ceux d'une basse extraction, se verroient trés malheureusement privés. Qu'arriveroit-ils de-là? On ne manqueroit pas de dire. Il n'y a que pour les Nobles, & cette idée éloigneroit du Ministère plusieurs Sujets, & feroit enfouïr d'heureux talens. Ce ne seroit pas le moïen de mettre le Ministère en honeur. Il faudroit travailler à augmenter le nombre des Sujets plûtôt qu'à le diminüer. C'est leur rareté qui met les Académies dans la nécessité de recevoir tous ceux qui se présentent, & d'introduire dans la Maison du Seigneur des Ouvriers peu propres à y travailler dignement.

Voila mes scrupules; je ne souhaite pas mieux que d'en sentir la futilité. Ne les ménagés pas, je vous prie; vous me verrés recevoir vos Avis avec toute la déférence qu'ils

méritent, & jamais je ne me départirai des sentimens patriotiques dont vous m'avés fait voir chés vous le modèle.

J'ai l'honeur d'être &c.

M.....   PATRIOPHILE.

A MES CONCITOIENS

Sur les Cercles nouvellement établis parmi eux.

CITOIENS ! recevés avec bonté les réfléxions que je vous adresse. Le chagrin, la haine, une sévérité outrée ne les ont point dictées ; non ! Je ne suis point de ces Déclamateurs ridicules, qui frondent des plaisirs, qui ne sont pas faits pour eux, & un Monde qu'ils ne conoissent pas ; mais je suis un de vos Citoïens, qui vous fréquente, qui vous aime, qui vous conoit, qui participe à vos plaisirs, qui aplaudit à vos vertus & qui gémit de vos foiblesses.

Les Réfléxions que je vais faire rouleront sur un établissement nouveau parmi nous. S'il est bien dirigé, il produira de grands éfets ; mais si l'on manque son véritable but, les suites en seront pernicieuses ; je veux par-

ler des Cercles, ou des Assemblées d'homes, qui se sont formées l'hiver passé au milieu de nous. Je l'avoüe, cet établissement me fit d'abord le plus grand plaisir. Je voïois se former une assemblée respectable, composée de persones distinguées par leur naissance, leurs emplois, leur âge, leurs lumiéres, leurs vertus: J'y voiois courir une brillante Jeunesse, qui devoit puiser dans la conversation de ces homes respectables des conoissances & des mœurs. J'espérois que nôtre jeunesse, malheureusement trop inclinée à l'oisiveté, trouveroit là des plaisirs utiles & s'instruiroit en s'amusant; qu'en conversant avec des homes, elle perdroit ce goût de bagatelle, qu'elle contracte dans la grande fréquentation d'un sèxe aimable, mais trop enclin à la frivolité.

J'espérois voir sortir de cet établissement, plus de liaisons, plus d'amitié, plus d'harmonie entre les Membres de la Société & les diférens ordres qui la composent. J'espérois que les Citoïens aprendroient à se conoitre, à s'estimer, & à s'aimer.

J'avoüe que j'ai été trompé. Cet établissement a manqué des éfets si desirables, & nos Cercles, au lieu d'ètre une Ecole de Mœurs & de Décence, sont devenus des Académies de jeux. Chers Citoïens! Ce ne sont pas cependant des Académies de jeux qu'il faut

établir parmi nous : Nôtre Païs, destitué de ressources, pauvre par lui-même, miné encore par le Luxe éfrené qui s'y établit chaque jour, n'a pas besoin de ce nouveau goufre, pour absorber les facultés de ses habitans. La simplicité, la frugalité, le travail, voilà quelles sont nos richesses, & le jeu, le gros jeu détruit absolument ces fondemens de nôtre félicité. D'ailleurs, il ne nous convient pas : Nous ne somes pas faites pour un Métier où *l'on comence par être dupe, & l'on finit par être fripon.* Non ; le Suisse simple, franc, incapable d'aucune bassesse, ne peut devenir Joüeur, sans s'exposer à perdre des qualités qu'il ne sauroit trop estimer.

Cependant je ne désespére point de voir ramener ces Assemblées à leur véritable but. On comet toûjours bien des fautes, avant que de conduire à leur perfection des établissemens nouveaux : Ici on en a fait, mais on peut en profiter pour avancer un ouvrage, qui doit être l'objet des vœux de tout les Citoïens.

Je ne veux point bannir de ces Assemblées les plaisirs inocens, les jeux moderés ; bien loin de troubler la Société, ils en unissent les Membres & le Citoïen laborieux y trouve une récréation agréable & inocente ; mais je voudrois en éxiler à jamais les jeux excessifs,

& tous ceux qui sont également nuisibles à la santé, aux fortunes, & aux mœurs des Citoïens,

Mais qui est plus à même de produire une Réforme si salutaire que les persones respectables qui sont déja Membres de ces Assemblées? Oui! MESSIEURS! Tous les yeux sont tournés sur vous, & les Citoïens atendent de vôtre zèle & de vos vertus un ouvrage si desiré.

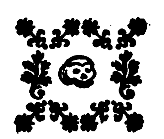
Peut-être ignorés vous ces désordres; ils ne se comettent pas en vôtre présence. L'on atend pour se livrer à la fureur d'un jeu atraïant & excessif, que vôtre retraite ait rendu la liberté à cette jeunesse imprudente. C'est alors qu'on voit avec horreur de jeunes étourdis hazarder follement sur une Carte une fortune, qu'ils doivent au travail & à la simplicité de leurs Péres; alors on voit règner dans ces lieux tous les désordres que le gros jeu entraine à sa suite; on y voit avec indignation, des jeunes gens paitris d'orgueil & de vanité, s'abaisser à des démarches indignes, pour ravoir un argent follement hazardé, & comettre des bassesses, dont ils rougiront toute leur vie.

Cherchés, homes respectables, à réprimer ces désordres: Vôtre zèle, vôtre amour

pour le bien public vous y porteront sans doute, & le respect, la déférence qu'on a à si juste titre pour tout ce qui sort de vos bouches vénérables, vous en faciliteront les moïens. Daignés aussi honorer de vôtre sufrage des Réfléxions, qui sont le fruit de mon atachement à ma Patrie & à mes Citoïens.

S**

LAUSANE.



FRAGMENS HISTORIQUES.

XIII.

FRAGMENT.

Ce que je vais dire des Rites Sacrées & des Cérémonies des Parsis de nos jours, fut constamment pratiqué chés les Anciens Perses. Ils ont un Clergé qui défend avec chaleur une succession non interompüe depuis Zoroastre, d'homes instruits de leurs mistères. Il y a trois degrés dans leur Prêtrise ; l'Archi-Mage, Chef suprême de leur Eglise. Le *Mubad*, ou Surintendant, & les Mages, tous astreints à des devoirs trés séveres.

Rites & Cérémonies des Perses.

Voici l'ordre de leur culte public. Dans chaque Pirée, on entretient le Feu Sacré sur un Autel. Dès que le Peuple s'y est rendu, un Prêtre vêtu de blanc, avec une Mitre sur la tête, & une espèce de gaze devant la bouche, de peur de souiller le Feu de son haleine, lit d'un ton fort bas, quelques Priéres de la Liturgie. A la fin du service, il jette dans le feu, de petites branches d'un Arbre sacré. Il adresse ensuite cette Exhortation à toute l'Assemblée. „ Puisque le Feu a été doné a Zerdustk

„ par le Tout-Puissant, come un simbole „ de sa Majesté, & come une émanation „ de la Fontaine de Lumiére, respectons „ le; aimons tout ce qui lui ressemble & „ surtout le Soleil & la Lune, les deux „ grands témoins de la Divinité. Remer- „ cions l'Etre suprême de la grande utilité „ de cet élément, & n'oublions jamais nos „ dévoirs envers Dieu „. On se retire alors en silence, & avec un profond respect.

Fêtes. Les Parsis célèbrent six Fêtes par an, chacune de cinq jours, toutes suivies d'un jeune de cinq autres jours. Jamais ils ne mangent de la viande ou du poisson, sans en porter une petite portion dans le Temple, en supliant Dieu de leur pardoner d'avoir ôté la vie à ses Créatures, pour conserver la leur. Ils n'ont point de mets purs, ou impurs; cependant, pour ne pas scandaliser les Mahomètans, parmi lesquels ils sont obligés de vivre, ils s'abstiennent du Porc.

Aussi-tôt qu'un Enfant est né, le Pére & les Parens conviennent du nom, qu'ils veulent lui doner. Un Prêtre le comunique à la Mére, qui dit: *Mon Enfant a tel nom.* On le porte ensuite au Temple, où le Pontife lui verse un peu d'eau dans sa bouche, & prie Dieu de préserver ce nou-

veau né des éfets de la corruption, qu'il à reçûe de ses Parens. A sept ans on l'amène de rechef dans le Pyrée, pour y être confirmé. On lui aprend des Priéres, & chaque jour on lui explique les prémiers Principes de la Réligion. Dès qu'il en est assés instruit, on lui permet de prier devant le Feu Sacré. Le Prêtre lui met immédiatement sur la peau une casaque de lin, avec une ceinture de poil de chameau, qu'il a tissûe de ses propres mains. Il le bénit, & lui recomande d'être un véritable Parsis durant tout le cours de sa vie, d'observer tous les Préceptes de la Loi & d'être surtout en garde contre l'Idolâtrie.

Les Cérémonies de leurs Mariages m'ont toûjours parû singuliéres. A minuit les deux persones qui veulent se marier, s'asseïent ensemble sur un Lit, en présence de deux Prêtres, dont l'un est pour l'Epoux, & l'autre pour l'Epouse. Les Parens se rangent des deux côtés. Le Prêtre du Mari met le doigt d'après le pouce sur la bouche de la Fille, & lui dit: *Choisissés vous cet home pour vôtre légitime Mari?* Lorsqu'elle à prononcé le *Oui* décisif, l'autre Prêtre en agit de même à l'égard de l'Epoux. Alors le nouveau couple se done la main; les deux Prêtres répandent sur eux du Ris, emblême de la Fécondité, & leur Mariage.

souhaitent un grand nombre de Fils, & de Filles. Ils sont si bien persuadés que les gens mariés jouïront d'un bonheur particulier dans l'autre monde, qu'ils marient après leur mort, ceux qui ont vécu dans le célibat.

Malades. Lorsqu'un Malade est à l'agonie, le Prêtre aplique sa bouche contre son Oreille, & prononce cette Priére : *O Dieu ! Tu nous as comandé de ne te point ofenser ; cet home t'a ofensé. Tu nous a ordoné d'être bons ; cet home a fait du mal. Tu veux que nous te rendions éxactement le Culte qui t'est dû, & cet home à négligé ton Culte. Maintenant donc, ô Pére miséricordieux, pardone lui ses ofenses à l'heure de sa Mort, & veuille le prendre à toi.*

Funerailles. Dès que le Malade a rendu le dernier soupir, on en place le corps sur un chassis de Fer, & on le transporte au haut d'une Tour. Toûjours jaloux de conserver aux Elémens leur pureté, les Parsis n'enterrent point leurs Morts, de peur d'infecter la Terre : Ils croient même prévenir l'infection de l'air, en exposant ainsi les cadavres aux Oiseaux de proie. Ceux qui assistent aux convois ne disent pas le moindre mot, parce qu'il est indécent de converser dans ces ocasions, & qu'un profond silence règne dans le Tombeau. Le cadavre n'est

pas sitôt placé au haut de la Tour, que le Prêtre dit: *Nôtre Frère, durant sa vie, étoit composé des quatre Elémens. Aprésent qu'il est mort, que la Terre retourne à la Terre, l'Air à l'Air, l'Eau à l'Eau & le Feu au Feu*; & come ils pensent qu'au sortir du Corps l'Ame erre pendant trois jours, poursuivie par le Démon, qui veut l'empêcher de gagner le Feu sacré, ils prient pour elle pendant ce tems le matin, à midi & le soir; mais le quatriéme jour, croïant son sort décidé, ils terminent tant de Cérémonies par un Festin.

DES SCYTHES ET DES GOMERITES.

LES *Scythes* & les *Gomérites* ne furent point un même Peuple. Les derniers descendirent de GOMER, Fils ainé de JAPHET, & les *Scythes* de MAGOG. Des SCYTES & des GOMERITES.

Cent quarante deux ans aprés le Déluge on fait voler les *Gomérites* des bouts de l'Orient, aux extrémités de l'Europe. GOMER paroit en Italie, en Biscaïe, au milieu des Gaules; TUBAL en Espagne, ASKENAZ en Allemagne &c. Transmigrations précipitées, & plus que réfutées par l'impossibilité qu'elles aïent eû lieu. Coment, dans un tems si limité, ces Colonies auroient elles pû franchir tant de vastes ré-

gions, au travers des Bois, des Fleuves & des Déserts.

GOMER s'établit d'abord en Phrigie : Deux de ses Fils en Arménie ; un autre en Cappadoce. Leurs Descendans multipliés s'avancérent ensuite en Europe, où ils paroissent avoir marché en colones, sans se mêler les uns avec les autres. Ils se répandirent insensiblement en Thrace, en Pologne, en Hongrie. Bientôt aprés l'Allemagne, la France, la Suisse, l'Italie & l'Espagne furent peuplées ; tandis que les *Scythes*, à l'Orient, pénétroient dans la Moscovie, la Tartarie & la Chine.

Parcourons donc tour à tour les Annales de ces deux Peuples, & quoiqu'on ait fait l'honeur aux *Scytes* de les apeller longtems la Nation la plus ancienne du monde, rendons aux *Gomérites*, nos Péres, un rang qui leur est dû, puisque GOMER étoit l'ainé de MAGOG son Frére Fondateur des *Scythes*, & que d'ailleurs ils ont plus que mérité cette préférence par la supériorité du mérite.

Les Celtes. Aprés avoir déterminé les Limites, qui devoient les séparer des *Scythes*, nos Péres parurent d'abord, come une Nation puissante, soumise à un Chef sous le nom Général de *Gomérites* ; mais ils donérent celui de *Gaule* au vaste Païs qu'ils habitoient.

Il faudroit sans doute une conoissance profonde du *Gomeraëg* c. à. d. de la langue qu'ils parloient, pour rendre raison des Etimologies de tous les noms, sous lesquels on les trouve désignés dans l'Histoire. Apellés *Saces* & *Titans* dans l'Asie mineure; *Cimbres* & *Cimmériens* au Nord de l'Europe & vers le Danube; ils se nommérent *Gaulois* & *Celtes* dans les contrées que nous habitans: C'est sous ce dernier nom, que nous en parlerons désormais. Leurs Noms.

Les Celtes peuplérent donc l'Europe depuis le Danube jusqu'aux extrémités du Portugal, & depuis la Méditerranée jusqu'à la Mer Baltique. Ils passérent plus tard dans les Isles de la Méditerranée; & ce ne fut enfin que quelques Siécles après, qu'ils pénétrérent en Suède, en Danemarck, en Angleterre, en Irlande, & même en Islande. Ils donérent des noms Celtiques aux Contrées, aux Villes, aux Fleuves, aux Montagnes. Partout ils laissérent quelques monumens de leur bravoure. Ce qui répand beaucoup d'obscurité, sur ces anciens Tems de leur Histoire, c'est qu'après leurs prémiéres émigrations d'Asie, quelques uns d'entr'eux y revinrent de nouveau, & donérent aux Lieux, où ils s'établirent, des noms qu'ils avoient déja donés ailleurs. Leurs Etablissemens en Europe.

Réligion. Leur Réligion avoit beaucoup de raport avec celle des *Scythes* leurs Fréres. Ils adoroient les mêmes Dieux: JUPITER sous le nom de *Turan* tonerre; MARS & MERCURE &c. A l'éxemple des autres Peuples, ils déifiérent leurs Rois & leurs Héros, après la mort. Superstitieux à l'excès, ils s'adonérent à l'Astrologie, la Magie &c.

Prêtres. Les *Curetes* apellés depuis *Druides* & *Bardes* étoient chargés du soin de la Réligion. Ils l'expliquoient au Peuple, & ofroient des Sacrifices. La Jeunesse alloit aprendre à leur Ecole la Philosophie, l'Astronomie, l'immensité de l'ame & sa transmigration d'un corps dans un autre: Vérités trop respectables, disoient-ils, pour être mises par écrit. Aussi ne les enseignoit-on que de vive voix. Ils n'étoient pas si scrupuleux à l'égard de leurs Hymnes en l'honeur des Dieux; des Poëmes où ils chantoient les Exploits de leurs Généraux; des Exhortations qu'ils adressoient aux Soldats, avant les Batailles. Un *Bardes* étoit regardé come un home inspiré, & plein de l'esprit Divin: De-là cette vénération profonde, qu'on avoit pour les Prêtres. S'il s'en présentoit un, dans le tems que deux Armées en étoient aux mains, le combat cessoit à l'instant de part & d'autre.

Ces

Ces Prophètes Philosophes avoient des Académies. De l'aveu d'ARISTOTE lui même, leur Philosophie passa en Grèce, & ne vint pas de Grèce chez eux. On vante beaucoup leur sistème de Morale; cependant ils furent assés barbares, pour immoler des victimes humaines, & plus d'une fois dans des ocasions critiques, ils tuérent un home d'un coup de sabre, pour former leur augure sur la maniére dont couloit le sang de ce malheureux. Coutumes cruelles.

Aussi grands Guerriers, mais moins adonés à la vie pastorale que les *Scythes*, les *Celtes* bâtirent de grandes Villes, les fortifiérent de murailles & de tours, & les embélirent de superbes édifices. Leurs incursions étoient si soudaines & si impétueuses, qu'on les comparoit à la rapidité de la Foudre. Point de quartier pour leurs énemis. Leurs prisoniers devenoient leurs esclaves: Les plus Sauvages des *Scythes* s'habilloient de la peau de leurs énemis; mais les *Celtes* se contentoient de s'orner de leurs dépouilles. Amis de la magnificence, ils portoient des brasselets, des bagues & des coliers d'or. Guerre.

Leurs armes étoient l'arc, les flèches, les javelines, les sabres. Ils avoient des boucliers & des casques. Leur Cavalerie passoit pour invincible, & leurs chariots

armés les rendoient redoutables. Ils aimoient mieux mourir les armes à la main, que d'ètre faits prisoniers. S'il étoit possible, ils n'en venoient aux mains qu'après la pleine Lune & après avoir consulté les Augures.

Ils n'oubliérent rien de tout ce qui pouvoit inspirer à leurs Enfans, l'esprit de conquête, & les former à ce caractère belliqueux, qui les a rendu si fameux dans l'Histoire. On avoit mis les Loix militaires en vers, qu'on leur faisoit aprendre par cœur, & qu'ils chantoient au son des instrumens dans certaines ocasions.

Langue Celtique. La Langue Celtique est encore en usage dans la Principauté de Galles. Aucune langue ne porte des marques si frapantes d'Antiquité. Malgré les altérations qu'elle a sans doute éprouvées, elle est d'une parfaite simplicité grammaticale, nerveuse, poëtique, pleine de figures, & même assés mélodieuse, lorsqu'on la prononce bien.

Musique. Sur le Mont Ida en Crête, les *Celtes* trouvérent une Mine de Fer, & devinrent Forgerons. Bientôt le son cadencé des marteaux & le cliquetis des boucliers, leur firent naitre les prémiéres idées de musique. Seroit-ce donc-là l'origine d'un des Arts les plus agréables, & qui paroit avoir

été cultivé avec assés de succès, chez ces prémiers Colons, puisqu'ils eurent des orgues, des harpes & d'autres instrumens ?

Dois-je maintenant entrer dans la Chronologie des Fils de GOMER ? C'est un Labirinthe plus tortueux que celui de DEDALE. Je suis trop heureux que le Savant PEZRON (*) s'ofre ici pour guider mes pas. A force de veilles & de recherches profondes, il a trouvé l'art de rendre probable cette partie de l'Histoire.

Les Gomérites, avant que d'inonder l'Europe, paroissent en Phrigie, sous le nom de *Comariens*, le long du Jaxarte depuis la Mer Caspienne, jusqu'à la Bactriane. Je les aperçois encore sous celui de *Saces*, dans les fertiles plaines de l'Arménie, de la Capadoce & dans toutes les Provinces situées sur les bords du Pont-Euxin. Quelques-uns d'eux passent en Médie à main armée, où, séparés du reste de la Nation, ils se font apeller *Parthes* c. à. d. *divisés*. Leur route depuis la Mer-Noire vers le *Palus Méotide* est toute marquée, puisqu'après avoir passé le *Tanais*, ils donent leur nom au *Bosphore Cymerien*. Ordres de leurs Transmigrations.

A la tête de leurs Princes je trouve MANEUS ou MAN. Ce fut du tems d'AEMON, Princes MANEUS. AEMON.

(*) Antiq. Nat. Celt. Ch. VII. &c.

ſon Fils, & même ſous ſa conduite, qu'ils pénétrérent en Arménie & dans la Capadoce. Leur Capitale y reçût de lui le nom d'*Aemonie*, & ſon Frére DE'AS dona le ſien, aux plaines *Déanes* ſur les rives du *Thermodon*. On trouve en Phrigie une autre *Aemona* & d'autres *Déantes*. Ce Prince vivoit du tems de THARE' Pére d'ABRAHAM.

OURANUS URANUS ſon Succeſſeur & ſon Fils, que SANCHONIATON, come je l'ai dit, fait en vain règner avant le Déluge, eût quatre Fils de GE', ſa Sœur & ſa Femme. L'ainé apellé CHRONUS & SATURNE, lui succèda. J'omets toutes les Fables que les Grecs débitent ſur cet URANUS. Ce qui paroit inconteſtable, c'eſt qu'il fit de nouvelles conquêtes en Aſie, & en Europe; & que pour prix de ſes exploits, il eût le malheur d'être privé de la liberté par SATURNE, Fils dénaturé, qui le fit renfermer dans une priſon, où il mourut de regret, ou peut-être même il fut tué par l'ordre de cet ingrat.

SATURNE & TITAN. Cependant SATURNE fut forcé de diſputer le gouvernement à ſon Frére TITAN, qu'il ne vainquit qu'après une longue guerre. Fier du ſuccès de ſon crime, il ne ſe contenta pas come ſes aïeux du titre modeſte de Prince; il prit celui de Roi avec le Diadême. De la ſon nom de *Chronus* (couroné.) La robe rouge dont il ai-

moit à se vêtir a peut être introduit l'usage de la Pourpre des Rois. Quoiqu'aussi rusé qu'ambitieux, il ne pût dérober à URANUS son perfide dessein. Il s'alluma entr'eux une guerre sanglante, qui finit par la ruine du Pére. Monté sur le Trône, le Fils étendit fort avant en Europe les Frontiéres de son Empire. Outre sa Sœur RHE'E, qu'il épousa dans la suite, il eût pour Conseiller, un Magicien du prémier ordre, ce qui signifie sans doute un grand Philosophe, un Politique consomé, conu sous le nom fameux d'HERME'S TRISMEGISTE. RHE'E.

Tout sembloit lui réussir au dedans & au dehors de ses Etats. Mais de tout tems le crime a été suivi d'afreux remords. SATURNE avoit détroné son Pére, & peut-être trempé ses mains dans son sang: Il craignoit que ses Enfans ne le traitassent de même. Il les dévora, dit la Fable, c. à. d. qu'il les sacrifia à une ombrageuse & cruelle politique. Adoné à toutes sortes de superstitions, les Dévins avoient aparemment augmenté ses noirs soupçons, en lui prédisant qu'il seroit détroné par un de ses Fils.

Tèmoin de la barbarie de son Mari, RHE'E lui avoit caché sa grossesse. Elle mit au monde un Fils, qu'on apella JUPI-

TER. On dit qu'il nâquit en Crête, ſur le Mont *Ida*; mais il paroit plus vraiſemblable, que ce fut en Arcadie ſur le Mont *Lycœus*, ſurnommé depuis par excellence le ſomet ſacré, le lieu où RHE'E avoit enfanté, dont aucune Femme n'oſoit aprocher. De-là il fut tranſporté en Crête, où l'on chargea les Curêtes de ſon éducation.

JUPITER.

TITAN vaincu.

Cependant TITAN, toûjours énemi de ſon Frére, le ſurprit enfin avec ſa Femme RHE'E, & les tint en priſon. Ils y languiſſoient encore, lorſque JUPITER devenu grand, acourut à leur ſecours à la tête d'une puiſſante Armée de Crétois, & rendit à ſes Parens la liberté & l'Empire. Action généreuſe, qui déconcerta le Tiran loin de l'adoucir. Moins joïeux d'avoir pour Libérateur un Fils, qu'il ne conoiſſoit pas, que ſaiſi de crainte qu'il ne lui arrachat un jour la courone & la vie, il ſonge dès lors à lui en ôter tous les moïens. On lève par ſon ordre une Armée formidable. Il vole en Crête, où JUPITER s'étoit retiré, après l'avoir remis en liberté. Bientôt obligé de prendre une fuite honteuſe, il repaſſa dans le Péloponèſe. JUPITER l'y pourſuit, & le contraint enfin de ſe ſauver en Italie. JANUS y règnoit. Il reçût SATURNE avec beaucoup d'humanité. Ce Prince fugitif s'y forma un Etat le long du Tibre, où il termina ſa carriére. Les cri-

SATURNE fugitif.

mes de sa vie n'ont pas empèché de le mettre au rang des Dieux.

JUPITER, ou plûtôt JOU (*), surnommé ensuite *Pater* (Pére) lorsqu'on l'adora come le plus grand des Dieux, eût bientôt une sanglante guerre à soutenir contre TITAN. Elle dura dix ans & paroit avoir doné lieu à la Guerre Fabuleuse des Géans ou *Titans* contre les Dieux. La derniére bataille, où TITAN fut défait avec les siens, se dona en Espagne au Nord de Cadix; JUPITER, qui s'y étoit rendu avec une nombreuse flote, y comanda en persone.

Il gouta dès-lors les douceurs d'une paix, qui ne fut troublée de tems en tems, que par la jalousie de JUNON sa Sœur & sa Femme, qui voïoit avec chagrin l'humeur galante de son Mari. Cependant il administroit la justice dans toute l'étendüe de ses Etats. Come il résidoit ordinairement sur le Mont Olympe en Thessalie, il fut forcé plus d'une fois de nétoïer le Païs de Brigands. JUNON.

Il partagea son Roïaume, dont il dona la partie occidentale à son Oncle DIS. Celui-ci découvrit en Espagne des mines d'or & d'argent, si abondantes, qu'il en aquit

(*) Non Celtique qui lui fut doné, parce qu'il étoit le plus jeune des Enfans de SATURNE.

le nom de PLUTON c. à. d. *Riche.* Il fit même regner sur une partie de l'Afrique son Neveu ATLAS.

Les Historiens Crétois éxaltent jusqu'aux nües les vertus de JUPITER. Ils font mille éloges de sa valeur, de sa prudence, de sa justice, du soin qu'il prit d'encourager les Sciences & la vertu, de son éxactitude à punir le crime. Il vécut 120. ans. Ce grand Héros, déifié ensuite, mourut come un autre home, & fut enterré par les Curêtes dans la Ville de *Gnossus* en Crête, où ses Fils lui érigérent un superbe monument. Il partagea ses vastes Etats entre ses Parens & ses Amis.

Mercure. MERCURE ou TEUTAT succèda à son Oncle PLUTON. Il étoit Fils de JUPITER & de MAIA Fille d'ATLAS. Son savoir, sa sagesse, son habilité dans les Augures, la Magie, & la Philosophie, en un mot les plus rares qualités l'avoient rendu le Favori de son Pére. Ce ne fut qu'après un long séjour en Egipte, où MERCURE étudia à fonds les Arts les plus mistérieux & les Sciences les plus sublimes, qu'il prit le beau nom de TEUTAT (*Pére du Peuple.*) Il s'en rendit digne, puis qu'il aprit à ses heureux Sujets l'usage des Métaux, la maniére de les faire valoir par le Comerce dans les Païs étrangers, puisqu'il adoucit les mœurs d'une Nation jusqu'alors cruel-

le & féroce & qu'il lui dona des Loix. Il devint si cher aux Peuples qu'il gouvernoit, que du tems même de CESAR, il étoit respecté par dessus tous les autres Dieux; il n'y avoit ni ville, ni bourg où l'on n'eût élevé des Statües & des Autels à son honeur. La durée de son Règne fut de 34 ans.

Cette Généalogie des Divinités Païennes paroitra sans doute plus vraisemblable à un Lecteur sensé, que toutes les rèveries des Grecs, & même que toutes les savantes Hipothèses des modernes. Apuïée d'ailleurs sur les tèmoignages des anciens Auteurs, justifiée par un grand nombre d'antiques Monumens & par une infinité d'Etimologies Celtiques, toutes plus lumineuses les uns que les autres, pouroit elle ne pas obtenir les sufrages des conoisseurs (*).

LAUSANNE.

(*) Voici quelques Etimologies Celtiques.

Mercure est dérivé du Celtique *Mérc*, marchandise & d'*Ur* home.

Gaulois en vieux Celtique veut dire Guerriers.

Curete du Celtique *Cure*, qui signifie *fraper une chose contre une autre.*

Titan, *Fils du Soleil*; ce qui s'acorde parfaitement avec la Fable.

Saturne d'un mot Phrigien qui signifie *puissant*.

Rhée veut dire *Dame* &c.

L'ANEAU DE GYGES,

Conte Lidien.

CHAPITRE PREMIER.

Heureux ! disoit Leuxis, heureux qui trouve un ami sincère & une maitresse fidèle! Mais en est-il de cette espèce, & tels, sur-tout, que je me les réprésente? Prémiérement, j'éxige qu'un ami soit le mien pour le seul plaisir de l'être; j'éxige qu'une maitresse m'aime autant pour moi même que pour elle; je veux que mon ami ne prétende pas toûjours avoir raison ; je veux que ma maitresse ait rarement tort; j'entends que mon ami trouve ma maitresse aimable, & se dispense de l'aimer, par la raison qu'elle sera ma maitresse ; j'entends, que, de son côté, ma maitresse l'estime, par la raison qu'il sera mon ami, & sur-tout qu'elle ne l'aime point, parce qu'elle devra n'aimer que moi. . . . Leuxis éxigeoit une infinité d'autres choses également impraticables, ou du moins peu pratiquées. Du reste c'étoient-là les seuls vœux qu'il formât, & les seuls qu'il crût de-

voir former : Il étoit assez riche pour être révéré du peuple, & assez sage pour fuir l'amitié des grands. Il aimoit sa patrie, l'avoit sû défendre, respectoit son Prince, ne lui demandoit rien, vivoit en philosophe & n'avoit pas trente ans.

Il erroit un jour sur les frontiéres de la Lydie, climat qui l'avoit vû naitre. Un spectacle des plus touchans l'arrèta. Il vit un vieillard qui essaïoit en vain de sortir d'un lac profond ; tout anonçoit qu'il alloit y périr. Graces aux Dieux ! dit alors le Lidien, c'est peut-être un ami que la fortune me présente; c'est, du moins, une ocasion de faire le bien. Il étoit déja sur les bords du lac ; & bientôt, non sans danger pour lui-même, il y plaça le vieillard. LEUXIS lui ofrit d'autres secours. Vous m'avez rendu le seul dont j'avois besoin, reprit l'inconu ; il est trop juste que j'en sois reconoissant : Recevez cet Aneau ; je lui dûs autrefois une Courone, & vous pourriez lui devoir un jour d'avantage.

LEUXIS l'accepta, & vit avec étonement le vieillard prendre une nouvelle forme, un extérieur des plus majestueux. Vous voïez en moi, poursuivit ce dernier, un des plus anciens Rois de la Lydie : Mon nom étoit GYGES, & c'est vous dire assez de quelle utilité peut vous être cet Aneau. J'aimois mon peuple, & jamais je ne comis volontairement

une injuſtice; mais j'en tolerai une par foibleſſe, & par orgueil je ne la réparai pas: Elle a ſufi pour m'empêcher d'être admis parmi le trés petit nombre des Rois juſtes. Les Dieux, après ma mort, me condannérent à prendre la forme hideuſe que je viens de perdre, & à reſter dans ce lac, juſqu'à ce qu'un paſſant, guidé par la ſeule généroſité, m'en retirat. Je nageois depuis bien des ſiécles: Ce ſéjour eſt peu fréquenté, & j'ai conſervé l'idée de tous ceux qui ont paſſé ſans me ſecourir, ou qui m'ont mal ſecouru. J'ai donc vû ſucceſſivement paroitre:

Un jeune Babylonien. Il alloit tout parfumé aux noces d'HECTOR & d'ANDROMAQUE: La crainte de ſe mouiller l'empêcha ſeule de me ſecourir.

Deux Bergers de Lydie. Ils me retirérent du lac, & coururent demander à une Bergére le baiſer promis à celui d'entre eux, qui auroit le mieux nagé.

Un Aſtrologue Chaldéen. Je crûs qu'il venoit à moi; mais il tomba lui-même dans le lac qu'il ne voïoit pas, & eût beſoin de mon ſecours pour en ſortir. Il s'éloigna, en m'aſſurant qu'il avoit lû dans le ſigne des Poiſſons, que je nagerois encore une demi heure ſans me noïer.

Un Poëte. Il me tira du lac & m'obligea d'entendre huit mille vers.

Un jeune Lydien. Il venoit d'être quité par sa maitresse, & me félicita sur le bonheur que j'avois d'être là.

Une jeune Lydienne. Elle acourut promptement vers moi, & ne s'en éloigna qu'après avoir vû mes cheveux blancs.

A ces articles, GYGES en joignit beaucoup d'autres; & tous servoient à prouver que, sans l'arrivée de LEUXIS, le Monarque Lydien eût pû nager bien des siécles de plus. Il jugea d'ailleurs que ces éxemples pouvoient être utiles à LEUXIS même, & cette énumération finie, il disparut.

CHAPITRE II.

LEUXIS rêvoit à l'usage qu'il feroit de son Aneau. La facilité qu'il lui donoit de se rendre invisible, étoit d'une grande ressource pour éprouver la fidélité d'une maitresse & la sincérité d'un ami. Il résolut d'en faire l'essai; mais il gémit sur la foiblesse de la nature humaine, qui éxigeoit de pareilles épreuves.

Un sentier qu'il suivoit en rêvant, le conduisit jusqu'à un vallon solitaire. Des cris redoublés frapent tout à coup son oreille. Il s'avance, il acourt, & voit un brigand, qui entrainoit une jeune fille vers la forêt la plus voisine. Une vieille les suivoit, en jettant

des cris furieux. Secourons-les, dit LEUXIS, dût cette jeune persone être encore une habitante de l'ELISE'E. Le brigand étoit déja en défense. Heureusement le Lydien étoit vigoureux, brave & armé: Il ne daigna pas même faire usage de son Aneau. Il tua le brigand à force ouverte; mais ce ne fut qu'après en avoir reçû quelques blessures, à la vérité peu dangereuses. La jeune persone étoit évanouïe, la vieille à peu près dans le même état. LEUXIS les secourut une seconde fois, & l'instant après les vit à ses genoux. Il les releva l'une & l'autre, & comença par la vieille. O brave inconu! lui dit-elle, quoi c'est donc par pure générosité que vous venez d'afronter le brigand? Venez dans nôtre asile, venez vous remettre de vos fatigues & agréer nos soins. Il les suivit, autant par curiosité que par besoin. La jeune persone le regardoit par intervalles. Pour lui, il la fixoit presque sans interruption. Il vit bientôt qu'il avoit retiré des mains d'un misérable bandi une beauté digne de captiver les plus puissans Monarques.

La vieille lui aprit, chemin faisant, qu'elle & PALMIS, sa niéce, la même qu'il venoit de secourir, revenoient de célébrer la fête de DIANE. Toutes deux, en éfet, portoient l'habit réservé aux seules Vierges qui se dévoüoient au culte de cette Déesse. La vieille

aprit encore à LEUXIS, qu'elle & sa niéce étoient en droit de porter cet habit, & qu'en son particulier, elle conserveroit ce droit-là toute sa vie. C'étoit de quoi LEUXIS s'inquiétoit fort peu ; mais il n'avoit pas la même indiférence sur le parti que prendroit PALMIS. Déja même il formoit des vœux pour l'enlever au culte de DIANE.

Enfin, on arrive auprès d'un vieux bâtiment, qui avoit eû le nom de Château, & que la vieille honoroit encore de ce titre. On traverse un vieux pont, que le fossé comblé rendoit inutile. Une esclave, aussi antique, en aparence, que le Château même, ouvre une porte rongée par les vers ; quelques meubles mutilés garnissent la salle où LEUXIS est introduit : Tout, dans ce lieu, anonce les ravages du tems, ou de l'infortune ; mais la jeune Lydienne y paroit aux yeux de LEUXIS come VENUS au milieu des ruines de son Temple.

Elle essuïoit, d'un air charmant, les blessures qu'il avoit reçües pour la défendre. La main lui trembloit & le cœur batoit à LEUXIS. L'eau dont elle se servoit sembloit au Lydien un feu, qui s'introduisoit dans toutes ses veines. Il voulut baiser la main qui le secouroit, & fut trés surpris de n'oser le faire.

On préparoit une colation : La vieille tante cherchoit la coupe d'honeur, celle qui

depuis trois générations servoit à la famille dans les jours de cérémonie. Il n'y a pas plus de cinquante ans, disoit-elle à LEUXIS, qu'un Satrape Babylonien, qui avoit dit la vérité à son Maitre, vint se réfugier dans ce Château & but dans cette coupe. Il me semble que c'étoit hier. Qu'il étoit galant ce Satrape! Il me dona plus d'éloges en deux jours, que je n'en ai reçû depuis trente ans. LEUXIS imitoit cependant le Satrape; mais c'étoit auprès de PALMIS.

Elle ne répondoit presque rien à ses discours; mais elle les écoutoit, & il étoit facile de voir que c'étoit avec plaisir. Elle joignoit aux traits les plus réguliers & les plus touchans, un air de candeur, qui ne laissoit pas même la liberté du doute. Son ame se peignoit dans ses regards, & jamais plus belle glace ne servit de transparent à plus beau portrait. LEUXIS prolongea son séjour auprès d'elle autant que la bienséance pût le lui permettre. Il regrètoit en quelque sorte de n'avoir pas été plus griévement blessé dans le combat. Il obtint facilement la permission de revenir & en profita en home vivement épris; c'est-à dire, qu'il reparut deux jours après. Ces deux jours n'avoient d'ailleurs été emploïés qu'à songer à PALMIS. Il se la réprésentoit avec tous les charmes que la nature peut prodiguer, charmes d'autant plus vrais,

d'autant

d'autant plus précieux, que l'art n'y entroit pour rien. Son imagination le servoit à merveille; cependant, lorsqu'il revit PALMIS, il trouva le modèle infiniment au dessus de l'image qu'il s'en étoit retracée; & il en étoit toûjours ainsi châque fois qu'il la revoioit.

Que je suis heureux! s'écria-t-il, j'ai, enfin, obtenu ce que j'ai tant de fois desiré en vain; une maitresse qui sût m'aimer & qui n'en sût point assez pour me trahir. O précieux Aneau! c'est, sans doute, à ton influence que je suis redevable de cet avantage. Tu valus une Courone à GYGES, mais GYGES eût cédé volontiers cette Courone pour une PALMIS.

Déja un mois s'étoit écoulé, & LEUXIS étoit toûjours plus amoureux. Il manquoit cependant à son bonheur un point qu'il prévoïoit n'y devoir pas manquer long-tems; mais il ne vouloit point éfaroucher l'inocence de PALMIS. A cette inocence près, qu'elle conservoit encore, LEUXIS en avoit eû toutes les preuves d'amour qu'une jeune persone ingénüe & sincére peut doner; & ces sortes de preuves en valent bien d'autres. Un jour il lui prit envie de retourner le chaton de son Aneau, c'est-à-dire de se rendre invisible: Non pour dérober ce qu'il espéroit obtenir, non pour vérifier des soupçons qu'il n'avoit pas; il ne vouloit que jouïr du plaisir

de voir PALMIS sans être vû. Il parût donc avoir pris congé & revint sur ses pas, enchanté de pouvoir acompagner ainsi tous ceux de sa charmante maitresse. Elle étoit plongée dans une douce & profonde rèverie, & LEUXIS se disoit avec transport: C'est moi qui la lui cause, c'est à moi seul que PALMIS rève!

La nuit étoit déja proche, & la porte du Château fermée. LEUXIS entend fraper à cette porte d'une maniére qui anonçoit quelque intelligence. La vieille Esclave y court, autant qu'elle peut courir; elle ouvre avec empressement à un Hermite que la vieille tante reçoit avec joie. Tout cela, dans le fond, signifiont très-peu de chose; mais ce qui lui parût signifier d'avantage, fut de voir PALMIS l'embrasser avec transport, & l'Hermite lui rendre avec profusion ses caresses. L'un & l'autre versoient des larmes..... C'est de joie qu'ils pleurent, disoit LEUXIS en lui-même, tandis que je suis prêt à pleurer de rage. Il restoit immobile & pétrifié; mais toûjours invisible. Dans l'instant même, l'Hermite, PALMIS & la vieille, entrent dans une chambre qu'ils ferment subitement sur eux. Nouveau crève-cœur pour LEUXIS, que son aneau ne transformoit point en un corps fluide, ou aerien. Ce ne fut pas tout; la nuit étoit déja fort avancée lorsque l'Hermite sor-

tir de cette chambre pour quiter entiérement la maison. LEUXIS étoit tenté de le suivre & de lui arracher, à force de menaces, l'entier aveu de son intelligence avec PALMIS. D'un autre côté il vouloit rester, se faire voir à son ingrate, lui reprocher sa perfidie & la quiter ensuite pour jamais. Tandis qu'il balançoit ainsi, l'Hermite s'éloignoit toûjours, & LEUXIS finit par ne rien faire de ce qu'il avoit projetté. Il prit le parti de dissimuler encore quelques jours, & d'observer soigneusement ce qui se passeroit dans l'intérieur & même dans l'extérieur de ce lieu suspect. Il n'observa pas long-tems sans faire de nouvelles découvertes. A la même heure que l'Hermite s'étoit présenté la veille, un Soldat vint fraper come lui, & fut reçû avec les mêmes démonstrations par l'esclave, par la tante, & qui plus est par la niéce. Alors la fureur de LEUXIS fut au comble. Ce fut bien pis lorsqu'il aperçût PALMIS faire tous ses éforts pour entrainer le Soldat dans la même salle où l'Hermite avoit été admis la nuit précédente. Il alloit, peut-être, immoler ce rival qu'on osoit ainsi lui préférer: La réponse du Soldat modéra un peu cet emportement. „ Je ne „ puis ajouter qu'un mot, disoit-il à PALMIS: „ Je vole où mon devoir m'apelle, & peut- „ être où la mort m'atend. Souvenez-vous „ toûjours de moi, & n'oubliez pas qui vous

„ êtes „. PALMIS au lieu de répondre, étoit à demi-pâmée dans les bras des deux vieilles, & le Soldat s'éloigna en faisant un geste de désespoir.

Quant à LEUXIS, il avoit repris un peu de son sang froid & de sa philosophie. Les derniéres paroles du Soldat lui en donoient une idée assez avantageuse. Il eût peut-être pardoné à PALMIS l'amour qu'elle témoignoit à ce rival, si elle ne lui en eût marqué autant à lui-même. C'étoit ce coupable partage qu'il ne pardonoit pas. Il voulut voir cependant jusqu'où elle porteroit la feinte & la dissimulation; il se rendit visible à ses yeux. PALMIS encore toute éplorée, parût tréssaillir à sa vüe. Ah la perfide! disoit LEUXIS, toutes les passions se peignent à son gré sur son visage! Elle les joüe toutes & n'en ressent aucune. Venez, lui disoit PALMIS de l'air le plus sincére & le plus naturel, vous ne pouviez arriver plus à propos.... N'en doutez pas, interrompit LEUXIS; je suis même arrivé plus à propos que vous ne pensez. Le ton avec lequel il prononça ce peu de mots, rendit PALMIS interdite. Elle chercha dans ses yeux quelque chose qui démentit ce ton sévére; elle n'y vit que du couroux. C'en est donc fait, s'écria-t-elle, il faut que tout m'accable aujourd'hui! Je l'avoüe, reprit ironiquement LEUXIS, la situation est critique:

On s'affligeroit à moins : Perdre deux amans en un jour !... Mais il vous en reste un troisiéme; & quoique moins jeune que les deux autres.... Ciel, quelle injure ! quelle injustice ! ... Ah ! barbare ! ... PALMIS n'en pût dire d'avantage ; elle tomba entre les bras de sa tante, qui vouloit à la fois & la secourir & détromper LEUXIS. En vérité, disoit-elle, les jeunes gens sont à plaindre, ils ne savent ni s'entendre ni s'expliquer ; que feroient-ils si nous ne parlions pour eux ? Voici en deux mots tout ce que cela veut dire..... Alors elle comença un discours dont le seul préambule parût à LEUXIS aussi long qu'inintelligible. PALMIS avoit repris en partie ses sens, & LEUXIS qui n'atendoit que ce moment pour s'éloigner, s'enfuit avec la précipitation d'un home qui craint que son penchant ne le retienne. Il lui en avoit couté pour soutenir le ton grondeur : C'étoit une véritable afliction pour lui, que de mortifier quelqu'un ; & l'évanouissement de PALMIS l'ocupoit chemin faisant. Hélas ! dit-il après y avoir bien pensé, que peut signifier une pareille preuve ? Ne sait-on pas qu'une femme eût toûjours l'art de s'évanouir à propos ?

CHAPITRE III.

LEUXIS s'éloignoit donc en maudissant la perfidie des femmes les plus simples; & cependant résolu de chercher ailleurs ce qu'il avoit crû trouver dans PALMIS. Un bois & une plaine lui ofroient deux routes qui aboutissoient au même canton; mais celle du bois étoit la plus dangereuse; ce fut celle que choisit LEUXIS. A peine y étoit-il entré que deux brigands fondirent sur lui. Il étoit brave & venoit d'être outragé; il se défendit en homme qui ataquoit, & mit bientôt un des brigands hors de combat. L'arrivée d'un inconu de fort bone mine, obligea l'autre à prendre la fuite. L'inconu le poursuivit, l'ateignit & le tua. LEUXIS qui étoit acouru pour le seconder, le remercia de sa générosité. Vous vous moquez, reprit l'autre, n'est on pas fait pour se rendre ces petits services? J'ai vingt fois risqué ma vie pour mes amis, & je le ferai toûjours volontiers pour quelqu'un qui peut le devenir. Voilà, si je ne me trompe, disoit LEUXIS en lui-même, un des héros de l'amitié; sans doute elle m'ofre cette rencontre pour me dédomager des caprices de l'amour? Il continua sa route avec l'inconu,

qui se fit bientôt conoitre. Son nom étoit BRAGANTIDE's ; & LEUXIS vit avec un plaisir infini, qu'ils étoient voisins : Nouvelle raison pour eux de se lier ; car ils n'etoient pas assez proches voisins pour avoir des raisons de se haïr. Bientôt même ils furent inséparables. LEUXIS oublioit la moitié de son projet ; peut-être aussi le souvenir de PALMIS ne lui permettoit-il pas de chercher à la remplacer. Ah ! ingrate, ah ! perfide PALMIS ! s'écrioit-il souvent, à qui faut-il désormais se fier ? Qui ne me trompera pas, si vous m'avez trompé ? BRAGANTIDE's lui faisoit souvent confidence de ses bones fortunes. Hélas, disoit LEUXIS, peut-être ne vous favorise-t-on qu'en trahissant quelqu'un. N'en doutez pas, reprenoit BRAGANTIDE's ; mais mon triomphe en est d'autant plus doux. De deux femmes qui se disputent ma constance, l'une trompe un mari, l'autre un amant. Ce dernier sacrifice est, à-coup-sûr, le plus flateur. Il est vrai que cet amant fut mon ami ; & le seroit même encore, s'il ne se fut pas avisé d'être jaloux... A propos de jaloux, j'ai promis de me rendre au vallon prochain pour une petite afaire qui sera bientôt terminée. Etes-vous curieux de faire cette promenade ? Peut-être trouverez-vous de quoi vous amuser. LEUXIS accepta l'ofre sans autre explication ; mais il songeoit à cet ami

que BRAGANTIDE's aidoit à tromper. On arrive, & deux homes inconus à LEUXIS, viennent pour fondre sur son compagnon, en se disputant l'honeur de le tüer seul. BRAGANTIDE's les pria froidement de s'acorder, & de faire successivement de leur mieux contre lui. LEUXIS, de son côté, essaïa de les acorder tous trois. Ses soins furent inutiles, & il finit par se batre contre l'un des deux, tandis que BRAGANTIDE's s'éxerçoit contre l'autre. LEUXIS & BRAGANTIDE's mirent leurs adversaires hors de combat. Hélas ! disoit ce dernier, peut-être ai je tué l'ami que je cherchois ! Heureusement, il pouvoit recevoir encore des secours, & LEUXIS en procura de si éficaces, qu'au bout de quelques jours ils le mirent hors de danger. LEUXIS l'avoit fait transporter chez lui, & le visitoit souvent. L'autre blessé avoit été secouru avec le même bonheur par BRAGANTIDE's même, qui dès-lors méditoit de chagriner de nouveau l'un & l'autre rival, aux risques de se batre une seconde fois. LEUXIS qui n'aimoit ni à mortifier ni à tuer persone, exhortoit BRAGANTIDE's à suprimer ses visites clandestines. Pour lui, il continuoit journellement les siennes à DARE's (c'est le nom de celui qu'il avoit blessé) ; mais ces assiduités & encore plus les remontrances de LEUXIS déplurent à BRAGANTIDE's ; il songea à rom-

pre avec cet ami trop peu politique & trop incomode. Dès-lors LEUXIS ne parla plus ſans être vivement contredit, & ce qui le mortifia le plus, c'eſt que BRAGANTIDE's eût toûjours tort de contredire. Un jour enfin, qu'ils ſe promenoient dans une plaine ſemée de fleurs, & environée de boſquets agréables, LEUXIS loüa beaucoup la beauté de ce Païſage: C'en fut aſſez pour que BRANGANTIDE's le trouvat déteſtable. Qu'il eſt à plaindre, diſoit LEUXIS en lui-même, il ne voit, ne ſent, ni ne raiſone; mais ce n'eſt point un motif ſufiſant pour rompre avec un ami: Paſſons-lui ſes défauts; ils ſont encore préférables à certaines grandes qualités que celui qui les poſſède, fait ſouvent trop valoir. Cependant ſes déraiſonemens ne finiſſoient pas, & LEUXIS continuoit à le plaindre. Ce ne fut pas tout; BRAGANTIDE's prétendit qu'il l'aprouvat; mais la complaiſance de LEUXIS ne pût s'étendre ſi loin. Ils diſputérent donc, & BRAGANTIDE's eût recours à ſa maniére favorite de réſoudre une dificulté. Il ajouta que le vaincu auroit néceſſairement tort, & conviendroit de la laideur, ou de la beauté de la plaine. LEUXIS indigné, mais qui ne vouloit ni tuer BRAGANTIDE's, ni que BRAGANTIDE's le tuat, eût recours à ſon aneau, & déſarma ce forcené. Ce fut alors que BRAGANTIDE's ſe crût perdu, & eût la

fraïeur que manquent rarement d'avoir ces sortes de Braves, quand il faut afronter une mort qu'une estocade ne peut parer. Mais il en fut quite pour quelques remontrances que lui fit LEUXIS. Ce dernier avoit fait ses preuves en matiére de courage; & d'ailleurs, il n'en étoit pas en Lydie come dans quelques autres contrées; on pouvoit, sans deshoneur, s'y dispenser de faire certaines sotises.

CHAPITRE IV.

A SON retour, LEUXIS alla voir celui qui pouvoit lui en reprocher une de cette espèce, & qui l'avoit malheureusement partagée; il étoit guéri de ses blessures, & trés-reconoissant des soins de son vainqueur. Peut-être, disoit LEUXIS, vais-je trouver, dans DARE's, ce que je n'ai pû rencontrer jusqu'à présent. DARES est délicat, il a risqué ses jours pour se venger d'une trahison; il est sans doute incapable de trahir; & lorsqu'il m'arrivera d'avoir une maitresse, il n'éssaïera point de me suplanter auprès d'elle: Il ne voudra point se rendre coupable d'un crime qu'il a essaïé de punir. LEUXIS agit d'après ces réfléxions, & en peu de tems lui & DARE's furent inséparables.

LEUXIS eût voulu oublier PALMIS dont

l'image ne le quitoit pas. Il ſavoit que l'unique moïen de ne l'aimer plus étoit d'en aimer une autre. Le hazard parût aſſez bien le ſervir. Il fit conoiſſance avec une jeune veuve qui paſſoit pour n'avoir aimé que ſon Epoux avant, & même depuis ſa mort; jamais veuvage ne fut, diſoit-on, plus réel, ni afliction plus vraie. Ce fut un aiguillon de plus pour LEUXIS: Il redoubla ſes aſſiduités & inſenſiblement la jeune veuve lui trouva beaucoup de l'air de ſon Epoux; on dit même qu'inſenſiblement il lui parût mieux que le défunt n'avoit jamais pû être. De ſon côté, LEUXIS ne ſongeoit plus à PALMIS quand il voïoit ZELIS, (c'eſt le nom de la jeune veuve); & ils s'acoutumérent tellement à ſe voir, qu'ils ne ſe quitoient plus. On préſume bien que DARE's fut admis dans cette ſociété. Il en uſa d'abord très ſobrement: Ses viſites n'étoient ni trop longues, ni trop fréquentes, ni faites à contre-tems. Il paroiſſoit n'avoir nulles prétentions ſur ZELIS; ZELIS, de ſon côté n'avoit pour lui que de ces égards conſacrés par l'uſage. Tous deux ſans doute, agiſſoient de bone foi, & LEUXIS étoit ſans inquiétude. Malheureuſement LEUXIS fut obligé de s'abſenter pour huit jours.

Dans les prémiers inſtans qui ſuivirent ſon départ, on ne s'ocupa que de ſon éloge. ZELIS ne tariſſoit point ſur cette matiére;

DARE's enchérissoit encore sur elle. Un & deux jours s'écoulent & l'éloge continüe. Au troisiéme jour on parle de choses indiférentes; au quatriéme, DARE's parle à ZELIS d'elle même; au cinquiéme, elle s'aperçoit que DARE's tourne agréablement ce qu'il dit; au sixiéme, elle répond à ses douceurs; au septiéme, elle dit froidement: C'est demain que LEUXIS arrive; au huitiéme, LEUXIS arrive en éfet. Il avoit retourné le chaton de son aneau, uniquement pour joüir de l'impatience, ou de la langueur que son absence ne manquoit pas de causer à le tendre ZELIS. Il trouva DARE's chez elle & n'en fut point étoné; mais il le fut beaucoup d'entendre ZELIS s'exprimer ainsi: Avoüez, DARE's, qu'une femme ne peut guères compter sur elle-même, ni un ami sur son ami, ni un absent sur des promesses? Je croïois aimer LEUXIS, & cependant il n'en est rien; je croïois vous voir sans péril, & cependant il n'en est rien: J'aurois dû vous résister, & cependant.... N'achevez pas, s'écria LEUXIS en fureur, & toûjours invisible, rougissez & tremblez, perfide que vous êtes! ZELIS trembloit éfectivement, d'entendre la voix de LEUXIS, & de ne rien voir. C'étoit un grand embarras pour la femme la plus fidèle qu'un amant qui pouvoit la surprendre ainsi à toute heure! DARE's n'étoit guères

moins déconcerté que ZELIS; il avoit même quelques remords que ZELIS n'avoit pas. Quant à LEUXIS, après avoir réfléchi sur la situation où ils se trouvoient tous trois, il finit par la trouver plaisante, unique; il sortit, en laissant échaper un grand éclat de rire, qui consola un peu DARE's & désespéra ZELIS.

CHAPITRE V.

LEUXIS prit alors le parti d'aller chercher à la Cour ce qu'il n'avoit pû rencontrer ni à la ville ni au village. C étoit un parti désespéré, & il le savoit bien. Il se sentoit néanmoins quelque impatience de revoir un Grand à qui dans une bataille il avoit sauvé la vie. Il arrive, se présente chez le Personage, se nomme, & n'atend que deux heures dans l'antichambre. Enfin il est introduit. Quoi, c'est vous? s'écria l'home de cour en l'embrassant; je ne me console point de vous avoir fait atendre. Pardon, vôtre nom m'étoit échapé! La cour nous expose souvent à ces sortes de distractions. Je saurai m'en garantir désormais. Comptez sur moi, comptez sur un ami. C'étoit ce que cherchoit LEUXIS. Il ne voulut pas toutefois prolonger

ſa viſite pour ne point trop fatiguer ce nouvel ami. Mais dès cette prémiére fois, il jugea nécessaire l'épreuve de l'aneau ; tant d'expériences multipliées rendoient cette défiance bien légitime. LEUXIS paroit vouloir ſe retirer, & l'home de Cour apelle ſes principaux eſclaves. Il leur ordone d'enviſager LEUXIS avec atention pour ne le pas faire déſormais atendre. L'inſtant après, on le croit ſorti, mais il eſt rentré. Le courtiſan s'adreſſe de nouveau à ſes eſclaves. Avez-vous bien remarqué cet home, leur demande-t-il ?... Oui, Monſeigneur.... Le reconoitrez-vous bien une autre fois ?... Oui, Monſeigneur... Hé bien, ſouvenez-vous que je ne dois jamais y être pour lui.... Oui, Monſeigneur. LEUXIS s'éloigna, bien réſolu de ne mettre jamais ces eſclaves dans le cas de mentir.

Il murmuroit contre ce genre de perfidie, ſi comun parmi les honêtes gens du grand Monde, & même du petit. Il rencontre à quelques pas de là, un autre Courtiſan que le hazard lui avoit fait conoitre autrefois ; le même hazard permit qu'il en fut reconu, & ce qui redoubla ſon étonement, fut d'entendre l'home de Cour lui faire des reproches de l'avoir négligé. Des ofres de ſervice ſuccèdent à ces reproches. Voilà LEUXIS qui eſpére encore une fois trouver l'ami qu'il cherche. Il va le jour ſuivant faire une viſite

à cet ami futur; il est introduit sur le champ. Il s'aperçoit, il est vrai, qu'on en use ainsi avec tous ceux qui se présentent; mais LEUXIS n'étoit point jaloux de distinctions exclusives, & il auguroit bien d'un home qui se rendoit si accessible. C'étoit une preuve qu'il ne craignoit ni la censure, ni l'éxamen; raison qui oblige tant d'autres Grands à ne se laisser voir que dans la perspective. CHRYSIS, (c'est le nom de celui-ci) exhorta si vivement LEUXIS à mettre son zèle & son crédit à l'épreuve, que ce dernier s'y détermina. Il parut ambitioner un poste qu'il n'avoit nul besoin ni nul dessein de remplir. Peu de jours après, CHRYSIS lui anonça qu'il pouvoit en aller prendre possession. Il y trouva un homme qui avoit les mêmes prétentions & les mêmes droits que lui. On dispute longtems, & come c'est l'usage, surtout en matiéres d'intérêt; on finit par ne point s'acorder. LEUXIS eût volontiers terminé la dispute en renonçant à ses prétentions; mais il vouloit jusqu'au bout éprouver le zèle de CHRYSIS. Ainsi chaque Aspirant retourne auprès de son Patron. Mais quelle fut leur surprise de se retrouver tous deux chez le même, chez CHRYSIS? En éfét, c'étoit lui qui les avoit servi l'un & l'autre, & l'un contre l'autre. Il parût peu étoné de cette méprise Mon penchant à obliger, leur dit-il, me met souvent dans le

cas où je me trouve avec vous: Je me suis d'autant mieux trompé que vos noms m'étoient peu familiers. Il n'est qu'un moïen pour sortir de cet embaras; c'est de vous en raporter au sort, il décidera qui de vous deux j'ai voulu servir & qui doit l'emporter. LEUXIS répondit qu'il n'y prétendoit plus: Il renonça avec la même facilité au desir de se lier avec un ami, qui pour paroitre celui de tout le monde, n'étoit, au fond, celui de persone.

CHRYSIS avoit une Sœur bien moins comunicative. On parloit de sa vertu à la Cour, & elle étoit fort aise qu'on en parlat. Son principal soin étoit de ne doner aucune prise sur sa conduite & de blamer hautement celle des autres. Un nouveau motif lui fit condanner celle de son frére envers LEUXIS; elle laissa même entrevoir à ce dernier, qu'elle n'eût point fait un pareil *quiproquo*. Il le crût d'autant mieux, que sans amour-propre il sentoit à tous égards sa supériorité sur son rival; mais ALDAZIRE (c'est le nom de la Dame) la sentoit encore mieux que lui. Elle-même le mit à portée de s'expliquer librement. Alors, il lui avoüa que l'ambition n'étoit point ce qui l'amenoit à la Cour; & elle fut trés surprise d'aprendre le véritable motif de ce voiage. C'étoit chercher dans ce séjour ce qu'on présume ordinairement s'y trouver le moins. Elle avoüoit cependant que

que LEUXIS méritoit de ne pas entiérement perdre ſes pas ; & déja naiſſoit en elle une ſecrette envie d'y contribüer. Voilà, diſoit ALDAZIRE, un amant tel qu'il me le faut, puïſqu'enfin il en faut un, quelque mine que l'on faſſe ; il ne s'agit maintenant que de le plier à ma façon de vivre, & ſon projet m'anonce qu'il s'y prètera facilement. ALDAZIRE ne ſe trompoit point ; LEUXIS ſe prêta à tout ce qu'elle voulut ; il ſe conduiſit avec la plus extrême prudence, & déjà il avoit tout obtenu qu'on ne parloit encore de rien. ALDAZIRE de ſon côté parloit toûjours vertu, & fréquentoit d'antiques douairiéres que l'âge réduiſoit à parler come elle, & fuioit les femmes, & qui plus eſt les homes, qui s'exprimoient autrement. Qui l'eût crû, diſoit LEUXIS, qu'on pût trouver ici une maitreſſe aſſez fidèle pour fuïr juſqu'aux ocaſions de ne l'être plus ? Ce ſeroit déjà beaucoup de ne les point chercher. Il prit tant de confiance dans ALDAZIRE, qu'il lui avoüa le miſtère de l'Aneau. Elle fut enchantée de la découverte, & ſentit d'abord combien il étoit comode pour une prude d'avoir un Amant qui pût ſe rendre inviſible à propos ; car elle n'avoit pour le moment aucun motif de craindre qu'il le devint à contre tems. LEUXIS en uſa donc ſouvent ; mais toûjours ſans ſe défier d'ALDAZIRE, & toûjours ſans rien

voir qui pût autoriser sa défiance. L'admirable Aneau ! s'écrioit-elle un jour, que ne puis je moi même en user quelquefois ! Quel plaisir de tout voir sans être vûe ! d'être témoin des secrètes actions des autres sans qu'ils s'en méfient ! d'assister, par éxemple, aux rendez-vous nocturnes de la prudente ORPHISE & de son Mage ; aux tête-à-têtes succéssifs d'AMENIDE & de ses six amans ; aux fréquentes perfidies que la sage MURCIE fait à son cher époux ; aux ridicules entretiens du vieil & riche GARIBAS & de sa jeune maîtresse, ou à ceux de la vieille & riche CINTHIE & de son jeune amant ! ... LEUXIS jugea par ce discours, que la fidèle, ALDAZIRE étoit un peu médisante ; mais, ajoutoit-il, c'est toûjours beaucoup qu'elle soit fidèle, & qu'elle ne s'ennuïe pas de l'être. Il porta même la complaisance jusqu'à lui laisser faire l'essai de l'Aneau mistérieux ; mais il arriva qu'ALDAZIRE étoit plus visible que jamais. Non seulement cet Aneau ne pouvoit soustraire une femme aux regards d'autrui ; il l'obligeoit encore à dire tout ce qu'elle avoit résolu de taire. ALDAZIRE fit à LEUXIS quelques confidences, qui sembloient devoir en amener d'autres. Heureusement elle s'aperçût qu'elle en avoit déjà trop dit, & elle quita promptement ce dangereux bijou, bien résolüe de ne jamais l'essaïer par la suite.

l'instant aprochoit où il lui eût été encore plus à charge.

Un rival, d'autant plus dangereux en amour, qu'il brusquoit tout, se proposoit d'enlever ALDAZIRE à LEUXIS. C'étoit LINDOR, jeune courtisan, couru des femmes qu'il trompoit toutes également. Il ne vouloit ni garder celles qui lui cédoient, ni rester à celles à qui il sembloit céder. Cependant, presque toutes briguoient l'avantage d'en faire leur conquête, ou de devenir la sienne. ALDAZIRE étoit la seule beauté de la Cour qui n'eût encore ni essuié, ni prévenu ses ataques. Enfin, son tour étoit venu; LINDOR la regardoit come une tourterelle qui manquoit à sa voliére; il vouloit absolument remplir ce vuide, & il tendit ses rets avec tout l'art dont il étoit capable. Mais tous ses soins eussent été inutiles, si l'amour-propre d'ALDAZIRE n'eût combatu pour lui; aussi n'épargnoit-il rien pour le flater. Il parut renoncer à toutes ses intrigues & même fuir quelques femmes qui le prévenoient, pour s'atacher à la seule ALDAZIRE. Il afecta de prendre jusqu'à ses gouts. Elle ne se montroit point aux jeux publics; LINDOR cessa d'y paroitre. Elle fréquentoit souvent les Temples, il eût soin de l'y dévancer; il parvint même à l'instruire qu'elle seule étoit la Divinité qu'il y cherchoit. Tant de persévérance

& ce qui prouve encore plus aux yeux d'une femme, tant de ſacrifices touchérent ALDAZIRE: Il fut permis à LINDOR de la voir ailleurs que dans les Temples & en préſence de témoins. D'abord elle ne le reçût chez elle que dans des momens où LEUXIS ne devoit point s'y trouver; mais bientôt elle eût deſiré que LEUXIS s'y trouvat moins ſouvent; bientôt la faculté qu'il avoit de ſe rendre inviſible comença à l'inquiéter; bientôt enfin elle ne l'inquiéta plus; elle eût voulu, pour abréger toute contrainte, qu'il eût pû déja voir ce qu'on ne ſe ſoucioit plus de lui cacher. Mais LEUXIS avoit déja vû tant de choſes, qu'il ſe jugeoit ſufiſamment inſtruit; il voulut juger de plus, coment la prude ALDAZIRE ſoutiendroit les reproches que méritoit ſa trahiſon. Il reconut bientôt qu'à la Cour ces bagatelles ne gènent pas plus une Prude qu'une Coquette, & il prit ſagement ſon parti, come il avoit déjà fait plus d'une fois. N'y penſons plus, diſoit-il, j'obtiendrois plûtôt une Courone à l'aide de cet Aneau miſtérieux, que la maitreſſe & l'ami dont je me ſuis fait une idée ſi chimérique. Il alloit, pour jamais, retourner dans ſa ſolitude, quand une liaiſon nouvelle & de nouvelles eſpérances le retinrent à la Cour de Lydie.



CHAPITRE VI.

CRESUS règnoit ſur cette contrée, & avoit pour Miniſtre le ſage ESOPE. Celui-ci etoit chéri du Monarque, & come c'eſt l'uſage, haï des Courtiſans. Il ſervoit l'un ſans baſſeſſe, il contenoit les autres ſans orgueil. Il n'oprimoit point les grands, quoique né parmi les petits; il ne rebutoit point les petits, pour plaire aux grands. Il fit acueil à LEUXIS, qui avoit le bonheur d'ètre de la Claſſe mitoïenne; il lui acorda des diſtinctions qu'il avoit autrefois inutilement méritées & demandées. Il lui épargna mème juſqu'au ſoupçon du refus; ESOPE prévint toutes les demandes que LEUXIS étoit bien réſolu de ne pas lui faire.

Le ſage ESOPE avoit pour maitreſſe la jeune LYCORIS, bergére qu'il avoit tirée du hameau, & ſû préſerver juſques là des airs de cour. LYCORIS n'aimoit point le Sage, & le lui diſoit. ESOPE admiroit cette franchiſe; il ne pouvoit ni ſe facher contre LYCORIS, ni ſe réſoudre à l'aimer moins. Il envioit quelquefois l'air, la taille, & l'étourderie de ces jeunes gens, qui venoient rire à ſes dépens dans ſon antichambre, & s'humilier

dans son cabinet. Avec ces airs là, disoit-il; on peut renverser la tête la mieux organisée, si c'est la tête d'une femme.

Il étoit bien éloigné de confondre LEUXIS parmi ce genre de personages; LEUXIS avoit toutes les belles qualités de l'ame & du corps, & pas un travers C'eût été trop peu pour une femme de la cour, & même de la ville; mais ce devoit être assés pour une bergére. ESOPE voulut essaier quelle impression la vüe de cet inconu feroit sur LYCORIS, bien persuadé qu'il n'en abuseroit pas. Voilà donc LEUXIS mis dans le secret. & introduit par ESOPE même chez celle qu'il cachoit à tous les courtisans. LEUXIS étoit bien résolu de ne point manquer à l'amitié, & de voir LYCORIS come une belle statue, qu'un curieux possesseur laisse examiner à l'étranger qui le visite. En éfet, à la prémiére entrevüe il se contenta d'admirer. Mais LYCORIS n'avoit que la blancheur & le poli du marbre; bientôt LEUXIS s'aperçût qu'elle n'en étoit pas; & qu'il étoit dificile de ne l'envisager que come un être inanimé. ESOPE au surplus prenoit à tache de les laisser seuls, & voici coment raisonoit le Sage.

L'amour est un besoin pour une jeune Fille, & souvent même pour une vieille. LYCORIS s'ignore elle même; son cœur est tout neuf, il faut aider ses sentimens à se dévelo-

per. Leuxis me paroit propre à y réussir; il ne fera que ce que je voudrai, & aussi peu de tems que je le voudrai. Alors il faudra bien que Lycoris s'atache à quelque objet visible pour elle, & je serai le seul, qu'elle puisse apercevoir. Je vaux toûjours mieux que rien; car rien est déja bien peu de chose pour une Fille de quinze ans, & Lycoris en a dix-huit.

Ainsi parloit, assés peu sensément, le sage Esope; mais il n'est pas le prémier Sage, que l'amour ait fait déraisoner. De leur côté Leuxis & Lycoris ne raisonoient presque plus, quand il vint les interrompre. Il en étoit tems. Ce n'est pas que Leuxis ataquât vivement; mais il se défendoit mal; & Lycoris qui ne savoit point encore dissimuler, s'étonoit beaucoup de sa froideur. L'ami d'Esope lui sut quelque gré de son arrivée: Mais le Sage parût plus laid que jamais aux yeux de sa maitresse.

Pour lui, il s'aplaudissoit de l'émotion, qu'il apercevoit sur le visage de la charmante Lycoris: Elle ne lui paroissoit que plus belle. C'étoit d'ailleurs une preuve que les assiduités de Leuxis produisoient leur éfet, & il eût été trés faché qu'elles n'eussent rien produit. Encore quelques soins, disoit-il à son ami, dès le jour suivant, & tout ira bien pour moi. Je crains tout le contraire,

reprenoit LEUXIS, je me crains moi même. Bon, repliquoit le Phrygien, vous êtes plus fort, & LYCORIS moins foible, que vous ne présumés. D'ailleurs, je me mettrai à portée de vous secourir, si le danger devient trop pressant. Rassurez vous donc, & partez.

Il falut y consentir; mais pour cette fois, ESOPE voulut être témoin du tête à tête. Il court se placer à certaine ouverture, qu'il venoit de faire pratiquer secrètement, & qui donoit sur la sale même, où LEUXIS & LYCORIS devoient s'entretenir. Il voit cette Belle voler à la rencontre du Lydien. Il n'y a rien là que de naturel, disoit l'amoureux Philosophe; cette jeune persone s'ennuie; la solitude n'est pas faite pour son âge.... Mais d'où vient l'embaras de LEUXIS? Il va l'obliger à reprendre cet air timide & déconcerté, qu'elle a toûjours avec moi... ah bon, il s'anime. LEUXIS s'animoit en éfet. Il voulut parler d'ESOPE & de ses vertus; mais il fut malgré lui trés laconique. Oui, reprenoit LYCORIS, on dit qu'ESOPE est un beau génie; je n'en sai rien.... avoüez en même tems, que toute sa persone est rebutante, ses jambes contrefaites, sa taille diforme, ses traits éfraians, ses yeux... Avoüez, interrompit vivement LEUXIS, avoüez qu'en vous tout est divin & au dessus de l'éloge? Voila qui est adroit, disoit ESOPE, sans partir

de ſon trou; LEUXIS m'épargne ici la ſuite d'une énumeration peu flateuſe.... LEUXIS de ſon côté en començoit une autre plus agréable pour lui même & pour LYCORIS. Que cette main, diſoit-il, (& il la tenoit) que cette main eſt digne des autres beautés de LYCORIS! Que cette taille, (& il la preſſoit) que cette taille eſt élégante, fine & legére! Que ces yeux (& il les fixoit) que ces yeux portent des ateintes ſûres & ſubites! Que cette bouche (& ....) Arrête! LEUXIS, s'écria le Philoſophe embuſqué: Voici le moment critique & je ſuis à toi, come je te l'ai promis. Au même inſtant il vole, autant qu'il le peut, vers le lieu de la Scène, & trouve LEUXIS auſſi confus, que s'il ne l'eût pas prévenu d'avance. LYCORIS étoit ſeulement piquée de l'arrivée d'ESOPE; à l'égard de ce dernier, il n'étoit que rèveur.

Lorſque chacun d'eux eût repris ſes ſens & une ſorte de tranquilité; ESOPE dit, en élévant la voix: Ecoutez moi, mes amis, je vais vous parler mon langage ordinaire.

„ Un home voulut un jour imiter PROMETHE'E, c'eſt à dire, faire naitre du feu, „ où il n'y en avoit pas. Il frota vivement, „ l'un contre l'autre, deux morceaux de bois „ trés combuſtibles. Son but étoit de n'en allumer qu'un; le feu prit malgré lui à tous „ les deux.

Que fit-il du tison trop prompt à s'allumer, demanda vivement LEUXIS ? Il le laissa bruler à son aise, reprit le Philosophe; ce tison né combustible, n'avoit fait que céder à sa nature, & l'home en question fut assés sage, pour sentir que lui seul avoit fait une sotise.

Le sang froid d'ESOPE ne rendit point à LEUXIS sa tranquilité. Moins il essuïoit de reproches de son ami, plus il s'en faisoit à lui même. Pour LYCORIS, elle ne s'en faisoit aucun. J'ai déja dit qu'elle étoit franche, qualité qui dans une femme en vaut bien d'autres. Elle ne laissa au bon ESOPE aucune espérance de la toucher. Il prit donc le parti de la trouver trop jeune pour lui; mais ce parti lui couta beaucoup à prendre. On dit que ce fut à ce sujet, qu'il composa la Fable du Renard & des Raisins.

LEUXIS avoit quité son ami sans lui rien dire. Il erroit en insensé dans les alentours du Palais d'ESOPE, (car ESOPE s'étoit vû obligé d'habiter un Palais.)

Voila donc, disoit LEUXIS, en parlant de lui même, voila donc cet home si dificile sur le choix d'une maitresse & d'un ami; si sévére dans les atentions qu'il en éxige; si prompt à rompre avec eux, pour peu qu'ils s'en écartent ? C'est lui même; & un de ses prémiers soins a été de séduire la maitresse du seul ami, qu'il ait pû rencontrer ! Ah, PAL-

MIS ! PALMIS ! Vous fûtes encore moins coupable envers moi.

Come il achevoit ces mots, il aperçoit à quatre pas de lui le Soldat, qu'il avoit vû autrefois chez PALMIS, le même à qui elle avoit prodigué ces caresses, qui le rendirent si jaloux. Il ne peut se refuser à un mouvement subit de curiosité. Vous me paroissez, lui dit-il, incertain sur la route que vous dèvez suivre ? Peut-être pourai-je abrèger vôtre embaras. Seigneur, reprit le Soldat, ces lieux me sont malheureusement conus ! J'y ai fait, come tant d'autres, plus d'un voïage inutile. C'est même d'ici que me sont venües quelques graces & quelques injustices, que je n'avois point méritées. J'y reparois aujourd'hui, parce qu'on m'a dit qu'un Sage, un home juste y dominoit depuis quelque tems. Ce début rendit LEUXIS encore plus atentif. Il songeoit déja aux moïens d'être utile à cet inconu, quoiqu'il le jugeat son rival. C'étoit à ESOPE que ce prétendu Soldat vouloit parler..... à ESOPE ! s'écria LEUXIS; hélas, il fut mon ami; il m'écoutoit, me prévenoit; maintenant il doit me fuïr.... Il vous cherche lui cria ESOPE, en s'aprochant & l'embrassant... Pourquoi vous fuïrois-je ? Pourquoi me fuïriez vous ? Sage ESOPE, lui dit LEUXIS, je vais réparer tous mes torts ; je vais vous procurer une ocasion

de faire le bien : Vous me pardonerez sans doute à ce prix. Tout est déja éfacé de mon souvenir, reprit le Ministre; mais voïons promtement le bien qu'il faut faire, ou peut-être le mal qu'il faut réparer. Etes vous, dit il, en s'adressant à l'inconu, ètes vous ce que vous paroissez ètre, un simple Soldat?

Mon Pére, lui dit ce dernier, comanda les Armées de CRESUS & vainquit plus d'une fois ses énemis; mais ceux qu'il avoit à la Cour l'écrasérent. On lui imputa un de ces événemens, que les plus grands homes ne peuvent parer & que presqu'aucun n'a évité. Mon Pére, qui avoit été si lâchement trahi, fut qualifié lui mème de traitre; & come tel, ruiné, proscrit, difamé. Je fus envelopé dans sa disgrace, ainsi qu'une Sœur, qui n'avoit jamais été à portée de trahir l'Etat, & qui, je crois, ne trompera jamais persone.... Ce n'est donc point PALMIS, disoit tout bas LEUXIS en soupirant; je trouve du moins un Hermite de trop chez elle..... Nous errames, poursuivit le Soldat, mon Pére & moi. L'énemi qu'il avoit tant de fois vaincu, lui ofrit une retraite & des emplois; il les refusa; & ne voulut ni combatre contre sa patrie, ni la forcer à rougir. Moi, je pris le parti de mourir pour la défendre, & surtout pour me soustraire à ses injustices. Une paix subite m'en ôta les ocasions. Il falut me résoudre à con-

ſerver cet habit,qui me déguiſoit : Mon Pére embraſſa un genre de vie encore moins diſtingué ; ma Sœur fut condannée à vivre & à s'ennuïer chez une antique parente. Ainſi tomba cette famille floriſſante & enviée. Inſtruits par la renommée, qu'un Sage, & pour tout dire, qu'Esope étoit reſpecté & tout-puiſſant à la cour de Lydie, nous avons jugé que la vertu oprimée pouvoit y paroitre, qu'elle n'y devoit rien craindre, qu'elle y pouvoit tout eſpérer.... Oui, s'écria le Miniſtre, émû de pitié & d'admiration ; oui, je veux moi même vous préſenter au Monarque. Mais réuniſſez vous : Qu'il voïe d'un coup d'œil trois infortunés qu'il a faits : Son cœur ne réſiſtera point à cette ataque.

Alors le faux Soldat s'éloigna, en ajoutant que ce n'étoit que pour quelques minutes. Un mouvement ſecret invitoit Leuxis à le ſuivre. Il bruloit d'impatience de voir paroitre cette Sœur, qui ne trompoit perſone ; elle parût en éfet acompagnée du Soldat & d'un Hermite, que Leuxis reconut au prémier coup d'œil.... Ciel ! c'eſt Palmis ! s'écria-t-il ; Ciel, que je ſuis malheureux & coupable ! Voler à ſa rencontre, ſe précipiter à ſes genoux, lui baiſer les mains, les couvrir de ſes larmes, fut pour lui l'ouvrage d'un inſtant. Palmis de ſon côté avoit reconu ſon volage amant : Elle s'étoit évanouie

dans les bras de ſon Pére; car il eſt inutile d'expliquer que ce Pére étoit l'Hermite même. Ni lui, ni ſon Fils ne comprenoient rien à cette Scène pathétique. La vieille parente, qui les ſuivoit lentement, & à qui cet incident dona le loiſir d'arriver, entreprit d'éclaircir ce miſtère. Elle leur aprit coment elles étoient ſorties, elle & ſa Niéce, pour célébrer la fête de DIANE; ce qu'elles avoient dit avant de partir & en partant; une partie de tout ce qui s'étoit dit & fait dans le Temple; le chemin qu'elles avoient pris pour revenir, la rencontre du Brigant, le bonheur qu'elle avoit éû de n'être pas aperçüe la premiére, la générosité de LEUXIS, & enfin combien il étoit tems qu'il parût. Ce récit atira à LEUXIS les éloges & les actions de grace du Pére & du Frére de PALMIS. Dans l'inſtant on arriva auprès d'ESOPE. Quoique Miniſtre, il étoit venu à la rencontre de ceux qui étoient venus l'implorer. Il leur épargna même une nouvelle ſuplique, & les conduiſit ſur le champ à l'Audience de CRESUS.

CHAPITRE VII.

PEU de Courtiſans reconurent d'abord les deux infortunés. Le Miniſtre, qui les avoit

persécutés, n'étoit plus ; & ceux qui s'étoient réjouis de leur chûte, s'atristoient alors de l'élévation de quelqu'autre. CRESUS eût quelque dépit d'avoir une méprise à réparer en présence de toute sa Cour. Il hésita sur le parti qu'il devoit prendre, & prit enfin le parti le plus digne de lui. Il releva le faux Hermite, qui s'étoit prosterné, l'embrassa & ordona que tous ses biens lui fussent rendus. Ils étoient au pouvoir d'un Courtisan, qui avoit le mérite de dire agréablement les petites choses, & de ridiculiser les grandes. Un bon mot qu'il dit sur la disgrace de PHANOR ; (ainsi se nommoit le faux Hermite) lui valut alors sa dépouille. Obligé ensuite de rendre ce qu'il avoit reçû, il chercha à s'en dédomager par quelque épigrame. Le déguisement de PHANOR & de son Fils la lui fournit ; elle fut trouvée délicieuse. L'Auteur crût avoir moins perdu que gagné ; ainsi chacun fut content.

ESOPE voulut juger si LEUXIS l'étoit lui même & par quels moïens il pouvoit l'être. Il le prit à l'écart pour le questioner. Parlez moi à cœur ouvert, lui dit-il ; j'ai crû vous voir épris de LYCORIS ; vous me semblez l'être aujourd'hui de PALMIS ; à laquelle réservez vous la préférence ? Car sans doute il faut que l'une des deux l'obtienne. Oui, reprit le Lydien ; je fus injuste envers PALMIS, je

fus ingrat envers vous ; je veux autant qu'il eſt poſſible réparer mon injuſtice & mon ingratitude : Je ſuis pour jamais à PALMIS..... Autant qu'il eſt poſſible, reprit à ſon tour ESOPE en ſouriant ; mais croiez vous qu'il le ſoit à une jeune perſone ingénüe, telle que LYCORIS, qui s'eſt vû aimée, qui, à coup ſûr, aime, de renoncer ſitôt à ſes eſpérances ? Il vous eſt plus facile de retourner à PALMIS, qu'à elle de revenir à moi. LYCORIS, ajouta le Lydien, vous doit ſon bien être, elle ſera tôt ou tard reconoiſſante. Ecoutez moi, repliqua le ſage ESOPE :

„ Un Geai, déja vieux, avoit pour pupile „ une jeune Fauvête : Il la tenoit en cage, & „ pourvoïoit à ſes beſoins. Chaque matin il „ aportoit la proviſion du jour & rien de plus; „ ſon but étoit de ſe faire deſirer ; & en éfet „ chaque matin on le deſiroit ; mais il en„ nuïoit le reſte de la journée. Un jeune „ Moineau, qui n'aportoit rien, étoit, au „ contraire, bien reçû en tout tems, & n'en„ nuïoit jamais. C'eſt de quoi le Geai ne ſe „ doutoit pas. Je ſuis bien ſûr, diſoit-il, „ de la reconoiſſance de ma Fauvête ; elle n'a „ point oublié mes bienfaits, & ce qui vaut „ encore mieux, elle ſait que je puis les con„ tinüer. Ouvrons cette cage, il eſt tems que „ ma pupile ſoit libre, & qu'elle vienne cher„ cher elle même dans mon tréſor, ce qui

„ lui

„ lui eſt néceſſaire. De ſon côté le Moineau „ diſoit dans ſon langage ; je n'ai ni tréſors, „ ni richeſſes; mais j'ai beaucoup d'amour, & „ je n'ai pas dix mois. La Fauvete étoit à „ jeun : Qui croiez vous qu'elle alla cher- „ cher, demanda ESOPE à LEUXIS ? Elle fit „ du moins un tour au Magazin, répondit ce „ dernier. . . Point du tout, elle craignoit „ que le Moineau ne s'envolat, & fut gaie- „ ment partager ſon amour & ſon indigence.

C'étoit dans le jardin de ſon Palais, qu'ESOPE converſoit avec LEUXIS. Depuis quelques jours LYCORIS étoit libre de s'y promener. ESOPE l'aperçût qui s'entretenoit avec le Frére de PALMIS, & la converſation paroiſſoit entr'eux fort animée. Il le fit remarquer à LEUXIS, en diſant que la Fauvête ne tarderoit pas à ſuivre le Moineau ; heureuſement pour elle, ajouta-t-il, ce Moineau là eſt jeune, ſans être indigent : Reſte à ſavoir s'il eſt fort amoureux. Du moins ne le ſera-t-il pas longtems, répondit LEUXIS ; il ignore l'intérêt que vous y prenez ; je vais l'en inſtruire..... Arrêtez ; je ſuis aſſés ſage, pour ne pas multiplier à l'excès mes folies ; c'eſt là je crois, juſqu'où les bornes de la Sageſſe humaine peuvent s'étendre. Je dirai plus ; loin de craindre ce que je viens de prévoir, je le deſire, & je voudrois être fondé à l'éxiger..... ah ! s'il eſt ainſi, leur union eſt certaine. PHANOR eſt

trop reconoiſſant, & LYCORIS trop belle, pour que vôtre intention ne ſoit pas remplie. Une main, que LYCORIS laiſſa baiſer, mais qui le fut reſpectueuſement, confirma cette aſſurance. ESOPE s'avança vers le jeune couple; & LEUXIS, un peu étoné de ce qu'il voïoit, voulut joüir de l'embaras de LYCORIS à ſon aſpect; mais LYCORIS ne parût point embaraſſée. Pour PHANOR, il formoit dès-lors un projet entiérement rélatif aux vües nouvelles du Philoſophe. Celui-ci le mit à portée de s'expliquer librement: Il le fit; & dès le jour même, après en avoir prévenu ſon Pére, qui avoit auſſi ſon projet, PHANOR fut déclaré l'Epoux fùtur de LYCORIS; LEUXIS celui de PALMIS; & quand au vieux PHANOR, il déclara qu'il ne ſeroit jamais ni époux, ni courtiſan, ni home du monde. Il partagea ſes biens entre ſes enfans, rélolu de fuïr la Cour, & qui pis eſt, ſa maiſon; en un mot, de reſter Hermite.

ESOPE qui reſtoit courtiſan, pour faire le bien, eût deſiré à la Cour les quatre nouveaux époux; mais il les aimoit aſſés, pour ne les y pas contraindre. Allez, leur dit-il enfin, puiſque vous l'avez réſolu, allez joüir des douceurs & du repos que je ne puis me promettre, ni me permettre ici. Un point me conſole, c'eſt l'eſpérance de n'être pas longtèms l'eſclave du rang que j'ocupe. Je verrai

naître l'orage & ne ferai rien pour le conjurer: Je ne ferai ni flateur, ni ne soufrirai qu'on me flate. Je donerai tout au mérite, & rien au nom, rien à la faveur; je ferai juste, & voudrai qu'on le soit...., Fiez vous à moi du soin de ma disgrace prochaine.

On dit que le Philosophe pleura, en embrassant LYCORIS. De son côté elle ne pleura point; mais elle étoit fort reconoissante de l'époux qu'ESOPE lui avoit doné. PALMIS s'ocupoit encore plus vivement du sien. On part; les deux couples arrivent au séjour qu'ils se proposent d'habiter & habitent ensemble la même demeure. Ils y vivoient même depuis un mois sans s'y être ennuïez, ni brouillez, ni réfroidis. LEUXIS jugea enfin avoir trouvé ce qu'il cherchoit depuis si longtems. Il étoit d'ailleurs bien résolu de ne rebuter aucun de ceux, qui daigneroient n'être pas ses énemis; c'étoient presque là les seuls amis que le Siécle pût produire. Il est vrai, ajoutoit LEUXIS, qu'ESOPE fut mon ami véritable, quoiqu'il habitat la Cour: Cela est heureux. Il est vrai que PHANOR paroit être le mien, quoique nous soïons beau fréres; cela est trés heureux. Il est vrai que PALMIS m'aime toûjours, quoique nous soïons époux; cela est encore plus heureux! Mais pour être à coup sûr plus tranquile, jettons

l'Aneau de GIGES dans ce précipice. Qu'il ne ſerve jamais à détromper ni époux, ni amis trop curieux: LEUXIS le fit, & s'en trouva bien.

EXTRAIT

D'ANETTE ET LUBIN.

Comédie en un Acte, en vers, mêlée d'Arietes & de Vaudevilles.

ACTEURS.

LE SEIGNEUR,
LE BAILLI,
LUBIN,
ANNETTE,
Un Domeſtique du Château.

LE Théatre répréſente une Campagne; on voit un bois d'un côté, & de l'autre un Côteau. Sur le devant du Théatre, il y a une Cabane de verdure à moitié faite.

Le BAILLI rencontre le Seigneur à la chaſſe, ſortant du bois & écarté de ſon équipage. Le Seigneur lui demande s'il n'a point vû ſes piqueurs, ſon cerf? Le BAILLI, que cela inté-

reſſe peu, jaloux de LUBIN, veut reclamer contre lui l'autorité du Seigneur. Pendant que l'un parle de Cerf, de Chien &c. l'autre parle d'ANNETTE : Ils ne s'entendent point. Le ſon du Cor rapelle le Seigneur ; mais le BAILLI l'arrête, pour lui expliquer enfin ſa plainte.

LE BAILLI.

„ Oui, Monſeigneur, l'afaire eſt criminelle,
„ ANNETTE eſt Fille & LUBIN eſt garçon ;
„ Ils s'aiment tous les deux,

LE SEIGNEUR.

La choſe eſt naturelle.

LE BAILLI.

„ Quoi s'aimer ſans permiſſion ?

LE SEIGNEUR.

En faut-il pour s'aimer ? &c.

Le BAILLI fait le portrait des charmes d'ANNETTE au Seigneur qui ne la conoit pas.

AIR : *Quand la bergére revient des champs.*

ANNETTE à l'âge de quinze ans
Eſt une image du Printems ;
C'eſt l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naitre,
Et ne paroitre

Que pour LUBIN.
Son tein, bruni par le Soleil,
Est plus piquant, & plus vermeil.
Blancheur de lys est sur son sein,
Mouchoir le couvre
Et ne s'entrouvre
Que pour LUBIN.
Sa bouche apelle le baiser;
Son regard dit qu'on peut oser;
Mais tout autre oseroit envain.
C'est une rose,
Qui n'est éclose
Que pour LUBIN.

Il fait ensuite le Portrait de LUBIN. „ C'est, „ dit-il, un drôle bien taillé, bien nourri. „

LUBIN est d'une figure
Qui met tout le monde en train;
Sa gaieté naïve & pure
Anonce un cœur sans chagrin;
C'est l'instinct de la nature;
C'est le regard du desir;
Du bonheur c'est la peinture;
C'est le rire du plaisir.
Il ne s'inquiéte
De rien, de rien,
Et le cœur d'ANNETTE
Est tout son bien.

Le BAILLI voit avec envie que ces jeunes gens ne ſont jamais au Village & vivent pour eux ſeuls. Le Seigneur réfléchit ſur les douceurs de la vie champêtre : Il finit cependant par conclure, que ce ſeroit domage, qu'ANNETTE fut le prix d'un amour villageois ; il ordone au BAILLI de le conduire pour aller rejoindre la chaſſe, conſentant qu'enſuite il revienne épier les deux jeunes amans.

LUBIN arrive portant ſur ſa tête un faiſçeau de feuillage, qu'il travaille en chantant & qu'il arrange pour achever la cabane. Il diſpoſe avec joïe un petit repas ruſtique & toûjours rélativement à ſon ANNETTE. Il s'inquiéte de ce qu'elle ne revient pas ; il meſure le tems à ſon impatience, plus qu'à la hauteur du Soleil. Enfin il entend ſa Bergére. Elle chante en deſcendant la Côte ; il vole au devant d'elle ; elle eſt hors d'haleine. LUBIN la gronde, la plaint ; cette petite Scène eſt trés jolie, & peint toutes les délicateſſes du ſentiment, avec un coloris de naïveté, qu'il faut lire en entier, ou plûtôt voir répréſenter, pour en ſentir tout le prix. ANNETTE eſt enchantée des ſoins que s'eſt doné LUBIN pour orner ſa retraite ; on reconoit que l'amour eſt le prémier Maitre de tous les Arts. Ils ſe félicitent mutuellement des biens que la Nature leur prodigue dans la vie champêtre. Coment ſe refuſer ici à les écouter eux mêmes ?

ANNETTE.

Toutes ces maiſons magnifiques,
Qu'à la ville on trouve partout,
Ne valent pas nos toits ruſtiques.
Ces feuillages nouveaux ſont bien plus de mon goût.
Que ces planchers pleins de dorure,
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

LUBIN.

Les Grands ne ſont heureux, qu'en nous contre-faiſant;
Chez eux la plus riche tenture
Ne leur paroit un ſpectacle amuſant,
Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, nôtre verdure,
Nos danſes ſous l'ormeau, nos travaux, nos loiſirs.
Ils apellent cela, je crois, un Païſage.

ANNETTE.

Ah! LUBIN! nous devons bien aimer nos plaiſirs,
Puiſqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

LUBIN.

Pauvres gens! Leur grandeur ne doit pas nous tenter;
Ils peignent nos plaiſirs, au lieu de les gouter.

Ces lits où la molleſſe
S'unit avec les maux,
Nourriſſent la pareſſe
Sans doner le repos.
Sur nos gazons l'on ſomeille
Tranquilement & d'abord.

LUBIN.

Come on y dort!

ANNETTE.

Come on y veille!
&c. &c. &c.

LUBIN done des roſes à ſon ANNETTE; il l'invite à prendre leur repas ruſtique. Ce tableau eſt charmant, & le Dialogue reſpire la gaïeté tendre & naïve de la nature & du ſentiment. Le chant des oiſeaux qu'ils entendent done lieu à la plus jolie penſée.

LUBIN.

Entends tu les oiſeaux, ANNETTE? Leur ramage
Pendant nôtre diner ſemble ſe raprocher.

ANNETTE.

Nous ne ſomes pas faits pour les éfaroucher;
Nous nous aimons, nous parlons leur langage.

Lubin, qui préfére la voix d'Annette au ramage des oiseaux, l'invite à chanter. Elle ne se fait pas prier, & dit une espèce de Romance villageoise, dont le stile & le chant sont parfaitement dans ce caractère. Il est question de la petite ruse, par laquelle une Fille de campagne se dérobe aux poursuites d'un Seigneur. Le dernier couplet fait Maxime.

Cela vous aprend come
On atrape un méchant;
Quand on le veut, on se dêfend;
Mais on ne voit plus guères
De ces Filles d'honeur
Refuser un Seigneur.

Annette veut que Lubin chante à son tour. Il lui propose de lui aprendre un air, qu'il a entendu chanter au Château. Il comence une Ariette conüe de l'Opéra

Du Dieu des cœurs
On adore l'empire &c.

Annette l'interrompt; les paroles & le chant de cet air l'ennuïent; elle ne veut pas que l'on chante, ni que l'on aime come à la Ville. Pendant ce tems là, le Bailli, qui est revenu pour les épier, les regarde, & les écoute à travers la feuille. Il enrage de leur

union, & du bonheur de LUBIN. Ce dernier s'écarte un moment pour aller veiller sur les troupeaux de l'un & de l'autre. Le BAILLI saisit cet instant pour éfraïer ANNETTE par les menaces les plus terribles des malheurs qu'atirera sa conduite avec LUBIN. Elle a peine d'abord à s'en allarmer. Selon elle LUBIN n'est pas un garçon, mais son cousin. Elle dit plaisamment au BAILLI, que si cela le fache, il n'a qu'à avoir une cousine aussi. L'espèce d'interrogatoire que le BAILLI fait subir à ANNETTE, est ménagé avec une délicatesse, qui ne laisse pas échaper la plus legére indécence dans les réponses franches & sans détour de la jeune Fille, sur ce qu'elle acorde de faveurs à LUBIN & sur la crainte de ne lui en pas acorder assez. Le ravage des vents, celui des loups, de la grêle, du tonerre, de la séchéresse, enfin tous les maux, qui arriveront dans le Païs, seront imputés, selon le BAILLI, à la pauvre ANNETTE. La pureté de son ame défend son esprit contre toutes ces menaces; mais un sentiment que l'on sent être l'instinct de la nature, l'a fait sucomber à la terrible menace d'être désavoüée & maudite par ses enfans, quoiqu'elle n'eût encore pensé de sa vie à ce que c'étoit que d'avoir des enfans, & coment elle en auroit. On doit faire honeur aux Auteurs d'avoir comencé à indiquer l'état actuel de cette Fille,

ſuite aſſés naturelle de la familiarité avec laquelle elle vit avec ſon couſin. Le BAILLI la laiſſe déſeſpérée. LUBIN la trouve en cet état : Elle lui aprend la cauſe de ſes pleurs. LUBIN répond qu'ils n'ont point d'enfans; mais ANNETTE lui dit que le BAILLI a prédit qu'ils en auroient, qu'elle en ſeroit la mére, & que LUBIN en ſeroit le Pére. Celui-ci s'en réjouït. Il ne peut cependant ni conſoler, ni raſſurer la craintive ANNETTE. Elle raconte, en ſanglotant, que le BAILLI lui a dit, entre autres menaces, qu'ils ſeroient la cauſe que dans le Païs les vignes géleront; à quoi LUBIN répond gaillardement :

Nous ne gêlerons pas nous, cela me conſole.

Mais ANNETTE ne peut être tranquile depuis qu'elle a apris que c'étoit de l'amour & non de l'amitié, qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle en exprime ſes regrets par les couplets ſuivans :

ROMANCE de M. DE LA BORDE : *Il eſt donc vrai* LUCILE.

ANNETTE.

Jeune & novice encore,
J'aime de bone foi ;
Cet amour que j'ignore
Eſt venu malgré moi ;

Je ne ſavois pas même
Son nom juſqu'à ce jour :
Hélas ! dès que l'on aime,
On a donc de l'amour.

Ta voix ſeule me touche
Par un charme flateur,
Chaque mot de ta bouche,
Paſſe juſqu'en mon cœur.
Loin de toi, ta Bergére
N'auroit pas un beau jour,
Hélas ! Coment donç faire
Pour n'avoir point d'amour ?

Des fleurs que tu me cueilles
Je me pare au matin ;
Le ſoir tu les éfeuilles,
Pour parfumer mon ſein ;
Ton ſoin eſt de me plaire,
C'eſt le mien chaque jour ;
Hélas ! Coment donc faire,
Pour n'avoir point d'amour ?

La chanſon qui ſuit, en Dialogue, ne mérite pas moins d'être copiée.

LUBIN.

Air : *Je vous trouve plus belle*,
Le cœur de mon ANNETTE

Et le mien ne font qu'un,
Moutons, chien & houlette
Chez nous tout est comun.

ANNETTE.

Eh! mais, oui-da;
Coment peut-on trouver du mal à çà?

Ensemble,
Oh! nenni dà;
Peut-on trouver du mal à ça?

LUBIN.

Tes lèvres demi closes
Respirent un air frais;
Croïant sentir des roses,
Je m'aproche tout près.
Eh! mais &c.
Un Abeille farouche
Un jour piqua ta main.

ANNETTE.

Un baiser de ta bouche
En fut le Médecin.
Eh! mais &c.

LUBIN.

Tu te sens à la gène
Le soir dans ton corcet;

Mais te voïant en peine
Je défais ton lacet.
Eh! mais &c.
Quelquefois tu ſomeilles
Doucement dans mes bras.

ANNETTE.

Quelquefois tu m'éveilles,
Mais je ne m'en pleins pas ;
Eh! mais &c.

ANNETTE aprenant à LUBIN les leçons qu'elle à reçües lui dit, que pour rendre l'amour légitime, il faut ſe marier : L'honête LUBIN ne demande pas mieux, mais ils ne ſavent ni l'un ni l'autre ce qu'il faut faire pour cela.

LUBIN apercevant le BAILLI, ANNETTE ſe cache dans la cabane. LUBIN reproche au BAILLI les inquiétudes qu'il cauſe à ANNETTE ; le BAILLI veut l'intimider auſſi ; mais il n'eſt pas ſi facile à épouvanter qu'ANNETTE : Il veut abſolument que le BAILLI les marie. Le BAILLI opoſe l'obſtacle de l'indigence des biens. LUBIN réſout fort bien cetté dificulté. Enſuite il opoſe les loix qui ſont contraires ; mais LUBIN ne peut entendre cela ; il s'échaufe.

La timide ANNETTE ſort de ſa cabane pour l'apaiſer & l'empêcher de batre le BAILLI.

Dans le fort de la quèrelle survient le Seigneur; la Bergére rentre vite dans sa cachette. Le Seigneur veut que LUBIN explique son afaire. Ce garçon expose naïvement le mutuel sentiment qui les atache, ANNETTE & lui. Ils ne demandent, dit il, que la permission d'ètre heureux; à quoi le Seigneur répond, qu'il faut l'ètre avec bienséance & que la Loi le condanne; LUBIN reclame l'inocence de ses sentimens & implore la bonté du Seigneur, avec cette éloquence du cœur, qui touche plus sensiblement que tous les éforts de l'esprit. Il termine sa priére avec la même vivacité & la même chaleur par ces quatre vers,

Vôtre bonté nous prévient tous;
Vous secourez le misérable;
Quand le BAILLI nous done au Diable,
Nous nous recomandons à vous.

Il va chercher son ANNETTE, pour l'aider à flèchir le Seigneur; elle résiste par timidité; LUBIN l'encourage. Le Seigneur est frapé de ses graces; il la rassure & veut savoir d'elle la vérité de sa conduite: Elle en rend compte avec ingénuité par les couplets suivans:

Air: *Dans ma cabane obscure:*
Monseigneur, LUBIN m'aime

Sauf

Sauf vôtre bon plaisir ;
Moi, je l'aime de même,
Il fait tout mon desir.
Ensemble, dès l'enfance,
Nous étions de loisir,
Nous fimes conoissance ;
Sauf vôtre bon plaisir.

J'avois perdu ma Mére,
Je me sens atendrir !
LUBIN perdit son Pére,
Je l'entendois gémir ;
Nous voilà sans famille,
Hélas ! que devenir ?
Moi surtout pauvre Fille,
Sauf vôtre bon plaisir.

Le besoin, l'habitude,
Parvint à nous unir ;
Et nôtre unique étude,
Fut de nous secourir :
Quel sort étoit le nôtre !
Nous sûmes l'adoucir ;
Nous nous aidons l'un l'autre,
Sauf vôtre bon plaisir.

Le BAILLI recomence ses imprécations. La terre devoit, dit-il, s'entrouvrir sous leurs pas.

Au contraire (dit ANNETTE) les fleurs

sembloient se caresser. Le Soleil auroit dû s'éclipser, selon le BAILLI ; au contraire selon eux ;

Lorsqu'ANETTE est avec LUBIN
Il fait le plus beau tems du monde. &c.

Le Seigneur de plus en plus touché de la naïveté d'ANNETTE, la trouve ravissante ; sur quoi LUBIN de bone foi, & par un mouvement naturel, lui dit :

Air. *Dodo, l'Enfant dormira tentôt.*

Monseigneur, vous ne voiez rien,
Quand elle est en habit de fête,
Oh ! C'est une grace, un maintien,
Qui vous feroit tourner la tête.
De même en simple négligé,
Si vous saviez.... Quel plaisir j'ai !

LE SEIGNEUR *avec transport*

Qu'elle est, qu'elle est bien !

LUBIN.

Monseigneur, vous ne voiez rien.

LUBIN fait faire la révérence au Seigneur par ANNETTE. Il la présente avec toute la complaisance de la tendresse & du bonheur ; il veut lui faire faire des habits à la ville, parcequ'elle étoufe dans ceux qu'elle porte, maniére adroite de faire entendre au Specta-

teur l'état d'ANNETTE. Mais que l'espoir de LUBIN est trompé ! Le Seigneur se charge de la faire habiller ; mais il la fait conduire par ses gens au Château, & LUBIN ne peut la suivre : On lui ordone avec rigueur de lui faire ses adieux. La malheureuse ANNETTE en larmes apelle à grands cris LUBIN ; il sort de la Scène dans le plus violent désespoir, en arrachant, sans être vû, un des bâtons de la Cabane.

Le BAILLI triomphe, & après avoir bien tourné, demande au Seigneur la permission d'épouser ANNETTE en quatriémes nôces. Ce n'est pas, à ce qu'il paroît, l'objet de l'enlèvement que le Seigneur avoit ordoné.

LUBIN avec le bâton, qu'il avoit arraché, a couru après les domestiques du Seigneur ; sa vigueur naturelle, animée par son amour, les a mis tous hors de défense. Il a enlevé de leurs mains sa chére ANNETTE ; il a les cheveux épars, il la ramène, il la tient dans ses bras ; ce tableau est frapant d'intérêt. A la vûe de son Seigneur, il jette son arme, il se précipite à ses pieds, il atend de lui ou la vie ou la mort. ANNETTE joint ses larmes aux priéres de LUBIN ; elle déclare que c'est elle qui aima la prémiére, & que c'est elle qu'il faut punir. Ce ne sont que les jours d'ANNETTE, pour qui LUBIN s'inquiéte. De son côté ANNETTE craint que les malheureux

enfans, prédits par le BAILLI, ne viennent sur sa tombe lui reprocher leur naissance. Elle ne desire de vivre, qu'autant qu'il faudroit, pour que ces enfans n'eussent plus besoin de son assistance. Le Seigneur ne peut cacher le trouble que lui cause une situation si touchante. LUBIN fait un dernier éfort, par le Discours qu'à genoux il adresse au Seigneur, & dont nous nous reprocherions de suprimer un seul vers.

Je conviens de mon tort, mais je vous le répéte,
Monseigneur, prenez soin d'ANNETTE.
S'il faut me séparer d'ANNETTE absolument,
Recevez moi Soldat dans vôtre Régiment;
Pour vous avec plaisir, j'exposerai ma vie,
Je ne veux rien de plus; ANNETTE m'est ravie!
Quand il falloit aplanir des chemins,
Piocher, bêcher, & faire des levées,
Enclore vos parcs, vos jardins,
On me voioit toûjours le prémier aux corvées:
C'étoit par amitié, plûtôt que par devoir,
Je ne veux pas m'en prévaloir;
Mais à vôtre bonté si j'ai droit de prétendre,
Qu'ANNETTE seule en soit l'objet,
Et j'en sentirai mieux le prix de ce bienfait.
Ah! Monseigneur daignez m'entendre!
Quand vous voiez des malheureux,
Vous vous intéressez pour eux;

Vous dites à part vous : Ils ſont ce que nous ſomes ;
Oui ces pauvres gens ſont des homes.

Le Seigneur fait lever LUBIN avec une vivacité qui tient encore du dépit & qui ſuſpend un moment l'intérêt, en diſant au BAILLI, de noter ce qu'il va ordoner. ANNETTE & LUBIN ſe croïent perdus, & le BAILLI au contraire croit que ſa jalouſie va être vengée. Après avoir un peu balancé, le Seigneur enfin prononce, en regardant les deux amans :

Notez bien.... que je leur pardone ;
Hélas ! pourquoi les déſunir ?
Vous pourrez vous aimer ſans crime ;
Oui, mes enfans, vous allez obtenir
Ce qui rendra vôtre amour légitime.

L'un & l'autre veulent exprimer leur reconoiſſance au Seigneur, qui les en empêche généreuſement, en diſant, que celui qui done eſt plus heureux que celui qui reçoit. Il admire encore à part les charmes d'ANNETTE ; il fait embraſſer ces jeunes gens, promet d'avoir ſoin d'eux, & termine la piéce par la réfléxion ſuivante :

Du vrai bonheur voilà l'image ;
Ils jouïſſent de tout en vivant ſimplement :
Gens de Cour, venez au village,
Pour conoître le ſentiment.

DECLARATION

Du Protestant, Auteur de l'Apologie des Jésuites.

JE fais bien des excuses à MESSIEURS mes Lecteurs, d'avoir mis BARONIUS, au rang des Illustres Jésuites. Je ne me suis aperçû qu'après coup de cette inadvertence. Elle n'a pas été reconue par le Censeur, qui a fait, à l'Apologie, la Réponse inserée dans le Journal de Février dernier. J'ai lû atentivement cette Réponse, & je n'y ai rien trouvé qui doive m'engager à aporter quelque changement à ma piéce.

EXPLICATION du Logogriphe du Mois de Février.

CE n'est point un Conte Apocriphe,
Monsieur l'Auteur du Logogriphe,
J'en ai soudain trouvé le mot,
Quoique d'ailleurs fort idiot;
Mais come je lis les Prophètes
Qui sont d'excellents Interprêtes
JOEL a sû me mettre au pas
Et pour lui ce n'est pas grand cas.
Or come j'ai la voix jolie

Je ne veux point qu'une POULIE
En fasse le second dessus,
J'en resterois par trop confus.

Et pour former un sur obstacle
A vôtre humiliant oracle,
Je boirai du bon jus du Sep,
Ou bien d'un excellent julep,
Que vous avés omis beau SIRE
Et qui, s'il me faut vous le dire
Auroit rempli d'un meilleur goût
Que LIEU, qui n'y vaut rien du tout,
Ou bien qu'une Fille mignone
Parce qu'elle est *polie* & bone;
Et je suis certain que CALÇHAS,
Diroit de même sur ce cas.
A tant vous dis à Dieu mon Maître
Si j'y retourne je veux être
Méprisé de Monsieur **:
Dont souvent je ris du bon mot
N'en déplaise à vôtre apophtègme
Qui sur ce fait vaut moins qu'un plegme.
J'admire d'ailleurs vôtre écrit
Et prise très fort Esprit.

NEUCHATEL.

TABLE.

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intèressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

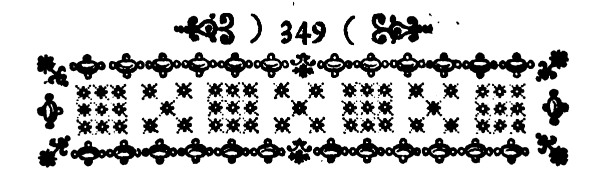
AVRIL 1762.



NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



MDCCLXII.



JOURNAL HELVETIQUE.

AVRIL 1762.

A Messieurs les Journalistes,

Je vous adresse une Epitre en vers, ou plûtôt une *Héroide*, tirée de l'Ecriture Ste, qui m'en a fourni les plus beaux traits. Je suis surpris que nos grands Poëtes n'aïent pas tiré de cette riche source plus de morceaux qu'ils n'en ont pris ; elle est si abondante qu'on ne doit pas craindre de la tarir : C'est là où l'on peut puiser aisément la vérité des pensées, la grandeur des sentimens, & la noblesse des images ; ce qui constitüe la vraïe beauté, dans les ouvrages d'esprit. L'illustre Racine en a fait l'heureuse expérience dans ses Tragédies d'Esther & d'Athalie, où

l'on trouve des idées & des figures si sublimes.

Je ne me flate point d'égaler un si bon modèle; je me trouverois heureux de pouvoir suivre ses traces de loin; mais j'ai éprouvé qu'on ne s'exprime jamais plus noblement, que lors que la vérité & la vertu nous inspirent en quelque sorte: Et qu'on ne croie pas que la prose ait ici quelque avantage sur les vers; je suis persuadé que l'enthousiasme d'un Poëte, qui sera guidé par la raison, répandra dans son Discours plus de chaleur & d'énergie, que toutes les règles de la Rhétorique n'en pourront mettre dans la prose d'un Orateur, dont le génie est en quelque sorte esclave d'une extrême justesse, & d'un ordre méthodique (*). Pour en faire l'épreuve il n'y a qu'à comparer les plus beaux morceaux d'Éloquence, avec ces Vers de RACINE, tirés de la Tragédie d'ESTHER.

Que peuvent contre Dieu tous les Rois de la Terre!
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre;

(*) SOCRATE, cet oracle du Paganisme, estimoit beaucoup la Poësie, & étoit fort lié avec EURIPIDE, célèbre Poëte tragique, qui prenoit ses conseils, & qui sût en profiter habilement. On lit dans POLYBE, que l'étude de la Musique & de la Poësie étoit comandée par une Loi expresse des Arcadiens.

Pour dissiper leur Ligue il n'a qu'à se montrer;
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer!
Au seul son de sa voix la Mer fuit, le Ciel tremble;
Il voit come un néant tout l'Univers ensemble;
Et les foibles Mortels, vains joüets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, come s'ils n'étoient pas.

Ou ces vers-ci,

Loin d'ici, prophanes Mortels,
Vous dont la main impie a dressé des Autels,
A des Dieux impuissans que le crime a fait naitre.
Qu'aux accens de ma voix tout tremble en l'Univers,
Cieux, Enfer, Terre, Mer, c'est vôtre auguste Maitre,
Que je veux chanter dans mes vers.

Il est, & par lui seul tout Etre a pris naissance,
Le néant éxiste à sa voix:
La nature, & les tems agissent par ses Loix;
Tout adore en tremblant sa suprême puissance;
Invisible & présent, on le trouve en tous lieux;
Il remplit la Terre & les Cieux:
Par lui tout se meut, tout respire;
Sa durée est l'éternité;
Et les bornes de son Empire
Sont celles de l'immensité.

Pour rendre à la Poësie sa dignité & son ancienne splendeur, il n'y a qu'à la ramener à son origine, & l'emploïer à célébrer les perfections de l'Etre suprême, & la beauté de ses Ouvrages. Je souhaite que l'Epitre suivante puisse convaincre ceux qui méprisent la Poësie, & qui la regardent come un amusement frivole, qu'elle est digne de l'estime de toutes les Persones raisonables.

Je suis

Vôtre &c.

HEROIDE
JONATHAS A DAVID.

LE sujet de cette Epitre est tiré des Chapitres XIX. & XX. du Ier Livre des Rois. L'Historien sacré raporte les fureurs de SAÜL contre DAVID, & l'étroite amitié qui étoit entre lui & JONATHAS, Fils de SAÜL. En ceci, la fidélité de l'histoire est éxactement observée; il semble qu'on s'en soit un peu éloigné dans l'Episode de MICAL, Fille de SAÜL, & Femme de DAVID, mais elle a un fondement assés vraisemblable. L'histoire raporte que DAVID fut forcé par les mauvais

traitemens, & par les menaces de SAÜL, de chercher une retraite hors du Roïaume d'Iſraël; il ſe retira auprès d'ACHIS Roi de Gath; MICAL devoit craindre que ce Prince, pour s'aſſurer de la fidélité de DAVID, ne lui fit épouſer ſa Fille. Venons à l'EPITRE de JONATHAS.

O Toi, le digne objet de toute ma tendreſſe,
DAVID! Pour qui mon cœur vivement s'intéreſſe,
En vain, pour ISRAËL tu ſignales tes jours;
Hélas! De tes malheurs rien n'arrête le cours.
Si tu parois ici ta perte eſt aſſurée:
De SAÜL contre toi la haine conjurée
Ne peut te pardoner ta gloire & ta vertu;
Sous le poids des malheurs ſon Eſprit abatu,
Semble nous anoncer ſa triſte deſtinée;
Rien ne peut raſſurer ſon ame infortunée.
Dans SAÜL conſterné, l'on méconoit le Roi;
Et déja ſa terreur remplit ſon Camp d'éfroi.
Ce n'eſt plus ce Héros conduit par la Victoire,
Chéri de ſes Sujets, que couronoit la Gloire,
Dont Dieu ſe déclaroit le Protecteur, l'apui,
Vainqueur des Philiſtins, qui fuïoient devant lui.
A ſes noires fureurs l'Eſprit Saint l'abandone
A l'aſpect d'AMALEC ſon courage s'étone.
Il a fait ſur ſon ſort conſulter l'Eternel;

Lui même prosterné, pleure aux pieds de l'Autel;
Dieu semble, rejettant ses vœux & sa priére,
Apesantir sa main & combler sa misére.
Ah! craignons si le Ciel n'écoute point sa voix
Que ne respectant plus son culte ni les Loix,
Ce Prince des Enfers n'implore l'assistance
Et ne force les morts à rompre le silence.
Craignons, que pour percer un obscur avenir,
SAÜL de l'Eternel perdant le souvenir,
Dans ces antres profonds, condannés, & funèbres,
Ne s'adresse à la fin au Prince des ténèbres.
Il ne peut surmonter un ascendant fatal:
Il cherche, aime le bien, & pratique le mal.
Ce Prince des Dévins consultant les Oracles,
A crû qu'en sa faveur ils feroient des Miracles;
On dit que par l'éfort de leur Art odieux,
L'ombre de SAMUEL s'est montrée à ses yeux;
Mais que loin de calmer sa douleur & son trouble,
Du mal qui le poursuit l'accès encor redouble.
On dit que SAMUEL a prédit son trépas:
Il croit voir le tombeau qui s'ouvre sous ses pas;
Par l'altier Philistin sa famille égorgée
Jetter des cris plaintifs, & dans le sang plongée;
Son Trône renversé, son Peuple dans les fers,
Lui même mis à mort, descendant aux Enfers:
De ces afreux objets l'image formidable
Lui déchire le cœur, le dévore, & l'acable.

Il se croit par le Ciel au malheur destiné ;
Trop heureux, nous dit-il, s'il n'étoit jamais né.
Entrainé vers le mal par un penchant funeste,
Le crime qu'il comet, son ame le déteste.
Un jour afreux succède à l'horreur de la nuit,
Et rien ne peut calmer l'éfroi qui le poursuit.
Enfin, soit que de Dieu la volonté suprême
Ait permis que ce Saint aparusse lui même,
Soit que son ombre ait pris un corps matériel,
Saül en le voïant, a crû voir Samuel.
Il a crû lui parler, & son ame égarée,
Croioit en l'écoutant voir sa perte assurée.
Il m'apelle, il me fuit ; & ne se conoit plus ;
Hélas ! nous avons tous sa disgrace encourus.
Je n'ai que trop senti jusqu'où va sa colère,
Combien à ses devoirs la vengeance est contraire.
De mon penchant pour vous il voudroit me punir ;
Il ne veut plus m'aimer, & ne peut me haïr.
Contre le fier Moab, dans ces tristes allarmes,
Où nous somes sans Chef, qu'oposer à ses armes ?
Oui, dans ce jour afreux où règne la terreur,
Sion va devenir l'esclave du vainqueur.
Je crois voir Ascalon, qui dans un jour de fête,
De nos murs ravagés célèbre la Conquête ;
Se dévoüe à Dagon, par un vœu solennel,
Et brave nôtre Dieu jusques sur son Autel.
Seigneur ! je crois en vous, m'adresser à mon
Maitre,

DAVID, mon cher DAVID, eſt bien digne de l'être,
Le cruel Philiſtin inſulte à nos malheurs,
Il refuſe la paix, & ſe rit de nos pleurs.
Ami trop généreux, vôtre ſeule vaillance
Peut contre ces méchans prendre nôtre défenſe.
Venés, vôtre valeur repouſſera leurs coups;
Et l'altier Philiſtin tremblera devant vous.
Venés, mon cœur languit de vôtre longue abſence,
Venés, mais de SAÜL évités la préſence.
Oui; le Ciel, nous dit-il, propice à vos deſtins
A fait déja paſſer ſon Sceptre dans vos mains:
C'eſt ce ſoupçon jaloux qui le trouble & l'irrite;
Plus que ſes énemis il craint vôtre mérite;
Vôtre haute valeur excite ſon couroux,
Fuïés loin de ſes yeux, cher Prince, éloignés vous.
Il me comande en vain de ſervir ſa colère,
Vous êtes mon ami, ſi SAÜL eſt mon Pére.
Si nous ſomes unis par les nœuds des ſermens,
Nos cœurs le ſont bien plus par ceux des ſentimens,
Si le Ciel de mes jours a marqué les limites,
J'adore avec reſpect les Loix qu'il a preſcrires:
Si du Trône des Juifs DAVID devient l'apui
Mes Enfans trouveront un nouveau Pére en lui:
Vous me l'avés promis, j'en crois vôtre promeſſe;
Mais plus que vos ſermens j'en crois vôtre tendreſſe.
Hélas! ma triſte Sœur vous tend ici les bras:
SAÜL craint vos vertus, elle vôtre trépas.

Que n'a-t-elle pas fait pour émouvoir son Pére ?
Que vous devés aimer une Epouse si chére !
Son cœur pour vous sauver voudroit dans les combats
Pour garantir vos jours suivre par tout vos pas,
Et dans la noble ardeur dont elle est animée,
Défendre son Epoux contre toute une Armée.
Qu'il est doux, cher David, d'aimer, & d'être aimé,
De possèder un Cœur dont on est enflamé,
Et dans le vif transport dont nôtre ame est ravie,
De prodiguer pour lui son sang & nôtre vie !
Je ne veux point ici vous rapeller ce jour,
Quand ma Sœur ne pouvant étoufer son amour,
Se baignoit dans ses pleurs, lors qu'un bruit infidéle
De vôtre changement lui porta la nouvelle,
Lui dit que pour Acuis brulant de nouveaux feux
Vous lui ofriés, Seigneur, vôtre encens, & vos vœux ;
Et que dans Siceleg par son Pére amenée
Vous alliés célébrer un nouvel Hymenée.
Des larmes de Mical rien n'arrêtoit le cours :
Et je crûs que la mort alloit trancher ses jours.
Sans doute à ce récit vôtre ame est atendrie.
Vous chérissés Mical, vous aimés la Patrie.
L'une & l'autre sur vous, Seigneur, ont mêmes droits,

Et se font un plaisir de vivre sous vos Loix.
Que ne pouvés vous point, vous que Dieu favorise,
Dont il aime le cœur & bénit l'entreprise ?
Le Dieu qui d'Israël fut constamment l'apui ;
Qui fut son défenseur, l'est encore aujourd'hui.
Il ne permettra point qu'une race maudite
Le cruel Philistin, le barbare Amonite,
Massacrent sans pitié JOSEPH & BENJAMIN ;
Que JUDA tombe aux pieds de ce Peuple inhumain.
Pour vous, pour vos Enfans, Dieu fera des Miracles,
Et j'en crois vos vertus, autant que nos Oracles.
Vous savés, cher DAVID, que JACOB a prédit
Que dans les tems marqués de vous n'aîtroit le Christ.
Qui peut de l'Eternel limiter la Puissance ?
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense :
Il a créé d'un mot tous les Etres divers ;
Et du sein du néant tiré cet Univers.
Sous son aîle JACOB trouve un puissant azile.
Tout Peuple qui le craint vit heureux, & tranquile.
La Mer pour nous sauver a reculé ses flots
Et plongé l'Egiptien dans l'abime des Eaux.
Soleil, de JOSUE' tu vis jadis la gloire ;
Tu retardas ton cours, pour hâter sa victoire.
Mais pourquoi de nos Chefs rapeller les travaux,
Quand vous nous faites voir des prodiges nouveaux?

Lorsque le Philistin défioit nos cohortes,
Lorsque presque vainqueur il assiégeoit nos portes,
Un superbe Géant étalent sa valeur,
Veut nous intimider & nous glacer le cœur;
Vous seul de nos Soldats osates le combatre;
On vous vit d'un seul trait le dompter & l'abatre.
ISRAËL aplaudit à de si nobles coups;
Ses cris, *vive* DAVID, allérent jusqu'à nous.
On vit du Philistin les Troupes dispersées,
Et de leurs étendarts les Campagnes jonchées.
Vôtre cœur, jeune encor, hardi, mais sans orgueil,
D'un éloge flateur sût redouter l'écueil.
Mon Pére fut le seul qu'atristoit la Victoire;
Ce Prince fut dès lors jaloux de vôtre gloire.
Malgré l'abime afreux qui s'ouvre sous ses pas,
A son cruel destin ne l'abandonés pas,
Soïés son défenseur, soutenés sa Courone:
Un grand Cœur s'aplaudit quand il dompte & pardone;
Il est moins doux de voir nos Enemis vaincus,
Que de triompher d'eux par ses seules vertus.

GENEVE.



REFLEXIONS

Sur le Serment & sur le faux point d'honeur à l'ocasion de la Promesse d'HERODE *à la jeune* SALOME'.

LE Serment est une invocation du nom de Dieu, par laquelle nous le prenons à tèmoin de la sincérité de nos paroles & de nos intentions, & nous nous soumettons à sa vengeance, si nous violons nos engagemens. Cela étant, il est clair que le Serment ne doit s'emploïer qu'avec une grande circonspection, & après avoir bien consideré, si ce que nous promettons est en nôtre pouvoir, s'il ne blesse aucune Loi Divine, & s'il n'est préjudiciable ni aux autres, ni à nous mêmes. Quand il arrive à des homes foibles, de proférer des Sermens inconsiderés, leur devoir est d'en demander pardon à Dieu. Si ces Sermens au reste ne sont préjudiciables qu'à leurs intérêts temporels, ils doivent les garder, & porter la peine de leur témérité. Celui d'HERODE est des plus vicieux; il le fait dans l'emportement où le jette une passion soudaine, & il se fut bien doné de garde de le tenir, si la Fille d'HERODIADE lui avoit demandé la moitié de son Roïaume: C'est alors

que l'intèrêt l'auroit emporté ſur la Réligion, & que la diſgrace, ou peut-être quelque choſe de plus auroit été la récompenſe de la témérité de SALOME'; mais il ne s'agit que de la tête de JEAN BATISTE, & cette tète que ſon inocence & le miniſtère dont il eſt revêtu, doivent rendre ſacrée à toute la Terre, eſt ſacrifiée ſous un prétexte de piété envers Dieu. C'eſt ainſi que les paſſions humaines ſe joüent de la Réligion même, & qu'on viole la Loi Divine, en faiſant ſemblant de l'obſerver. Combien de fois a-t on vû, depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, la perfidie & l'inhumanité immoler des Ecatombes d'Inocens ſous de pareils prétextes? Combien de fois a-t on vû la tiranie réligieuſe & l'hipocriſie ſe ſervir du nom de Dieu, pour couvrir leurs trahiſons & leurs meurtres?

Au prétexte de la Réligion HERODE joint le point d'honeur. Il n'oſa s'en diſpenſer à cauſe de ceux qui étoient à table avec lui. Voila l'Idole des homes en général, mais ſur tout des Grands: Idole que l'orgueil a conſacrée, qu'il a miſe à la place de la vertu, & à la quelle ils ſacrifient & la Réligion & l'humanité.

Il faut pourtant convenir que, l'on eſt redevable de bien des avantages à l'amour que les homes ont pour l'honeur. Sans ce frein, on verroit à tout moment les Grands abuſer

de leur pouvoir, & come ils n'ont rien à craindre des Loix, s'abandoner sans réserve à l'impétuosité de leur passion. Ce fut par ce motif d'honeur, qu'un des plus méchans Princes qui fut jamais, (CAÏUS CALIGULA) révoqua l'ordre qu'il avoit doné de mettre sa Statüe dans le Temple de Jérusalem. Dans la joïe d'un festin qu'AGRIPA lui donoit, il fit des promesses réïterées à ce Prince, de lui acorder tout ce qu'il lui demanderoit: AGRIPA lui demanda la grace ci-dessus: Il l'acorda, dit l'Historien, parce qu'il jugea qu'il étoit contre son honeur de violer une parole donée devant un grand nombre de témoins. Voilà une conjoncture ou l'honeur obtint de ce monstre, ce que la justice n'en auroit jamais obtenu. Mais il faut convenir d'un autre côté, que la même passion a fait, & fera toûjours une infinité de maux. Ce n'est pas que l'amour de l'honeur, lors qu'il est moderé, soit vicieux en soi; mais c'est que les homes aïant détaché l'honeur de la vertu, quoi que ces deux chôses soient aussi inséparables que l'ombre l'est du corps, elles se trouvent en oposition dans leur esprit. De-là vient qu'il y a des vices, qui leur paroissent honorables, & des vertus qui leur paroissent honteuses, & ces vertus conséquemment sont méprisées, pendant que les vices sont honorés. Ils ont substitüé à la véritable gloire la vanité,

vanité, qui n'en a que l'aparence. C'est pour cela que les persones vertueuses sont souvent obligées de mépriser la gloire humaine, par ce qu'elle se trouve en oposition avec leur devoir; au lieu que les gens du monde négligent la vertu, lors qu'elle paroit contraire à leur faux honeur. Et de la tant de crimes dans les Grands, plus esclaves que les petits de la gloire humaine, & plus dificiles à désabuser, parce que persone n'est assez osé de blamer leurs actions, ni contredire leurs jugemens. Voilà un des motifs du crime d'HERODE; il préfére le faux honeur de ne pas paroitre leger & parjure, au véritable honeur de reconoitre sa témérité & sa précipitation, & de demander pardon à Dieu d'un Serment leger, & qui, quand il eût été fait avec délibération, ne pouvoit l'obliger à cometre un crime.

Il y a dans cette histoire d'afreuses circonstances. Qu'une Princesse qui se croit ofensée, demande la tête d'un inocent, il n'y en a que trop d'éxemples; mais qu'elle se fasse aporter cette tête sanglante dans un bassin, pour rassasier sa haine d'un tel spectacle, c'est peut-être ce qui n'est jamais arivé qu'à HERODIADE. Il se pouroit aussi, qu'elle ne prit cette précaution, que pour s'assurer que c'étoit bien éfectivement celle de JEAN BATISTE, dans la crainte qu'on n'en eût substitüé une autre,

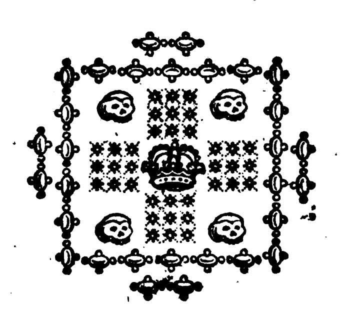
par l'estime qu'elle n'ignoroit pas qu'HERODE avoit pour ce saint home.

HERODIADE est donc tranquile à présent ; l'importun Senseur de ses crimes est réduit au silence ; elle peut jouïr en paix & de son inceste & de sa dignité. Vains projets des méchans ! On ne parvient point au repos par des crimes; les jugemens de la Providence ne le permettront jamais. L'inocence & la vertu oprimées les poursuivront jusques dans les aziles du Trône, & viendront en empoisoner les plaisirs. L'histoire en raporte un éxemple bien mémorable

THEODORIC, Roi des Visigots, fit mourir d'un cruel suplice l'illustre & sage BOECE sur de fausses acusations, & craignant que SIMAQUE son Gendre, aussi sage & aussi illustre que son Beaupére, ne voulut venger sa mort, il lui fit couper la tête. L'Italie n'avoit rien de plus estimable que ces deux grands homes. THEODORIC est à table peu de tems après ; on lui sert dans un plat la tête d'un gros poisson ; il croit voir la tête de SIMAQUE qui grince les dents contre lui, & qui le regarde d'un œil menaçant ; il se lève de table tout éfraïé, tout glacé, court à sa chambre, fait venir son Médecin, lui conte le prodige, reconoit qu'il a fait mourir deux inocens, pleure ses crimes, & meurt bientôt

après, tourmenté par les plus cruels remords (*).

HERODE n'eſt pas plus tranquile que THEODORIEC ; malheureux les Princes, qui abuſant de leur pouvoir oſent oprimer l'innocence ; ils ne le feront jamais impunément. Combien de fois HERODE & HERODIADE, privés de leurs Etats, relégués à Lion dans les Gaules & devenus le mépris de toute la Terre, ſe reprochérent-ils l'un à l'autre les crimes dont ils étoient complices, & dont leurs diſgraces étoient la juſte punition.



(*) PROCOPE, de la guerre des Gots.

MES MOMENS HEUREUX.

LETTRE *de Mad. de L. à la Gouvernante de sa Fille.*

LES avis que j'ai à vous doner sur l'éducation de ma Fille, d'après une longue étude de son caractère, ne sont pas, Melle. l'afaire d'une Lettre n'y d'une conversation. Je me bornerai donc à quelques règles générales que je vous prie de bien observer; me réservant de causer avec vous sur les cas particuliers qui se présenteront.

Je veux que ma Fille se lève tous les jours à huit heures; qu'elle fasse aussi-tôt les priéres ordinaires du matin, auxquelles vous joindrés celles que je vous donerai pour elle. Elle déjeunera ensuite & fera sa toilette, le tout doit être fini au plus tard à dix heures. Dès qu'elle sera habillée, elle lira pendant une demi heure, soit l'explication de l'Epitre & de l'Evangile, soit quelqu'autre morceau de morale Chrétienne. Vous lui permettrés de l'interrompre tant qu'elle voudra; sur tout si c'est par des questions ou des observations rélatives à la lecture. Si au contraire elle s'interrompt par l'ennui que lui cause cette ocupation, il faudra tacher de la ramener

avec beaucoup d'amitié. Faites lui ſentir que chaque choſe doit avoir ſon tems ; que come elle trouveroit fort déplacé, quand elle eſt ocupée de ſa poupée, on l'interrompit par des queſtions ſérieuſes, de même elle eſt trés répréhenſible de chercher des amuſemens, lors qu'elle eſt ocupée de ſes devoirs. Si vous ne pouvés la fixer par ce raiſonement, il ne faut point lui faire quiter le livre ; cela doit être regardé come une punition & réſervé pour la derniére extrémité. Aiés plûtôt ſoin, ſans qu'elle s'en aperçoive, de vous prêter à ſes diſtractions, ſoit par quelques queſtions ſur la lecture même, ſoit en lui contant quelques faits, qui y aient raport, afin de lui ôter l'ennui & l'uniformité de ſes leçons, & ſur tout l'ocaſion de ſe livrer à l'entètement & à l'humeur. Si aucun de ces moïens ne réuſſit, gardés vous de la gronder : Car ſans compter que cela auroit un éfet tout à fait contraire à nos vües, c'eſt que cela n'en vaut pas la peine, & qu'une Fille a du tems de reſte pour aprendre. Cette lecture doit être d'une demi heure entiére, tant pour les interruptions que pour la laiſſer repoſer & la mettre en état de comencer à onze heures d'écrire une ou deux pages de ſuite.

Dans l'intervale qui peut reſter juſqu'au diner, il faudra la promener, quand le tems le permet ; là, tout en cauſant, tacher d'exciter

& d'entretenir en elle cette curiosité, qui est si naturelle aux enfans, & qui leur aprend plus, si on sait la mettre à profit, que tous les Maitres ensemble. Pour cela, il faut lui faire des questions à propos, & lui doner ocasion d'en faire à son tour. Il ne faut pas la blamer quand elle dit une chose fausse, mais sans pédanterie la convaincre du contraire par le raisonement, par l'évidence, & non par les préceptes & les maximes. C'est sur tout aux yeux des enfans qu'il faut parler, plus qu'à leur esprit. Aprenés lui à admirer les beautés de la nature; à voir travailler les insectes par exemple: Les petites choses sont plus à la portée des enfans. Qu'elle s'acoutume à être atentive à ces objets, si dignes d'être admirés, & si négligés dans l'éducation ordinaire; qu'elle soit sensible à secourir un animal qui soufre. Ce sera en la raprochant d'elle même par la réfléxion, en lui faisant sentir la joie qu'elle auroit d'être soulagée dans sa peine, qu'on pourra lui faire sentir le bonheur d'être sensible & compatissante. C'est le chemin à la vertu & à l'humanité. Il faut aussi lui faire sentir qu'une bone action n'est jamais sans récompense; mais que la plus agréable & la plus douce de toutes, est la satisfaction qu'on éprouve d'avoir bien fait. C'est en conséquence de ce principe qu'il faut, quand elle a doné quelque preuve ou de sensibilité,

ou de générosité, ou d'autres vertus qui partent du cœur, lui montrer par toutes vos maniéres le plus grand contentement; lui passer dix fautes pour un seul de ces mouvemens & me l'amener come en triomphe. Le contraire, mot pour mot, quand elle aura marqué de la cruauté, ou de l'insensibilité, ou quelque penchant, qui à la longue pourroit dégénérer en vice. Si le tems ne permet pas la promenade du matin, il faut la faire travailler jusqu'au diné à quelque ocupation convenable à son séxe, broderie &c. Il faut toûjours avoir cinq ou six ouvrages à choisir, afin qu'elle s'acoutume à ces ocupations sans ennui. Rien ne détruit tant les fantaisies, que de savoir les prévenir dans des choses indiférentes.

Depuis le diné jusqu'à quatre heures du soir, je la garderai auprès de moi. Depuis quatre jusqu'à cinq, vous choisirés un Chapitre ou deux de son Catéchisme pour lui conter en causant & sans livre, ce qu'il contient; faites la cesser dès aujourd'hui d'aprendre par cœur. Il faut, Melle. que vous conceviés bien, ce que vous voulés qu'elle sache; à force d'en causer, & de la questioner sur ce que vous lui aurés dit, elle le retiendra à la fin bien mieux, & d'une maniére bien moins ennuïeuse. Cette heure sera partagée égale-

ment entre le Catéchiſme hiſtorique & dogmatique.

Come il faut lui éxercer la mémoire, vous lui aprendrés depuis cinq heures juſqu'à cinq & demi des Scènes de Comédie, des Fables ou autres morceaux que je choiſirai. Si elle a le matin quelques momens de reſte & de la bone volonté, on pourra auſſi les emploïer à cette étude, qui deviendra une récréation pour elle. Si vous voulés vous doner la peine d'aprendre avec elle, come à l'envi, rien n'eſt ſi aiſé que d'exciter ſon émulation.

Depuis cinq heures & demi juſqu'à ſix heures & demi, vous cauſerés avec elle ſur l'hiſtoire. Pendant une demi heure vous lui expliquerés à peu près les principaux événemens d'un Règne, l'autre demi heure ſera emploïée à la Géographie, dont il faudra lui doner une idée, ſans lui rien faire aprendre par cœur. Le lendemain à pareille heure vous la prierés de vous conter à ſon tour ce que vous lui aurés dit la veille. Si elle n'en a rien retenu, il faut recomencer les mêmes choſes, & les lui faire répéter ſur le champ.

Durant ces converſations, vous pouvés lui faire prendre ſon ouvrage pour la fixer machinalement auprès de vous. Le reſte du tems ſera emploïé à la promenade, ou à s'amuſer auprès de moi.

A neuf heures préciſes elle ſoupera après

avoir fait ſes priéres ordinaires ; enſuite de quoi un éxamen moral & éxacte de tout ce qu'elle aura fait dans la journée ; & pour qu'elle s'y acoutume & qu'elle en tire quelque fruit, vous le ferés avec elle. Il faut qu'elle ſoit couchée au plus tard à dix heures & demi.

En général je ne veux point de punition, pas même de réprimande, ſur tout ce que la raiſon, l'uſage du monde, & l'envie de plaire corrigent avec le tems. Ne lui dites rien, ou parlés lui du moins trés légérement, ſur ſa contenance, ſur ſa mauvaiſe grace, ſur ſon étourderie &c. Et ne lui en parlés jamais devant le monde, pas même devant moi. Quand elle aura quinze ans elle ſaura ſe tenir & marcher de reſte. Quant aux défauts eſſentiels qui pourroient faire craindre pour ſon caractère & pour ſon bonheur, vous ſavés coment il faut s'y prendre. Si vous êtes ſeule avec elle, lorsqu'il lui arrive de tomber dans une faute grave, faites lui ſentir par tous les raiſonemens, que vous pouvés raprocher de ſon âge, combien il eſt humiliant & dangereux pour une Fille bien née de ſe trouver dans une pareille ſituation ; malgré ces réfléxions elle retombera. Si cela lui arrive en préſence des autres, contentés vous d'un coup d'œil : Enſuite quand vous vous retrouverés ſeules, ſoiés ſérieuſe ; mais ne le

ſoïés que dans ces cas ; montrés lui tout l'intérieur de quelqu'un qui a du chagrin : Ne lui dites d'ailleurs mot, & voiés la venir : Prenés garde ſur tout de ne pas mettre la ſécheresſe à la place du ſérieux. Elle eſt ſenſible, & elle vous aime ; elle vous demandera ce que vous avés ? Sans la gronder dites lui qu'en éfet vous avés de la peine ; laiſſés lui en demander le ſujet plus d'une fois, & avoüés lui enfin qu'elle ſeule en eſt la cauſe. Elle voudra ſavoir coment ? Alors vous lui dirés que vous n'avés pû voir ſans peine & ſans la plus vive douleur l'impreſſion qu'a fait ſur tout le monde, le défaut dont vous aurés à la reprendre. Dites lui que la crainte de le faire remarquer à ceux à qui par bonheur pour elle il pouvoit être échapé, avoit à peine ſufit pour vous empêcher de lui répéter tout haut, ce que vous lui avés déja dit ſur ce ſujet ; que ce défaut eſt capable de lui corrompre le cœur, d'éfacer ce qu'il peut y avoir de bon en elle, & de la perdre dans le monde ; que vôtre tendre atachement pour elle, & le peu de cas qu'elle fait de vos répréſentations vous pénêtrent d'afliction ; qu'elle laiſſe ſans fruit les germes de vertu qui ſont en elle, tandis que vous & moi lui donons inutilement les moïens de les cultiver &c.

En général pour les choſes eſſentielles, mais qui ſont purement extérieures, & de

convention dans le monde, inſpirés lui l'amour de ſa réputation & la crainte du Public; mais ne lui inſpirés jamais ni crainte, ni envie de plaire ou de déplaire à une telle perſone en particulier.

Sur les vices ne lui aprenés à redouter que ſa propre conſcience, & à ne deſirer pour récompenſe de ſes vertus, que la douceur inexprimable d'être ſans reproche à ſes propres yeux.

Ne lui parlés des choſes d'uſage que par maniére de converſation.

Voilà, Mademoiſelle, quelques principes que je vous prie de ſuivre; nous entrerons en explication ſur les détails ſuivant l'ocurence.

Quant à l'Inſtruction, vous voïés que pour alléger le travail de ma Fille, j'en éxige beaucoup de vous. Il faut cauſer continuellement & tirer parti de tout pour lui former le cœur. Voila l'eſſentiel. L'eſprit ira tout ſeul; ou ſi les progrès en ſont lents, ils ſeront du moins ſûrs & ſolides. Les ſots entêtés de leurs vieux préjugés, diront peut-être que nous n'y entendons rien; laiſſés les dire; elle & ſon mari nous remercieront.



ESSAI

Sur cette Question : *Quelle est l'étude la plus utile, ou celle des Livres, ou celle des Homes?*

Pour bien résoudre cette Question, il faut éxaminer quelle est l'utilité de l'étude des Livres, & quelle est l'utilité de l'étude des Homes, & les comparer l'une à l'autre.

On ne peut nier que l'étude des Livres ne soit trés utile, pour éclairer son esprit, former son goût, & étendre ses conoissances. La nature done les talens & le génie, mais l'étude les éxerce & les perfectione. Le meilleur terrain a besoin d'être cultivé, si l'on veut qu'il produise des fleurs & des fruits. L'étude est la vraie nourriture de l'esprit; c'est un aliment qui le fortifie, & lui done de la vigueur. LOUIS XIV. demandoit un jour, au Duc de VIVONNE, à quoi servoit la lecture? *Les Livres*, répondit-il, *font sur l'Esprit, le même éfet que les perdrix font sur mon visage.* C'est qu'il avoit un trés beau teint. Aussi les plus grands Homes ont-ils eû soin de joindre l'étude des Livres, à celle des Homes. Mrs. de FONTENELLE, de

MONTESQUIEU, de VOLTAIRE, donoient tout le matin à l'étude des Livres, & l'après diné à celle des Homes. De-là vient que leurs Ouvrages sentent moins le travail, & ont plus de délicatesse & de grace, que ceux des Auteurs qui ne sortent jamais de l'obscurité de leur Cabinet. On y contracte quelque chose de dur & de sombre, qui blesse le goût & rebute le Lecteur. On ne sauroit bien peindre les mœurs & les usages des Homes, si on ne les a pas étudiés & vûs de près. Quelle conoissance ne trouve-t-on pas du Cœur humain & de ses passions, dans les Livres de nos bons Ecrivains. Qu'on lise *l'Esprit des Loix*, *les Dialogues des morts*, de l'Illustre FONTENELLE, les Caractères de M. de la BRUIERE, les Maximes de M. de la ROCHEFOUCAULT, les Comédies de MOLIERE, les Tragédies de RACINE, on verra aisément qu'ils ont tracé leurs tableaux d'après nature, & que leurs copies ont été faites d'après les originaux.

Voiés encore les Sermons des Prédicateurs célèbres, ceux par exemple, de MASSILLON, de BOURDALOÜE, de CHEMINAIS, de SAURIN, de TILLOTSON. Quelle intelligence n'y trouve-t-on pas de tous les objets, & de tous les piéges qui ont acoutumé de séduire le cœur humain, d'échaufer & d'éblouir l'imagination, par des

prestiges dangereux ! Tous les homes ne sont pas propres à l'étude. Les uns sont faits pour les éclairer, les autres pour les nourrir.

L'étude des Livres déssèche & apesantit l'Esprit, si l'on s'y aplique trop, & uniquement ; il se délasse dans le monde, & y prend de nouvelles forces ; il puise dans cette source des idées neuves & riantes. Il les varie par des traits & des nuances, qui échapent à un Ecrivain renfermé dans le cercle des Sciences abstraites. L'étude même des belles Lettres, qui devroit servir à polir & à adoucir l'Esprit, peut le rendre aigre & grossier, si l'on se borne à ce que cette étude a de sec & de méchanique ; c'est à dire, à l'étude des règles, des mots & des Langues. Un Home de Lettres qui a du génie & de l'imagination, est un excellent guide, si par bonheur, il marche droit, & qu'il enfile la bone route ; mais il peut nous égarer, & nous mener bien loin, s'il manque le bon chemin, & que pour ateindre au but, il prène des sentiers détournés ou inconus ; j'en indiquerai un ou deux éxemples.

Un Auteur François, nommé ISAC LAPEYRERA, qui écrivoit au milieu du dernier Siécle, a prétendu prouver qu'ADAM & EVE, ne sont pas les seuls Chefs du genre-humain, puis qu'il y a des Homes de diférentes couleurs, & que l'*Amérique* a été peuplée long-tems

avant l'usage de la *Boussole*, qui, selon lui, étoit le seul moïen qui pût nous conduire à un Païs si éloigné; mais il n'a pas réfléchi, qu'il y a aparence que ce Païs tenoit anciennement à nôtre continent par une Isthme (*) qui peut avoir été engloutie dans la Mer, & qui servoit de pont de comunication entre l'ancien & le nouveau Monde, à peu près, come on croit que la Sicile a été séparée de l'Italie, par un tremblement de terre: D'ailleurs il sufit, pour trouver l'origine des Américains, que trois ou quatre Persones de diférent sèxe, aïent été jettés sur le rivage de l'Amérique, par une tempête; les Tyriens, les Sydoniens, les Carthaginois faisoient sur Mer des voïages de long-tems, avant l'invention de la *Boussole*; on prétend même qu'ils ont eû quelque conoissance de l'Amérique, qu'HYRAM, Roi de Tyr, ami de SALOMON, en tiroit beaucoup d'or & de richesses, & que ce Païs est le même que celui d'*Ophir*.

(*) Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans un grand détail pour prouver cette opinion, qui est fort combatüe. On prétend qu'il y avoit anciennement une Isthme qui joignoit l'espace qu'ocupe l'Océan entre la partie la plus Septentrionale de la Tartarie, & l'extrémité aussi Septentrionale de l'Amérique, qui peut-être n'a été découverte que par accident; on croit que ce fut un Pilote, nommè *Andalouz*, qui y aïant été jetté par une tempête, l'anonça à CRISTOLPHE COLOMB.

Je ne parle point de l'Isle *Athlantique*, dont PLATON fait mention, & qu'il dit avoir disparu, & s'être précipitée dans le goufre de la Mer, après une violente tempête. Ce ne peut être l'Amérique, puisqu'elle subsiste encore. Cette vaste partie du monde n'est pas tellement séparée de l'Europe & de l'Asie, que les habitans du Nord n'aïent pû y pénétrer, puis que divers voïageurs assurent que le Septentrion de l'Amérique n'est pas à une grande distance du *Groënland*, & qu'il confine au détroit de *Davis*. Mais la Mer glaciale & les tempêtes continuelles auxquelles elle est sujette, empêchent qu'on ne puisse s'assurer de ce fait, qui a beaucoup de vraisemblance au raport des voïageurs, & des naturalistes les plus habiles. Il paroit du moins que l'Amérique n'est pas peuplée depuis longtems, & que c'est un Païs nouveau.

Mais c'est assés raisoner sur une simple suposition, car dire, l'Amérique a été peuplée avant la découverte de l'aiguille aimantée, donc ADAM & EVE ne sont pas les seuls Auteurs du genre-humain, c'est tirer une fausse conséquence d'un principe plus faux encore; car on pouvoit parvenir en Amérique sans le secours de la *Boussole*, & peut-être cette invention utile a-t-elle été trouvée anciennement, perdüe ensuite, & puis retrouvée, come

diverses

diverſes autres découvertes qu'on croïoit perdües, & que les Modernes ont reſſuſcitées.

La diférence de la couleur des Maures, ou des Noirs & des Blancs, n'eſt pas une meilleure preuve. Les enfans d'une même famille ne ſont pas tous de la même grandeur, ni de la même couleur. La diférence de la nourriture, de l'éducation, & ſurtout, du climat, met beaucoup de varieté entre les Homes.

J'avois deſſein de propoſer quelques autres éxemples de la mauvaiſe maniére de raiſoner de quelques Auteurs. Mais je m'arrête ici, & je reviens à la Queſtion. L'étude des Livres d'Hiſtoire eſt trés utile pour ſuivre le fil des événemens. Par cette étude on embraſſe, pour ainſi dire, le paſſé & le préſent. On devient Contemporain de tous les Homes, & Citoïen de tous les Païs. On trouve de grands modèles de vertu, & même les éxemples du vice ſont une leçon pour l'éviter.

L'étude de l'Eloquence nous enſeigne l'Art de plaire & de perſuader. C'eſt par elle que DEMOSTHENES ſe rendit redoutable à PHILIPE, Roi de Macédoine, & que CICERON fit trembler le fier CATILINA. L'étude de la Géométrie acoutume l'eſprit à l'atention & à la juſteſſe. L'étude des Livres inſpire en général du goût pour la réfléxion, & éloigne des

faux plaisirs. Sans elle on n'a que des conoissances legéres & superficielles, mais il faut choisir les Livres, come on fait choix de ses amis, ne point forcer l'étude, & joindre celle des Homes, à celle des Livres. On pourroit pousser plus loin ces réfléxions, & faire voir que les bons Livres contiennent ce que les meilleurs Ecrivains ont pensé de plus judicieux & de plus utile; & que la beauté & l'élégance de l'expression y ajoutent un nouveau prix. La variété & la netteté des idées, leur contrarieté ou leur raport fournissent matiére à l'éxamen, & peuvent servir à nous conduire à l'évidence.

Ceux qui se bornent à l'étude des Homes, peuvent contracter avec eux de mauvaises habitudes, & adopter leurs préjugés & leurs erreurs. Par éxemple, on voit tous les jours que le faux éclat des richesses & des dignités éblouït les yeux & séduit l'imagination des Homes; souvent ils préférent l'aparence à la réalité, & rendent homage plûtôt à celui qui leur paroit honête home, qu'à celui qui l'est en éfet. On voit que les Persones même les plus raisonables sont quelquefois entrainées par le torrent des plaisirs; qu'on acorde à l'intèrêt, à la crainte, ou à l'espérance ce qu'on refuse à l'amitié, à l'estime, & au vrai mérite. On voit que ce n'est pas toûjours un titre & un bon moïen d'obtenir l'aprobation

de ses Concitoïens que d'en être digne (*), & que les bienfaits font souvent des ingrats. Ces sortes d'observations, confirmées par l'usage & l'expérience du monde, peuvent éloigner des esprits foibles & chancelans de la route de la vertu. On ne croit pas mal faire que d'imiter le grand nombre, & les modèles du vice font plus séduisans, que les éxemples de la vertu. On se borne à la loüer, sans la pratiquer.

Nôtre conduite & nos mœurs sont rarement d'acord avec nos principes. Je ne suis pas du nombre de ceux qui font la satire de leur Siécle, pour faire mieux l'éloge des Siécles passés. Je sai que les Homes de tous les tems se ressemblent assés, & que par tout où il y a des Homes, il y a de la corruption. Je ne sai même si dans le prémier âge du monde, il n'y en avoit pas d'avantage qu'aujourd'hui, où nous somes plus éclairés sur nos devoirs,

(*) Un Athénien qui avoit beaucoup de probité & de mérite, s'étant presente pour entrer dans le Conseil des deux Cent, qui se faisoient par le Peuple, ne fut pas élû. Sachant qu'il avoit été exclu, il dit, sans paroitre piqué, je suis charmé que les Athéniens aïent trouvé deux cent Citoïens plus capables que moi de les gouverner. Le fameux & sage CATON éprouva le même traitement du Peuple Romain, & n'y fut pas plus sensible.

ou le crime eſt réprimé par la terreur des Loix, où les bienſéances du moins ſont mieux obſervées: Mais nous ne ſavons ni corriger les abus, ni ſoufrir avec patience ceux qu'on ne peut corriger.

Si nous remontons à l'origine de divers Peuples, & que nous éxaminions atentivement leurs mœurs & leur conduite, que découvrons nous? Au lieu de cette aimable inocence que quelques Ecrivains vantent ſi fort, on ne voit que des vices & des crimes; au lieu de lumiére, d'épaiſſes ténebres & une ſtupide ignorance. Les prémiers Homes, encore féroces & ſauvages, ne conoiſſoient point d'autres qualités que la viteſſe à la courſe, l'agilité, ou la force; ils ne s'enrichiſſoient que par la violence & l'uſurpation; tout ce qui leur ſembloit utile, leur paroiſſoit légitime. Chaſſeurs barbares, après avoir dévoré la chair des bêtes, & s'être abreuvé de leur ſang, ils chaſſoient de leurs cabanes ruſtiques, les laboureurs qui recueilloient les fruits de la terre, & les bergers qui ſe nourriſſoient du lait des brebis. S'ils réſiſtoient, ils étoient leurs victimes; quand on s'eſt acoutumé au ſang des animaux, on ne ſe fait pas de la peine de répandre celui des Homes. Ces uſurpateurs, ces tirans ſortoient du creux des rochers, & des antres des forêts pour ravager des Païs fertiles, ſe détruire,

& se déchirer les uns les autres, semblables à des Lions qui sortent de leur taniére pour dévorer les passans. Voilà quels ont été les Héros de l'antiquité.

Les Nations n'ont jamais été plus fortunées que quand, instruites par l'expérience, observant une bone discipline, sentant l'utilité de l'ordre & des Arts, elles ont comencé à se civiliser & à se polir. Les talens & l'industrie ont été éxercés au profit de la Société. La timide & foible inocence a été en sûreté à l'abri des Loix. Les Homes ont été véritablement libres & heureux, quand ils ont été assés sages pour respecter la Justice & chérir la Paix : Tels ont été nos ancêtres,

Craignant plus que la mort un honteux esclavage
Ils trouvoient leur rempart dans leur propre courage.
Qu'on leur a vendu cher l'heureuse liberté !
Mais ce trésor peut-il être trop acheté ?
Que de sang pour l'avoir a-t-il falu répandre !
Nous leurs foibles neveux pouvons nous le comprendre ;
Nous qui par les plaisirs, par le Luxe abatus
Pour les biens, les honeurs, négligeons les vertus.
L'home esclave insensé de l'aveugle richesse
Sous de fausses grandeurs cache sa petitesse

Enflé de ses succès, foible dans ses revers
Il ne peut ni soufrir, ni secoüer ses fers.
Que peuvent nos éforts, esclaves que nous somes !
Oui, c'est la liberté qui forment les grands Homes (*).

Je reviens à la Question que j'éxamine, *Qu'elle est l'étude la plus utile ou celle des Livres ou celle des Homes ?*

Si l'Home étoit tel qu'il doit être, on ne pourroit trop l'étudier, pour lui ressembler ; malheureusement il s'en faut bien qu'il ait perseveré dans son inocence. A peine découvre-t-on quelques traits de sa prémiére origine (**) ; ses besoins ont des limites, mais ses desirs n'en ont point. Il se croit permis tout ce qui lui est agréable. Jeune il est leger, volage & voluptueux. Les passions le sédui-

---

(*) *L'époque la plus brillante de la Suisse, n'est pas celle où elle étoit encore féroce & dans l'esclavages ce fut lorsqu'aiant aquis la liberté par son courage, & gouvernée par de sages Loix, elle jouït en paix des fruits de sa valeur, & qu'elle vit son alliance rechérchée par les Nations les plus puissantes.*

(**) Les Homes persévérérent peu dans l'état d'inocence ; cet âge dor, s'il a jamais éxisté, a disparû come un éclair. L'home a bientôt fait la guerre à l'home, & la Terre a été bientôt abreuvée du sang de ses enfans. Tout divisoit les Homes, leur jalousie, leur ambition, & leurs intérêts. Les nœuds qui les unissoient, c'est à dire les diverses passions, devenoient elles mêmes une source de divisions.

ſent & règlent ſes plaiſirs. Dans la maturité de l'âge, il eſt dévoré par l'ambition ou par l'avarice, il ne va preſque jamais au but que par la route de l'iniquité & préfére le vice qui lui eſt utile, à la vertu qui le condanne. Dans un âge plus avancé, abatu par le poids des années & par ſes infirmités, il porte dans un Corps énervé un eſprit foible, qui craint moins la perte de la vie que celle de ſes plaiſirs.

O Home! s'écrie un célèbre Prédicateur, ô Home! quel ſujet avés vous de vous élever? Si vous conſiderés ce que vous êtes, vous trouverés que vous ſortés du néant, & que vous tendés toûjours au néant, d'où vous avés été tiré. Toute vôtre puiſſance n'eſt qu'un néant par ſa foibleſſe: Toute l'eſtime du monde n'eſt qu'un néant par ſa fragilité: Toutes les richeſſes de la terre ne ſont qu'un néant par les accidens qui nous les peuvent ravir: Toute nôtre ſcience n'eſt qu'un néant par ſa baſſeſſe & ſon incertitude. Néant de naiſſance, de puiſſance, d'eſtime, de richeſſes & de ſcience.

En éfet les Livres, ces vaſtes Recueils de nos découvertes, de nos obſervations, & de nos conoiſſances, ou plûtôt ces monumens de nos doutes, de nos préjugés & de nos erreurs, que renferment-ils? Ouvrons les, interrogeons les, & voïons ce qu'ils peuvent

nous aprendre. Si on ne consulte que les Livres on fera come une Persone, qui sans avoir été en Amérique voudroit d'écrire le Païs, les mœurs & les usages des habitans.

La plûpart des Sciences se bornent à satisfaire une vaine curiosité, ou a soulager nos besoins corporels, & laissent l'ame dans l'indigence & dans la misére. Nous ne somes grands que d'une grandeur empruntée, & nous restons foibles & petits. Quel raport a, avec la véritable grandeur de l'Home, & la noblesse de sa destination, l'étude des mots & des Langues ? En somes nous plus sages pour savoir exprimer la même idée de plusieurs maniéres ? L'étude de l'histoire nous rend-elle meilleurs ? Pour savoir ce que les autres ont sû, en ignorons nous moins ce que nous devons savoir ? Que nous importe d'être instruit des chiméres de ceux qui nous ont précédés ? Serons nous plus en état de plier l'air à nôtre usage, & d'en corriger l'intempérance, quand nous conoîtrons son poids & son ressort (*) ? On a découvert de nos jours,

(*) Dans la considération de la nature on s'arrête aux Créatures sans remonter jusqu'au Créateur ; est-il surprenant que l'incrédule se confirme dans son incrédulité, puisqu'il abuse des moïens même dont Dieu se sert pour la détruire. Sans Dieu le monde entier n'est qu'un labirinthe & un cahos afreux. On voit des éfets dont on ne découvre point la cause.

ou du moins, on l'a prétendu, & l'on s'en est félicité, l'*Electricité* & les *Polypes*; mais ces observations à quoi nous ont elles conduit? A confirmer & à augmenter nos doutes sur les misteres de la nature, sur la nature du feu & sur l'atraction de divers Corps. Le Polype répare ses membres à mesure qu'on les coupe; il les multiplie en quelque sorte; il se reproduit lui même & chaque partie devient un animal entier & complet. Phénomène incompréhensible mais incontestable, que l'incrédule a saisi pour prouver, selon lui, que l'ame des animaux est matérielle, que celle de l'home lui ressemble, & n'en difére que par un degré plus ou moins grand. Conséquence fausse, absurde, & qui n'est fondée que par un raport aparent.

Il est vrai que trop d'atention fatigue nôtre ame, que nos sens peuvent la tromper, que l'erreur peut l'obscurcir & l'égarer, que trop de confiance en nos forces produit quelquefois nôtre foiblesse; mais l'ame se fortifie & se perfectione aussi par l'éxercice, au lieu que les progrès des animaux ont des bornes prescrites par leurs besoins, & qu'ils ne vont jamais au delà. Si nos sens nous trompent souvent, la Raison redresse leur tèmoignage, les observations & l'expérience nous servent de guide, lorsque nous nous égarons, & nous ramènent dans le sentier de la vérité. Ainsi,

ne perdons point courage. En étudiant les Homes nous aprendrons à les conoitre, & en ſondant nôtre propre cœur, nous aprendrons à nous conoitre nous même, & à ſortir de ce Labirinthe. En joignant à cette étude celle des Livres, ils nous enſeigneront à nous défier de nos préjugés & de nos erreurs. L'évidence ne ſe dérobe pas toûjours à nos recherches, & la lumiére ſuccède aux ténèbres.

L'étude des Livres, dit MONTAGNE, eſt un mouvement languiſſant & foible, qui n'échauſe point, au lieu que la conférence a quelque choſe de vif & d'animé, qui inſtruit, & qui éxerce en même tems.

J'aime & j'honore le ſavoir, ajoute t-il, dans ſon véritable uſage; mais je le hais, ſi je l'oſe dire, un peu plus que la bêtiſe, en ceux qui ne ſavent rien que par les Livres, & qui doivent tout leur eſprit à leur mémoire; en quelque main c'eſt un ſpectacle, en quelque autre c'eſt une marotte. Il avoit, dit FONTENELLE, en parlant d'un Académicien, cette ſimplicité de mœurs que done l'étude des Livres, & cette politeſſe que done le comerce des Homes.

Je le répete, pour ne point s'égarer, il faut joindre l'étude des Homes à celle des Livres. Par éxemple, je conois des Perſones ſans expérience, qui condannent le Luxe, ſans aucune diſtinction de Perſones ni de

Païs. Ils ne le conoiſſent point, mais il leur ſufit pour le proſcrire, qu'ils aïent lû dans certains Livres qu'il eſt dangereux. Ils s'érigent en Législateurs, & voudroient bannir tous les artiſans, & étoufer dans leur naiſſance l'induſtrie & les talens. S'ils en étoient crû, on ne verroit plus que des Jardiniers, des Bergers & des Laboureurs. C'eſt mal raiſoner; pourquoi diminüer le nombre des artiſans, & augmenter celui des laboureurs, dans un Païs où l'on recueille plus de blé, que l'on n'en conſume? Que feroient les Perſones riches de leurs tréſors, s'ils n'en emploioient pas une partie à ſoutenir & à perfectioner les Arts & les Manufactures. Si l'on proſcrivoit l'horlogerie, que deviendroit une infinité d'ouvriers? Ne faut-il pas que l'or & l'argent circulent dans le Comerce, pour le bien & le ſoulagement des Pauvres. Veut on forcer les Perſones opulentes à devenir avares, & à entaſſer folement richeſſes ſur richeſſes? Toute perſone qui proportione ſa dépenſe à ſon revenu, à ſon état & à ſa condition, eſt dans l'ordre, & en faiſant ce qu'elle peut, elle fait ce qu'elle doit.

L'ignorance des Homes & du monde eſt une ſource de mauvais raiſonemens: J'en citerai encore un éxemple. Quelques gens de Lettres ne condannent pas moins ſévérement la Comédie que le Luxe; cependant la bone

Comédie, n'eſt qu'un tableau de la vie humaine. On peint les ridicules & les vices pour les corriger. Il eſt même naturel de penſer, que les leçons de morale que les acteurs débitent ſouvent, & les éxemples de vertu qu'ils mettent ſur le Théatre, font quelque impreſſion ſur eux, ainſi que ſur les ſpectateurs. Quel modèle de ſageſſe & d'équité ne trouve t-on pas dans BURRHUS! que d'humanité & de grandeur d'ame dans ALVARE's? Liſés la Tragédie de MANLIUS vous y verrés une Femme Romaine, qui ſe livre elle même en otage, pour empècher ſon mari de conſpirer contre ſa Patrie; dans la Tragédie d'ABSALON, ſon Epouſe n'eſt pas moins généreuſe; malgré ſa tendreſſe pour lui, elle demeure fidèle à DAVID, & préfére la vertu à l'éclat d'une Courone.

Je viens de lire une Réponſe de M. ROUSSEAU, à M. DALEMBERT, ſur ce que dit cet illuſtre Académicien, de la Comédie, dans l'article de *Genève*, qu'il a inſeré dans le Dictionaire Encyclopédique. Je ſuis perſuadé que M. D***. conviendra lui même que M. R*** a raiſon ſur pluſieurs choſes, en particulier lorſqu'il dit que la Ville de *Genève* n'eſt pas aiſés riche pour entretenir une troupe de Comédiens, & que cet établiſſement ne ſeroit conforme ni à l'uſage, ni peut-être à ſa conſtitution. Mais je doute que M. D***.

convienne que la *bone Comédie* corrompe les mœurs; car il faut prendre garde que dans cette petite dispute, on condanne également les *Farces*, les *danses lascives*, les *jeux de mots*, *& les équivoques qui blessent la pudeur.* M. R**. cite quelques Comédies où les bienséances ne sont pas observées, & il conclut de là que toutes les Comédies sont dangereuses; mais cette conclusion est trop générale; c'est tirer d'un principe particulier une conséquence universelle. Il me seroit facile de faire un argument tout contraire à celui de M. R**. Je n'aurois qu'à dire ATHALIE, POLIEUCTE, CENIE, MELANIDE, loin de porter au vice, nous portent à la vertu, donc toutes les Tragédies, & toutes les Comédies sont bones & salutaires; ce raisonement tout défectueux qu'il soit, est pourtant aussi juste que celui que fait M. R**. lors qu'il dit, le *Légataire* de REGNARD, & *L'avare* de MOLIERE, ont de grands défauts, donc toutes les Comédies sont mauvaises. Il ne faut pas avoir deux poids & deux balances, & vouloir forcer la vérité à pancher de nôtre côté. M. R**. est certainement un Juge éclairé, & il doit conoitre les inconvéniens de l'Opera & de la Comédie, puis qu'il en a fait lui même.

M. ROUSSEAU n'est guères moins énemi des Sciences & des Belles-Lettres, qu'il l'est de

la Comédie. Je ſuis perſuadé que s'il traitoit cette Queſtion, il doneroit bien la préférence à l'étude des Homes, ſur celle des Livres. Cependant ceux-ci peuvent ſervir à les faire mieux conoitre. Combien d'excellens Auteurs, qui ont pénétré avec ſuccès dans les replis du cœur humain, & qui nous fourniſſent un fil ſalutaire pour voïager dans ce Labyrinthe tortueux, & pour en ſortir!

On pourroit ſe paſſer, à la rigueur, des beaux Arts, dit un Auteur célèbre, mais eſt-ce vivre que de ſe réduire preſque à la condition des Sauvages! Les beſoins de l'ame ne ſont-ils pas auſſi réels que ceux du corps? Les Nations policées ſe ſont toûjours fait une gloire de cultiver les Beaux-Arts. On les reconoit principalement à cette fleur d'eſprit, à cette urbanité exquiſe, à ce ſel atique, qui règnent dans les écrits de leurs Auteurs. La ſource où ils les puiſent ne ſauroit tarir, puis que c'eſt la nature qui la fournit.

Tels furent autrefois, continüe le même Ecrivain, les Grecs & les Romains, qui de la rudeſſe de leurs Ancètres paſſérent inſenſiblement aux agrémens d'une vie, que les Beaux-Arts embéliſſoient. C'eſt à ces heureux génies, qu'on doit le dévelopement du goût, & le talent d'orner tout ce qu'ils touchent. Mais on ne leur rendroit pas juſtice, ſi l'on croïoit que leur fonction ſe réduit à amuſer

l'esprit, & à le délasser de ses travaux sérieux. Ils se proposent un but plus grand & plus noble, celui d'instruire & de corriger.

Sans les Homes de génie, qui ont eû le courage de travailler pour le bien public, les Homes seroient restés dans l'ignorance, & dans leur ancienne barbarie; les ténèbres couvriroient encore la Terre. On leur doit en quelque sorte, sa culture, ses fleurs & ses fruits. On leur doit l'heureux jour qui nous éclaire, & les comodités dont nous jouïssons. Les énemis des Sciences leur doivent même les armes dont ils les combatent.

Que l'on compare l'état de Société à celui de pure nature, tel même que l'a peint M. ROUSSEAU, avec cette énergie de pinceau, & les belles couleurs dont il l'embélit: On verra d'un côté, la fertilité, l'abondance, le nécessaire, & les comodités de la vie naitre du sein des Arts & des Sciences; les mœurs se polissent, le goût s'éclaire & se perfectione, la raison reprend son empire, ou si les passions luttent contre elle, la Raison les bride & les réprime. D'un autre côté, on verra la nature triste & stérile; si elle produit quelques fruits sauvages, ils avorteront bientôt faute de culture. Les Homes aussi pauvres, aussi barbares que le climat qu'ils habitent, & que la Terre sur laquelle ils rampent, seront exposés sans cesse à des besoins auxquels ils

ne pourront pourvoir, & à des dangers qu'ils ne pourront prévenir. Ils n'auront d'intelligence qu'autant qu'il en faut pour n'être pas confondus avec les bètes, gouvernées par le seul instinct.

Après cela, que M. ROUSSEAU vienne nous dire, ainsi qu'il l'a publié; *il y a longtems*, dit-il, *que la Société ne seroit plus, si sa conservation ne dépendoit que des raisonemens de ceux qui la composent. L'home qui réflechit & qui raisone est un animal dépravé. C'est la Philosophie qui isole l'Home* (*), *c'est par elle qu'il dit en secret, à la vüe d'un Home soufrant, péris si tu veux je suis en sûreté.*

Quoi! la Philosophie qui nous fait conoître nos devoirs mutuels, qui ouvre nos cœurs aux tendres sentimens de la compassion, nous inspireroit cette dureté! Dieu auroit fait à l'home un présent bien funeste, si la Raison qu'il lui a doné n'eût servi qu'à le rendre un animal cruel & dépravé J'en ateste ici M. ROUSSEAU lui même; croit il sérieusement que ce soit la Raison & la Philosophie qui

(*) CHRISTINE Reine de Suède pensoit bien diféremment de M. ROUSSEAU. Voici ce qu'elle écrivoit en 1660. au Duc JEAN ADOLPHE, Oncle du jeune Roi CHARLES XI. Obligés moi de bien instruire vôtre Pupile, & d'en faire un Roi Philosophe, car il n'y a que ceux là qui rendent leurs Peuples véritablement heureux.

qui rendent l'home malheureux, inhumain & qui renverse les fondemens des Sociétés! Ne nous livrons point à l'enthousiasme & à l'hiperbole; n'imputons point nos maux à la Raison, qui en fournit les remèdes, & ne médisons point du don le plus précieux que l'home ait reçû du Ciel.

Plus les Arts font de progrès, plus les Homes deviennent sociables, & par cela même plus humains, dit un bon Auteur, ainsi, ajoute-t-il, l'industrie, la science & l'humanité sont liées ensemble par un nœud indissoluble. Elles sont l'ornement des Siécles les plus polis, & les plus livrés au Luxe; il y a plus, en rendant les Etats plus forts, par l'emploi de toutes les facultés tant spirituelles que corporelles, elles portent dans le Gouvernement, je ne sai quel esprit de douceur & de modération. La Raison, en se perfectionant par l'étude des Arts & des Sciences, corrige ce qu'il y a de trop apre dans les caractères, & les rend plus fléxibles; il résulte de-là, que les factions sont moins invéterées, moins atroces; les révolutions moins tragiques; l'autorité des Souverains & des Magistrats moins sévére, les séditions moins fréquentes, & les mœurs plus douces. Les Guerres étrangéres même sont moins cruelles, & sur ce même champ de Bataille, où l'honeur & l'intérêt rendent les Homes aussi peu suscep-

tibles de compassion que de crainte, on voit les vainqueurs dépouiller la férocité & se livrer à tous les sentimens d'humanité.

Mais en perdant leur humeur sauvage & féroce, les Homes ne perdent-ils point leur qualité guerriére ? Non, sans doute ; les Arts n'énervent ni l'Esprit, ni le Corps ; au contraire, l'industrie qui en est une suite nécessaire, done de nouvelles forces à l'un & à l'autre. L'étude élève & anoblit le génie ; le sentiment d'honeur produit par une bone éducation & par le savoir, se soutient mieux, qu'un instinct brutal & aveugle, que le vulgaire nomme courage.

Une valeur éclairée n'est-elle pas préférable à une valeur féroce. Nous ne somes plus heureusement dans ces tems où le génie des Nations étoit uniquement ocupé de Conquêtes, & où la force décidoit de la justice : Droit barbare s'il en fut jamais, & qui mérite d'être proscrit dans tous les lieux où règne le Christianisme.

Jamais les Athéniens & les Romains n'ont été plus généreux & plus magnanimes, que lors qu'ils cultivoient en même tems les Sciences & les Armes. Ce ne sont point les Arts, ce n'est pas même le Luxe, qui ont amoli leur courage, & causé leur décadence ; c'est une mauvaise administration, le partage de l'autorité, l'ambition des Grands, & la licence du Peuple.

Ne voit-on pas aujourd'hui un grand Prince, non moins admirable par son goût pour les Sciences & pour les beaux Arts, que par sa fermeté, son génie & sa valeur? Ses victoires & ses conquêtes sont un monument & un trophée élevés à leur gloire.

Ne dissimulons point les reproches qu'on fait à l'étude des Livres, & montrons combien ces reproches sont injustes.

On dit que cette étude amolit le courage, & corrompt les mœurs; si cela étoit, il faudroit bruler sans aucune exception tous les Livres.

A l'égard de la Poësie, point d'indulgence; on pousseroit la sévérité à son égard, plus loin même que PLATON, qui bannissoit HOMERE de sa République, quoi qu'il l'eût lû plusieurs fois, & qu'il en eût prit l'esprit, & tiré de bones choses. On auroit beau dire en faveur des vers, qu'ils peuvent exprimer de grandes vérités, & que come le dit M. de FONTENELLE, la Poësie & la Philosophie étoient la même chose; que toutes les Maximes de la Sagesse étoient renfermées dans la Poësie; en vain ajouteroit-on, que nos Orateurs célèbres, nos BOSSUET, nos FLECHIERS, nos FENELONS, ne sont jamais plus grands, que lors qu'ils sont Poëtes, ce seroient des paroles en l'air, & la Sentence de mort ne seroit point rétractée.

Quant au courage, il ne consiste pas uniquement à combatre ses énemis, & à montrer sa valeur dans une bataille; vaincre ses passions, triompher de celles des autres, braver le mépris, la pauvreté, & les vains préjugés qui enchainent les Humains; voilà le vrai courage: L'étude de la Morale ne l'inspire pas moins que la Vertu; vous ne verrés guères des gens de Lettres être les pertubateurs du repos public. MARIUS, qui a signalé sa barbarie par d'horribles proscriptions, étoit un home grossier & ignorant. Les Turcs étoient plongés dans la plus aveugle ignorance, lorsqu'ils ont brulé tant de Bibliothèques, ravagé & désolé tant de Villes & de Provinces.

Après avoir cité l'éxemple du grand Prince qui règne aujourd'hui avec tant de gloire, il est presque inutile de rapeller la mémoire des fameux Capitaines soit Anciens, soit Modernes, qui ont joint l'étude des Livres à celle des Homes. On sait que XENOPHON, l'un des Disciples de SOCRATE (*), ALCIBIADE même, se distinguérent par leur courage au-

(*) SOCRATE vouloit que l'étude conduisit à la vérité & à la vertu, que ses Discours rendoient aimables. Il blamoit ces Esprits durs & grossiers, qui manquant de sentiment, de grandeur d'ame, aigrissent

tant que par leur esprit, & leurs conoissances. PERICLE's n'étoit pas moins Savant que bon Politique: Il gouverna Athènes avec sagesse, & porta sa prospérité & sa gloire à son plus haut période.

SCIPION, l'ami de TERENCE, se plaisoit à cultiver avec lui les Belles-Lettres, & ne dédaignoit pas de lui doner des avis judicieux sur ses Comédies. JULES CESAR joignoit l'éloquence à la plus haute valeur, & ne crût pas au dessous de lui de composer quelques Tragédies, qui, si on les eût conservées, ne lui feroient peut-être pas moins d'honeur que ses Comentaires. LUCULLUS, le Vainqueur de MITHRIDATE, avoit puisé dans l'étude de l'histoire les règles de l'Art Militaire, dont il fit usage avec succès.

Pour passer des Anciens aux Modernes; le célèbre SPINOSA fit dans le silence du Cabinet l'aprentissage de l'Art Militaire & prit pour ses Maitres les grands Capitaines de

---

sent l'esprit, au lieu de l'instruire; mais il ne vouloit pas aussi qu'on se bornat à plaire.

N'écrire que pour amuser
Autant vaudroit ne pas écrire:
Du tems, de ses talens ce seroit abuser
Et c'est parler pour ne rien dire.

l'Antiquité. Ils furent auſſi les modèles que ſe propoſa le grand CONDE', & CHARLES XII. Roi de Suède ; plus ſage ſi, au lieu de ſuivre les traces d'ACHILLE & d'ALEXANDRE, il eût ſuivi celles des TITUS, des TRAJANS, & des ANTONINS.

Il n'eſt guères moins néceſſaire
De voir ce qu'il faut éviter
Que de ſavoir ce qu'il faut faire.

Come il y a de mauvais Livres, ainſi que de méchans Homes, il ne faut étudier les uns & les autres qu'avec de ſages précautions, dans le deſſein de conoitre leurs défauts pour les éviter. Il faut ſuivre & aimer les bons éxemples, fuïr & déteſter les mauvais. ST. LOUIS, dit JOINVILLE, faiſoit venir ſes Enfans devant lui, & leur diſoit qu'il faloit éxaminer les mœurs & la conduite des bons, pour les imiter ; il leur montroit enſuite les faits des mauvais Homes, qui par luxure, rapine, orgueil, avarice, ambition, avoient perdu leurs Terres & Seigneuries, & les exhortoit d'en avoir ſouvenance, afin de ne faire come eux. Come il ne faut pas tout lire, il ne faut pas auſſi tout retenir, ni tout imiter.

J'ai taché de montrer dans cet Eſſai, de quelle manière & dans quel but, on doit étudier les Homes & les Livres ; les précautions

qu'on doit prendre, pour faire cette étude avec succès; les avantages & les fruits qu'on en retire, quand elle est faite avec atention & discernement. Malgré cela, il ne faut pas se flater de conoitre parfaitement les Homes: Leur légéreté, leur hypocrisie, leur inconstance ne nous permettent pas de les étudier à fond. Ils nous échapent quand nous croïons les saisir. Et coment les conoitrions nous parfaitement, nous ne nous conoissons pas bien nous mêmes! La conoissance des Livres n'est guères moins dificile; il est impossible de lire tous ceux qui ont été écrits, même sur un seul Art, ou sur une seule Science. Les Ouvrages qu'on peut lire sont quelquefois dificiles à comprendre, soit par la dificulté de la matiére, soit par la profondeur des recherches, soit par l'obscurité, & la difusion du stile. Tel Livre bon pour le fond, pêche par la forme. L'expression, l'ordre, les pensées, méritent nôtre atention.





DEFENSE

De l'Apologie faite par un Protestant en faveur des Jésuites.

MONSIEUR,

Il ne faut que lire dans le Journal Helvétique de Février, vôtre réponse faite à un Protestant, Apologiste des Jésuites, pour conclure sans crainte de se tromper, que c'est un desir déréglé de combatre la vérité, qui a fait mouvoir vôtre plume.

Non, MONSIEUR, ce n'étoit, come vous le dites en plaisantant, & en voulant faire briller mal à propos une érudition d'Ecolier, ni pour s'égaïer dans une ironie, ni pour faire avec ERASME l'éloge de la folie, qu'un Protestant s'est chargé de faire l'Apologie des Jésuites; il y a été poussé, come on le voit par la maniére dont il s'en est aquité, par le seul motif de la justice & de l'équité; motif, qui doit porter tout honête home à s'intèresser pour l'inocence oprimée. Mon intention n'est pas ici de m'étendre sur la défense des Jésuites, encore moins d'en faire le panégirique; mon but est seulement de désabuser quelques per-

sones, qui, par une aversion naturelle contre ces bons Péres, pourroient aprouver vôtre réponse, dont le principe n'est autre chose qu'une haine innée & un amas de faux préjugés. Mais laissons, MONSIEUR, la haine, & les préjugés d'enfance à part, & raisonons selon les règles d'une Logique juste & impartiale. Or selon les principes de la maniére de bien penser, je soutiens avec l'Apologie des Jésuites, que *ces bons Péres méritent, qu'un Protestant même prène leur défense, & que les raisons de leur Apologiste sont tellement convaincantes, qu'on ne les trouve aucunement énervées par vôtre réponse foible & sans solidité.* Car encore une fois les Jésuites ne sont ni les Auteurs des dogmes de l'Eglise Romaine, ni les Persécuteurs des Réformés: Vous en convenez: Pour quelle raison donc un Protestant ne pourra-t-il pas se charger de faire leur Apologie?

Parce qu'ils sont énemis, dites vous, *de la Réligion Chrétienne*, c'est à dire, parce que leur croïance est diférente de celle des Protestans.

Voilà le principe de la haine, que selon vous, MONSIEUR, doivent leur porter, & de la guerre continuelle, que doivent leur faire tous les Réformés. Mais ce principe est-il juste, est-il fondé? La diversité de Réligion doit-elle être l'origine d'une dissension

& d'une haine irréconciliable ? Les Catholiques doivent-ils nous haïr, nous persécuter, parceque nous ne pensons pas come eux en matiére de foi & de croiance (*)? Tous les Protestans désavoüent une Doctrine si mal suivie, contraire à la raison & à l'Evangile ; avec quelle aparence de vérité osez vous donc avancer, *que les Jésuites sont énemis de la Réligion Chrétienne*? Ne sont-ils donc pas Chrétiens? Ou sont-ils peut-être les Auteurs de quelques Dogmes contraires à ceux, que JESUS-CHRIST nous a enseignés ? Tous les Catholiques le désavoüent; il n'apartient donc pas à un particulier, ni Lutherien, ni Calviniste, ni à qui que ce soit, d'en décider. Les Jésuites se disent membres de la Société, ou Compagnie, qu'INIGO, come vous l'avoüez, home zèlé pour la propagation de la foi & de la piété, a fondée; ils parcourent encore aujourd'hui les Provinces du monde les plus reculées, pour y prècher JESUS-CHRIST crucifié ; ils se font une joie, selon le comandement de nôtre divin Maitre, de soufrir les tourmens les plus atroces pour soutenir la vérité de la Réligion Chrétienne:

(*) *Note des Edit.* Quoique l'Auteur se présente ici come un Protestant, nous avons lieu de croire qu'il est Romain, & cette idée est un motif de plus pour nous engager à inserer sa Piéce, afin de marquer d'autant mieux nôtre impartialité.

Est-il donc possible qu'ils en soient les énemis jurés? Brulons nous, MONSIEUR, d'un zèle semblable pour la défense de cette Réligion? Que faisons nous, que soufrons nous pour la rendre respectable aux Païens & aux Barbares? Hélas! avoüons le, car à quoi bon vouloir cacher, ce que tout le monde sait, nous nous flatons d'être des Chrétiens zélès, lorsque nôtre zèle est languissant, & prêt à expirer; nous condannons, come énemis de la Réligion Chrétienne, ceux, qui par leurs éxemples nous incitent à en soutenir les intérêts, afin qu'elle ne dégénére pas en Atheïsme. L'avis & le projet d'un Gentil-home à ses confréres, raporté dans le Journal Helvétique du mois de Janvier, révèle à tout le monde l'état déplorable du Ministère & de nôtre Réligion réformée. Mais allons plus loin.

L'on trouve, dites vous, *dans le Journal de Trévoux une impartialité étrange; ces Mémoires sont souillés de calomnies atroces contre les Protestans, tellement, que si quelque Auteur Réformé produit quelque excellent Ouvrage, il est tourné en ridicule, traité d'ineptie, & bienheureux, s'ils n'ajoutent rien de leur fonds pour le rendre méprisable.*

Donc les Jésuites sont énemis de la Réligion Chrétienne. Quelle conclusion? La maniére de bien penser peut-elle fournir une

conſéquence plus mal ſuivie, & plus mal placée ? Je n'entreprens pas ici de faire l'Apologie du Journal de Trévoux ; ſes Savans Auteurs ſauront détruire, par un trait de plume, des acuſations ſi mal fondées : Je demande ſeulement, MONSIEUR, quelles ſont *les calomnies, dont ces Mémoires ſelon vous ſont ſouillés* ? Apellez vous calomnies une cenſure juſte, portée ſur les ouvrages, que la France, l'Italie, l'Allemagne, & nos Académies les plus célèbres envoient à ces homes lettrés, pour être analiſés ? Apellez vous calomnies des règles ſûres & faciles, qu'ils ajoutent de leur fonds, pour encourager, & pour diriger les eſprits à une conoiſſance parfaite des Sciences & des Belles-Lettres ? Ou pouvons nous prétendre avec raiſon, que nos ouvrages, qui ne ſont, pour l'ordinaire, que trés médiocres, ſoient comblés de loüanges outrées, tandis que les productions des Catholiques plus doctes & plus achevées, ſont ſoumiſes à un éxamen impartial *de ces Génies ſupérieurs* ? Je ſais, MONSIEUR, que ces expreſſions ſi glorieuſes aux Jéſuites vous déplaiſent ; vôtre réponſe en eſt une preuve convaincante ; cependant ſi vous êtes en état de bien penſer, il faut que vous les leur acordiez, malgré la répugnance que vous en avez. Mais pour ne pas vous doner une ocaſion de nouvelles plaintes, voici come je

m'explique. J'apelle les Jésuites *des Génies supérieurs*, je veux dire, que ces Péres sont des Esprits, qui se sont toûjours fait une gloire de cultiver les Sciences, qui par leurs excellens Ouvrages, ont aplani les plus grandes dificultés, & introduit la lumiére, où il n'y auroit aujourd'hui que les ténèbres; Ouvrages, dont le soutien & le mérite ne sont ni des tours éblouïssans, ni de jolies phrases, mais une Doctrine claire & solide; Ouvrages, dans lesquels nos Auteurs les plus renommés ont puisé, & puisent encore tous les jours leurs meilleures idées. Ne rougissons pas donc, MONSIEUR, de rendre justice à leur savoir & d'avoüer naïvement, que c'est par leur moïen que les Belles-Lettres ont beaucoup gagné. Je serois en état, s'il étoit nécessaire, de rendre évident, ce que je viens d'avancer en faveur des Jésuites, en produisant un nombre presque infini d'Ouvrages litéraires, dont ces Péres ont enrichi les Bibliothèques, & en raportant les éloges, dont ils sont comblés par la plus part de nos Savans. Vous même, MONSIEUR, vous en convenez dans vôtre réponse, quoique vous prétendiez en même tems, que ce sont les *Réformés, qui ont cultivé les prémiers les Belles-Lettres.*

Je souhaiterois de ne pas pouvoir désavoüer une chose, qui nous feroit sans doute

beaucoup d'honeur; mais, hélas ! L'époque de la Réforme, & du comencement de l'Ordre Jésuitique est trop conüe, pour nous aproprier une gloire, que le monde ne voudra jamais nous acorder. Quels sont les Ecrivains Réformés, qui ont cultivé les Sciences avant l'établissement de la Société. Le silence, que nous somes obligés de garder sur un point si important, est bien facheux pour nous. Je n'en dis pas d'avantage : *Intelligenti pauca.*

Mais *leur Doctrine est meurtriére, & atentatoire à la vie des Souverains.* Qu'il est humiliant à d'honêtes gens d'avoir à se justifier de pareilles horreurs. Je me suis trouvé dans le cas de pouvoir me procurer une conoissance certaine de leur Doctrine & de leur Institut, si griévement acusé aujourd'hui en France, mais j'ai l'honeur de vous assurer, qu'il n'y a qu'un seul & unique endroit dans l'Institut de ces Péres, où il soit parlé de la Doctrine odieuse du Tyrannicide. C'est dans un Recueil de Préceptes, où le Général déclare ses intentions, & intime ses ordres à toute la Compagnie, défendant, en vertu de la sainte obéissance, & sous peine d'excomunication & de suspension, à tout Jésuite, d'avancer en public, ou en particulier, en enseignant, ou étant consulté, bien moins en composant des Livres, qu'il est permis à qui

que ce soit, d'aténter à la vie des Rois, ou des Princes, même sous prétexte qu'ils sont des Tirans. Trouve-t-on dans des ordres si précis *une Doctrine meurtriére*, *& atentatoire à la vie des Rois*?

Je dirai d'avantage: Les Jésuites ont doné surtout en France, où les plaintes & les acusations sur ce sujet ont toûjours été plus vives, des Déclarations authentiques, qu'ils condannoient la Doctrine meurtriére du Tyrannicide; Déclarations, qui sont raportées dans le Réquisitoire de M. JOLY DE FLEURY du 9. Avril 1756.

Vous me direz, peut être, que ces Déclarations donées de tems en tems par les Jésuites sont illusoires, & que les obligations, où ils se sont vû de les réiterer souvent, déposent contr'eux, & montrent le peu de fonds qu'on doit faire sur leur parole. Cette imputation injurieuse est hors de toute vraisemblance, & n'a aucun fondement, parceque les Jésuites défient hardiment leurs plus grands énemis de citer un seul de leurs Auteurs, qu'on ait entendu en France ou de vive voix, ou par écrit, dans les Chaires, ou dans les Ecoles, dans les Leçons publiques, ou dans les Conversations particuliéres soutenir cette dannable opinion. Les Ouvrages Inigistes, qui ont été condannés en France, sont des productions étrangéres; ces Ecri-

vains se sont égarés, il est vrai, mais ce n'a été qu'en marchant sur les traces d'une infinité de Guides, que toutes les Nations s'acordoient à suivre, & à respecter. Je pourrois vous envoïer les noms & les textes d'une foule de ces Auteurs, qui ont soutenu la Doctrine du Tyrannicide, trois Siécles avant qu'il y eût des Jésuites au monde, & plus de cent ans, après que ceux-ci ont cessé d'écrire sur cette matiére. Vous verriez dans ce Catalogue une nuée de Jurisconsultes, de tous les Païs, une légion de Docteurs des Universités de Paris, de Louvain, de Salamanque, de Boulogne, de Padoüe, d'Oxford; des Dominicains sans nombre, qui en comentant l'Ange de l'Ecole se sont apesantis sur ce point; des Bénédictins, Prémontrés, Trinitaires, Franciscains, Observantins, Recolets, Capucins, Grands Augustins, & Réformés (Monsieur, il faut avoir beaucoup voïagé pour conoitre tout ce monde) Grands Carmes, & Déchaussés Barnabites, Théatins, Oratoriens, Chartreux, & Camaldules. Cette opinion pernicieuse étoit dans ces Réligieux, la suite de cet atachement, que les homes ont pour leurs Maitres; dans les Docteurs, le fruit de l'Ergotisme & de la Métaphisique; dans les Jurisconsultes, l'éfet de la manie de tout prévoir & de tout aprofondir. Les Inigistes ne sont donc pas plus coupables,

que

que tous ces Auteurs, puis qu'ils n'ont avancé ces Maximes, qu'après eux; ils le sont moins, puisqu'ils ne les ont avancées qu'à leur éxemple & sur leur foi. Ils sont plus pardonables, puis qu'ils ont cessé de les soutenir cent ans plûtôt qu'eux. Il semble que cette façon d'excuser & de justifier les Auteurs Inigistes devroit prévaloir sur l'histoire de la conspiration des poudres en Angleterre, & sur les Mémoires difamatoires de Portugal, qui sont une partie de la nuée des libelles & des écrits ténébreux, qui, semblables aux Sauterelles de l'Apocalypse, déchirent & infectent tout. *De fumo putei exierunt locustæ.*

En éfet, tout le monde doit être persuadé, que les conspirations, que la haine, l'envie, le judaisme leur imputent en Portugal, ne sont que chimériques, & inventées à plaisir, après que M. le Duc de BELLE'ISLE, qui, come l'on sait, n'étoit pas Jésuite, a rendu dans son Testament politique un tèmoignage public à leur innocence, tèmoignage trés juste & trés respectable, que la flaterie & la partialité n'ont point dicté. Or, MONSIEUR, s'ils sont inocens, un Protestant ne pourra-t-il pas se charger de leur Apologie, tandis que vous avez l'impolitesse de les mettre dans le rang des Domitiens? Mais un paralèle atroce se détruit de lui même devant l'humanité.

Pour ce qui est de la Morale des Jésuites,

à en croire vôtre réponſe, on jugeroit, qu'elle eſt monſtrueuſe, & contraire aux prémiers principes de la lumiére naturelle & de la Réligion; cependant ſi on l'éxamine avec impartialité, & ſans préjugé, on la trouve tirée du fonds de l'Evangile, conforme aux ſentimens les plus ſolides & les plus aprouvés dans l'Egliſe. C'eſt là le jugement, que les Evêques de France en ont doné, déclarant naïvement, que ce ſeroit condanner la Morale de l'Evangile, que de condanner celle des Jéſuites, & qu'en fermant leurs Ecoles, on ouvriroit les portes à tous les abus. Un jugement de tant de Prélats, trés illuſtres par leur ſavoir & par leur piété, ne doit-il pas être préferé à des Arrêts, qui ne ſemblent pas être ſans reproche, puis qu'ils ont été évoqués au conſeil du Roi. Le petit livre intitulé, *Paralléle de la Doctrine des Païens avec celle des Jéſuites, & les Lettres Provinciales*, leſquelles, pour me ſervir de vos expreſſions de pharmacie, contiennent l'*Eſſence* & l'*Elixir* de la Morale des Inigiſtes, ſont des Ouvrages calomnieux, abominés de nos Proteſtans, qui ne ſe laiſſent pas entrainer par le torrent des calomnies & du menſonge.

Le ſavant DANIEL a dévoilé aux yeux de tout le monde, avec trop de ſolidité, les ſatires ſanglantes, les traits flétriſſans de ces Lettres injurieuſes, pour qu'elles puiſſent

être de quelque autorité. J'ajoute, qu'un Antagoniste, avec le talent de mal citer, démanier, & de remanier des textes, de les altérer & de les tronquer, d'en retrancher les mots essentiels; & d'en suprimer une partie, a beau jeu. Par ce moïen les livres les plus intègres & les plus saints, jusqu'aux Livres sacrés, pourront être acusés, censurés, & condanés. Ne vous êtes vous pas servi de cette fraude, pour difamer dans vôtre réponse, la Morale des Jésuites, donant des échantillons de leur Doctrine par quelques propositions, que tous ces Péres désavoüent? Il est vrai, que vous renvoïés à leurs Auteurs, mais vous ne les nommez pas; donc cette citation anonime ne pourroit être de quelque poids. Mais passons de l'Analise de leur Morale, à celle de leur conduite.

Si la conduite des Inigistes a éprouvé des contradictions, si elle n'a pas réuni tous les sufrages, est ce un crime volontaire, qu'on puisse leur reprocher, ou un malheur inévitable, dont on doive les plaindre? Exposés à tous les regards, par la nature de leur Institut, l'étendüe de leurs fonctions, la multiplicité de leurs raports, ils n'ont pû aquerir des droits sur la reconoissance, sans se présenter aux soupçons de la critique. Mais que les soupçons & les préjugés soïent fondés, ou non, on peut toûjours leur oposer des tè-

moignages certains, que toute l'Europe Catholique, de concert avec plusieurs Protestans, a rendu plus d'une fois à la sage conduite des Jésuites. J'en peux dire d'avantage, que beaucoup de Réformés, parce que m'étant trouvé pendant quelque tems dans une Ville Catholique, & dans le voisinage de ces Péres, je me suis doné tous les soins imaginables pour déterrer leurs mœurs & leur conduite: Et c'est par une suite de cette laborieuse atention, que j'ai vû, que leur conduite étoit bien diférente des idées, qu'une éducation énemie de ces Péres m'avoit sugerées. C'est dans cette ville que j'ai vû, que les Instructions de la jeunesse, les Prédications, les Visites des malades & des prisoniers, la Régence de Théologie, de Morale, d'Ecriture Sainte & des Péres, de Phisique, les Ouvrages d'érudition, & de litérature, les Sciences saintes, & les Sciences profanes font une grande partie des travaux, dont ils se chargent pour le bien du public, travaux, qui les rendent odieux à leurs énemis, mais qui les élèvent en même tems au dessus des calomnies, dont on pense les acabler.

La conduite, qu'ils tiennent aujourd'hui, au milieu des imputations graves, multipliées, publiques, & difamantes, doit nous convaincre de leur inocence. Il leur seroit sans doute permis de se plaindre de la ma-

niére dont on les traite ; mais ils se taisent ; ils continüent à servir le public avec le même zèle ; ils persévérent à remplir leurs diférentes fonctions avec la même confiance ; ils gémissent & soufrent avec tranquilité, & s'empressent même à rendre à leurs plus grands énemis leurs soins & leurs services ; ou, s'ils répondent à ce que l'on dit, ou écrit contre leurs persones, & leur Institut, ils le font avec toute la retenüe, qui convient à leur état, & à une plume savante & polie, se contentant d'exposer simplement leurs moïens de défense, contre les griefs, qu'on leur objecte, & espérant, que le Public éclairé ne refusera pas de leur rendre justice. Voilà, MONSIEUR, ce qui a fait dire à leur Apologiste, *que les Protestans feroient trés bien, de recevoir parmi eux les Jésuites, s'ils sont expulsés des Païs Catholiques, à condition, qu'ils les servent aussi bien, qu'ils ont servis les Catholiques.* Et en éfet, pourroit-on faire un projet & nous doner un avis plus glorieux, plus utile, & plus avantageux, puisqu'il paroit certain, que si ces Esprits supérieurs étoient autorisés dans nos Etats, si nous leur confions l'éducation de nos enfans, si nous lisions leurs livres, si nous écoutions leurs Sermons, si nous cherchions chez eux les leçons & les éxemples, la condition, que leur

Apologiste Protestant éxige, *qu'ils nous servent aussi bien, que les Catholiques*, seroit infailliblement acomplie.

Oui, c'est alors, que nous expérimenterions dans nos villes & dans nos Provinces, ce que le Clergé de France, ce corps lumineux, vient de déclarer, que le Roi n'avoit pas de *Serviteurs plus zèlés, plus fidèles, & plus afectionés.* Mais après une Déclaration si publique & si autentique, n'est il pas surprenant, que vous aïez, MONSIEUR, l'audace & la grossiéreté d'avancer, qu'il est presque impossible, que parmi les Jésuites il y ait d'honêtes gens, *sunt rari nantes in gurgite vasto*; des injures si flétrissantes & des expressions si contraires à la politesse de nôtre Siécle, sont-elles pardonables? Vôtre plume auroit sans doute été plus modeste & plus équitable, si la passion ne l'avoit pas dirigée, & si vous eussiez réfléchi, que plusieurs de ces Péres sont issus de nobles & d'illustres familles; qu'ils sont protégés par plusieurs Têtes couronées, & qu'ils sont encore aujourd'hui autorisés presque dans tous les Etats Catholiques.

Je ne m'arrêterai pas à discuter ce que vous dites sur leur Politique, sur leurs Intrigues, sur leur Comerce & sur leurs

Richesses. Je sais, que ces Péres ne sont ni Ministres, ni Négocians. Il est vrai, que j'ai trouvé, qu'ils sont pour l'ordinaire assés bien logés, mais peut-être s'imagine-t-on, en voïant leurs Maisons & leurs Eglises bien décorées, que les richesses numeraires, ou fonciéres, répondent à ces amas de pierres, & de meubles de sacristie; mais ces Maisons & ces Eglises sont l'ouvrage de la libéralité des Villes, des Evêques, & des Rois, & ce n'est qu'en vivant de privation, qu'ils les entretiennent encore aujourd'hui, & les décorent. Si cet extérieur de magnificence frape les yeux des envieux, je m'imagine, qu'on leur pourroit souvent dire, ce que l'Esprit tentatoire disoit à JESUS-CHRIST: *Dic, ut lapides isti panes fiant.*

Avoüons donc, MONSIEUR, que l'Apologie faite par un Protestant en faveur des Jésuites, est un écrit solide, qui fait honeur à son Auteur, plaisir aux Catholiques, & qui ne déshonore ni les Protestans, ni les Calvinistes; tandis que vôtre Réponse à cette Apologie est une Satire flétrissante, qui noircit tous les Inigistes, blame les Protestans, & condanne tous les Catholiques. Jugés, lequel de ces ouvrages sera reçû avec plus d'agrément du public, & qui de vous deux sera le prémier obligé de chanter la palinodie?

FRAGMENS HISTORIQUES.

XIV.

FRAGMENT.

es Scy-
es.

LE vaſte Païs qu'habitérent les Scythes, fut diviſé en quatre parties, la Scythie Européene, l'Aſiatique, & les deux Sarmaties.

eſcrip-
on Géo-
aphi-
ie.

La Scythie en Europe s'étendit à l'Occident juſqu'au Pô & aux Alpes, à l'Orient juſqu'au Tanaïs. L'Aſiatique diſtinguée en intérieure, & extérieure ou au delà du Mont Imaus, comprenoit en général la Ruſſie d'Aſie & la grande Tartarie. Au milieu étoient les Sarmaties, qui contenoient le terrain, qui forme de nos jours la Circaſſie & la Géorgie. Leurs Provinces étoient l'Albanie, la Colchide, & l'Iberie où ſans doute s'établit TUBAL, Frére de GOMER, plûtôt que dans la Celtiberie en Eſpagne. En éxaminant de près le langage, la Réligion & les coutumes des Sarmates, il eſt aiſé de ſe convaincre, qu'ils n'ont été qu'une branche des Scythes.

Leurs Mers, outre la Glaciale & la Baltique, étoient la Caſpienne, le Pont Euxin, le Palus-Méotide, & l'Océan des In-

des. Le Taurus, le Caucase, & l'Imaus étoient leurs principales Montagnes. Il y a bien loin depuis les rives du Danube, au milieu de la Hongrie, & même depuis le Pô, jusqu'à la Chine; depuis la Mer des Indes jusqu'à la Glaciale: Telles furent cependant les bornes de la Nation Scythe. Il est vrai que les contrées du Nord servirent long tems de repaires aux ours, aux loups, aux bêtes féroces; mais les Méridionales furent trés peuplées, ce que prouvent sur tout les Colonies nombreuses qu'elles envoïérent souvent en divers Païs.

Gouvernement.

Il seroit impossible de fixer le tems où les Scythes furent soumis à un Gouvernement régulier. Ils paroissent avoir formé plusieurs Tribus. Voici les noms de celles qui ont fait une figure considérable dans leurs Guerres.

Sarmates & Amazones.

Les Sarmates descendent des Scythes & des Amazones. On a beaucoup écrit pour & contre ces fameuses Héroines. Je ne rejette pas entiérement tout ce qu'on dit d'elles; mais je n'ajouterai jamais une foi aveugle aux merveilles qu'on en raporte. Deux jeunes Scythes, obligés de céder à une faction énemie, se retirérent en Capadoce avec leurs Femmes & leurs Familles. Des jeunes gens, d'une valeur distinguée, suivirent leurs pas. Ils s'emparérent

du Païs de Thermofçirie fur le Thermodon. Ils firent delà de fréquentes incurfions dans les contrées voifines. Tout plia long-tems fous leur bravoure. Les Habitans vinrent enfin à bout de les tüer par trahifon. A cette trifte nouvelle, leurs Femmes défefpérées craignirent un honteux efclavage. Elles ne refpiroient plus qu'une jufte vengeance. Deux d'entr'elles fe mettent à leur tête. Elles fe préparent à faire une fanglante guerre aux meurtriers de leurs Epoux; & pour que rien ne pût calmer leur fureur, elles renoncent dès lors au Mariage, & détruifent même ce qui reftoit d'homes dans leur Païs. Le fuccès courona leur généreux projet. L'énemi vaincu fut obligé de demander la paix, dont une des conditions fut, que les deux Peuples auroient comerce enfemble, pendant un mois chaque Année, pour la confervation de l'efpèce. Les Filles, qui naiffoient de cette liaifon, fuivoient le même genre de vie que leurs Méres. On leur coupoit la mamelle droite, pour mieux bander l'Arc. C'eft de-là que leur vint le nom d'Amazone. On renvoïoit les garçons à leurs Péres. Peut-être même les tuoit on! Ces Femmes belliqueufes firent dans la fuite de brillans exploits. Elles eûrent des Reines fameufes, dont nous aurons ocafion de parler.

Les Grecs remportérent un jour une victoire signalée sur une Colonie de ces Héroines près du Thermodon. Ils emmenoient dans trois Vaisseaux, celles qui avoient échapé à la défaite. Les Amazones conspirent contre eux, & tuent les homes qui étoient à bord. Le vent les porte sur les bords du Palus. Méotide dans le Païs des Scythes. On leur y disputoit le terrain, parce qu'on les prenoit pour des jeunes gens. Le tems dissipa l'illusion. Chaque Scytes en épousa une; on traversa le Tanaïs de concert, & cette nouvelle Colonie se fixa dans la Sarmatie. De-là ce caractère guerrier qui distingua les Femmes Sarmates de toutes les autres Scythes. Le Sarmate devint bientôt un mélange du Scythe & du langage des Amazones.

Il y a sans doute quelque chose de fabuleux dans ce récit.

Les cruels Habitans de la Tauride immoloient à une vierge tous ceux que la tempête jettoit sur leurs Côtes, & en général tous les Grecs, qui avoient le malheur d'y aborder. Tauriens.

Chez les Agatyrsiens les Femmes étoient en comun. Ils vouloient prévenir les jalousies. Les Neuriens surpassérent tous les autres Scythes en conoissances magiques. Les Budiens étoient un grand Agatyrsiens. Neuriens.

Peuple, fameux par ses yeux bleux & par la couleur rougeatre de ses cheveux. Ils bâtirent une Ville qu'ils apellérent Gelonus, dont les maisons & les murailles étoient de bois. On y érigea des Temples en l'honeur des Dieux de la Grèce. Ses Habitans valoient infiniment mieux que ceux de la Province. Les Nomades menoient une vie errante & vagabonde. Les Massagetes plus cruels, tuoient les malades dont ils désespéroient, faisoient bouillir leurs chairs, avec celles de quelques victimes de leurs Troupeaux, & s'en régaloient. On regardoit chés eux cette mort bienheureuse. Ils n'adoroient que le Soleil. Enfin le plus barbare de tous ces Peuples, étoient les Antropophages, qui n'observoient aucune Loi d'humanité, ni de justice. La chair humaine leur servoit de nourriture.

Gélo-niens.

Noma-des.

Massage-tes.

Antropo-phages.

Dans la Scythie en Europe on trouvoit les Oenes, qui ne mangeoient que des œufs d'oiseaux de Mer, avec des gâtaux d'Avoine; les Hippopodes, qui marchoient piés nuds, & dont le dessous des piés devenoit aussi dur que celui des chevaux. A cette liste, déja trop longue, je pourois ajouter des Nations monstrueuses, en adoptant les rèveries des Grecs. Ils nous parlent d'un Peuple Scythe à piés de bouc, semblable aux Satyres, des Panotes dont

les oreilles étoient si grandes, qu'ils pouvoient s'en couvrir tout le Corps &c.

Une seule d'entre ces Tribus, placée sur les rives du Tanaïs, porta le nom de *Tribu Roïale*. C'étoit aparemment la branche ainée. Elle avoit une espèce d'autorité sur les autres. A mesure que celles-ci étoient plus éloignées du centre, elles eûrent leurs Seigneurs, leurs Loix & leurs coutumes. Le Monarque des Scythes Roïaux les apelloit à son secours, lorsqu'il avoit sur les bras quelque énemi puissant. Elles méconurent peu à peu leur origine, & secouérent enfin le joug de la Tribu Roïale. On distingua dès-lors les Scythes en Roïaux & libres. Scythes Roïaux.

En faisant l'Eloge des Scythes Roïaux, les Grecs ont eû soin d'y mêler des traits odieux. Les Scythes avoient plus d'une fois envahi & ravagé leur Païs. Ils s'en sont vengés, en les peignant come des barbares. On ne doit point oublier ici, que le tèmoignage d'un énemi est presque toûjours suspect. D'autres Ecrivains, qui n'étoient pas Grecs, ont parlé bien diféremment. Leurs moeurs.

La Couronè paroit avoir été héréditaire chés les Scythes. Leurs Rois cependant ne furent pas despotiques. On les mettoit à mort, lorqu'ils violoient les Loix. Plus Rois.

ils étoient fidèles à les obſerver, plus on les chériſſoit. La pompeuſe ſolennité de leurs fùnerailles, prouve aſſés juſqu'à quel point on les reſpectoit.

Dès qu'un Roi étoit mort, on remettoit aux Embaumeurs ſon corps couvert de cire. Ils lui ouvroient le ventre, le nétoïoient, le rempliſſoient de bois de cyprès concaſſé, d'encens, de perſil & d'anis, & le recouſoient. Après l'avoir placé ſur un chariot, on le tranſportoit d'une Tribu dans une autre. Les Habitans des Provinces où le corps paſſoit, ſe coupoient une partie de l'oreille, ſe faiſoient des bleſſures au front, au nez, au bras, & ſe perçoient la main gauche d'une flèche. Dans ce lugubre état, ils acompagnoient le cercueil juſqu'à la Province voiſine. Celle des *Garricus*, ſitüée où le Boryſtène comence à être navigable, étoit la derniére de toutes. On y dépoſoit le Corps dans un grand caré, creuſé en terre, ſur un lit hériſſé de lances. On couvroit le tout de bois, & l'on étendoit un dais par deſſus. Dans les endroits vuides, ils plaçoient une des Concubines du Prince, un Cuiſinier, un Valet de Chambre, un Echanſon, un Meſſager, quelques Chevaux, tous étranglés, des coupes d'or & d'autres meubles. Enfin ſur le monument, on entaſſoit un monçeau de terre, auſſi élevé qu'on pouvoit.

Une Année après, cinquante jeunes Scythes, tous Oficiers du Roi, & cinquante Chevaux étoient encore ſacrifiés à ſes Mânes. On les éventroit, & après les avoir remplis de paille, on plaçoit ces Oficiers ſur leurs Chevaux, ſoutenus par quatre piéces de bois, à une certaine diſtance l'un de l'autre, autour du Tombeau : Honeurs ſanguinaires, dont HERODOTE nous a tranſmis le détail !

Cependant on élève juſqu'aux nües les vertus morales des Scythes. Ils portérent au degré le plus éminent, la juſtice, la tempérance, le mépris du luxe & des richeſſes. Ce Peuple actif & belliqueux, doüé d'une force prodigieuſe, d'un courage héroïque, dont la victoire ſuivoit conſtamment les Drapeaux, enchaina tellement ſes paſſions, qu'il ſembloit ne vaincre, que pour augmenter ſa réputation. Le vol étoit inconu parmi eux. Ils laiſſoient ſans crainte errer ça & là leurs troupeaux, qui faiſoient tous leurs tréſors. Ils avoient autant de mépris pour l'or & l'argent, qu'on a partout ailleurs d'avidité pour ces métaux, ſource des guerres qui déſolent ſi ſouvent le genre-humain. L'ignorance du vice leur procuroit des avantages, que d'autres ne ſavent pas tirer de la conoiſſance de la vertu.

Loix. Un Peuple de ce caractère n'avoit pas besoin d'un grand nombre de Loix ; ils en avoient une qui condannoit à mort celui qui proposeroit de faire le moindre changement à leurs coutumes. Une autre interdisoit le Mariage à toute Fille, qui n'avoit pas tué un énemi. Le célibat fut constamment le partage de celles qui n'avoient pas eû ce bonheur. En un mot toutes leurs Loix tendoient à prévenir le luxe, la fraude, l'avarice, & à inspirer des sentimens de bravoure & d'honeur.

Ce tableau, qui n'est point idéal, mais confirmé par divers anciens Poëtes & Historiens, ne ressemble guères à celui qu'en a fait le Grec HERODOTE. Quels monstres que les Scythes selon lui. S'ils font des contracts & des alliances, ils ne les ratifient qu'en buvant leur propre sang, mêlé avec du vin. S'ils veulent inspirer à leurs Enfans des inclinations martiales, ils leur aprennent à avaler à longs traits le sang des Prisoniers de guerre. Dans leurs festins publics, il leur done pour coupes les crânes de ceux qu'ils avoient tués, & le nombre de ces horribles trophées marque la quantité des coups qu'il leur est permis de boire. Il leur fait écorcher leurs énemis, afin de s'habiller de leur peau, & d'en orner leurs Chevaux & leurs Carquois.

Barbares

Barbares jusques dans le culte des Dieux, Réligion.
ils érigérent à MARS, qu'ils préferoient à tous les autres, des Autels & des Statües. Ils lui consacrérent de magnifiques bocages, où l'on conservoit des chênes d'une grandeur monstrueuse, si respectés, que quiconque en arrachoit la moindre branche, ou en entamoit l'écorce, étoit puni de mort. Ils arosoient ces arbres du sang de leurs victimes. Les Autels dont j'ai parlé, faits de petits bois liés en faisceaux, devoient être immenses, puisqu'on y aportoit tous les ans cent cinquante charges de fagots, pour supléer à ceux qui s'étoient pouris durant l'hiver. On dressoit au faite de chacun, un vieux Cimeterre de fer, emblême du Dieu de la Guerre. On y sacrifioit un grand nombre de chevaux, & la centiéme partie des Prisoniers de guerre. Afreuse cérémonie, qui consistoit à leur couper la gorge, & à recevoir dans un vase leur sang, dont on lavoit l'Epée simbolique du Dieu.

VESTA, JUPITER, APIA ou la Terre, APOLLON, la VENUS CELESTE étoient aussi invoqués chés les Scythes. On leur ofroit les prémices du bétail, des fruits, & du butin fait sur l'énemi. Des vierges d'une naissance distinguée en portérent long-

tems ſous bone eſcorte une grande partie à l'APOLLON de Delphes.

Peut-être pourroit-on concilier en quelque ſorte des traits ſi contradictoires, en avoüant que dans le caractère des vrais Scythes, il y eût quelque mélange de férocité ; ou en apliquant à quelques unes de leurs Tribus, une partie des vices, que les Grecs ont atribüés à toute la Nation.

En vain chercheroit-on des Arts & des Sciences, chés un Peuple qui n'avoit point de demeure fixe, dont les Maiſons étoient de grands chariots, tirés par des chevaux, dans leſquels ils tranſportoient ſans ceſſe leurs Femmes, leurs Enfans, & tous leurs meubles ; dont enfin la Guerre fut l'unique métier. En vain tenteroit-on de doner une Hiſtoire ſuivie de leurs Rois, dont on trouve les noms & les exploits ſemés çà & là dans quelques Auteurs. Chés les autres Peuples les Curètes & les Druides célébroient en vers les actions éclatantes de leurs Héros : Jamais les Scythes n'eurent de pareils Hiſtoriens ; jamais ils ne mirent par écrit leurs Généalogies.

DE LA SYRIE.

Syrie. Les anciens Syriens ou Aramites ne le cèdent à aucun Peuple en fait d'antiquité. Ils prétendent qu'ADAM fut créé dans leur

Païs, & que le meurtre d'ABEL y arriva; & l'on place les lieux de ces événemens près de Damas.

Amram fut certainement le nom primitif de la Syrie, qu'elle reçût du plus jeune des Fils de SEM. Il est probable que celui de Syrie est une abréviation d'Assyrie.

Ce Païs fut partagé en un grand nombre de petits Roïaumes. La Comagène formoit le bout du Nord. On y voïoit Samosate sur l'Euphrate; Antioche au pié du Mont Taurus, & Germanicie, Villes alors florissantes, mais ruinées de nos jours. La Seleucide Maritime contenoit Aléxandrie, Seleucie, & sur l'Oronte la fameuse Antioche. Plus près de l'Euphrate étoient Apamée, la célèbre Hierapolis, & Palmyre, dans la Palmyrène. Sa description.

La Syrie fournit abondamment à ses habitans, tout ce qui peut rendre la vie comode & agréable. L'Oronte, dont on ne peut ni boire les eaux, ni manger le poisson, est la principale de ses riviéres.

A quatre lieües d'Alep on trouve une vallée de sel, & une autre près de Palmyre, qui produisent ce mineral dans une prodigieuse abondance. Il y a d'excellentes eaux minerales aux environs de Palmyre, & de hauts cèdres sur le Liban. Ces arbres, toûjours couverts de neige, procurent mê- Raretés naturelles.

me en été un froid vif & piquant. Ils se terminent en cône, & leur somet est d'un verd foncé. On a pour eux la plus parfaite vénération.

Raretés artificielles.

Ce Païs ofre aux regards curieux du voïageur des monumens admirables, dont il ne subsiste plus que les ruines. A Balben, autrefois, Heliopolis dans une plaine délicieuse, au pié de l'Antiliban, est un Temple Païen, octogone en dedans, orné de colones de marbre & de porphyre, toutes d'une piéce, qui sont autant de miracles de sculpture. Une charmante simétrie, un goût exquis, une construction hardie, en font un tout achevé. Ce ne sont de toutes parts que des festons, des oiseaux, des fleurs, des fruits, des Neptunes, des Tritons, des Dieux Marins, des poissons; des Statües sans nombre, des bustes, d'orgueilleux trophées, des voutes enrichies de bas-reliefs, des incrustations &c. A chaque pas on trouve quelque inimitable fragment d'Architecture; c'est partout le goût fin & délicat de la Grèce, réuni à la magnificence de Rome.

Les ruines de Palmyre ne sont pas moins surprenantes. Cette Ville, apellée Tadmor dans l'Ecriture, étoit située dans une vallée fertile, quoiqu'au milieu d'un désert. En s'en aprochant, on aperçoit

d'abord un Château d'une assés médiocre Architecture, mais imprenable. Il est situé vers le Nord, à une demi-lieüe de la Ville. Dans une cour immense, on voit encore les débris d'un Temple, d'une magnificence au dessus de toute expression, jettés à dessein ça & là par les Turcs, qui se sont fait un barbare plaisir de priver le monde d'une de ses merveilles. Ces restes sont des piliers de marbre, de superbes corniches, des pierres de plus de trente piés, sur lesquelles le ciseau du sculpteur à réprésenté au naturel des vignes & des grapes de raisins; cinquante huit colones encore entiéres, des niches pour des Statües, une aigle avec ses aîles étendües, & des Cupidons. Ce Temple sert aujourd'hui de Mosquée.

En quitant cette cour, les yeux sont frapés d'un nombre étonant de piliers de marbre, qui sont dans une si déplorable confusion, qu'il est impossible de déviner à quoi ils ont servi. On rencontre plus loin le plus beau des obélisques; un grand portique; une salle de festin d'une délicatesse infinie; des Palais de porphyre, & partout des inscriptions en caractères palmyriens & grecs: Jamais l'Univers ne vit une si belle Ville. Elle fait autant d'honeur à l'Antiquité, que de honte à nôtre Tems. On

s'y rapelle toûjours avec admiration & regrêt l'incomparable ZENOBIE, & le fameux LONGIN. La Patrie de tant d'autres illustres Personages, n'est plus habitée que par trente ou quarante misérables Familles, qui se sont fait de petites cabanes de boüe.

Gouvernement. Il y eût d'abord en Syrie un grand nombre de Rois, ou Chefs de famille, forme de gouvernement qui subsista jusqu'à SAUL. Nous n'avons aucun sistème de leurs Loix. L'ancien état de leur Réligion nous est également inconu. Lorsque THEGLAT-PHALASAR les aura soumis, nous verrons une nouvelle idolatrie s'y introduire; & nous parlerons alors de leurs Dieux.

Mœurs. Selon PLUTARQUE, les Syriens étoient un Peuple éfeminé, promt à répandre des larmes, & c'est encore là le caractère distinctif des Syriens de nos jours. On a coutume de les joindre aux Phéniciens, en qualité d'inventeurs des Lettres. Leur

Le Siriaque. langage est une des Langues Orientales; il a trois Dialectes, la Syriaque propre, ou Araméene est la plus élégante; la Palestine, & la Caldéene, plus rude & plus grossiére, en usage dans les Montagnes d'Assirie. Les

L'Estrangelo. caractères Syriaques sont trés anciens; il y en a deux sortes; l'Estrangelo beaucoup plus rude, & le simple ou comun, beaucoup plus facile. Le Syriaque est une langue aisée, élégante, mais trés peu riche.

Placés au centre de l'ancien Monde, il n'est pas étonant que les Syriens se soient enrichis par le comerce. Ils avoient des Vaisseaux sur la Méditerranée. L'Euphrate, sur lequel la navigation est fort aisée, leur facilitoit l'entrée dans les autres Païs Orientaux, ainsi les Peuples éloignés & leurs voisins contribuérent long-tems à leur élévation. Comerce.

DES PHENICIENS.

La Phénicie, bornée par la Syrie au Nord & à l'Orient; par le Roïaume de JUDA au midi, & par la Méditerranée à l'Occident, se divisoit en deux parties, les Terres & la Côte. La Phénicie.

Sur la Côte étoient les fameuses Villes de Sidon, de Tyr, de Tripoly, de Byblus & de Beryte. Ses Villes.

Sidon fut sans doute la Capitale, & la plus ancienne du Païs. On prétend, avec assés de vraisemblance, qu'elle fut bâtie par SIDON, le Fils ainé de CANAAN.

Tyr, Fille de Sidon, dont on parlera plus amplement, porte aujourd'hui le nom de Suse. Ce n'est plus qu'un triste mélange de murailles, de voutes, de colones brisées, ou trés peu d'habitans subsistent de la pêche dans de chétives masures.

Tripoly eſt encore un endroit conſidérable.

Byblus, fameuſe par le culte ſuperſtitieux qu'on y rendoit à ADONIS, eſt agréablement ſitüée.

Beryte, aujourd'hui Barut, n'a plus rien de ſon ancienne ſplendeur, que ſa charmante ſituation. Pluſieurs ſources d'eau douce y viennent des Montagnes voiſines.

Raretés naturelles.

La Phénicie qui s'avançoit dans les terres, eût auſſi ſes Villes, mais moins illuſtres. Le terrain de ce Païs eſt bon, & produit d'excellentes choſes, tant pour la nourriture, que pour le vêtement. L'air y eſt ſain & le climat fort agréable. On y voit ſerpenter un grand nombre de petites riviéres, qui deſcendent du Liban, & qui ſouvent inondent les plaines. Une d'entr'elles, qui porte le nom d'Adonis, paroit quelquefois de couleur de ſang. Ce phénomène, qu'on atribüe à une ſorte de terre rouge, que cette riviére entraine, lorſqu'elle s'éléve plus qu'à l'ordinaire, perpétua long-tems la ſuperſtitieuſe Cérémonie, qu'on faiſoit en Phénicie à l'honeur d'ADONIS *annuellement bleſſé*. La Côte de la Mer abondoit autrefois en une ſorte de poiſſon, qui rendit Tyr fameuſe & opulente. On s'en ſervit pour teindre le plus beau pourpre. Il y avoit auſſi ſur le riva-

ge une espèce de sable, dont on fit les prémiers verres, célèbre manufacture de ces contrées.

Quelques voïageurs font mention des ruines de Tyr, & du Puits de SALOMON dont on n'a jamais pû trouver le fonds. On peut voir des marques, de ce que Sidon étoit autrefois, dans les jardins qui sont aujourd'hui hors de ses murailles. On y montre aux curieux la tombe de ZABULON, composée de deux pierres, qui forment une étendüe de plus de dix de nos piés, qu'on dit avoir été la stature de ce Patriarche.

Raretés artificielles.

Les Phéniciens étoient Cananéens d'origine. Quoique trés resserrés dans leur Païs, ils avoient divers Roïaumes. Mais coment assigner à leurs Princes des époques particuliéres? Leurs Annales, jadis conservées avec tant de soin, ne sont plus. Laissons donc leur Histoire se développer, & contentons nous d'en marquer les endroits lumineux, à mesure que nous les apercevrons.

Gouvernement.

L'Arithmétique & l'Astronomie nâquirent en Phénicie, ou du moins on les y perfectiona. Elles passérent de-la dans la Grèce. Les Phéniciens cultivérent de bone heure la Philosophie. Le Sidonien MOSCHUS enseignoit la Doctrine des Atomes avant la

Arts & Sciences.

guerre de Troïe. Ils excellérent cependant plus dans les Ouvrages de main, que dans ceux d'esprit. Le verre de Sidon, la pourpre de Tyr, leurs habits de fin lin étoient des manufactures de leur invention. Ils se signalérent à travailler les métaux, à couper le bois & la pierre, & en Architecture. Ils étoient si fameux par la finesse de leur goût, la beauté du dessein, & la justesse de l'éxécution, que tout ce qui étoit achevé en habits, meubles & parures, étoit décoré de l'épithète de Sidonien.

Comerce. Mais le trait le plus marqué de leur caractère, c'est leur grand amour pour la navigation & le Comerce. Ils plantérent un nombre prodigieux de colonies dans les Païs étrangers. C'étoit le Peuple le plus hardi & le plus entreprénant, qu'on puisse imaginer; toutes leurs pensées ne rouloient que sur les moïens de pousser leur Comerce. Ils n'afectoient d'autre Empire que celui des Mers. Ils avoient des correspondans dans tous les Ports alors conus, sur l'Océan Atlantique, sur la Méditerranée, la Mer noire &c. jusques dans les Indes. Leur Païs étoit le Magazin le plus abondant de l'Univers. Ils poussérent même la politique jusqu'à faire le métier de Corsaires, pour décourager les autres Peuples de se mettre en Mer.

Les Phéniciens eurent au moins pendant quelque tems la conoiſſance du vrai Dieu. Ils le nommoient BAAL, ou Seigneur. Ils devinrent ſuperſtitieux. Leur aſſujettiſſement aux Babyloniens, aux Perſes, & aux Grecs, pouvoit-il ne pas introduire de grands changemens dans tout leur ſiſtème de Réligion? Je parlerai ailleurs de leurs Baals, leurs Aſtartés, leur Hercule; & je me contente ici de dire un mot de leur ADONIS. *C'étoit un jeune home d'une beauté raviſſante.* VENUS *l'aima éperdüement.* DIANE *jalouſe envoïa un ſanglier, qui lui ôta la vie. Son amante déſeſpérée fut le chercher juſqu'aux enfers.* PROSERPINE *conſentit enfin à le lui acorder ſix mois chaque année.* Quelque ſens qu'on veuille doner à cette tradition, elle ne m'en paroit pas moins extravagante.

Réligion.

Culte d'ADONIS

Dans un tems marqué les Femmes començoient leurs lamentations, & dès que la riviére d'Adonis paroiſſoit de couleur de ſang, les cris redoubloient. On paſſoit enſuite aux ſacrifices pour le mort. On ſe fouëtoit cruellement. Le lendemain elles ſe raſoient la tête, ou ſi elles vouloient conſerver leurs cheveux, elles ſe proſtituoient pendant un jour aux étrangers qui vouloient païer. La ſome qui en provenoit, étoit oferts à la VENUS d'ADONIS.

LAUSANNE.

LES SAISONS.

A Monsieur T.

LE PRINTEMS.

Vous voulés, mon cher Ami, que je célèbre les douceurs & les charmes du Printems, qui comence déja à paroitre; mais quelque belle que soit cette Saison, elle ne mérite pas seule nos homages; celles qui la suivent ont droit à nôtre reconoissance, & ne nous fournissent pas moins de dons & de plaisirs. Nôtre Souverain Bienfaiteur, qui veut répandre ses bénédictions sur toute nôtre vie, ne s'est pas borné à nous enrichir de ses présens, dans une seule Saison, qui s'écoule avec tant de rapidité; il veut perpétüer pour ainsi dire, nôtre bonheur, afin que nous ne cessions point de le bénir : C'est ainsi que tous les âges de la vie de l'home contribüent à sa félicité, & sont marqués par de nouvelles faveurs. La jeunesse, ainsi que le Printems, anonce par ses fleurs, les fruits qu'elle doit produire, mais les passions, come des vents orageux, les font souvent avorter, avant leur maturité. Combien de jours fortunés, combien de graces, dont les

homes abusent, & qui sont perdus pour eux! Mettons à profit chaque moment de nôtre éxistence; c'est l'usage que nous en ferons qui en consacrera la durée :

Quelque jeune qu'on soit, quand on a sû bien vivre
On a toûjours assés vécu.

A peine le Soleil sort-il du Bélier, que les vents impétueux se font entendre, & que leurs afreux mugissemens atristent la nature, qui déja se félicitoit de comencer à rajeunir; la verdure naissante se fâne & perd sa couleur; la violette hative se renferme dans son calice; les ruisseaux arrêtés par la gelée, suspendent leur course; le froid impose silence au pinçon, & à la fauvête, qui anonçoient par leurs chants harmonieux, le retour du Printems.

Mais le calme comence à renaitre; l'air devient plus doux & plus pur, les arbres, dépouillés de leurs feuilles, en voient naitre de nouvelles de leur tendre écorce, qui s'ouvre pour leur servir de soutien; elles tapissent déja de leur verdure naissante les branches & les rameaux qui s'élevent, come pour leur servir de Trône, & présente aux Spectateurs une décoration variée & magnifique. Déja l'Hirondelle & le Rossignol s'empressent de revenir des Païs les plus éloignés, pour gouter les charmes de ce beau sé-

jour. Ils l'embélissent par leurs sons mélodieux, & trouvent sous le feuillage un azile sûr & agréable.

Le Zephir y caresse Flore
J'en ressens le soufle amoureux ;
Et la Déesse y fait éclore
Mille fleurs, gages de ses feux.
Déja j'entens de Philomèle,
Les doux & les charmans concerts ;
Déja mille troupeaux divers
Bondissent sur l'herbe nouvelle.
Le Printems embélit les plus afreux déserts,
Et l'aimable Zéphir, du soufle de son aile
Rend la Terre riante & belle,
Et sous l'Empire de Zéphir,
Chaque fleur exhale un plaisir.

On comence à voir à découvert la cime des Monts, blanchie de neige : Elle ne peut résister aux raïons du Soleil, qui la convertit en eau ; elle roule du haut des montagnes, & va grossir les ruisseaux & les fleuves, qui se rendent en bouillonant dans la Mer. Tout se renouvelle, & tout circule ; les vapeurs que le Soleil brulant tire de la Mer, come d'une source immense, lui sont rendües par les neiges & les riviéres, qui lui paient réguliérement leur tribut, par les flots qu'y s'y précipi-

tent. Il n'y a que la vie de l'home qui se perd sans retour dans l'abime de l'éternité : C'est ainsi que les brillantes couleurs dont le Soleil dore le haut des Montagnes en se levant, s'enfonçent & s'évanouïssent dans l'Atmosphère.

Mais pourquoi ternir par de noirs réfléxions l'agréable tableau du Printems ! Voiés ces valons couverts de troupeaux qui y paissent l'herbe naissante & y trouvent une nourriture propre à chaque espèce. Les Bergers qui conduisent ces brebis goûtent en paix les charmes de l'éxistence, le soufle d'un air pur & serein, la saveur & l'aromat des fruits. Chaque fleur par son parfum semble flater leur odorat, & exhaler pour eux un plaisir; come ils vivent dans l'inocence, ils sont sans remords.

La Ville est le séjour des prophanes humains,
 Les Dieux habitent la Campagne.

BOILEAU.

O fortunés vallons, ô champs aimés des Cieux,
Que ne puis-je, foulant vos prés délicieux,
Fixer auprès de vous ma course vagabonde,
Et conu de vous seuls oublier tout le monde.

Mais TIRCIS ne voudroit pas oublier sa tendre Bergére; ses yeux lui disent qu'elle est

belle, autant que son cœur est sensible ; ils s'égarent quelquefois dans les routes secrêtes de l'épaisse forêt, mais l'amour les ramène toûjours plus constans & plus fidèles.

Quand sur le sein de la charmante Lise,
Le beau Tircis place une fleur,
Que par une adroite surprise
Il fait agréer son ardeur,
Que je crains de Tircis le Discours enchanteur !
Lors qu'un jeune Berger parle un certain langage,
Que d'un moment heureux il sait bien faire usage
On opose à l'amant d'inutiles rigueurs :
Dans ce moment fatal c'est bien être assés sage,
Que de n'ofrir par ses faveurs.

Vous qui redoutés les piéges de l'amour, craignés les feux que le Printems allume dans vos veines ; fuiés l'aspect d'une jeune & aimable Bergére. Dans cette Saison dangereuse, où une simple étincelle peut enflamer le cœur, la sagesse elle même a peine à se défendre des traits de l'amour.

Tant qu'à ce corps la pauvre ame est soumise
Le plus sage mortel peut faire une sotise.

Nôtre cœur est exposé à tant de tentations & de tempêtes : Les passions ont tant de force,

force, il s'élève dans ſon propre ſein des orages ſi impétueux, qu'il eſt dificile qu'il puiſſe jouïr d'une paix conſtante & inalterable.

On court riſque de ſucomber,
Quand on eſt obligé de combatre ſans ceſſe.

On s'endort quelquefois dans l'eſpérance d'un heureux calme, nôtre vertu chancelante eſt ſurpriſe, & ſucombe lorſqu'on s'y atend le moins. C'eſt ainſi que la *Grive* & le *Merle*, ſéduits par de beaux jours paſſagers, & par les lüeurs du Printems, ſe hatent de faire leurs nids; mais ce frêle édifice, qui n'a pour apui que de foibles branches, eſt bientôt renverſé par le fougueux Aquilon; ou la gelée de la nuit fait mourir ſur ſes petits la tendre Mére, qui tache en vain de les réchaufer, & de leur comuniquer une chaleur qu'elle n'a plus.

Hélas! tout périt & fuit come une ombre. A peine le Printems a-t-il ſuccèdé au froid Hyver, qu'il eſt preſſé par l'Eté brulant, qui ſera chaſſé à ſon tour par l'Automne; rien ne dure & ne ſubſiſte ici bas.

Come une tendre fleur qui ne fait que d'éclore
Nôtre bonheur ne dure qu'un matin;
Il brille au lever de l'aurore,
Le ſoir il eſt ſur ſon déclin.

Ce magnifique Soleil lui même, qui se lève avec tant de majesté & de splendeur, qui précédé par l'Aurore qui semble anoncer sa lumiére éclatante, & défendre par sa rosée les tendres fleurs que ses feux pouroient consumer, ce Soleil si superbe, assujetti come tous les Astres à des Loix inviolables, & règlé dans son cours par une main invisible est couvert d'épais nuages, sujet à des éclipses; il doit être un jour envelopé, come la Terre, dans les horreurs d'une sombre nuit. A présent, que les Saisons se succèdent les unes aux autres avec tant d'ordre & d'harmonie, nous ne concevons presque pas que les choses puissent aller autrement; ce qui prouve le mieux la sagesse du Créateur, devient un piége pour l'Impie, qui s'imagine follement, que parce que rien ne se dérange aujourd'hui, tout doit se maintenir demain dans la même proportion: Que le même hazard qui a produit cette heureuse combinaison, la soutiendra de même dans toute l'éternité. Insensé, qui done à un hazard aveugle ce qu'il refuse à l'Etre suprême.

Peut-il voir dans le Printems la Terre s'ouvrir & s'humecter à la douce rosée, les racines des plantes s'en abreuver, & le Soleil faire monter par sa chaleur, & la force de ses raions la sève jusques dans les rameaux des arbres les plus élevés, cette sève se changer en

feuilles, en fleurs, & en fruits, sans admirer le Génie puissant & bienfaiteur qui a tout produit & qui règle tout avec une souveraine sagesse! La Terre se trouve précisément dans la distance du Soleil la plus propre à en recevoir les salutaires influences, sans être brulée & consumée par l'apre chaleur, ou durcie & déchirée par un froid excessif. Après un Hyver glacé, il semble que le Printems lève le voile épais qui couvroit la Terre; la décoration qu'il nous ofre, si belle & si variée, se fait mieux sentir, après avoir vû quelque tems la Terre dépouillée & déserte, il semble que la Providence ne prolonge les jours que pour prolonger la durée d'une si magnifique décoration: Je la vois en perspective, & j'en félicite la nature. Hà! si nôtre vie pouvoit se renouveller come elle! Vain desir!

Lors qu'une fois l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent plus.

Mais le Printems se trouve par tout, où se trouvent les plaisirs inocens & légitimes. C'est le calme de nôtre cour qui le fait naitre & le fait sentir. Le méchant ne jouit jamais de ses douceurs & de ses charmes, parce qu'il est déchiré intérieurement de repentir & de remords. Son oreille n'est point flatée du chant harmonieux du Rossignol, son œil n'est

point enchanté de l'émail riant des fleurs, ni de leur parfum. Les noirs soucis l'acompagnent, le poursuivent & le dévorent jusques dans les campagnes riantes, & sur le bord des ruisseaux dont le doux murmure ne peut calmer sa douleur. Pour goûter le plaisir, il faut en être digne; les passions n'en présentent qu'une image fausse & trompeuse; loin de l'aprocher, elles l'éloignent pour jamais.

On s'écrie quelquefois que l'âge d'or n'est qu'une belle chimère, & qu'il n'a jamais existé que dans les Romans. On se trompe; un cœur pur le trouve à l'ombre des forêts, en cultivant ses arbres & ses fleurs. Il y a des vertus & des talens qui se plaisent dans la retraite, & qui cherchent dans le silence de la Campagne, un azile contre les passions & les revers de la fortune. N'y a-t-il pas de la prudence de savoir se dérober à ses faveurs trompeuses, ainsi qu'à ses disgraces, & à mettre quelque intervalle entre la vie & la mort? Aussi l'Empereur DIOCLETIEN, & après lui CHARLES-QUINT prirent la sage résolution d'abdiquer l'Empire, pour goûter les charmes de la retraite. Ils goutérent une satisfaction plus pure & plus réelle à cultiver les arbres de leurs vergers, qu'à recevoir les homages d'une foule de sujets. Ce n'est pas

toûjours sur le Trône que se trouve le vrai bonheur.

Le Sage des grandeurs hait le vain étalage :
Et dans un aimable hermitage,
Il trouve sa félicité :
Tel un Pilote actif & sage,
Qu'un flot jette sur le rivage,
Jouït de la tranquilité,
Qui ne peut être le partage
Du Pilote imprudent, qui s'expose à l'orage
Sur un fleuve trop agité.

Il me semble que je ne puis mieux terminer le tableau du Printems, que par la peinture qu'en fait un Poete, la voici.

Déja de mille fleurs la Campagne est parée
Et déja le fougueux BORÉE
Qui couvroit nos vergers de neiges, de frimats,
Fuit loin de ces heureux climats.
Déja j'entens de PHILOMELE
Les doux & les charmans concerts,
Déja mille troupeaux divers
Bondissent sur l'herbe nouvelle.
La neige fond en eau ; ces monts sont découverts ;
Les animaux y trouvent leur pature ;

Ces aimables vallons sont couverts de verdure,
Et le Printems triomphe des Hyvers.
Cette magnifique peinture
Qu'étale en ces lieux la nature
Fait éclore un autre univers.
Ici dans un sombre bocage
Tircis dit aux échos ses peines, ses desirs;
Et Lise qui l'entend, à couvert du feuillage,
De ce jeune Berger écoute les soupirs:
Tout respire en ces bois les jeux & les plaisirs.
Des biens que le Ciel nous dispense
Rien n'altére en ces lieux l'aimable jouïssance,
Et nous croïons que chaque jour
Est un don de la Providence.
Que j'aime des Forêts le calme & l'inocence!
Le mensonge, l'orgueil, la haine, la vengeance,
N'habitent point dans ce séjour;
On sait s'amuser tour à tour,
Et l'on s'instruit sans qu'on y pense.
Sans desirs, sans ambition,
Sans indigence, sans richesse,
Au gré d'une aimable paresse
Coule la conversation.
Les erreurs, & l'opinion
Dont nous conoissons la foiblesse
Ne troublent point nôtre raison:
Les excès d'une passion
Ni la froide & triste sagesse

N'altérent point nôtre union.
Laissons les élémens se faire entr'eux la guerre
Et laissons les foibles humains
Trembler au seul bruit du tonerre;
Sans s'inquiéter si la terre
A divers mouvemens inégaux mais certains,
Coulons ici des jours tranquiles & sereins.
De nôtre tourbillon franchissant la barriére
Nôtre œil peut-il apercevoir
Qui règle du Soleil l'étonante carriére?
Peut-on se flater de savoir
Les causes des couleurs, celles de la lumiére?
Pourrons nous jamais concevoir
Quelle est la forme & la matiére
De tous ces tourbillons dans l'éther balancés
Qui se poussant toûjours, sont toûjours repoussés?
Hà! jouissons des biens que done la nature!
Sans vouloir pénétrer ses ressorts, ses secrêts,
Bornons nous à jouïr sans souci, sans murmure
Des biens que pour nous elle a faits.

GENEVE.

OBSERVATIONS

Sur les éfets des Eaux de BONN, *faites en* 1761. *par M.* SCHUELER, *Docteur en Médecine de la Faculté de Montpélier; Membre du Grand-Conseil de la République de Fribourg, & Médecin du grand Hôpital de la même Ville.*

I.

M. BLONDET, Curé de Cerniat, Baillage de Corbiére, Canton de Fribourg, agé d'environ 35 ans, avoit depuis trois à quatre ans tellement été incomodé des Vertiges, qu'il ne pouvoit marcher qu'en chancelant à chaque pas, quoiqu'il fut apuïé sur son bâton. Aprés avoir usé des Bains pendant trois semaines, il a été parfaitement guèri de ses vertiges, & la foiblesse, qui lui restoit aux Jambes, a disparu totalement dès lors.

II.

Daniel BLATTER, de Zimmervald, Juridiction de Zöfftinguen, Canton de Berne, à peu près du même âge que le précédent, étoit ateint de la même maladie depuis trois ans, sans qu'aucun Remède eut pû lui procurer du soulagement. Il n'avoit point de

force, & ne pouvoit marcher que le long d'une Parois, contre laquelle il s'apuïoit d'une main, se soutenant de l'autre sur un bâton. Il lui étoit même impossible de se mettre dans le bain, sans le secours d'autrui. Au bout de trois jours, il put y entrer seul, & le dixiéme jour il se tenoit debout sans apui. Il continua à se trouver mieux, ensorte que sept semaines de bains le mirent en état de retourner chez lui à pié; mais s'étant tout desuite livré à de trop rudes travaux, il ne tarda pas à ressentir des vertiges acompagnés de foiblesse. Il revint donc à BONN, d'où il partit, au bout de trois semaines, radicalement guéri.

III.

Anne Marie SPICHTI, de Düdinguen, Canton de Fribourg, agée d'environ 30 ans, étoit travaillée depuis quatre à cinq ans d'un Rhumatisme très douloureux. Elle avoit perdu le mouvement de toutes les articulations des mains, qui étoient toutes anchylosées. Hors d'état de gagner sa vie, elle prit le parti de chercher du secours dans cette pieuse & charitable Fondation, devenue depuis son établissement une source abondante, où tant de pauvres afligés ont trouvé du soulagement & même leur entiére guérison: Etablissement, qui sera à jamais

un monument des ſentimens d'humanité, qui ont animé le Propriétaire de BONN & tous ceux qui y ont concourru. Le ſuccès a paſſé les eſpérances de cette pauvre fille. M. SCHUELER, Médecin, qui ſuit éxactement les éfets des bains, fut lui même ſurpris de voir la ſynovie réſoute & les mains & les doigts reprendre leur mouvement & leur force.

IV.

Jean Pierre GILLEYRON, de Servion, Bailliage d'Oron, pauvre Enfant agé de 13 ans, étoit dès ſa naiſſance paralitique de tout le côté gauche. Il avoit les jambes retirées & tellement nouées, que le bras droit étoit la ſeule partie de ſon Corps, qui jouit de quelque mouvement. Dans cet état, il fut préſenté au célèbre Collége de l'Isle de Berne, qui, ſuivant le raport de ſon Conducteur, lui conſeilla les bains de BONN. A peine y fut il 18 jours, qu'il pût ſe ſervir des deux bras & ſe lever ſeul dans le bain; enfin au bout d'un mois, il a pû marcher ſeul le long d'un banc.

V.

André GILLEYRON, Parent & Conducteur du précédent, agé de cinquante cinq ans, avoit la jambe gauche couverte d'une Dartre crouteuſe, aſſez reſſemblante à la lè-

pre. Une démangeaiſon cuiſante, des douleurs très aigues & un volume prodigieux de la partie afectée étoient les ſimptomes qui acompagnoient ce mal. A meſure que le malade fit uſage des bains, la croute, & tous les ſimptomes diminuerent, enſorte qu'en moins de ſix ſemaines, cette croute & tous les autres accidens diſparurent, ſi ce n'eſt que la jambe reſta plus groſſe que l'autre.

VI.

Catherine RENEVEY, de Fettigny, Bailliage de Supierre, au Conton de Fribourg, agée d'environ 25 ans, fut dès ſa tendre jeuneſſe afectée des Ecrouelles. Pour s'en délivrer, elle fit, déja en 1760 à BONN, une Cure de ſix ſemaines. L'éfet des Bains fut déja alors tel, que la ſupuration de chaque tumeur diminua conſidérablement, qu'il s'en ferma une au bras droit, & que la malade reprit des forces; mais la ſupuration aïant augmenté de nouveau, faute d'un régime convenable, la patiente y retourna l'année derniére. L'éfet des eaux fut encore le même, que l'année précédente, la ſupuration diminua encore, & une ſeconde écrouelle ſe cicatriſa. Cependant M. SCHUELER ſe croit obligé d'avertir le Public, & ſurtout Mrs ſes Confréres, qu'il

a constamment observé, que si ces eaux produisent de bons éfets sur des ulcéres extérieurs, il n'en est pas de même des intérieurs: Dans ces cas là, elles ne convienent point, non plus qu'aux persones, qui ont la poitrine ataquée.

VII.

Marianne PERRASSON, Prébendaire de l'Hôpital de Fribourg, dont il a été parlé dans les Remarques, publiées l'année derniére, fut près de neuf mois éxemte de toute ataque de convulsions; mais ce terme expiré, elle en eut de nouvelles ateintes, aussi vives que jamais. Cela engagea M. SCHUELLER à lui prescrire de nouveau les bains de BONN; elle y retourna & depuis près de dix mois elle n'en a eu aucun ressentiment.

VIII.

Jaques TROLLIET de Sevagny, près de Morat, avoit porté pendant quelque tems un ulcére à la jambe, qui dans la suite fut cicatrisé. Cette cicatrice fut suivie de violentes douleurs de rhumatisme aux bras & aux jambes, & de la perte totale de l'apétit. Hors d'état de remuer les bras, ni de se soutenir sur les jambes, il eut recours aux bains de BONN, qui en moins de huit jours lui rendirent l'apétit & lui firent si bien re-

couvrer l'usage de ses membres, qu'après six semaines il partit parfaitement rétabli.

IX.

Pierre KILCHOFFER, Meunier en Vuilly, travaillé d'un rhumatisme avec enflure œdémateuse, dans les articulations, arriva perclus à BONN & y fut entiérement guéri.

X.

Madelaine KILCHOFFER, fille du précédent, agée de 8 à 9 ans, soufroit les mêmes douleurs que son Pére; mais les deux métacarpes étoient œdémateux: Elle y fut délivrée de toute douleur & les tumeurs œdémateuses étoient considérablement diminuées, lorsqu'elle quita les bains.

XI.

Barbe URFFER, de Dürracker près de Thoune, qu'un rhumatisme survenu à la suite d'une Fiévre tierce, joint à la supression des menstrues avoient réduite dans un état vraiment digne de compassion, a été entiérement rétablie.

XII.

Elizabeth GAILLOUX, du Bailliage de Morat, qui s'étoit atirée une sciatique, en creusant de la tourbe, a été radicalement guérie, de même que Daniel LEHMANN de

Buchillon, demeurant à Avanche, à qui l'humidité avoit procuré la même maladie.

XIII.

Jaque SYFFERT de Vunnevyl, Jean SCHAFFER d'Uberstorf Canton de Fribourg, Susanne GABERELL, née SCHREYER du Bailliage de Morat, la femme de Daniel ROGGUEN de Morat, Barbe WACKER de Matzenried Parroisse de Pümpliz près de Berne, & Anne FISCHER de Jenisberg, Parroisse de Fehrenbalm, Canton de Berne, que le rhumatisme avoient rendus presque absolument impotens ont tous trouvé dans les eaux de BONN une parfaite guérison.

XIV.

Marguerite BARTH, servante à Lauppen, travaillée des pâles couleurs, étant allée par le conseil du célébre Collége de l'Isle de Berne faire usage des bains de BONN, fut totalement guérie, en moins de six semaines.

M. SCHUELER, par qui ces Observations sont signées & atestées, a l'atention de se rendre réguliérement, au moins une fois chaque semaine à BONN, pour diriger les malades qui souhaitent profiter de ses conseils.

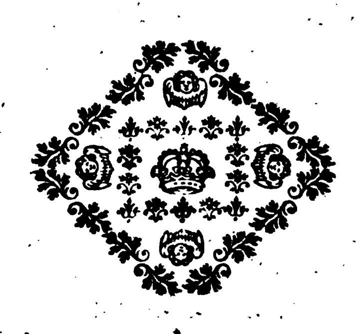
NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE Roïale des Inscriptions & Belles-Lettres tint le 20 de ce mois son assemblée publique d'après Pâques. Cette Compagnie devoit ajuger en 1760. un Prix, dont le Sujet consistoit à déterminer : *Quelle avoit été l'etendüe de la Navigation & du Comerce des Egyptiens sous les* PTOLOMÉ'ES ? Come aucune des Piéces envoïées pour le concours n'avoit rempli cet objet, l'Académie avoit proposé la même Question pour cette année, & le Prix devoit être double. Entre les diférens Mémoires qu'elle a reçûs, trois lui ont parû dignes d'une distinction particuliére : Mais, les deux prémiers étant d'un mérite égal, l'Académie a jugé à propos de partager le Prix, & de doner une Médaille d'or a chacun des deux Concurens, qui sont M. FREDERIC SAMUEL SCHMIDT, de Berne en Suisse, Correspondant de l'Académie, & l'Abé AMEILHON, Sous-Bibliothécaire de la Ville de Paris. M. POUPARD, Vicaire de la Paroisse de Saint Bonnet à Bourges, & Auteur du troisiéme Mémoire, a obtenu un *accessit*.

Après la distribution des Prix, M. BEAU, Sécretaire perpétuel de l'Académie, anonça qu'elle proposoit, pour le Sujet du Prix de

1763, d'examiner: *Quels sont les animaux & les autres objets, auxquels l'Egipte en general, & ses diverses contrées en particulier, ont rendu un culte réligieux; & quelles ont été la forme & la durée de ce culte?*

M. le BEAU lût ensuite les éloges historiques du Cardinal PASSIONEI & de M. LEVESQUE de la Ravaliére. Le reste de la Séance fut rempli par la lecture des Mémoires suivans: *Réflexions sur le sujet de la quatriéme Eglogue de* VIRGILE *par M. de la* NAUZE. *Explication d'un Bas-relief Egyptien ou Phénicien, par l'Abé* BARTHELEMI. *Traduction de la prémiére Ode Pythique de Pindare, & Réfléxions sur cette Ode, par M. de* CHABANON.



LE RUBAN

CONTE.

Ne vous fiés aux mines des filletes,
Aux rendés vous, aux soupirs des Coquettes;
L'on vous enjole, & vous perdés vos pas,
Et puis aprés, on rit de vôtre cas.

Colette en habit du Dimanche
Se promenoit seulette au bois;
Fille proprette, à fin minois,
Cotillon court & gorge blanche,
Qui va rèvant, rèvant à rien,
Ne rève pas long tems, je le parierois bien;
Et pour revenir à Colette,
J'aurois gagné; car le jeune Lycas
Bientôt la suivit pas à pas.

Croïés savoir pourquoi? Amour veut que l'on guète,
Me dirés vous, ce fortuné moment,
Où le cœur le plus fier... Non, sans vous faire atendre
Allons au fait, & sachés qu'un présent,
Fut promis par la belle au Berger le plus tendre,
Pour avoir je ne sais coment,
Sauvé son chien... Ce chien étoit charmant;

Reconoissante étoit COLETTE,
Quoi que d'humeur un peu coquette :
Vers le soir un ruban devoit être doné
Par elle au Berger fortuné.
Il étoit, je l'ai dit, si modeste & si tendre,
Tant mal apris, tant ingénu,
Qu'à nulle autre faveur il n'eût osé prétendre :
Un chemin secrèt, inconu,
Menoit au bois ; LYCAS devoit s'y rendre.
Venir
Faire une révérence,
Puis deux, puis trois, puis s'arêter, rougir,
Trembler de peur & mourir de plaisir,
Tout cela ne fut qu'un. Cependant la cruelle.
Ne fit qu'en rire ; elle en devint plus belle
Et le Berger plus amoureux.
Il la regarde, il s'assied auprès d'elle,
Par son silence il croit marquer ses feux ;
Mais si l'expérience
Manquoit au Jouvenceau, la Belle en récompense
En savoit long ; un amoureux transi,
Timide ou froid, & tel que celui-ci,
N'étoit le fait de la brunette.
Elle se lève & de sa main blanchette
Déploïe ce ruban, vivement atendu ;
Le done, fuit dans la route voisine,

Y joint DAPHNIS, & laiſſe confondu
L'infortuné LYCAS, qui de cette mutine
Adore encor les perfides apas.
DAPHNIS ſe rit de l'embaras
D'un rival ſi peu redoutable.
Pour la Brunette, elle fit un faux pas;
DAPHNIS ne lui tendit une main ſecourable.
Quoi, ne pas s'empreſſer ?... le trait n'eſt charitable !
Que fit-il donc en pareil cas ?
Il aprit à vivre à LYCAS.

ENIGME.

D'UN labirinthe obſcur, où règnent les alarmes
Je ſors ſans être vû, pour expirer ſoudain;
Dans les lieux que j'habite, on chercheroit en vain
De la tranquillité la douceur & les charmes.
Sans être ni bandeau, ni flèche, ni carquois,
Je vole ſur le pas du Dieu de la tendreſſe.
De l'excès du plaiſir, du ſein de la triſteſſe,
Je nais chez les Bergers, ainſi que chez les Rois.
Une foule d'Amans, adorable THEMIRE,
Me firent mille fois paroître à vôtre Cour;
Au nom de vos beaux yeux païés les de retour,
Aimés... & vous allés étendre mon empire.

TABLE.

N.B. L'on prie l'Auteur des Extraits du Poëme de Jacob & Rachel de vouloir doner une Adresse sous laquelle on puisse lui écrire.



